

**Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase:  
Histoire primitive des peuples qui ont habité ...**

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07438576 0

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

nV \

**The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate**

II

**The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate**

rà é ««ry VOYAGE ^ I t DANS LES STEPS I i  
D^ISTBAILHAIV ET DU GAIJGÂSE. /

**The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate**

AVIS AU RELIEUR. L'intention de l'éditeur n'était d'abord que de donner une nouvelle édition de l'Histoire primitive des peuples de la Russie, par feu M. le comte J. Potocki. L'impression en était déjà commencée, quand il reçut le manuscrit du Voyage- à la même auteur- Ce dernier forme donc à présent le premier volume de l'ouvrage que nous publions, quoique les feuilles qui le composent portent la signature II; tandis que l'Histoire primitive, dont les feuilles sont signées I, est devenu le second volume. MM. les relieurs sont donc invités à placer le frontispice du premier volume devant le Voyage et celui du second avant l'Histoire Primitive, PARIS, IMPRIMERIE DE GAUVIERS-LEZ-LYONS.

The text on this page is estimated to be only 5.22% accurate

Potûeki I. Franb 1 ■■ORTIR.UT D'UK riPTiEIF DES  
TUWOMAK.S



**The text on this page is estimated to be only 12.11% accurate**

VOYAGE DANS LES STEPS d'aSTBAS.H1N et DD  
CAUCASE. HISTOIRE PRIMITIVE DES FSDPLS3 QIHI ODT HABITA  
AHTKBIKIjaEIBNT CBS CO<sub>n</sub>TK<sup>^</sup>SS. NOUVEAU PÉRIPLÉ DU PONT-  
EUXIIT. PAU LE COMTE JEAN POCOCRI. OCTUCU PUBUÉS ET  
ACCOM<sub>n</sub>O<sub>sia</sub> DB BOTIS BT DI TIILBS FUI M. KLAPROTH. TOME  
PREMIER. PARIS, MERLIN , UBRAIHE, QUAI DES AUGUSTIN S, :  
1829. Ktlà <

**The text on this page is estimated to be only 22.35% accurate**

A MONSIEUR LE DOCTEUR S. H. SPIKER.  
BIBLIOTHÉGAIRE DE t. M. LE ROI DE PRUSSE. HOMMAGE DE  
L'ESTIME ET DE L'AMITIÉ DE L'ÉDITEUR.

PREFACE. L'auteur de l'ouvrage que je présente au public est le comte Jean Potocki (i), issu d'une des plus anciennes familles de la Pologne, et célèbre par ses illustrations de tout genre. Né avec peu de goût pour la carrière indiquée par la devise de ses ancêtres, *scutum opponere scutis*, le comte Jean s'était voué depuis sa jeunesse à des occupations plus paisibles. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il eut le bonheur de recevoir une excellente éducation, qui lui fit choisir la carrière des lettres et des arts; ce furent les études historiques qui devinrent bientôt son occupation favorite. Comme Polonais, la recherche de l'origine des peuples de la famille slave devait l'intéresser principalement; mais comme il est difficile d'examiner à fond l'origine d'une famille de la grande race des Polonais) Décédé le 10 décembre 1816, à Oladowka; âgé de 55 ans. n

pies japhétiqueSjOu iiido- germaniques, sans CTibrasser en même temps celle de toutes les autres branches de cette souche, il fut bientôt entraîné dans des recherches ethnographiques çt historiques plus générales. Ayant lu avec fruit les auteurs classiques , \* et ceux du moyen-âge, le comte Potocki se pénétra de cette vérité , que pour les comprendre complètement il fallait connaître les lieux oii se sont passés les événemens qu'ils décrivent. Sa fortune le mit en état de parcourir presque tous les pays qui bordent la mer méditerranée. En 1778 et 1779, il visita TltaKe, la Sicile, l'Espagne, Maroc et Tunis. Dans Tété de 1 789, il quitta l^ Pologne et alla s'embarquçr à Kherson pour Constantinople. Il partit de cette ville à la fin de juin de Tannée suivante , examina plusieurs îles de l'Archipel, et débarqua en Egypte ; il vit le Caire et les pyramides de Ghizeh. Né en Pologne , le comte Potocki devait , dans sa. jeunesse, être sectateur de cette liberté, qui est toujours en péril quand on en parle trop. C'était un sentiment honorable chez lui , comme il est chez tous ceux qui ne cherchent

V pas dans des déclamations libérales un moyen de parvenir\* Un voyage qu'il fit en Hollande , en 1787, pendant la. révolution contre le stadhouder , et le spectacle des fureurs populaires paraît avoir singulièrement diminué son enthousiasme pour la liberté des peuples et le bonheur qu'elle verse sur le genre humain. C'est ce que l'on reconnaît à la lecture de la relation de ce voyage. Revenu en Pologne en 1789, le comte Potocki ne manqua pas de prendre la défense des véritables intérêts de sa patrie. Ayant eu à Varsovie avec les Etats une forte disputç sur la liberté de la presse, il établit chez lui une imprimerie libre {wolny drvkarrdà) , dont il se servit pour publier plusieurs de ses ouvrages. Après le partage définitif de la Pologne, le comte J. Potocki devint sujet russe , et entra au service de cette puissance, avide de s'attacher les personnages les plus marquans du pays qu'elle s'était approprié. A l'époque de l'ambassade que l'empereur Alexandre envoya en 1805 en Chine, le comte J. Potocki fut nommé chef du corps de savans qui accompagna cette légation. Ce fut alors que j'eus

VI l'honneur de faire sa connaissance particulière, et le plaisir de voyager avec lui depuis Kazan jusqu'à Kiakhta sur la frontière de l'empire de la Chine. Il aurait été impossible de faire un choix plus heureux pour remplir un emploi aussi éminent; les vastes connaissances du comte et son zèle pour le progrès des sciences l'en rendaient digne. Malheureusement des circonstances assez connues firent échouer l'ambassade du comte Golo<sup>^</sup>kin , et au lieu de pénétrer dans la capitale du célèbre empire, elle fut renvoyée avec dédain du camp du vice-roi de Mongolie. Cet événement était d'autant plus imprévu que tout paraissait présager un succès heureux à une expédition si importante. Quelques années auparavant j'avais vu le comte Potocki à Berlin. Comme il savait que je m'occupais de l'étude du chinois et d'autres langues de l'Asie, pour me guider dans mes études historiques , il contribua beaucoup à me faire appeler à Saint-Pétersbourg, en 1804. Depuis, il m'a toujours honoré de son amitié et de sa bienveillante protection. Je lui dois principalement la direction que j'ai donnée à mes tra

VH vaux , et ridée de les poursuivre à Paris , ville qu'il regardait avec raison comme celle que doit habiter dç préférence l'homme que ses occupation^ obligent à consulten de riches bir bliothèques et des collections de tout genre^ C'est donc autant par reconnaissance que par le désir de faire connaître aux savans im ouvrage intéressant , que je me suis chargé de publier le Voyage dans les steps d\* Astrakhan et du Caucase et \ Histoire primitive, des peur pies de la Russie, du comte J. Potocki. Il a eur trepris le premier afin d'examiner sur les lieux mêmes les récits d'Hé^'odote et d'autres auteurs anciens, relatifs à la Scythieetà ses h^biïans; c'était sûrement la meilleure manière de les commenter. Le comte Potocki a fait tQut ce qu'il était possible d'effectuer à l'époque où il a parcouru les steps. So}> Histoire primitive des peuples de la Russie est le résultat de ce voyage. Cet ouvrage était devenu extrêmement rare , puisqu'on, rCen avait tiré que cent exemplairçs; il ny en eut que la moitié de distribuée, parce que l'auteur fut vivement affecté d'une critique grossière et injuste de son livre , que le célèbre Schlœzer avait însé

VIII rée dans le journal littéraire de Gœttingue. Si le comte avait aimé les querelles littéraires, il aurait eu beau jeu pour porter des bottes à son antagoniste hargneux , en révélant plusieurs bévues de la critique de celui-ci , bévues qui marquent une ignorance bien extraordinaire de la part d'un historien aussi fameux que Schlœzer. Concevra-t-on , par exemple, que ce dernier ait assez mal compris la phrase suivante :« Selon le périple anonyme publié par »Vossius, dans la langue nlanique-taurique , T^Ardauda voulait dire les sept dieux ( i ) ,»pour croire que Fauteur parlait d'un périple anonyme publié par Vossius , et écrit dans la langue alanique-taurique ? Ou est-il imaginable qu'un Schloezer pût ignorer l'existence du traité de Giorgio Interiano, intitulé Délia vita de Zychi'i qui se trouve dans le second volume des Na^gationi et Viaggi de Ramusio ? C'est cependant la vérité, car il demande naïvement dans sa critique (2) : « Qui peut être l'ancien » voyageur italien 6reor^e Interiano?» Schlœ(i) Voyez vol. I, page 241. (2) Gôttiagische gelehrte Anzeigen, x803, vol. x,paç.59i.

IX zep relève en effet quelques erreurs dans l'ouvrage du comte Potocki , erreurs que j'ai essayé de corriger dans mes notes; mais il a montré en même temps un manque total de connaissances ethnographiques, en ne s'aperce-, vaut pas du défaut principal de Y Histoire primitive , qui consiste en ce que l'auteur a supposé l'existence de peuples d'origine turque et mongole (ou, comme il les nomme, Tatares ) , en Europe du temps d'Hérodote, de Strabon et de P tolémée , tandis qu'il est certain que les tribus de ces deux familles ne se sont montrées en deçà de l'Oural que dans le sixième siècle de notre ère, quand la plupart des nations finoises et hunniques avaient déjà quitté la Scythie d'Europe, pour se porter plus à l'occident, oii elles s'affaiblirent et se perdirent bientôt, en se fondant avec les anciens habitans des pays où elles n'avaient été prépondérantes que peu 3e temps. Le lecteur verra que j'ai rectifié cette opinion erronée du comte Potocki , tant par mes notes que par mon Introduction au septième chapitre de son livre. Le Voyage dans les steps d'Astrakhan et dit Caucase paraît ici pour la première

ibis , d'après une copie prise sur le manuscrit original de l'auteur , qui existe dans la bibliothèque de la Société philosophique de Philadelphie. J'y ai inséré des morceaux extraits d'un autre manuscrit que le comte Potocki m'avait prêté à Sgûnt-Pétersbourg. Ayant visité les mêmes pays , j'ai été en état de compléter, par plusieurs notes assez étendues, les détails contenus dans le texte. J'ai aussi fait réimprimer à la suite de l'histoire primitive le Mémoire sur le pétipler du Pont'Euxiriy du même auteur. Cet ouvrage, qui ne consiste qu'en quelques feuilles inquarto, a été. publié à Vienne en 1796; il était devenu si rare qu'on en a payé cent cinquante-cinq francs un exemplaire auquel il manquait la carte. J'ai aussi donnée à la suite du voyage du comte Potocki» une nouvelle édition de celui entrepris par M. Taitbout de Marigny-y ( vice-consul de sa majesté le roi des Pays-Bas, à Théodosie en Crimée), dans le pays des Tcherkesses, qui habitent les bords de la Mer - Noire. Cet ouvrage intéressant a paru à Bruxelles en 1821 , mais l'édition en est épuisée , et une grande partie

des exemplaires destinés pour Saint-Pétersbourg a fait naufrage; de sorte que j'ai cru rendre par cette réimpression un service au public et à l'auteur même, qui a si bien décrit une nation parmi laquelle j'ai séjourné pendant plusieurs mois en 1808. Je donne après cette préface le catalogue des ouvrages publiés par le comte J. Potocki ; ils sont tous d'une rareté extrême, n'ayant été tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires , qui ne sont jamais venus dans le commerce de la librairie. KLAPROTR. Paris le 11 octobre 1829.

**The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate**

LISTE DES OUVRAGES DU Comte Jeaw POTOCKI. Voyage a Maroc, i v. in-8. Cest le plus rare de tous les ouvrages du comte Potocki. Je n'en^ ai vu qu'un seul exemplaire et je ne me souviens ni du lieu ni de la date de l'impression^ Voyage en Turquie et en Egypte, fait en 1784. — ^A Varsovie, et se trouve à Paris, chez Royer, libraire, quai des Augustins. 1788, in-8. Une nouvelle édition a paru sous ce titre. Voyage en Turquie et en Egypte, fait en 1784. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Voyage EN Hollande, fait pendant la révolution de 1787. — A Varsovie wDrukarni wolney na kraiovsrym Papierze. 1789, in-8. (i), Essai sur l'histoire universelle, et Recherches sur LA Sarmatie. — Varsovie, à l'imprimerie libre. 1789, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est accompagné de deux cartes, i\*\* Carte cyclographique de la Poméranie, pour l'année 900 de J. C, tirée par le prince (I) Le seul exemplaire de cette édition que jç connaisse à Paris, est celui de mon ami M. Eyries, et qui peut passer pour très curieux. C^est celui que l'auteur envoya de Varsovie à sa femme, qui se trouvait dans ce moment à Paris. Une lettre écrite de la main de Potocki, et collée sur le feuillet en regard du faux titre du livre, apprend ce fait et la fondation d'une imprimerie dans la mai»«on du comte à Varsovie.

**The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate**

XIII paiement de rHormesla au roi Alfred. 30 Carte des pays occupés . par les Patsinaces et les Sabartoasphaies, en Ftnnée <^oo de l'ère cbrétienne» Grayée par B. FoKno , Maj. d. l'A\* d. P» , à Varsotie , 1789. Cet essai ftété réifliprimé à Breslan en 1798 , en 1 "ftii. ita\*4. Voyage dans qtjelqïtks PARTiES de la Ba»se-Saxe, pour la reclierche des antiquités Slaves ou Vendes , fait en 1794 p2^ ^ comte Jean Potocki. Ouvrage orné d'un grand nombre de planches. — Hamibourg,(de Vixnprimerie de G. F, Sch.niebs), 1795, grand in-4> 102 pages et 3i planches^ Le peu de connaissance qu\*on a du système religieux des anciens Slaves y rend cet ouvrage exti ornement important. Il est le fruit d'un voyage que Fauteur entreprit à Neu- Brandebourg, Rostock» Wismar, Lubeck, Raizebourg, Hambourg et Lucbow, afin de découvrir tout ce qui pouvait avoir rapport aux antiquités vendes qpi abondent dans la Basse- Saxe, mais qui se perdaient de jour en jour par le peu de soin qu'on mettait à les recueillir et conserver. La pliqpart des cent dix'<:buit dessins qui accompag;nent. ce volume représentent la collection d'antiquités faite par un M. Sponboli. On y reuHirque les images inédites de plusieurs divinités slaves , telles que Iroupitra , (iig. 34), Oulbin, (trouvée à Preussisob RomanowX lazipity (fig. 7), Tsem Hela, (fig. a 5), Hirouviu, (fig» 38), Gouronpit , (£g. ai) , Gast-Maryibit, (fig. 18}, Rat&ia, (%. 38), Gast\* Tsemebog, (fig. 63), Baldouri, (fig. 9), Gbilmong, (6g. 19), et Ouri , (fig. ao). On y trouve également un vocabulaire de l'idiome des Dravèn- Vendes, avec le pater dans ce dialecte , que le comte obtint à Lucbow, ainsi qu'une chronique dans une langue mêlée de vende et d'allemand ; elle comprend depuis le milieu du XVII^ siècle jusqu\*eu 1^91Fbagmens historiques et GEOGRAPHIQUES suF la Scythie, la Sarmatie et les Slaves, recueillis et commentés par le comte Jean Potocki. — ABrunsvic, dans la librairie des écoles. 179S, 4 vol. in-4. C'est un recueil du genre du Memorice populorum de Stritter^

XIV L'auteur Ta destiné, aux savant de ga natiQn qui Toudraieût se livrer à des recherches historiques dans les pays habités par des peuples d'origine slave. Le premier livre contient des réflexions générales sur les différents peuples de cette famille, sur les Finois et les Goths ; ensuite des extraits de tous les auteurs , à l'exception d'Hérodote et de Strabon , de Diodore de Sicile et de Trogue-Pompée » parce que ceux-ci se trouvent entre les mains de tout le monde. C'est un recueil très utile, parce qu'il donne un aperçu général de l'histoire de l'antiquité et du moyen-âge , et de ce qu'on sait sur l'histoire primitive des peuples dont il est question ; mais il ne dispense pas de consulter les textes qui y sont traduits, puisque les traductions ne sont pas toujours exactes, et que le livre est imprimé avec une extrême négligence. L'auteur a senti ce défaut, et il avoue toutes ses imperfections dans une note qu'il a jointe à son Mémoire sur le périple du Pont-Euxin. « La mise au net, dit-il, est bien difficile \*. aux érudits qui s'occupent d'un grand ensemble de conciliations « historiques. Je dis donc, une fois pour toutes que les textes que je rapporte ne doivent pas inspirer une confiance assez aveugle \* pour que l'on se dispense de les confronter avec les bonnes éditions. Ceci doit s'entendre surtout de mes Fragmens historiques, « qui fourmillent de fautes , non seulement d'impression , mais « même de copiste. Le géographe de Ravenne. y parle de l'Amérique ; les noms propres y sont défigurés de mille manières différentes; mais malgré ces défauts je crois que ce Répertoire ou \* dépouillement complet est non seulement utile, mais que l'on ne « pouvait pas s'en passer. » Le troisième volume contient une carte intitulée : Carte cyclographique de la Sarmatie, pour l'année 900 de l'ère chrétienne. Une note qui se trouve sur le verso du frontispice du troisième volume avertit qu'il faut le relier avec le Voyage de Basse-Saxe, Mémoires sur un nouveau périple du Pont-Euxin, et sur la plus ancienne histoire des peuples du Taurus , du Caucase et de la Scythie, par le comte Jean Potocki. — Vienne, imprimé chez Schmidt. 1796 in-4.

Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une

XV exposition complète de toutes les notibns locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à Fintelligence du quatrième livre d'Hérodote, par le comte Jean Potocki. — A St.-Pétersbourg, i80a, i vol. in-4. Imprimé à l'Académie impériale des Sciences. Cet ouvrage forme le second volume de la présente publication. Dynasties du second lfvre de Manjbthn, par le comte Jean Potocki. — A Florence, chez Guil. Piatti. i803, in-8, ia8 pages. L'ouvrage est dédié au cardinal Borgia. Histoire ancienne du gouvernement de Cherson. — A St.-Pétersbourg, i804, i vol. in-4. Histoire ancienne dû gouvernement de la Podolie. — A St.-Pétersbourg, i805, i vol. in-4. Histoire ancienne du gouvernement de la Wolhynie. — A St.-Pétersbourg, i805, i vol. in-4. Chronologie des deux premiers livres de Manethon, par le comte Jean Potocki\* — ^A St.-Pétersbourg, i805. Imprimerie de Drechsler. 3a pages, in-4. Examen critique du fragment égyptien connu sous le nom d'ancienhe chronique^ par le comte Jean Potocki. — St.-Pétersbourg, I vol. in-4. Tiréà cent exemplaires. Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades, par le comte Jean Potocki, de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg, des sociétés savantes de Moscou, de Varsovie, etc. etc. — A St.-Pétersbourg, 1810, i vol. in-4. De l'imprimerie d'Alex. Pluchard et comp. Atlas archéologique de la Russie d'Europe , composé par M. le comte Potocki. — A St.-Pétersbourg, 1810, in-fol. Cet ourrage ne renferme que six cartes , et il n'a pas été achevé.

**The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate**

Description de la nouvelle machine pour battre monnaie, écrite en russe (?) par le comte J, Potocki ; traduite du russe en français (?) par N. O. ( En français et èix russe). — St.-Pétersbonrg, 1811 , i vol. in-4. Outre ces oaTtages satans , le comte Jean Potocki a autsi écrit un roman très intéressant, dont seulement des parties ont été pu\* bliée8;il a pour sujet les ayentures d'un gentilhomme espagnol descendant de la maison deGomelez, et par conséquent|d'extraction maure. L'auteur dépeint parfaitement dans cet ouvrage les mœurs des Espagnols , des Musulmans et des Siciliens ; les caractères y sont tracés ayec une grande yérité; en un mot , c'est un des livres les plus attrayans qu'on ait jamais écrits. Malheureusement il n'en existe que «quelques copies manuscrites. Celle qui fut envoyée à Paris pour y être publiée est restée entre les mains de la personne chargée de la revoir avant l'impression. U faut espérer qu'une des cinq, que je connais en Russie et en Pologne, verra tôt ou tard le jour, car c'est un livre qui , de même que Don Quixote et Gilhlas > ne vieillira jamais. Le premier fragment publié à St - Pétersbourg , en 1804 , porte ce titre : Maituscbit trouvé a Saragossb. Il a été reproduit divisé en deux épisodes qui ont paru à Paris chez M. Gide fils, sotis le titre de Ayàdoro, histoire espagnole , par M. L. C. J. P. — Paris , 181 3, 4 vol. in-8. Dix journées de la vie d'Alphonse Van\*Worden. — Paris, i8i4> 3 vol. in-8.

**The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate**

VOYAGE DANS LA RUSSIE MERIDIONALE ET DANS LES  
PAYS CAUCASIENS. II.

**The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate**

VOYAGE DANS LA BVSSIE MERIDIONALE ET DANS LE  
PAYS CAUCASIEN. CHAPITRE PREMIER. Voyage de Moscou à  
Sarepta. Départ de Moscou. — Cours de la rivière Moskva Kolomna. —  
Rièzan. — Costumes des femmes. — Rîèjk. — Assemblée de la noblesse  
Bibliothèque de voyage. — Anciennes redoutes entre Kozlov etXambov. —  
Mo^^failya ou tumulus. — Grand nombre de sourok ou marmottes à Panova.  
-^NovoRhoperskaïa. — ^Laxies d'Hérodote. — Stanitses de cosaques. —  
Orékhovskaïa. — Manière de se préserver des cousins.— Lutte des  
Cosaques — Mstislav gagne la principauté de Tmouiarakan par son habileté  
à lutter — Yasses et Kassoghes. — Origine du nom Kozak. —  
Kolodesenaïa. — Sousiik ou Zisel. — Chien voleur. Ilovlinskaïa. —  
Gartchevskaïa. — Sarkel bu Bèloveja, ancienne forteresse des Khazar. —  
Langue de terre qui sépare le Don du Volga. — Inondation du Volga. —  
Tsaritsyn Kalmuks Écriture é" mongole Chiens qui dévorent les morts. —  
Passages de Cicérou et de Justin relatifs à ce sujet. — Sarepta. — Arbas ou  
chariots tatares. — L'auteur s'embarque pour Astrakhan. i5 mai {vieux  
style) 1797. Les tours dorées de Moscou se perdent dans un lointain  
bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles ! je vais me repoII. 1.

(4) ser dans la Uranquille et paisible Asie. Aujourd'hui je veux imiter les Orientaux, chez lesquels la première journée que fait la caravane est toujours la plus courte. Je ne promets au lecteur qu'une chose, c'est de ne pas fermer les yeux. Tout ce que j'aurai occasion de voir, je le raconterai ; j'y joindrai quelquefois des remarques qui, je me plais à l'imaginer, ne seront pas mal reçues, même des hommes instruits; car je les ai faites non en passant, mais dans un temps où je croyais encore que toute vérité concernant l'histoire de l'homme ou celle de la nature était si importante, qu'on devait lui sacrifier volontiers son repos et son plaisir. 16 mai. Je suis le cours de la Moskva. Le pays est beau et si peuplé, que l'on découvre toujours plusieurs villages à la fois. On célébrait une fête dans l'un d'eux. Quelle magnificence parmi les paysannes ! des bonnets et des voiles brodés en or et d'un aussi beau travail que s'ils fussent venus de Constantinople. Beaucoup de voyageurs ont parlé de la misère du paysan russe: je décris ce que je vois, et non ce que d'autres ont vu ; mais je m'aperçois de même que plus on s'éloigne de Moscou, plus les beaux villages deviennent rares; les maisons sont plus petites et couvertes en chaume; au lieu de fenêtres, elles ont des trous avec des morceaux de verre. Je pense également que la condition du paysan russe dépend beaucoup de son seigneur. Voilà , par exemple , un petit village où l'on compte à peine douze maisons, mais qui n'a pas moins de quatre seigneurs. Les habitans ne doivent guère s'en trouver mieux.

f 5 ) 17 mai. Je dois dire, à la louange de Kobmna^ dernier bourg où j'ai passé, que devant chaque maison il y a une voiture avec un tonneau plein d'eau, afin d'en avoir toujours sous la main en cas d'incendie. Kolomna montre encore des restes de son ancienne splendeur. Au delà de TOcca, j'entrai dans un autre gouvernement; c'est une tout autre nature. Les pins et les bouleaux disparaissent et font place à des végétaux de contrées plus méridionales. Les habitants du gouvernement de Riezan diffèrent aussi, par leur costume, leurs habitations et leurs usages, de ceux du voisinage de Moscou. Les femmes portent, par dessus leurs vêtements, une camisole blanche à bords rouges, et sur la tête une espèce de mitre, de laquelle pendent des glands de verroterie; elles ressemblent aux prêtresses de quelque divinité; partout elles s'amuse à un jeu qui a du rapport avec le bocetti des Italiens, excepté qu'elles se servent d'œufs au lieu de boules. Le pays est ondulé et fertile. 18 mai. Au delà de Rièzan^ on dirait que les femmes portent sur leurs bonnets des cerfs-volans; c'est la meilleure description que je puisse faire de leurs bonnets. Je voulus dessiner mon hôtesse; dès qu'elle s'en aperçut, elle se cacha sur le poêle, et je ne pus l'y suivre. Je ne fus pas plus heureux dans le village; toutes les femmes et les filles s'en^ fuyaient dès que je faisais mine de m'approcher d'elles. 19 mai. Rwik est une petite ville; il ^ avait en ce

**The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate**

(6) moment une assemblée de gentilshommes; on ne pouvait pas dire de plusieurs d'entre eux : a lia Pair « noble; » leur accueil amical le faisait oublier. à mai. J'ai profité d'une halte de plusieurs heures pour faire la revue de ma bibliothèque. Je vis, à mon grand chagrin, que je n'avais pas emporté les auteurs qui, dans ces contrées, m'auraient été le plus utiles; par exemple, Deguignes, d'Heijbelot, Pétis de la Croix, Aboulghazi, etc. Heureusement, j'avais fait un extrait de tous ces écrivains; c'est un atlas chronologique dont je me servirai quelquefois. En voici la description : II. consiste en trente-sept cartes historiques qui commencent à l'an 4000 avant notre ère, et vont jusqu'à notre temps : chaque carte représente l'état politique du monde à la fin de chaque siècle; la marge offre la liste des princes régnants. Entre deux cartes est intercalé un récit des événements par ordre chronologique. Chaque partie du monde ancien a son atlas de trente-sept cartes; celui de l'Asie seule est le fruit d'un travail constant de cinq ans; il m'a valu l'estime de l'abbé Barthélémy; la conversation de cet homme célèbre était mon délassement. Cet atlas m'accompagne en Asie. à mai. De Kozloïk Tamboï, j'ai rencontré une quantité d'anciennes redoutes qui sans doute remontent à un temps où les nomades poussaient encore leurs excursions jusque dans ces cantons. Les ouvrages en terre ont une durée incalculable; la raison en est bien simple; quand ils s'élèvent sous un angle de 45 degrés, ils contiennent

plu9 te germe de ia destruction. A KafTa, par exem\*^ pie, it y a un retranchement que certainement Hérodote a décrit, quand il dit qu'il en^ a vu un construit par des esclaves scythes du temps de Cyaxare , roi des Mèdes. Les habitans du gouvernement de Tambov me paraissent moins vifs que les paysans moscovites. Quand on veut les voir en grand nombre, ainsi que leurs femmes , il feut se trouver à Tauberge , un peu avant le coucher du soleil, à la rentrée des troupeaux. C'est le coup d'œif le plus agréable et le plus vivant du village. Ha- mm. Aujourd'hui, j'ai aperçu le premier /woghiki oa tumukts. Ce sont les seuls monumens restant de tant de peuples qui jadis ont habité ou parcouru ce» contrées. Plus loin , j'ai trouvé dans le step une quantité innombrable de petites buttes de deux pieds sur trois piedà de diamètre. Je ne savais d'abord à qui en attribuer la construction ; enfin , je découvris sur plusieurs points un petit animal de couleur jaune et à museau noir qui se tenait sur ses pattes de derrière, levait la tête en l'air et sifHait de toutes ses forces. Mes gens déclarèrent unanimement que c'étaient des singes; en effet, ces animaux en avaient le maintien; maisje reconnus bientôt que c'étaient àe%Sourok que les Cosaques et les petits Bussiens appellent Baïbak (i) ou grandes marmottes des steps ; il ■■ ■■" ■•^■^i^— III • ■ » I I i«^^ \_^^M III ■■ M\* m «H I ^iM^iMaw^w.^«Hi I w^m^^m^m^ ■ ■ ■■ i n^i^ «« (i) Glis marmota. Les Russes leur donnent aussi\* le nom de «Sd^iirgaA^'cheA lesKirgfaia ils s'appellent Touhpur ou Sfthouré\$

**The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate**

(8) semblaient avoir construit leur chef-lieu autour de Panova<sup>^</sup> poste entièrement isolé; car, plus loin, je n'en aperçus plus un seul. Novo-Khoperskaïa<sup>^</sup> place forte, est la dernière ville russe de ce côté. Le 23 mai, à la poste Ouwupinskaïa. Lorsque l'on a passé le Khoper<sup>^</sup> l'on n'est plus en Russie et l'on voyage dans les steps du Don. Cette contrée déserte était autrefois comprise dans la seconde Laxie oxxfrontière des Sauwmates. Hérodote dit que la première Laxie s'étendait en remontant le Tanaïs, l'espace de quinze journées (i), lesquelles estimées à deux cents stades ou cinq lieues d'Allemagne feraient chacune soixante et quinze lieues. Dans cette supposition, la première Za<sup>^</sup>/ê arriverait jusqu'à l'embouchure du Khoper. Mais Seymnus de Chio (2), qui copie Ephore, semble nous donner des mesures plus 11' III - T I - - 1 II ] \_\_\_\_\_. r|-iii chez les Bachkirs et Tchouvaches, Soupoar; chez les Bbukhars, Soitgour; en Telcoute Sour; en Turc de Sibérie Sourou, Sourka<sup>^</sup> Choufyen et Kjrzylgal; chez les Mordvines, Sourka<sup>^</sup> et chez les Toliakes Bouzarga; chez les Kainuks, Tarbagaën<sup>^</sup> en mongol, Tarbagha;(;n mandchou, Tarhakhi; en chinois, ThaeuL Kl. (i) TtfFAÏF<sup>^</sup>i iroTâtftof itaUfrit f è\*irt Sxod-<sup>^</sup>ietf, tfAA\*!} /tttf v<sup>^</sup>irn V9if- Atcilm<sup>^</sup> XuvgùfutritÊf trr) ê'i ix. r« fUfX<sup>></sup>^ àf%afâtteî xnç MâtttiTti<sup>^</sup>èr Xtfijnf<sup>^</sup> nftùfrAt rit çrfos fi<sup>^</sup>xi<sup>^^</sup>. ^ufAw<sup>^</sup> ifHfiotf xtfrrttMCtxtt 6<sup>^^</sup>»<sup>^</sup> vZvwt tsrut ^tisiv tceù àygluf xm ifiig<sup>^</sup>f \$"vi'gimHérodote y IV, ai. Kl. (a) Ce géographe grec vivait vers Tan 80 avant notre ère, da temps de Nicoraède H, roi de Bythmie, auquel il dédia sa Oescriptiona du monde en vers iarobiques et grecs<sup>^</sup> Kl. •

(9) exactes. li dit qu' les Sarmates s' étendaient le long du Tanaïs l'espace de deux milles stades (i), qui font cinquante lieues d'Allemagne, c'est-à-dire précisément jusqu'au coudé où le Don se rapproche le plus du Volga. Mais je pense que je ferais bien de renvoyer cette discussion à quelque gîte plus commode, car j'écris au bivouac, à la clarté d'un feu où les Cosaques font cuire leur poisson; car voilà ce qu'ils entendent par un relai de poste: ces relais sont au milieu du step et loin des villages, où Ton ne passe pas du tout. Les Cosaques disent qu'ils les placent ainsi parce que dans le Step leurs chevaux peuvent paître tout autour d'eux et qu'ils les ont plus sous la main. Mais je pense que dans l'origine cet arrangement a été imaginé pour empêcher les couriers et autres voyageurs d'entrer dans ces villages, où ils parlent d'un ton fort haut. Cependant ceux qui vont à présent dans les Stanitses y sont bien reçus, et peuvent s'y faire donner tout ce qu'ils\* veulent. Sianitsa est le nom que les Cosaques donnent à leurs villages. Le dimanche, n<sup>l</sup> à Orékh<sup>H</sup>skia ^ poste. Les Cosaques m'ont fait traverser deux de leurs stanitses, aux passages des rivières BouzoU" louk et Koumjlgà ou Koiunjrltsinka. Comme c'était (i) Fragm. V. i35. Tcv ti Tttfisy 'it tortf thç AtUs og<sup>s</sup> Tffi.f«y Tt Tn9 Hirtigêt îtcctrigeif iixi\* \* Ugiro I fifAO'^TcLt l&ti^fiêtr»t tir^i?^u

( «o) dimanche , ia population était en dehors ; les hommes bien mis, chantant et déjà un peu ivres\*, les femmes fort parées; Içs habits de celle»-ci sont lout-à-fait à l'orientale, mais leur grand luxe est dans les manches de leurs chemises, qui sont de soie, et chez les pauvres de toile peinte en grosses iieurs rouges; leurs turbans sont surmontés de deux cornes dans un goût bizarre. Nous avons rencontré dans le step des colonies desourok ou grandes marmottes dont les singeries nous ont amusés quelques momens. J'ai trouvé ici une espèce de maison où j'espère passer une nuit tranquille, grâce aux précautions que les Cosaques ont prises pour en chasser les cousins. Pour cet effet ils ont apporté dans la chambre un grand chaudron plein de charbons allumés et d'une certaine herbe qui répandait une fumée épaisse, accompagnée d'une odeur aromatique. Après l'avoir laissé brûler quelque temps , ils ont bouché avec de la paille les trous qui servent de fenêtres à ma demeure, et effectivement elle se trouve pour le moment débarrassée de ces hôtes incommodes. Les Cosaques font tous les soirs de pareilles fumigations près de leurs relais , et leurs chevaux, qui en connaissent l'effet, se placent tout autour, si bien qu'ils semblent s'être mis autour d'un feu pour se chauffer, ce qui paraît singulier lorsqu'on n'en sait pas ta raison. Je ne veux pas oublier de dire que les jeunes Cosaques m'ont donné le spectacle d'une lutte. Le plus beau tour de ce jeu consiste à saisir son

## The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

adversaire par la ceinture, puis à tomber soimême en arrière avec beaucoup de force, au moyen de quoi Ton jette son adversaire par dessus S3i tête, lui faisant faire ainsi une culbute assez ifiolente pour lui briser les os. Mais un Cosaque n'est pas si fragile, et ceux-ci se relevaient aussi contons d'eux 'que s'ils eussent fait un entrechat. Ce qu'il y a de plus rcfmarquable dans cet exercice , c'est que les Cosaques lui doivent peut-être leur origine. Je m'explique : — Lorsque P^olodimirJe-Grand eut pris Kherson dans la Tauride, son fils JUsistlaif passa le Bosphore et vint dans l'île de Tawnan qui était alors le chef-lieu du royaume de Tmoutarakan. Cette conquête lui fut disputée par le priuce des Yasses et des Kassoghes^ et l'on convint de terminer le différend par un combat singulier, dans, lequel on lutterait sans se servir d'aucune arme; Mstislaif remporta la victoire. On dit que les Ifmsses de Nestor sont les Asses des voyageurs du treizième siècle, c'est-à-dire les u^/a/>iJ. Vovez lesrecueiU de Ramusio et àeBergeron (i);de plus,êe I I I I ■ n ■ »■ (i) Voici ce qu'on lit sur le pays des Alains dans le premier chapitre dû Voyage de losafat Barbara à la Tana ( Ramusio Délie Navtgationi et Viaggi, 11. fol. 9a. A et B) : « La pianura di Tartaria a uno che fusse ih mezzo dî «queHa, hh dalla pai-te di Leuante il fiume Erdil^ altramente « dette la Folga : dalla parte dî Poncnre, et Maestra, la Po«t lonia : dalla parte di Tramontana , h Rossia : dalla parte d'Os«tro, laquai guarda verso il mar màggiore, TAlania, Cuma^ • /fw, 6-azaria : i quai Kioghi tutti confiue su 'l mar dette • Zahttche^ ch'è la pakide Meotidt; , et consequentemeutc è

dis que les Kassoghi de Nestor<sup>^</sup> quels qu'ils soient<sup>^</sup> étaient les habitans de la Kasachia de l'empereur Constantin; mais les Kassoghi<sup>^</sup> vaincus est d'ailleurs « posta tra li sopradetti confini VAlania è deriuata da' « popoli detti Alaniy liquali nella lor lingua si chiamano As. « Questi erdDo Christiani y et furon scacciati , et distrutti da' « Tartari : la regione è per monti , riui e piani : doue si « trouano molti monticelli fatti a mano, liquali sono in segno « di sepulture, et ciascun di loro ha un sasso in cima grande « con certo busco , nel quale mettono una croce d'un pezzo , « fatta d\* un\* altro sasso : e di questi monticelli cène sono in« numerabiliy e c,t> Dans un autre passage du même voyage (IL fol. 97. A) on lit: « Dritto deir Isola di Capha d'intomo, ch' è su 'l mar maggiore, « si troua la Gothia, e poi VAlania : laquai va per l'Isola verso « Moncastro, com habbiamo detto di sopra. Gothi parlano in « Todesco. So questo, perche hauendo un famiglio Todesco con « me , parlauano insieme , et intendeuansi assai ragieneool« mente y cosi come s\* intenderia un Furlano con un Fioren« tino. Da questa vicinita de\* Gothi con Alani credo , cbe sia « deriuato il nome Gothalani. Alani erano prima in quel luogo, « soprauenero Gothi , e conquistorno quei paesi , e fecero « una mistura del nome loro co \*1 nome de gli Alani, e si chia« marono Gothalani si come quelle genti erano mescolate con « queste. ■ Marco Polo parle aussi ^Alains ( Alani ) qui servaient dans Tarmée du Grand-khan des Mongols, à Tépoque de la conquête de la Chiqe. Voyez liçmusio , II. fol. 4^\* A: Rujrsbröecky qui visita la Tatarie en ia53, parle des Alains dans plusieurs passages de la relation de son voyage , publié dans la collection de Bergeron. On lit dans son dix-huitième chapitre (pag. a4) •• La veille de la Pentecôte vinrent vers i^ous «(Certains Alains ^ qu'ils appellent Agias ou Akas, qui sont « chrétiens à la grecque ^ ont le langage grec, et des pré^tres

( '3) à demi nomades, ont dû quitter la Kasachia<sup>^</sup> où ils auront été remplacés par leurs vainqueurs, par les Malo-Bossiens de Mstislav qui en auront pris le nom de Kazakh\ car voilà comme ils prononcent encore, et non pas Kozaki. Telle est la manière dont j'ai toujours expliqué l'origine du nom et du peuple Kozak; j'ose croire qu'elle ne pourra paraître compliquée qu'à ceux qui ne sont pas entièrement familiarisés avec les écrivains que je viens de citer. Le lundi, 25 mai à Kolodeznaïa, J'ai quitté ce matin mon gîte assez bien remis de la mauvaise nuit que j'avais passée la veille, et bien<sup>^</sup> grecs , et cependant ne sont pas schismatiques.» Dans le chapitre 50<sup>^</sup>(pag. 138], il dit : « Les Alains habitent en ces monta«gnes et résistent toujours aux Tartares ; si bien que Sartach « est contraint d'envoyer là de dix hommes un, pour garder le (c passage des montagnes, et empêcher que ces Alains ne sor« tent pour venir dérober leurs bestiaux. En la plaine qui « est entre ces Alains et eux , est le lieu , dit Parte de fer (c\*est« à-dire Derhend)<sup>^</sup> qui n'en est qu'à deux journées; et où la " plaine commence à s'étressir entre la mer Caspienne et les « montagnes, habitent certains peuples Sarrasins<sup>^</sup> nommés Les\*ges<sup>^</sup> qui se défendent aussi contre les Tartares; si bien qu'il "fallut que ces Tartares, qui demeurent au pied des monts «des Alains y nous donnassent vingt hommes pour nous escor« ter jusqu'au delà des Portes de fer. » Haithon, en parlant de la Géorgie, dit : « Ce royaume com<sup>^</sup> « mence du côté de l'Orient depuis une montagne nommée Al« bons (Albrouz). Il habite dans cette province plusieurs diffé« rentes nations , d'où la province tire le nom d'Alanie, » Voyez Haithon chez Bergerony chap. X, pag 13. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate**

( i4 ) tôt après je me suis trouva sur le Medveditsa^ où j'ai traversé un vîHage cosaque; c'était encore fête, et tout le monde était endimanché comme le jour d'aparavant. Les jeunes filles se promenaient par bandes, se tenant par la main et chantant en chœur. Les hommes étaient partagés en groupes assis et affectant un air grave. Jamais ils ne me saluaient les premiers , mais lorsque je les saluais, ih se levaient tous à la fois et me faisaient des révérences; la même chose m'était déjà arrivée la - veille. Le passage du Medvèditsa est d'un aspect assez sauvage; il y a cependant une sorte de bad à l'usage des voyageurs , mais les Cosaques passent dans des canots, faisant suivre leurs chevaux à la nage. Plus loin j'ai trouvé le step fourmillant de Souslik (i). Quelques uns couraient se cacher dans leurs trous, d'autres se tenaient à Tentrée pour nous voir passer. Les Cosaques regardent ces petite animaux comme les plus dangereux ennemis de leurs moissons. Enfin je suis arrivé à la poste Kolodeznaïa où {i) Mus cUellus^ appelé par les Russes de la Sibérie Jemou>ranka , levrachka^ Avfachka; à Tomsk, Ourgou ; en turc de ^Sibérie Chaumrony Chœmran et Djournra; en bachkirei^/novrotty iotummmn^JLasouk ; en mordouine, Stmslik ou Simral; «B kirghize, SahUdau-tskan ; en tchou vache Tùrgas; en kalmv kf SourmoM^ Tsourma et Khaklèor-Sourmaa ; en mongol, Djourma ou Dzomrma ; en mandchou y Djournra ; eu chinois , Teou chou. Kl.

( 15 ) j'ai trouvé une aube<sup>i</sup> à vingt pas de la poste. Un affile aussi sûr m'<sup>u</sup>t bientôt décidé à me fixer jusqu'au lendemain. Je n'ai point eu lieu de m'en repentir; la maison est très petite, mais propre, les botes actifs et gais. Mais ce qui surtout en fait un séjour de délices, c'est que l'on n'y est point incoixiDipdé de ces nuées de cousins qui infestent la pays que je viens de traverser. Ce qui provient sans doute de ce que<sup>k</sup> plaine est sèche etsablonneuse. Cette plaine est bornée au couchant par une chaîne de hautes collines qui sont au delà du Don, mais sur tous les autres points elle s'étend à perte de vue avec un air plus désert que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Enfin une telle solitude me semble tout-à-fait propre à y consacrer quelques jours à la méditation, ou même aux rêveries, dont la société est plus agréable que celle des réflexions. Mais si je m'arrêtais, que diraient mes domestiques, que diraient les Cosaques delà poste? et voilà comme on est toujours victime du qu'en dlra«'t-on. Je ne veux point finir cet article sans parler d'un malfaiteur d'une espèce nouvelle, qui trouble la tranquillité publique de ce désert ou plutôt ceUe de mes hôtes qui en sont les seuls habi-tans. Depuis trois étés consécutifs , un grand matin noir, à jabot Uanc , vient s'établir dans leurs environs pour y vivre à l<sup>u</sup>rs dépens ; il saisit toutes les occasions de s'introduire chez eux , fait des sauts surprenants pour enlever la viande suspen\*<sup>u</sup> /

(.6) due à des crochets, et réussit presque toujours vu que la maison est très basse. Souvent il lève les couvercles des vases où Ton conserve le lait, et les vide jusqu'à la dernière goutte. Mais le pot-au-feu est surtout l'objet de ses larcins les plus fréquents; comme mes hôtes font la cuisine en plein air, à trente pas de la maison , il observe l'instant où personne n'est auprès, renverse le pot, prend la viande toute brûlante qui<sup>^</sup>st dedans et s'enfuit avec sa proie. Enfin rhôtesse;<sup>^</sup> était intarissable à raconter tous ses forfaits. Ce soir le nouveau Cartouche était venu, contre son ordinaire, se coucher assez près de la maison; aussitôt notre hôte est allé s'armer d'un poignard circassien , la seule arme qu'il y eût dans la maison, mais l'ennemi le voyant venir s'est retiré lentement, nous a tous observés avec attention et s'est perdu dans les hautes herbes. L'hôtesse assurait sérieusement que ce devait être une espèce de diable incarné , et la preuve qu'elle en alléguait était que les Cosaques avaient souvent tiré sur lui sans pouvoir le blesser. Ce récit pourra sembler puéril , mais j'ai cru devoir l'ajouter aux faits que l'on a ressemblés sur l'instinct des animaux; c'est proprement la métaphysique de l'histoire des animaux et le chaînon qui la lie avec l'histoire des humains. Le a6 mai à Iloulinskaîa<sup>^</sup> poste. Au passage de la rivière llouîa j'ai encore traversé un village cosaque, et quoique ce ne fût plus prasnîk (fête) , mais jour ouvrier, je n'ai pas

( «7 ) VU que Ton s'y occupât d'aucune œuvre, et le far niente me semble en grande faveur chez ce peuple. La dévotion est encore une de ses qualités les plus apparentes 9 car j'ai vu partout de très belles églises, et j'en puis juger non seulement par les villages où j'ai passé, mais aussi par ceux que j'ai vus de loin. La poste où je suis à présent, touche aux ^lluvions du Don , et l'on aperçoit distinctement la côte opposée, où les collines ont des escarpemens blanchâtres et qui semblent coloriés. Le même jour au relais de Gratchei^skaïa. J'ai encore suivi de loin le cours du Don , mais sans jamais apercevoir le lit de ce roi des fleuves de Scythie , de ce Tanaïs si fameux dans les poètes grecs ainsi que dans leurs historiens, et que j'avais si souvent passé et repassé à la suite d'Hérodote , de Strabon ou de Ptolémée. J'ai cependant aperçu de loin les tours de la stanitsa Bèloïeifskaïa que j'ai toujours regardée comme la Bèhi^ja de Nestor, et le Sarkel ou Hospitium album des écrivains du Bas-Empire. C'était une forteresse que les Grecs avaient bâtie sur le Don pour défendre le pays des K^hazars contre les incursions des Patzinakes. • Le géographe Delisle place Sarkel à Bèlgorod^ mais c'est faute d'avoir lu Nestor, et je crois l'avoir assez démontré dans mes premiers essais sur la Sarmatie {i^ (i) Sarkel signifiait en langue des Khazars station b/an<^ che. Les Khazars étaient un peuple ouralo-finois. Dans un

( i8 )■ Enfin j'ai quitté les contrées du Don pour entrer dans cette langue de terre qui sépare ce fleuve d'avec le Volga, et dès lors j'ai toujours monté d'une manière sensible , l'espace de trente verst, d'où Von peut conclure que l'ancien projet d'y creuser un canal n'était pas d'une exécution facile. Ces vastes plaines que leur élévation expose au plus grand déchaînement des vents , portent l'empreinte de la plus extrême désolation ; une terre aride et desséchée s'y montre au travers d'une herbe comptée que j'ai rendu, en 1817, dans les Annales encyclopédiques de Millin , des Recherches sur plusieurs points relatifs à l'histoire de la Russie , par feu M. Lehrberg^ j'ai été le premier qui ait dérivé cette dénomination des idiomes ouralo-finois; car, sar en vogoule, et chora en tchouvache, signifient blanc ^ et kel ou kU désigne dans ces deux idiomes une habitation. Un métropolitain russe , nommé Plmen^ se rendit, en 1889 , de Moscou à Constantinople ; pour faire ce voyage il s'embarqua et descendit le Don. Il rapporte qu'il passa un dimanche devant les embouchures du Medvèditsa, et d'autres rivières, et le mardi suivant, devant l'ancienne ville de Serkli on ne voyait plus que les ruines. Cette indication est précise , car, environ à 175 verst, ou à deux ou trois journées de navigation au dessous de l'embouchure du Medvèditsa, qui se jette dans la gauche du Don , on trouve sur la droite de ce fleuve la Stanitsa, nommée sur nos cartes Trekh Ostrovianskaïa , ou des trois îles, qui est la même que le comte Potocki et les habitans appellent Bèlaïepa et Bèlaïa , c'est-à-dire la blanche. Cette dénomination correspond avec celle de Bèlaveja des chroniques russes , et Serkli du métropolitain mentionné est le Sarkel des historiens byzantins. Voyez les notes relatives aux Khazars insérées dans le premier volume^ Kl.

( «9 ^ jaune et rase , dont la teinte livide contraste sin\*  
gulièrement avec quelques bandes d'une belle ver» dure, que l'on entrevoit dans les ravins, le long de l'ancienne ligné des Cosaques et dans d'autres lieux abrités. Aussi n'y trouve-t-on nulle trace de culture, pas même aux environsdes Ar/to^^orqui sont des espèces de chalets. Les khoutor sont pour la plupart bâtis près de certaines crevasses profondes, au fond desquelles on trouve des sources, des arbres, en un liiot des retraites singulièrement agréables; mais on ne les voit que lorsque l'on y est, et elles ne changent rien au coup d'œil général du paysage. Quelques arbres croissent au bord de la crevasse, et élèvent leurs têtes au dessus , mais aucune n'a ses racines dans la région des vents. Le même jour à Tsaritsyn. A quelques verst delà dernière poste nous avons aperçu deux saïgak ou saïgak capra tartarica^ sorte d'antilope de la grandeur d'un chevreuil, et qui a la lèvre supérieure si longue qu'elle est obligée de brouter à reculons; mais nous étions trop éloignés de celles-ci pour pouvoir distinguer ces singularités de leur conformation : plus loin , nous avons fait lever un aigle de la plus grande espèce , qui n'a pris son vol qu'au moment où naa voiture était près de lui passer sur le corps. Puis nous avons encore beaucoup monté, et Ipnsqu'enfin nous avons surmonté tous les sommets, un nouvel horizon s'est découvert à notre vue , et nous a fait voir toute l'étendue des inondations du Volga. Coup d'œil trop extraordinaire 2.

(ao) pour qu'on puisse tenter de le décrire. Tai vu Tinondation du Nil, mais la majeure partie en est absorbée par des canaux au point même qu'il faut des machines pour arroser la plupart des champs semés de ris. Ici c'est un vaste archipel lié par des forêts qui sortent du sein des eaux. Enfin c'est le déluge décrit par Ovide. Les poissons y sont réellement sur les arbres , et y font la guerre à diverses espèces de rats qui vont s'y réfugier. Nous devons à Gmetin des détails curieux sur leur industrie. De ces hauteurs nous n'avons plus fait qu'un galop jusqu'à Tsaritsyn (i), petite ville qu'un incendie avait presque détruite, mais qui sortira de l'épreuve du feu plus brillante qu'elle n'était, et bâtie sur un plan plus régulier. Je suis logé dans une petite maison de bois très jolie, et qui semble sortir des mains de l'ouvrier. On peut dire que les Russes excellent dans ce genre d'ouvrage. Le 27 mai à Sarepta. C'est au passage de la Tsaritsa que j'ai quitté l'Europe pour entrer en Asie, au moins c'est à cette très petite rivière que les meilleurs géographes placent la limite de ces deux parties du monde ; et comme pour venir à Tappui de leur opinion , des Kalmuks avaient étalé leurs tentes sur le bord opposé , et leurs figures très asiatiques garnissaient le rivage. Leur costume est précisément ce que Vateau^ Pillementy et d'autres peintres de la (i) Les Kalmuks appellent cette ville Akich oMÀkach.

(^, ) ^ même école, appelaient des figures chinoises, et qu'ils plaçaient à ce titre dans les panneaux et les dessus de porte. Ce sont des têtes rasées dont le sommet est couvert d'un bonnet en forme de champignon. De dessous ces bonnets sortent de longues tresses. Les hommes n'en ont qu'une qui pend par derrière, les femmes en ont deux qui leur pendent sur la poitrine. Elles n'ont pas la tête rasée, mais seulement les cheveux séparés. Les eaux du Volga avaient reflué dans la Tsaritsa, et le passage fut un peu difficile. Ensuite j'ai mis trois heures pour arriver à Sarepta (i), colonie où le tranquille Herrnhuter est venu propager sa pieuse industrie au milieu des pétulants Kalmuks. C'est ici l'un des séjours les plus propres à étudier les mœurs et l'histoire de ce peuple. Tous les frères en savent la langue, plusieurs l'écrivent, et l'ont apprise en suivant les hordes pendant des années entières. Ils se sont même amusés à transcrire leurs livres, qui ne sont ni en langue ni en caractères du Tibet, mais dans la langue que parlent les Kalmuks, et avec l'écriture mongole dont l'existence est presque ignorée en Europe, même à la Propagande (2). Un essai de cette écriture se '(i) Cette ville est située sur le bord élevé de la droite du Volga, que les Kalmuks appellent Mong khamar le nez ou le promontoire Aare/i. Sarepta est bâtie sur la rive gauche de la Sarpa, nommée par les Tatares Ergena - Chorpou, et Chorba nour par les Kalmuks. Kl. (i) Depuis l'époque du voyage du comte J. Potocki, la connaissance des idiomes mongols s'est plus répandue en France

(aa) trouve dans le Recueil de Thévenot; mais cette ouvrage est devenu si rare, qu'à peine les bibliothèques de souverains peuvent se vanter de l'avoir complet, surtout le tome troisième. (Je pense qu'il est inutile d'avertir que les recueils de Thévenot ne sont pas les voyages du même auteur.) Les bordes des Kalmuks ne s'approchent ordinairement du Volga que vers l'automne, lorsque les flaques d'eau du step se trouvent desséchées, et ceux qui campent actuellement autour de Sarepta sont des gens qui ont trop peu de troupeaux pour pouvoir en vivre, et qui se dévouent au travail, c'est-à-dire à la plus grande peine qu'un Kalmuk puisse éprouver. La main-d'œuvre est fort chère ici comme dans tous les pays déserts; elle suffirait pour les faire vivre dans Faïance, mais ils ne font guère d'ouvrage: du moins je les ai vus toute la journée se promenant par la ville, ou bien assis au soleil, ou s'établissant dans le magasin des marchandises de Sarepta, comme s'ils voulaient tout acheter, ou qu'ils eussent de quoi. Mon chien a fait grande sensation parmi eux. On m'a dit à ce propos qu'ils attachaient à cet animal des idées de métempsycose et que c'est pour cela qu'ils tiennent à grand honneur d'être après leur mort dévorés par leurs chiens, qui leur font toujours cet honneur; car malgré le grand respect que leur portent les Kalmuks, ils ne les respectent pas; témoin les travaux de MM. Jbel Rémusai à Paris, et Schumouër à St.-Pétersbourg. Kl.

(a3 ) nourrissent point, vu qu'ils sont trop avares de leur laitage pour le partager avec eux ; et pour ce qui est des bêtes mortes, les Kalmuks les mangent aussi sans en faire part à qui que ce soit. Si bien que lorsque ces chiens n'ont pas quelques Kalmuks à dévorer, ils sont réduits à vivre comme ils peuvent de la chasse des sousiiks. Je conjecture que le chien noir si fatal aux hôtes de Kolodeznaia était un de ces .chasseurs affamés. Un habitant de Sarepta, qui a long-temps suivi les hordes, m'a dit que c'était un spectacle horrible de voir ces chiens acharnés après un cadavre, dont ils vont ensuite disperser les membres par tout le step. Cependant tout cela est encore fort doux auprès de ce que les Scythes pratiquaient autrefois. Strabon<sup>^</sup> parlant des coutumes des Scythes nomades qui s'étaient conservées chez les Sogdiens et les Bactriens , dit : « Dans la capitale des « Bactriens l'on nourrit des chiens, à qui l'on donne « un nom particulier, et ce nom rendu dans notrç « langue voudrait dire les enterreurs. Ces chiens « sont chargés de dévorer tous ceux qui commen« cent à s'affaiblir par l'âge ou la maladie. De là « vient que les environs de cette capitale n'offrent « la vue d'aucun tombeau. Mais l'intérieur de ses « murs est tout rempli d'ossements\* On dit qu'A« texandrea aboli cette coutume. <sup>^</sup>Cicéron attribue le même usage aux Hyrcaniens lorsqu'il dit: « In tf Hjrrcania plebs publicos alit canes: optimaes <sup>^</sup> do« mesticos. NobUe autem genus canum illud scimus « esse. Sed pro sua quisqwe facultate parât a quibus

« lanietur : eamque optimam illi esse censent sepulcrum. » (Quaest. Tuscul. I. 45.) Justin dit aussi des Parthes : « Sepultura vulgo aut aedium aut canum « laniatus est. Nuda demum ossa terrâ obruunt. » Le 8 mai à Sarepta, J'ai assisté au départ d'une caravane qui allait dans la bordes; elle était composée de marchands Russes et Tatares (i). Us portaient aux Kalmuks ' « ' (i) Cest une erreur généralement adoptée que de confondre les Tatares et les Turcs et d'appliquer le nom des premiers, qui sont Mongols, à la plus grande partie des peuplades qui font partie de la nation turque. En Russie cette erreur est généralement adoptée, on y dit Tatares de Kazan^ d Astrakhan^ de Koundour^ de Toboisk, de TomSy de Icniseïsk, etc., tandis que tous ces prétendus Tatares sont véritablement Turcs, et repoussent la dénomination Tatar. Voici les circonstances qui ont donné lieu à cette confusion. Quand Touchikhan^ fils de Tchinghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dnèpr, étaient principalement habités par des peuplades turques, telles que les Comans, les Petcheneghes ^ une partie des sujets des rois de Boulgari sur le Volga, et d'autres. Toutes ces tribus devinrent sujets des conquérans tatares, ceux-ci y fondèrent l'empire du Kaptchak^ qui s'étendait depuis le Z>/z/V.ç/r jusqu'à la lemba^ et se terminait à l'orient avec le step des Kirghiz. Les princes de cet empire étaient donc Tatares, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient des Turcs. Vers la fin du quinzième siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs khanats, parmi lesquels ceux de Kazan, d! Astrakhan et de la Cr^)^?ff^ étaient les plus considérables. Les khans ou rois qui les possédaient descendaient de Tchinghiz; ils étaient donc Mongols ou Tatares. Cependant les armées

(a5) du para, de Feau-de-vie et des meubles, c'est-à-dire des bancs fort bas et fort étroits, des coffres de bois peints à l'huile, et des portes faites de manière à pouvoir être adaptées aux tentes. Ensuite est venue une caravane, de plus de trente voituriers tartares, qui avaient conduit à Saratov des Arméniens d'Astrakhan, et c'est ici que j'ai entendu pour la première fois l'horrible criailerie que font les roues de leurs arbas. Les Tartares se font encore gloire du bruit que font leurs chariots; ils disent qu'il n'y a que les lâches qui graissent leur roue, mais que les braves ne craignent pas d'être entendus d'un bout du désert à l'autre. Un tatar que j'ai connu à Moscou m'a dit qu'ayant passé deux ans à Pétersbourg, et étant revenu ensuite dans son pays après cette absence qui était la première qu'il eût faite, il s'étonne que cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient plus, l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient entourés de soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitans du pays. Malgré cela ces khanats furent toujours appelés tartares, parce que les princes étaient Mongols. On disait le royaume des Tartares d'Astrakhan, de Kazan et de la Crimée. Même après la soumission de ces pays au sceptre des tsars, la dénomination de Tartares resta aux habitans turcs. Leur langue fut aussi appelée tatar. Mais si l'on demande à un soi-disant Tatar de Kazan ou d'Astrakhan, s'il est un Tatar, il répond négativement; il appelle aussi l'idiome qu'il parle turc et jamais tatar. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou Tartares, il regarde le nom de ces derniers comme une injure qui équivalait au mot voleur. Kl.

( ^6) tait évanoui de plaisir en entendant pour la première fois le bruit de ces roues. Ce qui prouve aussi les idées qu'ils y attachent. J'écris ceci à bord d'une grosse barque, sur laquelle j'ai arrêté mon passage pour Astrakhan. Mon marché avec le patron a été d\*autant plus facile à conclure que l'on parle beaucoup de pirates, et qu'il a été bien aise de se renforcer de quelques passagers bien armés. Nous sommes à l'ancre au pied d'un petit ouhus ou camp kalmuk, en sorte que je puis dire avoir passé la soirée avec eux. Ils vont, viennent, luttent, font une musique enragée sur je ne sais quels instrumens; enfin ils sont, comme je l'ai dit plus haut, pétulans, et n'ont rien de l'apathie turco-tatare.

(a?)

CHAPITRE IL Voyage de Sarepta à Astrakhan. Voyage sur la Sarpa. —

Kamenoï-iar, colonie de différentes peuplades. — Tatars ou Turcs de Kazan. — Mordouars. — Pirates sur le Volga. — Tchemoï-ïar. — Vetlianskoï gorodok — KopeDskoï gorodok. — Ienotaïevsk. — Le comte Valerien Zoubov. — Relations des Russes avec les princes du Caucase oriental. — Tchemoï gorodok. — Djid - hadji ou Selitemoï gorodok Tumen, prince kalmuk. — Bouzan , bras'du Volga,.— Krasnoïarsk. —

Tolonianskiïa gory . Le vendredi 29 mai, nous appareillâmes à la pointe du jour, mais le patron de la barque resta à terre, promettant de nous rejoindre bientôt en chaloupe, ce qu'il ne fit point, et son absence ayant rendu les bateliers plus inattentifs que de coutume, je crois devoir lui attribuer plusieurs désagréments auxquels nous avons été exposés dans la journée. Nous sortîmes de la Sarpa pour entrer dans le Volga , où nous trouvâmes calme plat et grand nombre de pélicans, dont quelques uns s'approchèrent beaucoup de nous. Ils ont la figure et la manière de nager des cygnes, mais leur énorme bec les fait bientôt reconnaître pour ce qu'ils sont.

( 28 ) Vers les deux heures un courant très fort nous porta contre une île submergée, et couverte de grands arbres. Quelques efforts que fissent les bateliers, il leur fut impossible d'en détourner la barque, et nous fûmes quelques instans à regarder notre naufrage comme certain. Heureusement nous passâmes entre les plus gros arbres sans les toucher, pliant et brisant ceux sur lesquels nous passions. Enfin nous en fûmes quittes pour la perte de notre chaloupe ^ qui resta accrochée dans la bifurcation d'un saule. Bientôt après nous arrivâmes devant un village où je trouvai le bord du fleuve garni d'un grand nombre de figures, dont le costume était tout-àfait nouveau pour moi. Alors j'appris que nous étions à Kamennoi-iar ^ dont j'avais entendu parler comme d'une colonie nouvelle, où l'on avait établi des Tatares de Kazan, des Tchouvaches^ et des Mordouans de la tribu Mokchànienne. Les bateliers descendirent à terre pour louer une chaloupe et aller chercher la leur, et moi je me félicitai de voir des peuples que je ne connaissais encore que de nom. Les Tatares sont les plus nombreux. Leur costume est négligé, mais celui de leurs femmes est fort soigné. De plus elles mettent beaucoup de blanc et de rouge. Au sortir du village tatar l'on entre dans celui des tchouvaches, où se distinguent hommes et femmes, par des habits de toile chamarrés de toutes sortes de broderies en couleur, dont les dessins représentent surtout des

(^9) croix de toutes les formes que le blason ait jamais pu imaginer, à simples et doubles fleurons<sup>^</sup>pattées, étoilées, etc., de manière que l'on y trouverait sûrement des croix de Calatrava de Saint-Jacques et de tous les ordres de la chrétienté. Après ceux-ci viennent les Mordouans, dont les femmes et surtout les filles ont un costume sauvage et bizarre, des grelots tressés dans les cheveux, et sur le cou de grosses sonnettes de cuivre. Elles semblaient aussi sauvages que leur costume et couraient se cacher dans leurs maisons dès que nous les approchions. Enfin il faut ajouter à ce mélange de nations, des pécheurs russes et des pâtres kalinuks. Après avoir fait le tour de la colonie, j'allai prendre le thé chez un Russe qui en est directeur. La conversation roula sur les dangers que Ton courait de la part des pirates. Il m'assura que ceux qui infestaient en ce moment le Volga n'étaient pas des timides hourlaks<sup>^</sup> ou bateliers, qui voulaient gagner quelque chose en s'en retournant chez eux, mais que c'étaient des déserteurs bien armés, et commandés par un malfaiteur échappé de Sibérie, dont les crimes précédents étaient attestés par ses narines fendues et les marques qu'il portait au front et aux joues. Enfin le directeur ajouta que ces forbans ne se contentaient pas d'attaquer en plein jour les plus grosses barques, mais qu'ils avaient déjà effectué deux descentes sur la côte, et s'en étaient tirés avec succès. Sur ces entrefaites mes bateliers revinrent avec

( 30) leur chaloupe^ et lorsque je fus de retour à bord je leur comoyiniquai mes nouvelles, qui les troublèrent beaucoup. Alors nous fîmes la revue de nos moyens de défense. Les leurs consistaient en deux pierriers, dont l'un avait un empan de longueur et l'autre quelques pouces de plus. Heureusement ma mousqueterie valait mieux que leur artillerie : il s'y trouvait un sturmack anglais à deux coups et sept autres bouches à feu bien conditionnées, que je fis ranger dans une sorte de dunette que l'on pratique sur toutes les grosses barques du Volga, non pas pour y tenir des boussoles , mais parce que la borne du gouvernail étant placée très haut, le pilote ne pouvait la manier s'il n'était pas lui-même placé à quelques pieds au dessus du pont. Tandis que nous étions occupés de ces préparatifs de guerre, notre navigation fut interrompue par un nouvel incident. Nous échouâmes sur un bas-fond. Les bateliers firent d'abord de grands efforts pour nous remettre à flot; mais ensuite la nuit étant devenue obscure et orageuse, ils craignirent sans doute de tomber plus mal qu'ils n'étaient et furent se coucher avec autant de tranquillité que jadis César en a fait paraître au milieu des pirates de Cilicie. Je neveux pas oublier dédire que le dangereux courant qui nous a entraînés sur l'île submergée est une véritable Charybde, très redoutée des pêcheurs du Volga qui l'appellent Kamennoïarski Pritsyp.

(3i ) Le samedi 30 mai^ on changea rarrimage de notre barque pour alléger l'arrière , au moyen de quoi l'on put l'attirer avec plus de succès que la veille. — Mais à peine étions-nous dégagés que la vue d'une chaloupe fort chargée de monde vint nous donner de nouvelles inquiétudes. Elle nous tint long-temps en échec ^ par des manœuvres que nous ne pouvions attribuer à aucun motif innocent, c'est pourquoi nous fîmes plusieurs décharges de nos armes à feu , pour montrer que nous en avions , et que nous étions sur nos gardes. Enfin nous arrivâmes à un coude de fleuve où le courant nous portait directement sur la chaloupe suspecte , et nous en approchâmes assez pour pouvoir compter les gens qui la montaient, qui étaient au nombre de dix. Nous ne doutions presque plus d'en venir aux mains, lorsqu'à notre grajfade satisfaction nous les vîmes virer de bord et se perdre dans les inondations^ Nous arrivâmes le même soir à TchemoUiar (i). J'y demandai des nouvelles des pirates , et l'oq me confirmait celles que j'avais eues à Kamennoi^ iar. On ajouta que l'on avait envoyé contre eux deux détachemens , l'un d'ici , l'autre de Tsaritsyn. Le I\*' juin , nous eûmes des nouvelles des pirates; et nous fûmes assurés que c'étaient bien eux que nous avions vus. Une barque qui nous suivait avait été abordée , et l'équipage fort maltraité. Les voleurs avaient dit qu'ils nous avaient laissés pas(i) Nommé par les Kalmuks lan-Aala lan-khoia» Rx..

( 3^ ) ser, parce qu'ils avaient vu sur le pont deux voitures et des hommes armés. Le patron de notre barque arriva le même jour, il av^it aussi vu les voleurs; ils s'étaient établis dans une ile où ils faisaient la cuisine , et ne jugèrent pas à propos de l'interrompre pour courir après lui , d'autant plus qu'il était dans une barque de pêcheurs, gens sur lesquels il n'y a pas grand butin à faire. Le 2 juin, nous partîmes de Tchernoiï-iar assez tard , parce que nos batehers étaient fort ivres, et nous voyageâmes entre des îles et d'autres lieux inondés. Notre chaloupe y fit un voyage, et en rapporta un nid de pies et un lièvre. Nous vîmes aussi des pélicans et des cormorans (i), mais ils se tenaient sur le rivage et ne s'approchèrent pas de nous. Un grand serpent d'eau vint se coucher sur notre gouvernail , et nous en vîmes quelques autres nager autour de la barque. Sur le soir nous passâmes près d'une vataga , ou pêcherie , où j'envoyai chercher des provisions, mais on trouva cet établissement entièrement submergé. La nuit étant déjà avancée, nous arrivâmes à Vetlianskoï gorodok , sorte de colonie militaire des Cosaques d'Astrakhan ; notre patron voulut y aborder, mais comme le fleuve y est rapide et (i) C'est \epelecanus onocrotalus; en russe baba; en russe de Sibérie ptUsa-korlài; en kalmuk khordo et bœrhesan ; chez les Kirghiz byrkazan, &l. \ \

**The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate**

(33) notre équipage très maladroit, ce mouillage ne put s'effectuer, et nous passâmes outre contre notre volonté. \* Le 3 juin au matin, nous voulûmes aborder à Kopanovskoï gorodok ^ mais nous ne fûmes ni plus heureux ni plus adroits que la veille, et nous passâmes outre en dépit des juremens de tout l'équipage. Sur le soir, nous fûmes a voisines par une barque d'Astrakhan qui nous demanda des nouvelles des voleurs, et puis nous arrivâmes à Iertotaïevsk ( i ) où nous abordâmes du mieux que nous pûmes, mais non pas sans avarier la jetée d'un pêcheur, dont la famille se mit à nous maudire, ce qui occasionna un petit commerce d'injures entre nous et les riverains, après quoi j'allai à terre, et pris un logement en ville. Le 4 juin, j'ai vu pour la première fois de ma vie le chameau à deux bosses, et je n'ai pas trouvé qu'il fût bien représenté par les figures que nous en avons en Europe, la plupart sont calquées sur celle de Buffon qui n'est pas bonne non plus. Autour de Iertotaïevsk, le step a une couleur bleuâtre ou plutôt céladon, qu'il doit à une sorte d'absinthe très aromatique et parfumée; on me dit que les chameaux en étaient fort friands. La gerboise se rencontre fréquemment dans ce désert; ~": ■ ' ^ — ■ : — ^ — — (i) Iertotaïevsk est appelé par les Kalinuks Chiné hâlgasoun oa la nouvelle yiHe; le Volga y forme plusieurs îles, nommées en kalmuk Tùhoan oral ou les cinq îles. Kl. II, 3

(34) serty et j'ai vu beaucoup de trous qui étaient son ouvrage. J'aurais beaucoup voulu en avoir quelques unesibn vie, pour savoir si c'est le même animal que la gerboise d'Afrique; mais il est aussi difficile de les attrapera présent^ que cela est aisé au commencement du printemps. Un pays où il ne pleut point, un fleuve sujet là des inondations régulières, un peuple qui vit sous des tentes, des gerboises et des chameaux ; tout cela devrait ressembler à l'Egypte, et pourtant cela n'y ressemble pas du tout; la physionomie des deux pays est tout-à-fait différente. Le 5 juin, j'ai eu le plaisir de passer quelques heures avec le comte Falerien Zouboç qui revenait de sa guerre de Perse. Je l'ai écouté avec bien du plaisir, mais avec le cœur vraiment navré de la perte de tant de notions nouvelles que le sort semblait m'avoir destinées. Je suivis, aussi bien que je le pus, la marche de l'armée russe sur une carte de la partie orientale du Caucase, qui avait été dressée avec beaucoup de soin pendant la campagne. Les Russes, après avoir passé le Koï-sou^ entrèrent dans les états du chamkal de Tarkou; ce prince ayant déjà reconnu la suzeraineté de la Russie, le général Zoubov ne trouva nulle difficulté à marcher en avant; il s'empara de Derbend^ ville enclavée presque entièrement dans les états du kadi de Thabasséran , qui est un petit prince ecclésiastique. Zoubov établit enfin son quartier-général sur les confins du désert de Mougan. Dans, toute cette campagne , les Russes

(35) n'eurent réellement à combattre que contre les Lesghi qui habitent dans des montagnes entièrement inaccessibles. Derrière eux demeure ^Avar^khan. Le nom àAli/ar , que porte ce prince , est celui d'un ancien peuple hunnique ; et voilà pourquoi dans le vocabulaire comparatif de toutes les langues imprimé à Saint-Pétersbourg, l'idiome de cesAvars est placé immédiatement après celui des Hongrois ; toutefois je n'ai découvert nulle ressemblance entre eux. Le comte Zoubov entretient des relations amicales tant avec les peuples du Caucase, qu'avec d'autres beaucoup plus éloignés , tels que les Turcomans, les Boukhars et les Afghan. Les Boukliars sont les Sogdiens de l'antiquité; ils se sont mêlés avec les Turcomans , et les Ouzbek. Leur khan , qui a envoyé récemment un ministre et un éléphant à Saint-Pétersbourg, doit avoir arrondi ses états. Il a un petit corps de soldats européens; ce sont principalement des Russes qui lui ont été vendus très cher par les Kirghiz. Les Afghan sont des peuples belliqueux qui habitent entre la Perse et THindoustân, et ont plus d'une fois conquis le premier de ces pays. La société savante de Calcutta a publié sur leur origine quelques mémoires qui ne sont pas satis\* jEaisans. Le comte Zoubov me dit que les peuples du Caucase prétendaient descendre de ces Afghan. Enfin j'appris aussi , à ma grande satisfaction , qu'il existait un canton , nommé Talicha , qui est 3.

(36) gouverné par un khan particulier , et où Ton parle une langue que les Persans ne comprennent pas. Un livre allemand (i) m'avait, le premier, révélé l'existence de ce petit état ; on y lit ce passage : ce Dans le Ghilan^ on trouve deux sortes d'habitans. Les Ghilaniens et les Taliens : les premiers i( vivent dans les plaines; les seconds, dans les c( montagnes : les Ghilaniens parlent une langue

( 37) ron peut assurer que la Russie est encore très. pauvre en recherches historiques. Le 6 juin, on reçut d'Astrakhan Tordre d'organiser une expédition contre les pirates, qui venaient de se montrer en force sur FAKhtouba. Ce qui prouve bien que ceux que nous avons vus n'étaient qu'une petite partie de la troupe. Nous partîmes le même jour de lenotaïevk, mais comme le vent était contraire , nous ne fîmes que peu de chemin. La nuit il y eut gros temps. — Nous fîmes obligés de mouiller près d'une île , où nous eûmes du roulis comme à la mer. Le 7 juin, lèvent était encore contraire, et pour charmer les ennuis de la navigation , j'ai fait Fexamen de tous les mots du dialecte de Sousdal qui, se trouvent dans le dictionnaire comparatif en quatre volumes (i) , ' ce qui m'a donné le résultat suivant. Le nombre des mots du dialecte de Sousdal insérés dans le dictionnaire susdit, ^st d'environ deux cents, desquels la moitié est purement Russe , et l'autre est absolument étrangère à tous les dialectes slaves. Sur ces mots étrangers il y eu a qui semblent avoir une origine grecque, et d'autres (i) Cest la seconde édition de l'ouvrage de ce genre compâé^sons la direction du célèbre Pâllas ; elle est augmentée des floots de quelques langues de l'Afrique et de rAmérique, et disposée alphabétiquement par M. lankevitch. Saint-Pétersbourg i7SK>-9i. In-A- Kl.

(38) dans lesquels cette origine est tout-à-fait incontestable (i). Le soir nous jetâmes l'ancre devant un hameau de pêcheurs près de Tchernoi gorodbk. Ces pêcheurs sont en même temps marchands de poissons , et celui chez qui je suis logé, paraît au dessus de l'aisance. De mes fenêtres je découvrais les ruines de Djichhadfi^ en Russe Seliternoïgorodok ou la Salpêtrière^ qui sont au delà de XAkhtouha. Djidhadji (a) est le nom d'un saint personnage qui doit avoir vécu quelque temps dans ces ruines. Mais on ne sait plus le nom de la ville ruinée , ni de bien d'autres qu'il y a eu dans cette contrée. Le 8 juin, nous profitâmes d'un moment de calme pour nous laisser aller au (il de Feau , et nous pas-^ sâmes devant une île sur laquelle un prince Kalmuk vient de bâtir une belle maison. Ce prince s'appelle Tumen ; c'est le premier de sa nation qu'IS se soit un peu dégoûté de la vie nomade. Cependant^: il passe encore une partie de l'été sous les tentes. D'ailleurs il est resté fidèle à la religion de ses pères. (i) Foy, le chapitre VI, p. 117 , de V Histoire primitive des peuples de la Russie, qui forme le premier volume de cet ouvrage. Kl. (a) Ou Djigithadjij et suivant la prononciation vicieuse des Kalmuks Djigit asL Ces ruines se trouvent sur un bras de la gauche de TAKhtouba , nommé Berekety dont un autre bras, sans issue , se perd dans le step. Ce dernier porte le nom de Kirpitchneï lerik ou bras de tuiles. Les ruines de Djigit hadji ont à présent disparu presque entièrement, mais leurs traces se voient encore sur un terrain de dix verst de circuit Kl.

(39) \_ Bientôt après , ie vent se remit au sud et souffla avec tant de violence , que nous fûmes obligés de jeter l'ancre tout au milieu du fleuve , crainte d'être jetés contre le rivage. Les bateliers profitèrent de cette inaction pour aller faire du bois dans une île voisine , et moi pour mettre par écrit mes observations \*sur Hérodote. Car Hérodote refait avec moi le voyage de la Scythie, vingt deux siècles après y avoir été en personne. Dans cet intervalle de temps, cent peuples différens y ont habité , les ruines de leurs villes couvrent le désert, maison ne sait plus le nom de ces villes. Cent rois, mille guerriers fameux ont semé les plaines de leurs sépulcres, mais on ne sait plus le nom de ces rois et de ces guerriers. Cependant Hérodote existe encore tout entier. Il me parle dans sa langue , je pèse chacune de ses pa^ rôles, je crains d'en perdre une seule, et je l'entends avec plus de plaisir que je n'en trouve dans la conversation de bien des vivans. Bénissons donc fétude des historiens qui nous ont légué de pa-. Teilles jouissances. Le 9, en m'éveillant je trouvai que nous étions entrés dans de grandes eaux , où la force du coufrant nous faisait faire assez de chemina Notre vue se perdait dans les inondations du Bouzan, bras du Volga, qui vajuquesà Krasnoï-iar. On y ▼oyait des villages dans l'eau, et des troupeaux qui cherchaient des gués pour passer sur Ae% terrains pins élevés et devenus des îles. Sur notre droite le rivage était garni d'établissements K,almujks qui

( 40 ) atteignaient au bourg de Lebiejenskaïa ^ que nou^ apercevions dans le lointain. Le fleuve était couvert de barques de pêcheurs. Je m'étais un peu désaccoutumé des paysages animés, en sorte que celui-ci m'a fait plaisir. Comme le vent continuait à être contraire , nous étions souvent portés d'un côté du fleuve à l'autre, et quelquefois nous approchions de certaines îles , où les corneilles avaient fait leurs nids. Il est impossible de se faire une idée des affreux croissemens par lesquels ces désagréables familles exprimaient leur tendresse mutuelle; mais il est certain que je regarderais comme un véritable sujïplice d'être condamné à les entendre longtemps. De plus les mères venaient sur notre bord d'un air familier, et emportaient tout ce qu'elles pouvaient. L'une d'elles ayant été blessée d'un coup de fusil , tomba dans l'eau , et s'éloigna en nageant sur le dos, et croassant d'une manière encore plus pénible , qui même avait quelque chose de touchant, si bien que je défendis que l'on tirât davantage sur elles. Cependant c'est aucore là une occasion d'admirer les voies de la pravidejnce, car un habitant d'Astrakhan m'a dit que le poisson pourri rendrait plusieurs plages du /Valga inhabitable s'il. n'était enlevé par ces oiseaux d'ailleurs si fâcheux. Plus loin nous trouvâmes les échores du rivage garnies d'une ligne Sftrrée de cormorans qui semblaient rangés comme pour une revue. Je suis surpris devoir des volatiles aifssi gloutons vivre en société. Peut-être la nature

(4i ) a\*t-elle voulu mettre des bornes à leur voracité en les faisant fondre tous à la fois sur les mêmes proies. A midi^ nous arrivâmes aux Tolomanskua gory^ qui sont des montagnes de sable dont le Volga a déjà emporté une partie. Lorsque nous les eûmes doublées , nous aperçûmes les tours d'Astrakhan , où nous arrivâmes quatre heures après. La première figure que jç vis en débarquant était un Indien qui avait une fleur jaune empreinte sur le front. Alors je ne doutai plus être en Asie. La nouvelle du port est qu'on a pris neuf voleurs ou pirates dans le Bouzan ; ainsi il est à croire que ceux qui nous ont inquiétés ci-dessus y auront bientôt le même sort.

(40 CHAPITRE III Séjour a Astrakhan (i). Le séjour à Astrakhan  
Nogaï. — Koundour, — Kirghw on Kaissak. — Khîva oii Khivak. —  
Bokkara. — Sarti , signification de ce mot. — Turcomans. — Afghans. —  
Hindous et Persans à Astrakhan. — Recherches sur les antiquités des  
Persans. — État de la Perse Talichâh, peuple mède. \* Il y a déjà bien des  
années que ma occupation la plus chérie est de rechercher dans les  
bibliothèques l'origine et l'histoire des peuples de la haute Asie. Mais  
malgré les efforts de mémoire que j'y faisais, malgré le soin de revenir  
souvent sur les mêmes objets , j'avais de la peine à éviter les confusions des  
nations ; et lorsqu'elles étaient déjà classées dans mes livres , elles ne  
étaient pas encore dans ma tête. Ici j'ai trouvé tous ces peuples réunis par  
le commerce. A mesure que je les fréquentais, tous les passages des auteurs  
me revenaient successivement à l'esprit, s'y rangeaient avec une facilité qui  
me devenait surtout nécessaire à présent que je travaille à donner mes  
conclusions. (4) Chez les Tatares Hadji terkhân^ chez les Kalmuks  
Aiderhan. Kl.

(43) Je vais donc consacrer ce chapitre à donner une idée des principales nations que le commerce réunit à Astrakhan , et je commencerai à l'orient du Volga. Or donc, la première horde que Von y rencontre est celle des Koundour qui sont des Nogai très ressemblans aux Tatares d'Astrakhan comme tous les Nogai. Ceux - ci demeurent près de Krasnoï'-iar. Ils ont été sujets des Kalmuks Tor<sup>^</sup> gaoïU avant que ceux-ci fussent passés sur le territoire de la Chine. A présent ils sont sujets immédiats de l'empire russe. Au delà de XOaral ou Idik sont les trois hordes des Kerghiz<sup>^</sup> qui, je pense , est la même nation qui, sous le nom de Kherkhis ( Kfjp<sup>^</sup>tç), se trouve mentionnée dans les légations de Ménandre sous le règne de Justin. Les Kirghiz (i) sont, après les Turcomans, les (i) Nous donnons ordinairement, en Europe, le nom de Kirghiz <sup>^</sup> Kerghiz j ou K\*irkiz à deux nations qui, quoiqu'elles parlent la même langue , diffèrent essentiellement entre elles par leur extérieur. La première de ces> nations s'appelle elle-même Kaszak et repousse la dénomination de Kirghiz. Elle a la physionomie tout-à-fait mongole, et occupe actuellement l'immense step qui s'étend 'depuis la rive gauche de l'Irtyche supérieure jusqu'au laïk ou Oural ; au nord , ses habitations vont jusqu'au 55° de latitude, et au sud elles se terminent aux monts Tarbagataïy au lac Balkhach <sup>^</sup> à la prolongation occidentale de la chaîne des Monts Célestes <sup>^</sup> au lac Aral et à la Mer Caspienne. Les Kaszak mènent dans ce step une vie nomade , et dressent leurs tentes de feutre là où ils trouvent de l'eau douce et des pâturages pour les troupeaux. A l'époque (te la conquête de la Sibérie par les Russes , dî<sup>^</sup>is la

(44 ) plus mauvais voisins que Ton puisse avoir eu Asie. La nation en général se dit soumise à la Russie , mais des aventuriers Kirghiz ne craignent point dernière moitié du XVII<sup>e</sup> siècle , ils furent connus sous la dénomination de Horde des Kaszak ; elle campait sur la rivière Iélim , à l'endroit où se trouve actuellement la ville du même nom , et s'étendait à l'ouest jusqu'au Tobol<sup>e</sup> près de Kourgan , et à l'est jusqu'à la rivière Tara, Les véritables Kirghiz, nommés à présent Kard Kirghiz et Kourouk , occupaient , au contraire, dans la Sibérie méridionale, les bords du Iénisseï, de Tlyous, de l'Abakan et de l'Ob, et se trouvaient par conséquent sur le versant septentrional des montagnes de Saïansk et du petit Altaï , et à la gauche de l'Irtyche , depuis les ruines appelées Djalin-obo , ou la tour de Kalbazin , jusqu'à la rivière Sara sou et la ville de Turkestan , et du lac Aral jusqu'au Jambul. En 1606, eux et leurs voisins , les Turcs de la Baraba ( Barabintsi) , se soumirent à la Russie ; depuis ce temps ils furent tantôt alliés des Russes , tantôt confédérés des Dzoûngar. En 1638 , ils élurent un khan , qui gouverna toute la nation ; ainsi réunis et protégés par les Dzoûngar, ils devinrent dangereux aux Russes , et battirent, en 1673 , les Kalmuks de la Sibérie méridionale , alliés de ces derniers. Par ces guerres et par les changements continuels de leurs habitations , ils s'avancèrent toujours plus à l'ouest, et finirent par occuper le steppe habité auparavant par les Kalmuks, qui eux-mêmes s'étaient avancés vers le Volga. Les derniers de ces Kirghiz ont quitté la Sibérie au commencement du dix-huitième siècle , pour se retirer chez les Bourout, peuple de la même souche qu'eux , qui habite dans le Turkestan chinois. Les Kaszak se divisent en trois djouzes ou hordes, la grande est la plus orientale ; elle habite, dans le voisinage des Bourout, les contrées du Turkestan situées au delà de la rivière Sarasou , dans le voisinage de Tachkand , les pays arrosés par le "Ifalga, le Tchoui, le Tcherdik, le Tchirtchik et le Naryn ,

14M de se mettre en campagne , quelquefois seuls, avec deux chevaux en lesse , de passer ainsi le laïk et le Volga , et d'enlever des sujets russes qu'ils vont ou Syr-daria supérieur. La grande horde est , malgré son nom, la plus faible de toutes ; elle ne peut fournir qu'environ 10,000 hommes armés. Les Chinois l'appellent Kaszak ou Kaszak de la droite. Les Bourout proprement dits se trouvent près de Tachbalik sur les rives du Yaman Yar^ et dans les monts et forêts de Kachghar, de larkand, et d'Ouchi. Quoiqu'ils vivent sous des tentes de feutre , leurs habitations d'hiver sont fixes comme celles des Kaszak y et forment des camps stables, ôa des espèce»^ villages. Plusieurs d'entre eux sont agriculteurs. La horde moyenne (Ourta djouz) est la plus puissante et la pins riche; elle compte environ 160,000 familles. Ses campemens couimentent à l'orient, au Sara sou, «\ l'Irtjche , au DzaisangDoor et à l'Ichim supérieur; ils s'étendent sur les sources du Tobol et les rivières nommées Tourghen, jusqu'au lac Ak-sakal, où ils atteignent ceux de la petite horde. Eti hiver, ces Rirghîz habitent les contrées qui avoisinent le lac Balkhach. Ils comp^ tent en tout plus de 200,000 familles, et portent chez les Chincœs le nom de Kaszak de la gauche. La petite horde est la plus occidentale ; elle se compose de i5o,000 familles. En été, elle campe principalement sur les rivières Soundouk , Or , Mourza-boulak , Ilek et Khobda , qui toutes se jettent dans la gauche du laïk, entré Kizylskaïa et Iletskoi gorodok. En hiver elle occupe les endroits suivans: les bords des rivières Kamychloï-Irghiz et TaiïUirghiz, fonnaât rOulou-Irghiz , qui se jette dans le lac bourbeux d'Ak-sakal; pais le désert sablonneux appelé Kara-koum , au sud de ce lac; le canton Toumak sur les bords du Sjr.daria ; le lemba ou Bjem de la mer Caspienne ; à l'ouest de cette rivière les can^ tons appelés Boursouk ; le voisinage des lat» Taïsougan et lUra>koul, entre le lemba et le laïk ; les rivières ^GKiïl et Rcfittly

(46) ensuite vendre à Khwa (i) ; alors on use de représailles, et maintenant il se trouve à Astrakhan une trentaine de ces prisonniers Kirghiz. Je les ai vus, il m'a paru que leur physionomie , plutôt comprimée que camuse , tenait une sorte de milieu entre les Tatares et les Kalmuks. Mais ils sont plus grands et mieux musclés que ces derniers. Les Tatares de Khwa sont incontestablement les Khoalites du moyen âge et les Khvaliatsy de Nestor, de qui la mer Caspienne a été appelée Khvalinskoe more. Ce peuple n'est nullement nomade. Il a des villages et une ville capitale dont les maisons sont en bois, mais bien récrépiées en dedans et ornées de peintures artistement faites. Le khan de Khiva est toujours prisonnier dans son château, et ne fait que prêter son nom à l'autorité. Lorsqu'on en est mécontent, on le renvoie à Bokhara et Von en fait revenir un autre à sa place. Ourghendj est une ville dépendante de Khiva, mais Tachkend^ un khan particulier. Grâce à l'activité des Kirghiz , presque chaque maison de Khiva a un ou deux esclaves russes. Ceux qui embrassent la religion musulmane obqui viennent de l'est » et se jettent dans ces lacs; enfin les rives du Kaldagaïda et du Bouldourta , qui se perdent dans les Jacs marécageux de la gauche du laïk. (i) Khiva ou plutôt Khwak est la capitale du Khdrizm. Les traducteurs de la généalogie des Turcs par Jboulghazi ont toujours lu Kayouk le nom de Khivah^ eu y plaçant mal les voyelles. Kl.

(47) tiennent aussitôt leur liberté. On dit qu'un grand nombre d'entre eux prennent ce parti, se marient et augmentent la masse de la population et de l'industrie. Je tiens ces détails d'un Russe qui a été esclave à Khiva pendant plus de vingt ans. D'ailleurs, il y a toujours ici des marchands de cette nation, qui s'embarquent à Manghichlag et viennent en Russie avec autant de sécurité que s'ils ne blessaient pas habituellement le droit des nations en achetant des esclaves russes et en favorisant les brigandages des Kirghiz. Ils font encore pis, car ils échangent souvent des esclaves russes contre des persans enlevés par les Turcomans ; si bien que les réclamations et même les rançons ne peuvent plus avoir lieu. J'ai vu ici un nombre de ces marchands; ils ont l'air singulièrement avides et grossiers; cependant j'ai entendu vanter leur bonne foi. Bokhara donne le ton à tout le Turkestân. Le khan de la grande Boukharie réside aussi quelquefois à Samarkand. C'est lui qui vient d'envoyer à Pétersbourg un ambassadeur et un éléphant» On m'a dit qu'il avait à son service un grand nombre de russes qui lui avaient formé une petite artillerie. De plus, il était sagement sa puissance d'une dose de théocratie, parlant toujours au nom du coran. Lui-même est un Ouzbek descendant de Timour; mais les Boukhars des villes sont les Sarts ou Tadjiks (î). Ils font en turc oriental désigne la même chose que Tadjik I

(48) core, comme autrefois, tout le commerce de la haute Asie, et il semble qu'une<sup>^</sup> partie de leur ancien nom de Soghdians se soit conservé dans celui de Sogdager (i) que les Persans donnent à tout marchand. Aujourd'hui , les Boukhars vont chercher les marchandises de la Chine à Kach" <sup>^</sup>ar; celles de l'Inde à Moultdn , celles de la Russie à Orenbourg, Les Troukhmenes ou Turcomans bordent la mer Caspienne depuis <sup>^</sup>a/ig<sup>^</sup>A/c<sup>^</sup>/ûf<sup>^</sup>jusques à <sup>^</sup>j<sup>^</sup>Awifl/, et s'étendent même au delà entre le Khorassân et le Mazanderdn. Ces peuples peuvent fournir trente mille hommes à cheval. Ils sont purement nomades comme les Kirghiz\ ils sont les Ouz de la Byzantine<sup>^</sup> les Ghoz des Arabes, et les Torkiàt% chroniques de Kiev. Quoique le brigandage soit leur principale profession , ils font quelque commerce à Manghichlag (2) où les bâtimens russes en persan , c'est à- dire les Persans descendaus de colonies établies anciennement hors de la Perse, au delà de rOxus. C'est pour cette raison que les Boukhars , qui descendent des Persans et qui parlent persan, sont appelés Tadjik ou Sart, Ou ne doit donc pas confondre les «S'âr/ ou /Boukhars d'aujourd'hui avec les Seres qui étaient des Chinois , comme Ta fait le savant géographe Ch, Ritfer, Le mot Tat désigne un peuple sou«nis par un autre ; et , comme les Boukhars sont soumis aux Ouzbek et aux Turcomans , ils sont aussi appelés Tat Kl. (i) Ceci est une erreur; le mot persan est xouda-ger<sup>^</sup> composé de souddy profit, et ger<sup>^</sup> faiseur. Il n'a aucun rapport avec le mot Soghd qui commence par un szad, tandis que soudager «'écrit avec un sin. Kl. (a) Manghichlag<sup>^</sup> ou plutôt Manhkychlaky signifie campement

( 49 ) vont chercher leurs marchandises , mais les équi-« pages o'oseDt pas aller à terre, avant d'avoir des otages; encore cette précaution n'est -elle pas toujours suffisante. On peut conclure de là , qu'il serait malaisé\* d'aller connaître ce peuple chez lui. Mais il y a des Troukhmènes établis en Russie qui peuvent nous en donner une idée suffisante. Au delà du Khorassân est le Kandahar, où régnet les jifghan\ leur roi s'appelle Zaman chah. Ce titre de chah répond à celui de roi , et nul des successeurs de Nadir n'a osé le prendre en Perse. Mais le souverain des Afghan, peuple brave et considérable, peut y avoir plus de droits , parce que l'hérédité , gage de la sûreté des trônes , s'est mieux ancrée dans sa famille que dans celle des khans de la Perse , et de plus , sa nation a fait depuis peu des coaquêtes considérables; on m'assure que non seulement ils possèdent plusieurs provinces de .l'Inde, mais encore ce fameux royaume de Kachmir, si célèbre par ses châles dont la possession est un objet de félicité pour les belles dames de plusieurs pays de l'Europe. Nous avons ici un prince Afghan , fils de cet ^jsadrkhan prisonnier du roi HéracUus de la Géorgie, dont il est question dans Gmelin; mais il a passé sa vie en Pprse et ne connaît point son pays. Les Arméniens, qui ne laissent point que d'être d'hiver des Mang ou Nogaïj qui y habitaient autrefois. II

(50) curieux de leurs antiquités , soutiennent que les Afghan sont un peuple arménien, et sorti des plaines de Mouchkour^ opinion que Ton traufa aussi consignée dans les ouvrages du colonel Gser» ber (i). Les Hindous établis à Astrakhan sont pour là plupart du Moulân et sujets des Afghan. Lear colonie est aujourd'hui dé soixante-quinze individus. Us ont avec eux desbrahmes, des pénitens, de l'eau du Gange, qui sont l'attirail de leur religion; j'ai assisté à leurs prières du soir, elles sont adressées à Vkhnou sous la figure du Salc^rama. Leur culte ne manque pas d'appareil , autant du moins que le local le peut comporter; de plus Ton y est religieusen;ient frappé de l'accord de leir ceutilène avec le son des tumtams^ mais surtout de leur air dé parfaite confiance dans la petite puissance des petits magots dont leur autel est garni. Les Hindous d'Astrakhan mangent de la viande , mais pas de celle de bœuf par respect pour la vache. D'ailleurs, ils achètent souvent des oiseaux, auxquels ils rendent la liberté : ils donnent à manger aux chiens de la rue , et exercent divers autres actes de bienfaisance envers les animaux. Lorsqu'ils ont fini leurs affaires, ils vont dans un jardin qui leur est alloué, fument leur caltian^ mangent du lait et des fruits, s'extasient sur la (i) C\*est une fable que j'ai refutée dans mon Mémoire sur la langue ries Afghan , inséré dans le troisième volume de mes Mémoires relatifs à VAsie, Kl.

( 5, ) beauté d'indes fleurs ou d'un brin d'herbe , adraient le créateur dans ses moindres ouvrages et reviennent à leur caravansérail d'un air satisfait, paisible, - même assez contents d'eux, surtout lorsqu'ils ont quelque habit gros vert ou cramoisi, qui sont les couleurs qu'ils préfèrent. Les jours de fêtes ils se peignent en rouge et jaune le front et le haut du nez. Lorsqu'ils meurent, on brûle leur corps et l'on renvoie les cendres dans l'Inde. Autrefois ils y retournaient volontiers de leur vie. Tant, mais ils commencent à s'apercevoir que la réalité personnelle est aussi quelque chose, et j'en connais deux, un nommé Kaïnamal et l'autre Moandos, qui ont bâti des maisons à Astrakhan. Je me souviens que, dans l'âge où Tesprit voudrait embrasser la fois toutes les connaissances, dans cet âge heureux où l'homme est plein d'ardeur et d'énergie, j'aurais désiré lire, dans un été, tous les livres qui existaient alors sur l'histoire naturelle. Bientôt le hasard me conduisit à l'institut de Bologne, où je trouvai, à mon ravissement extrême , tous les objets de mon étude , rangés par ordre. J'éprouve ici la même chose. L'histoire des peuples de la haute Asie m'a beaucoup occupé, mais seulement dans les livres. Maintenant je les vois devant moi , ces peuples , avec leurs traits caractéristiques, leurs ressemblances, leurs différences, leurs idiomes et leurs traditions. Je n'ai plus besoin de me créer, une mémoire artificielle pour me rappeler tant d'idées peu liées entre elles. Tout ce que j'ai rassemblé à ce sujet se présente nettement 4.

( 5a ) à mon esprit , à la plus légère inspection , et s'y imprime d'une manière ineffaçable. Mais aussi je rencontre de nouvelles difficultés: je vois des hommes à visage plat, qui me semblent appartenir 3i un même peuple ; mais ces hommes parlent des langues diff<sup>é</sup>rentés. D'un autre côté, des homme» à visages dissemblables s'expriment dans le même idiome , et tous prétendent être les véritables Tttares de Tchinghiz-khan. Les marchands de Perse sont infiniment plot nombreux ici que les Hindous. J'en ai vu plus de deux cents rassemblés dans un caravansérail qu'ib avaient orné pour les fêtes de Hussein. Ce local était éclairé par une multitude de lanternes a<sup>^</sup> •tistement peintes, dans le goût des transpareDS de la Chine. La solennité dura plusieurs jours; on y. représenta des drames qui faisaient fondre en larmes tous les Persans, et nous y maudîmes tout à notre aise le détestable Omar<sup>^</sup> eux parce qu'il avait persécuté la famille de Hussein , et moi parce qu'il a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie. Mes recherches sur les antiquités, la langue et l'origine des Persans, m'ont donné une occupation très agréable. J'ai retrouvé dans le persan moderne les mots cités par Strabon : Paropamise<sup>^</sup> couvert de neige ; Saropara<sup>^</sup> coupeur de têtes, /<sup>^</sup>J flèche. Cette circonstance me fit présumer que le persan moderne ne doft pas être attribué à un mélange de parthe , et que , par conséquent , les mots européens qui se rencontrent en grand nombre dans cette langue ne dérivent pas du parthe. Ap\*

(53) Hiyé sur le témoignage de Strabon, Je regarde les [Perses comme une branche des Mèdes qui s'émît soumise avant le temps de Cyrus. D'un autre côté, je ne pouvais concevoir pourquoi les Perses disparaissent tout d'un coup de l'histoire, pour celer leur pays aux Mardes? Je pense que ces Mandes pourraient bien n'être que les Mèdes; Moïse de K<sup>h</sup>orène m'a confirmé dans cette opinion, puisqu'on arménien il nomme un Mède Mar<sup>h</sup> et le\$ Mèdes Marais, Présentement la langue turqua a envahi presque tout l'Adzarbaïdjan; mais on trouve encore dans les montagnes des dialectes à moitié persans qui sont peut-être des restes de l'ancienne langue médio-perse. Moïse, législateur des Hébreux, ne parle nullement des Perses; il ne nomme que la grande tribu japhétique de Madaï. Si les Persans sont un rameau détaché d'une tige japhétique, alors la grande quantité de mots européens qui sont dans leur langue n'a plus rien qui surprenne. Je cite ici Moïse<sup>^^</sup> non comme auteur inspiré ^ mais comme un homme instruit dans les sciences de l'Égypte, où, selon le témoignage de Diodore de Sicile<sup>^</sup> on connaît l'histoire de tous les pays. Moïse dit qu'il a été élevé par une princesse égyptienne; il n'est donc pas surprenant que Strabon fise que c'était un prêtre égyptien. Si Moïse eût lire\* ses récits des Chaldéens plutôt que des Égyptiens, il me semble qu'il serait plus d'accord avec Bérose qui nous donne une idée assez exacte des SDDales de Babylone.

. ( 54 ) Tout ceci n'est pas une préface pour uii nooveau système. Ce n'est qu'un coup d^oeil sur la marche de'mes recherches; si elles me conduisent heureusement des langues et des peuples de l\*antiquité aux langues et aux peuples des temps modernes , je le dois principalement au bonheur inespéré d'avoir trouvé un maître excellent pour apprendre à connaître les peuples actuels cl. leurs langues. Ce maître est Âbas-khan , persan de distinction , également recommandable par son esprit et par les qualités de son cœur. Aga-Mobamedkhan avait tant d'estime pour lui /qu'il le nomma gouverneur d'Ispahan et ensuite du Ghilan. Moustapiia-Koulikhan le Ht prisonnier dans cette der\* nicre province, et le mena en Russie comme otage pour la sûreté de sa famille , qui était restée au pouvoir de son frère.\* Lorsque j'arrivai à Astrakhan , la cour de Russie avait fait mettre Abas-khan en liberté. Il allait retourner auprès de son ancien maître, et désirait beaucoup m'emmener avec lui, me promettant Taccueil le plus favorable. Tout-à-coup nous apprîmes qu'Aga-Mohamed-khan avait été assassiné pa»r ses propres esclaves. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Abas-khan; il tomba dans rabattement. Peqi de personnes vinrent le voir» peut-être par crainte de déplaire à Moustapha. Je fus surpris de voir un homme du caractère d'A-' bas-khan si affligé de la mort d'un personnage si cruel; mais il possédait la contiance d'Aga-Moha\*' med-khan, et d'ailleurs les Persans considèrent 13

(55) cruauté comme une des prérogatives du pouvoir; ils pensent que sans cruauté il est impossible de régner en Perse, et beaucoup préfèrent la tyrannie à l'anarchie. Du reste j l'humanité avait un grand CorC envers Aga-Mohamed-khau : un ennemi de son père en avait fait un eunuque quand il était encore enfant. Mohamed fut ensuite esclave à la cour de Kerim-khan , où il fut initié à tous les artifices de la politique persane. Enfin, il saisit une occasion favorable de développer ses talents contre l'infortuné Hedaiet-khan; et, comme on ne pouvait plus lui opposer de rival , il régna pendant près de dix ans sur toute la Perse. Le titre de chah était l'objet de son ambition. Il voulait subjuguier les princes du Caucase et ceux du Khorassan, afin de ceindre avec d'autant plus d'éclat le diadème de Nadir; la mort mit un terme à ses projets orgueilleux. La Perse retomba dans l'anarchie. Entre autres connaissances dont je suis redevable à Abas-khan , je lui dois celle de la langue talichâh, qui n'est qu'un dialecte barbare du persan. Les Persans disent fader {y) père , moder mère , bouroder frère ; les Talichâh disent^r, mour^ boue, ils nomment le chien non pas spekhe^ ainsi que je l'ai dit plus haut, mais sepa, qui ne diffère pas Par abréviation^, (i) iVbto. Fader \ [ Far. Moder \ en suédois et en danois, < M6r. Broder ) ( Brôr.

(56) beaucoup du spako (THérodote. Du reste , il existe plusieurs dialectes dans le petit pays de Talichâh ; moD vocabulaire comprend ceux qui sont en jusage près de la côte maritime : Hadji'-Khassem , marchand de ce pays y me le dicta en présence d'Abaskhan , qui a passé deux ans dans ce pays. Il y a en ce moment à Astrakhan un envoyé du khan de Talichâh ; mais comme il est malade , je ne l'ai pas encore vu. <•



(60) douter et m'objecta que tous leseufans de ce prioce avaient été conduits à Péking. Mais j'expliquai qu'Amoursana avait eu un fiis en Sibérie , et que cet enGaldan-Tsérùtg j son fils aïoé, lui succéda; celui-ci fit( ner son frère cadet. LamorDordji y son autre frère , pour éviter un sort pareil , le tua et s'empara du pouvoir. Davat^i et j^ moursana y deux chefs de tribus, habitaient , à cette époque, l'un près de l'autre. Davatsi], quoique issu d'une fomilledistinguée, était dénué de talent ; Amoursana, né dans un état inférieur, était rusé et entreprenant. Ces deux chefs se révoltèrent contre Lama-Dordji , mais ils furent battus et obligés de dérober un asile chezlesKaszak.Lama-Dordjise mit en marche pour les y chercher avec 60,000 hommes; Amoursana, à la tête de 1 5do de troupes choisies, le surprit pendant la nuit et le tua. Albrs Davatsi fut proclamé khan, car Amoursana ne pouvait aspirer 4 celte dignité , parce que son origine n'était pas assez illustre. Bientôt la désunion se mit entre ces deux anciens alliés, et Amoursana finit par se mettre , en 1754 9 sous la protection de la cour de Péking. L'empereur envoya une armée contre Dar vatsi , qui fut livré par ses propres partisans aux Chinois et conduit à Péking. Amoursana ayant espéré d'être nommé khan à sa place , fut frustré dans son attente. L'armée chinoise ayant été rappelée» il n'en resta dans le pays qu'un petit détachement avec le général en chef et ses conseillers, pour régler quelques affaires. Ce général et les siens, attaqués à Timproviste par Amoursana» furent massacrés. En 1755 une armée nombreuse fut envoyée de nouveau en Dzoungarie contre lui. Abandonné de tous ses alliés il s'enfuit en Sibérie, où il mourut de la petite vérole. Plus tard les Dzoûngar se révoltèrent encore. L'empereur Khian loung, irrité de leur perfidie, envoya trois armées contre eux, qui tuèrent plus d'un million d'ames, sans distinction desexe ni d'âge. Une partie des habitans s'étant réfugiée dans les montagnes , les Chinois les y cernèrent et les tuèrent tous. La petite partie de la nation qui n'avait pas pris part à la révolte

(6. ) fant avait été conduit en Pologne; enfin que j'avais en ma possession tous les bourkhan ou idoles que le dernier prince des Dzoûngar avait emportés avec lui. Alors le lama parut réfléchir profondément à ce que je lui disais , et il finit par avouer que mon récit lui semblait très probable. Mais le souvenir de la cour brillante du Khoung-taîchi, où il avait passé sa jeunesse, excita si vivement sa sensibilité que je crus devoir terminer ma visite , et l'on m'a dit ensuite qu'effectivement il avait fondu en larmes aussitôt que je fus parti. Ayant ainsi rendu nos devoirs au chef du clergé, le prince Tumen me présenta à la princesse iVbz^rdjan son épouse, qui est jeune et très belle dans son genre; son teint surtout est d'autant plus remarquable que l'éclat en est relevé par deux grosses tresses d'un noir d'ébène. !Nous la trouvâmes occupée à lire un manuscrit qui traitait des exploits deTchingiz-khan. Ce qui me donna lieu de defut épargnée. Depuis ce temps le pays des Dzoûngar est réuni à l'empire chinois. L'administration en est confiée à un général en chef; des corps d'armée sont répartis dans les différentes provinces. La mère à\* Amoursana , nommée Botolok , était Tépouse de Ikauffoung , de la famille des princes des Khochot , établie dans le pays du lac de Khoukhou-noor. Elle se trouvait enoîiiley i}uaed son mari fut fait prisonnier par Tséring-Arabdanv ( {ni le fit brûler vif. Vedjeng Khochootsi , prince des Khoït , la prit alors pour femme, et elle accoucha bientôt après d'A. moorsana, qui, de cette manière, fut lui-même regardé comme appartenant à la famille des Khoït , tandb qu'il appartenait effectàveraenty par son père i à celle des Rhochol. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate**

( 6a ) fDaDder si l'on avait cûn^eryé quelque souvenir du peuple appelé Ouïgour {i)^ auquel les Môngols empruntèrent leurs caractères. Tumen me répoedit; <]ue chez eux Ton ne savait plus du tout ce qu'étaient les Ouïgour^ mais qu'il y avait une expression proverbiale qui disait :«Je ne comprends point « le discours de cet homme , ce sera quelque Ouir (i) Les Ouïgour, peuple de la race turque, sont origîDaires des bords des rivières Orkhon et Seleugga ; de là ces nomades se répandirent vers rOccident jusqu'aux sources de l'Irtyche. L'une de leurs tribus , nommée Kiy szu ou Xou szu ( prononcez Gouz) se fixa dans les vallées du Thian chan ou moni célette^ dans le pays actuel de Khamoul , de Tourfan , de Barkoul et de Biohbalik. Les Chinois les y trouvèrent au milieu du second siècle, avant notre ère; plus tard, vers Tan 330 après cette époque-, une tribu des Kiu szu nommée Kao tchhang devint puissante , et soumit les autres^. Depuis ce temps la nation reçut le nom de Kao tchhang; elle a été tantôt libre, tantôt soumise aux Chinois, ainsi que les autres Ouïgours qui étaient restés nomades, tandis que les Kaotchhang habitaient dans àei villes et étaient agriculteurs. Les Ouïgours nomades, appelés par les Chinois, Hoei hou et Uœi he , étaient très puissans dans rintérieur de l'Asie pendant les VIII^ et IX« siècles; ils fi\* Dirent par être totalement subjugués par les Mongols, en ia57. Ils étaient en relation suivie avec les Arabes, et avaient ,«n partie adopté l'islamisme; cependant il y avait aussi parmi ^eux des adorateurs du feu et des sectateurs de la religion bonddique. Ils se servirent d'une écriture particulière, mais on ne sait pas si elle était id^itique avec celle des Ouïgour Kao tchhang, dérivée des lettres syriaques et sabéennes ; cette der-« nière fut finalement adoptée par les Mongols , qui l'ont conservée jusqu'à nos jours. La langue des Ouïgour est un dialecte turc oriental. Tchinghiz-khan et ses successeurs avaient )>eauco]Bp d'Oiiiigqiur dans leur serrieo, comnae secrétaites M

« gùur. )) Ensuite je demandai s'il était resté quelques traces de cet ancien respect que les Mongols avaient pour le seuil des portes de leurs tentes, qui était tel , que, lorsque nos moines Plan Carpîn et Rubriquis avaient le malheur de les toucher seulement du bout du pied, on les rouait de coups, et même on les menaçait de la mort. Tumen me répondit que ce respect s'était conservé; qu'à la vérité l'on pouvait toucher le seuil, mais que l'on regarderait comme un péché de s'asseoir dessus. Cest peut-être de cette particularité que dérive l'expression de Sublime Porte. Tandis que nous nous occupions de ces questions historiques, la princesse donnait ses soins au jeune prince Houvacha , son (ils , âgé de quatre ans. Toumen n'a eu de Nourdjana que cet enfant qui mérite toute sa tendresse, car c'est le plus joli Kalmuk que Ton puisse voir. La polygamie est permise chez les Kalmuks; toutefois on en voit peu d'exemples. La visite se prolongea , on nous servit de l'eau-de-vie tirée du lait de jument et du thé au beurre et au bouillon. L'eau-de-vie est faible et d'ailleurs; dieu a quelque chose de gras, qui ne m'a pas paru agréable ; le thé que les Kalmuks font venir de la Chine exprès pour eux , ne ressemble pas du tout à celui des livres de comptes ; les Mongols ne comprennent ni leur langue, et c'est cette circonstance qui a vraisemblablement donné lieu au proverbe kalmuk cité par le capitaine J, Poter 4L IX. ' . . .

( 64 ) ati nôtre. Il est en grandes tablettes, presque sinsi dures et compactes que des briques. Chaque tablette est comme revêtue d'un papier très fiû et chargé de caractères. Les Kalmuks en cuisant ce thé avec du lait et du beurre, en tirent une boisson saine, restaurante, et à laquelle on s'accoutume facilement. Aussi presque tous les Tatares en ont adopté l'usage (i). (i) Ce thé est ordinairement appelé thé en briques j en russe kirpitchnoï tchaï^ et tchottan tchha en chinois. Il est la boisson ordinaire des Mongols, des Bouriates et des Kalmuks; on le fait dans la Cæne septentrionale avec les feuilles d'un arbuste sauvage qui ressemblent à celles du merisier. Après les avoir échaudées on les humecte avec la sérosité qui se sépare du sang des moutons , et on en forme de grandes briques ou dftlles de deux emfans de hauteur, d'un de longueur et d'environ an pouce d'épaisseur; on les met sous presse et on les fait sécher après dans un four peu échauffé. Pour préparer ce thé on coupe environ un morceau d'une once et demie de la brique, on le concasse, et on le fait bien bouillir avec sept à huit livres d'eau dans un chaudron, ou dans une haute theïère de cuivre; on y ajoute une demi-once de houdjir^ c'est le nom du sel qui se produit naturellement par efBorescence dans les steps , et qui est composé d'un mélange de natron et de sul^ fate de natron. Quand le thé a assez bouilli, on y ajoute dn beurre ou de la graisse, du lait (s'il se peut , de chameau) et im peu de farine. Tous les nomaVles de l'Asie centrale fbnt leurs délices de ce thé; les gens pauvres, qui n'ont pas le moyen de se procurer du thé en briques , d'ailleurs à très bon compte , le remplacent avec les feuilles des plantes suivantes : hadhn (saxifraga crassî\* folia ) , baigou ( tamarix germanica ) , khatatsa ( potentilla nipestris et fructicos^, nakhatsa ( glycyrrhiza hirsuta) ^UseHik

**The text on this page is estimated to be only 27.18% accurate**

(65) Sur ces entrefaites une trentaine de figures assez étranges sont venues s'accroupir près de nous, c'est-à-dire des Koundour, ou Koundourou, dans les environs ; ils venaient nous rendre leurs hommages ; Tumen leur fit donner du koumys et d'ailleurs ne semblait pas faire grande attention à eux. Eux, au contraire, lui rendaient des respects très extraordinaires, ce qui m'a paru nouveau de la part des musulmans à l'égard d'un païen. Mais ils respectent en lui le sang de Tchingbiz-khan, son opulence et son caractère moral, qui est réellement très (poljTpodium iragans) quia l'odeur suave de la fraraboise. On yajoata encore les racines d'une espèce de sanguisorba, appelée eq mongol chudon, ainsi que la semence du ttartsa (acer tartaricom), après en avoir oté Tenvcloppe. Les Kalmuks emploient aussi avec les feuilles mentionnées, les grains de temèhn chiké (lapathum acutum) et la racine d'une espèce de foax 4core> nommé oudœ ebessouriy qui est extrêmement astriogmit. K.if (i) Les Tatares Koundourou ou Koundourou Mankat sont des I9ogia qui habitaient autrefois au-delà du Kouban, où les Eusses les connaissaient sous la dénomination de Tatares des montagnes. Doudouk-ombo, khan des Torgaut, entreprit, vers l'an 1739, une expédition contre les pays traversés par le Kouban, et ramena de là 8,000 familles de ces Nogaï, qu'il fit camper dans le step au nord du Kouban. Pendant les troubles qui survinrent après la mort de Doudouk-ombo, la plupart des Koundourou retournèrent dans le pays situé au-delà du Kouban; il n'en resta que 760 familles, que Iç khan /2o/in dtmk-dachi transplanta au nord du Volga, sur les bords de l'Akhtouba, A l'époque du voyage du comte Potocki, la horde des Koundourou se composait de 1630 hommes, et campait le long de l'Akhtouba, depuis Krasnoï-iarsk jusqu'au Sassikol. ^l. II 5

(66) estimable et fort connu des Russes comme des nomades, et depuis le laïk jusques au Kouban. Puis on servit le diner, dans lequel je donnai galamment la préférence à la chair de cheval, que j'avais même demandée; pendant que nous mangions, un musicien s'accompagnait en jouant de ialgha<sup>^</sup> instrumenta cordes qui m'a paru avoir un son agréable. D'ailleurs je ne puis eu donner aucune idée, parce qu'il ne ressemble pas à nos instruYnens d'Europe. Mais l'air favori du musicien ressemblait beau\*<sup>^</sup> coup à la chanson savoyarde ramonez<sup>^</sup>ci, ramonez-' là<sup>^</sup> seulement il ne finissait pas de même. Apres dîner, arrivèrent deux princes de la ligne de Dondouk'Ombo { \). L'un s'appelait Moukouiken et l'autre Sandjoucha; ils ne savaient point le russe, et n'avaient presque aucune idée étrangère à la vie nomade. Puis il y eut une chasse très brillante, les princes galopèrent le faucon sur le poing. Les Tatares Koundour étaient de la partie, enfin la plaine était couverte de cavaliers. On prit autant de hérons qu'on voulut, et chacun s'en retourna chez lui fort content de sa journée. Le 15 août j'ai passé la matinée à dessiner les {i) DondouA-ombo étaiii un petit-fils d'^^jow Xvs, khan des Kalmuks-Torgaut, qui mourut en 1724. Tcheren-dondouk ^ fils d'Ayouka, succéda à son père en 1726, mais il fut finalement supplanté par Dondouk-ombo, qui s'était révolté contre lui. Ce dernier fut reconnu, en 1735, comme khan des Kalmuks par la cour de Pétersbourg, et régna jusqu'à sa mort arrivée en 1741. Kl.

( 67 ) • ■ bourkhan^ ou idoles des chapelles^ avec Tattirail du culte lamaïque, loutcela était fort riche : les idoles garnies en perles, les instrumens en argent et pierres fines. Le clergé est nombreux hors de proportion. Le chef de la secte lamaïque de la religion de Bouddha est le Dalaï lama , qui réside à H\* lassa dans le Tibet. Il passe pour une incarnation du bourkhan (dieu) jâria halou. Lama est tibétain et signifie mère de V esprit , ou de la divinité; dalaï est le mot mongol pour mer^ et désigne aussi tout ce qui est grand ou sans bornes. Le Dalai lama s'appelle en tibétain Za/7zarméo/c/2//e; les Mongols et Kalmuks lui donnent aussi le titre honorifique de Khamouk gheghi aïladouktchi Dalaïlama^ c'est-à-dire « mère de la divinité, qui est le plus instruit parmi toutes les créatures. » L'autorité du Dalaï lama est si grande parmi les Mongols et les Kalmuks, que tous leurs princes OQ khans , à leur avènement au trône, lui envoient des ambassades et de riches présents. Souvent ils lui expédient aussi les cendres de leurs prédécesseurs , pour recevoir sa confirmation et sa bénédiction. Les khans kalmuks qui se trouvaient sous la protection de la Russie , faisaient partir ces ambassades en secret. Quelquefois cependant on leur permit de les envoyer par la Sibérie , par Kiakhta et par la Mongolie. On croit que ces ambassades ont influé sur la résolution prise par les Kalmuks Torgaut de quitter la Russie et de se réfugier sur le territoire chinois. Les Mongols de Selenghinsk en Sibérie font également de riches^

5.

**The text on this page is estimated to be only 28.16% accurate**

(68) collectes pour le Dalaï lama , et , nonobstant lesdés  
fensessévèresylui envoient des prêtres a^ec des chameaux chargés d^argent  
et de choses précieuses. Un autre grand patriarche du Tibet, appelé Bogdo  
lama , ou le lama auguste, réside dans le couvent de Djhachi foumbo , près  
de Jigâtsé. Les Tibétains l'appellent Baïntchin rimbotchhéjV enyoyé  
vénérable, et les Mongols lui donnent encore les noms de Bogdo baintchang  
et Bogdo gheghen. Cette incarnation divine est plus ancienne que le Dalai  
lama , mais les Kalmuks estiment le dernier beaucoup plus. Les sectateurs  
du Dalaï lama portent le nom dioulan saUatu^ ou bouffettes rouges. Tiiutes  
les tribus mongoles appartiennent à cette secte. Ceux du Bogdo lama sont  
appelés chara maUikhai ou bonnets jaunes. Autrefois la croyance de ceuxci  
était la dominante au Tibet; mais quand le Bogdo lama et son clergé  
commencèrent à conférer des dignités ecclésiastiques à des femmes, il s'y  
forma un schisme violent qui occasionna des guerres san\*glantes, et finit  
par la nomination du Dalaï lama à H'iassa. Actuellement la discorde entre  
ces deux incarnations divines est tout-à-fait terminée, de sorte qu'ils se  
visitent mutuellement, pour se donner Tud à l'autre la bénédiction. Quoique  
le clergé mongol et kalmuk révère plus le Dalaï lama que le Bogdo lama,  
se^ membres les plus éclairés ne nient pas que le dernier soit plus ancien et  
plus vénérablOé Après le Dalaï lama, sept gaussé, en mongol Aou^  
touktou^ tiennent le premier rang dans la hiérrar« cbie lamaïque. Six d'eux  
résidenidansleTibet^ etii^

(69) septième, nommé en mongol Gheghen<sup>^</sup>outouAhtou<sup>^</sup> et en tibétain Djebdjinn tombo gosse<sup>^</sup> a son siège dans rOurga situé sur la rivière l'ola <sup>^</sup> et au pied de la montagne Khan-'Oola. Après le koutoukhtou viennent les Tsordji-lama<sup>^</sup> en tibétain Tchotdjèh<sup>^</sup>lama<sup>^</sup> puis les Babdjambay ou qui savent tout, et enfin les Gabdjou<sup>^</sup>lama. Les prêtres de ces trois classes sont les seuls qui portent chez les Kalmuks le titre de lama , tandis que les Mongols le donnent aussi à des ecclésiastiques d'un rang inférieur. Ghelong est le nom de tous les prêtres ordonnés. Dans cette horde-<sup>^</sup>i<sup>^</sup>qui n'est que d'environ mille familles, c'est-à-dire trois mille âmes mâles, il y a deux cent vingt individus religieux, tant prêtres que diacres ou sous-diacres, mais ils ne sont point inutiles. Outre les devoirs de leur état ils s'occupent encore de l'éducation de la jeunesse, et s'en acquittent si bien que presque tous les Kalmuks, même les plus pauvres, savent lire et écrire, ce qu'on ne voit pas chez des nations plus policées. De plus les ghelong copient les livres et perpétuent ainsi les bibliothèques. Enfin l'on trouve parmi eux des médecins habiles, particulièrement dans la connaissance des simples. Plusieurs Russes ont eu recours à eux et s'en sont bien trouvés; aussi le peuple n'attend-il pas que les ghelong aillent mendier , il va volontiers au devant de leurs besoins. Après dîner j'ai vu une autre cérémonie religieuse, bien autrement compliquée que la veille.

( 70 ) D'abord les ghe-long ont mis par dessus leurs habits des camisoles très riches et des espèces de tabliers de damas de la Chine. Sur la tête ils avaient des mitres chargées d'images et de bandelettes. , Tout ce costume ressemblait beaucoup à celui des bonzes de la Chine. Aujourd'hui il n'y a point eu d'instrumens , seulement chaque moine avait une sonnette de cuivre dans la main gauche, dans la droite un outil sacré dont je n'ai pu savoir ni le nom ni l'usage. De plus chacun avait devant lui des graines dans un morceau de drap et une tasse de cuivre. Avant de commencer les prières, ils ont mis un bandeau de taffetas sur leurs yeux, puis ils ont psalmodié à voix basse d'une manière assez ressemblante à celle de nos moines, mais tou-\* jours avec le mouvement de la gorge. De temps en temps ils joignaient leurs mains absolument comme nous faisons pour prier; puis ils ont jeté en l'air une poignée de graines. Puis un d'eux s'est levé, a fait brûler de l'encens sur l'autel. Puis il a pris un vase sur lequel il y avait des plumes de paon. Il en a tiré une eau jaune qu'il a versée dans une coquille du genre des conques, et de là dans les tasses des moines. Ceux-ci en ont bu, en ont mis sur leurs fronts, en ont offert aux dieux. Enfin ils ont suivi dans tout cela un rituel qui semble fixé avec beaucoup d'exactitude et soumis à de vérita-«blés canons. Comme cette cérémonie a duré quelque temps, j'ai eu celui de crayonner le portrait de chaque prêtre en particulier. Demain je tâcherai de le\$

(7> ) mettre ensemble et en perspective; ce qui ne sera pas facile, vu qu'ils remplissaient exactement tout l'intérieur du g'Air 9 et qu'il est rigoureusement impossible de représenter tout l'intérieur d'un cylindre surmonté d'un cône, ce qui est la véritable forme d'une tente kalmuke. Dans ces cas-là les peintres prennent un partie et c'est aussi ce que je ferai. Et si jamais mon dessin devient une planche, je l'accompagnerai d'explications, et d'excuses de n'avoir pu mieux faire. Le matin nous avons été à la métairie, où j'ai vu des bergères assez jolies, occupées à traire des juments. En revenant l'on a encore pris quelques hérons, car les Kalmuks ne font pas un pas sans leurs oiseaux de proie. Chacun a le sien qu'il nourrit lui-même, et dont il s'occupe toute la journée. Après le dîner on a jugé une affaire galante; les coupables étaient un Tatar Koundour déjà d'un certain âge et une Kalmuke très jeune mais singulièrement laide. Cette cour d'amour a fini par quelques coups de kantchouk donnés et reçus de la meilleure grâce, avec gaîté et véritablement à la satisfaction de tout le monde. Je dois remarquer qu'à la métairie, le Lovelace tatar avait eu la complaisance de monter un cheval sauvage, et cette petite farce avait attendri les Kalmuks, sans quoi la bastonnade aurait été rude. Enfin tout s'est bien passé, et demain nous dînons dans la horde de l'a-^ manl battu et content

**The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate**

( 7^ ) CHAPITRE V. Suite du séjour chez les Nomades. Repas de noces dans la horde de Koundour. — Danse de jeunes filles Mollah Begh-Ali Ghilderga ou chariot à tente. — Dîner. — Akhtouba. — Djîd-hadji, ou Selitemoï gorotlok , ruines d'une ancienne ville. — Tombeaux. — Bogdo oula , montagne sacrée. — Visite chez le Lama. — Mont Bogdo ooia dans la Petite-Boukharie. Le 19 août, Pendant les premiers jours que j'avais passés dans la horde de Tumen, il avait soufflé des vents très froids, puis un vent de mer assez chaud mais fort pénétrant. Cette intempérie eut des effets remarquables. Plusieurs Kalmuks furent enrhumés; ce qui leur arrive rarement. D'autres eurent la fièvre. Tumen lui-même fut incommodé, et comme de raison je m'en ressentis plus que les autres. C'est pourquoi j'ai quitté le camp, et me suis retiré dans une maison très agréable, que Tumen a fait bâtir pour y passer les hivers. Ce bon logement et tel soins que l'on y a pris de moi , n'ont pas tardé à me rétablir, si bien que je me trouve déjà en état de suivre la horde qui doit décamper demain; de plus nous sommes d'un repas de noces; Din-Islam^

**The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate**

( 7^ ) le plus riche des Tatares Koundour, marie sa fille ^ et l'on m'assure que les fêtes qu'il doit donner à cette occasion surpasseront toute idée de magnificence. Le ao août. Je me suis rendu de bonne heure à la horde, que fai trouvée en marche. Un nombre infini de chameaux portaient les tentes et le bagage. Ils étaient conduits par des femmes à cheval, dont plusieurs avaient encore un enfant sur le devant de leur selle. Les hardes des plus pauvres étaient chargées sur des vaches. Personne n'était à pied ni en chariot ) et le vieux Lama lui-même était à cheval à la tête de son clergé octogénaire. Nous suivîmes quelque temps la colonne, puis nous prîmes à droite, et nous nous enfonçâmes dans le territoire des Tatares Koundour, où nous avançons avec quelque peine, à cause d'une centaine de petites eaux qui entrent dans le Volga, ou qui en sortent, et qu'il fallait passer sur des gués prétendus^ où l'on nage presque toujours. Cependant nous traversâmes plusieurs aouls des Koundour^ et nous arrivâmes enfin à celui de Du^Islam , que nous reconnûmes de loin à la foule qui s'y rendait de toutes parts. Notre premier hommage fut pour ia troupe des jeunes filles qui s'étaient rassemblées sur une colline autour d'une escarpolette \ mais à notre sipproche ces farouches personnes quittèrent leurs jeux, et en avançant nous ne vîmes plus rien <)u'un tas de mouchoirs de soie.

Alors, Tumen s'adressant à elles en langue nogaie, leur fit un compliment dont le sens était : qu'elles ne devaient point avoir peur de nous, vu que nous n'étions pas venus pour leur faire de la peine, mais seulement pour les prier de danser. Les douces paroles, accompagnées de la musique du kabour.^ apprivoisèrent les jeunes beautés , qui daignèrent soulever leurs voiles, et nous montrer les bouts de leur nez camus; puis, deux se levèrent et s'avancèrent vers nous. Un musicien ôta leurs voiles , et à ce signal elles commencèrent à danser; mais les yeux si fort baissés , que je crois même qu'ils étaient fermés tout-à-fait. D'ailleurs elles ne manquaient ni d'oreille pour la mesure ^ ni de grâce dans les bras. Lorsqu'elles eurent fini, elles mirent les deux mains sur leur visage avec l'air du plus modeste embarras; le musicien les couvrit de leurs voiles et elles se retirèrent. Quant au costume de ces jeunes filles, il était surtout remarquable par la quantité d'argent massif dont elles étaient couvertes, travaillé en chaînes, plaques, agrafes, boutons, amulettes, et autres objets semblables; les anneaux qu'elles avaient au nez étaient aussi très riches et garnis de pierres fines. Ensuite nous allâmes voir les matrones, que nous trouvâmes occupées à commenter sur le trousseau de la mariée. Le costume des femmes ne diffère de celui des filles que par le voile qu'elles mettent sous leur bonnet, et il en est de même à Astrakhan.

( 75 j Puis nous allâmes voir les apprêts du festin ; Ta-\* bondance y présidait. On avait tué quatre chevaux, quatre bœufs et quarante moutons; de plus les parens avaient apporté des queues de mouton, des têtes, des tripes, et d'autres morceaux fins et délicats. Ainsi Ton peut voir que rien ne manquait à la somptuosité de cette fête nuptiale , et que Din-Islam était un véritable Gamache de Tatarie. Ensuite nous nous retirâmes dans une tente que Ton avait préparée pour nous, et je m'y entretins avec un Mollah Koundour appelé Begh-JH. Cet homme est assez instruit pour un Nogaï, et, ce qui est encore plus rare chez eux, il paraît curieux de s'instruire davantage. On lui avait dit que je possédais une grammaire turque, et il désirait infiniment l'avoir. Nous traitâmes plusieurs points de l'histoire des Koundour, qui sont de véritables Nogaï. Mais aujourd'hui ils ont adopté l'usage des ghirs à la kalmuke , ce qui donne à leurs aouls un aspect tout différent, et l'hiver ils vivertt dans des iqaisons aux environs de Krasnoï-iar. Ils ont cependant conservé l'usage des ghilderga^ qui sont des espèces de fourgons qu'ils placent autour de leurs tentes pour s'en servir en guise d'armoires. Cette coutume est très ancienne, puisque les jàmbassades de Ménandre en font mention. Chez quelques Nogaï , qui ont conservé les anciennes mœurs. Ton y met anssi la fille aînée de la maison, ou la plus belle, des filles, ou celle qu'on veut marier la première. Les cainpemens des Koundour diffèrent

**The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate**

( 76) aussi de ceux d'Astrakhan , en ce que les babitans y sont fort séparés les uns des autres. Enfin Ton apporta le diner, qui fut servi dans des auges grandes et petites; la plus grande coi> tenait un quartier de jument, dans les autres il j avait du mouton , du riz et du millet. J'avoue qu'il m'était impossible de jeter les yeux sur la pièce dn milieu sans songer à toutes les charognes que j'avais jamais rencontrées sur les grands chemins; car c'est une ressemblance que la chair de cheval ne prend jamais, même lorsqu'elle est coupée en moindres morceaux, parce que la graisse est séparée d'une certaine manière qu'on ne voit pas dans les autres viandes. Le reste du repas était assez ragoûtant, mais ma santé n'était pas encore assez brillante pour pouvoir y faire honneur. Après dîner tout le monde se mit à cheval, et fit un cercle équestre autour des jeunes filles qui se balançaient sur l'escarpolette; puis il y eut des courses assez brillantes; puis on devait lutter: mais, comme nous avions encore beaucoup de chemin à faire, nous prîmes congé dé nos hôtes, et nous remontâmes sur nos coursiers. Le soleil n'était pas encore couché lorsque nous arrivâmes sur l'Akhtouba , où nous trouvâmes des chameaux pour passer les plus honorables de la compagnie; le reste passa à la nage. Enfin la nuit était avancée lorsque nous arrivâmes au nouveau campement de la horde. Nous avons fait, dans la journée, plus de dix lieues à cheval , ce qui est considérable pour la première sortie d'un convalescent.

**The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate**

( 77) Le !ii juin. Je me suis tenu tranquille et j'ai décrit la journée d'hier. Tumen m'a montré ses cottes de mailles, qui ont cjiacune un nom , comme jadis Tépée de Roland, qui s'appelait Durandad^ et le sabre de notre roi Boleslav, qui s'appelait Szczerbek. La plus remarquable des armures de mon hôte s'appelle Kistchim^kUintchik ^ ou la chemise de Kistchimkhan. Elle est fort connue de tous les Tatares et même dans le Caucase. Le a a août, à Djid-hadjL Djid'hadji est appelé par les Russes Seliternoï^ gorodok {i} ; j'y suis venu pour voir des ruines d'édifices tatares; mais mon attente a été trompée. Il ne reste des anciennes constructions que d'immenses amas de briques, dont quelques-uns ont un côté émaillé en bleu, vert ou blanc; Ton y trouve même des traces de mosaïques. Quant aux quatre tours que Von y voit encore, elles sont modernes^ mais construites comme les murs d'Astrakhan , avec les briques anciennes. C'est un ou^ vrage d'un certain marchand appelé Kabeïkov. Ce qui prouve leur nouveauté, c'est d'abord le mor^ lier, qui ne consiste qu'en une mauvaise argile et Bc peut se comparer à celui que les Tatares em«> ployaient autrefois; ensuite le bois des fenêtres, qui eat dans le goût moderne; enfin les tuiles ver \*

(•78 ) cymaises. Il paraît que les Russes ont voulu autre<sup>^</sup> fois faire de ce liôu un point de défense pour leur navigation sur l'Akhtouba; ils avaient même élevé sur une de ces tours une échauguette. en bois qui subsiste encore Les voyageurs qui ont parlé de tombeaux voûtés en briques, se sont trompés. Par les mots de moghila<sup>^</sup> kourgan ou bougor iz' kirpitchjles Russes n'entendent que des ruines ou des tas de décombres. A Astrakhan l'on confond Djid-Jiadji avec Devlet-khan et Zelenoe Metched\ mais Devlet-khan est un autre tas de ruines à trente verst d'ici , et je pense que Zelenoe ifefetched est aussi autre chose. Entre les quatre tours dont j'af parlé plus haut, sont encore d'autres débris de quelques maisons bâties en bois<sup>^</sup>et formant une apparence de places et de rues; mais aujourd'hui ces maisons n'ont plus ni portes, ni fenêtres, ni toit, ni habitans, si ce n'est des coulevres et des tarentules, et une famille russe, très pauvre, qui fait un petit commerce avec les nomades des environs. Quant aux coulevres, je ne sais pas ce qu'elles font dans un lieu si sec et élevé; mais il ' est sûr qu'on ne peut pas faire un pas sans en rencontrer. Pendant la journée sont venus plusieurs Tatares et Kalmuks, qui ont paru fort surpris dé trouver ici des étrangers. Le soir il est venu des hôtesd'une autre espèce ; c'étaient des loups dont les hurlemens mirent l'épouvante parmi quelques mâtins qui composent aujourd'hui toute la garnison de cette ancienne forteresse. La vue de ces ruines successives et de la misère actuelle, celle du vaste

(-79) et uniforme désert, l'horreur qu'inspirent les animaux venimeux et malfaisants, font certainement du Djid'hadji l'un des séjours les plus mélancoliques qu'il y ait au monde. A trois journées au nord-ouest de la route de Djid'hadji, une montagne isolée s'élève au milieu du step; les Russes la nomment Bogdo-gora; les Kalmuks, Bogdo-oula, Le mot bogdo est mongol, et signifie sainte grande auguste. Ainsi, quand le cabinet de Saint-Pétersbourg donne à l'empereur de la Chine le titre de Sa Majesté Bogdo-khon nienne^ cela ne veut pas dire Khan donné par le ciel; on se sert d'un vieux mot qui fut probablement adopté en Russie à l'époque où les Mongols dominaient sur la Chine. Ici on raconte beaucoup de choses [de ce mont Bogdo; on dit, entre au- Ires, que sa cime est habitée par un génie kal- ' inuk,quin'y laisse grimper personne au delà d'une \ certaine hauteur, et qui précipite dans l'abîme ^ quiconque a la témérité de le défier. Une aven\*\ ture si extraordinaire aurait eu assez d'attrait pour FI moi; mais les nuits commençaient à être froides, 1-1 les jours même ne sont plus assez chauds pour ni qu'après une forte pluie, ou après s'être mouillé }el en passant une rivière à la nage, on puisse se secs l cher. La fièvre que j'ai à peine vaincue , me fait e plus de peur que le génie; je renonce donc à la lâh gteîre de monter au séjour éthéré qu'il habite. ^Q Le 2k3 août. ç5 le suis arrivé assez tard à la horde. J'y ai trouvé j^ les ghelong annonçant au peuple le jeune appelé /

( 80 ) Malseg. Ils ont fait à ce sujet des cérémonies qui ont dure fort long-temps, et que je n'avais pas vues auparavant. Le soir, il arriva des Tcherkesses, que l'on 6t danser. Il n'est pas surprenant que ce peuple étant si voisin des Cosaques, leurs danses se ressemblent. Mais comment se fait-il que la danse des Norvégiens ait également de l'analogie avec celle des Cosaques ? C'est ce que je ne suis pas en état d'éclaircir, quoique j'en aie été témoin i Copenhague. Le a4 août. aujourd'hui , il y a eu de grandes dévotions dans toute la horde ; entre autres , chez la princesse Nourdjana : elle tenait sur ses genoux un livre dont les feuillets étaient séparés, et elle les don.\*nait successivement à quatre hommes laïcs ^ qui se tenaient à genoux près d'elle ; ceux-ci les passaient les uns aux autres, et les chautaiC^ comme un canon; dans les autres ghirs Fo^ chantait aussi, ou bien on faisait tourner l^\*^ kurde ^ sortes de toupies qui sont censées prie?^ lorsqu'elles tournent. Puis j'ai été prendre congé du Lama, quejî^^ remis sur le chapitre de la cour de Galdan - ts^^ reng. Il m'a dit que de son temps on faisait mom ^ ter le nombre des quatre races à trois cent mill^ ghirs j ce qui fait, d'après le calcul ordinaire di^-^ Russes, un million et huit cent mille âmes de^ deux sexes. Que de plus, les Turcs de la Peiit^ irpuA:^r{e, soumise aux Khoung-icuchi j pouvaient

(8.) former une population de quatre cent mille âmes mâles. Que ces Turs ressemblaient en tout à ceux d'Astrakhan, qu'ils habitaient dans des villes et cultivaient des jardins. Il dit que de son temps (ialdan-tséring en avait fait Venir un certain nombre pour établir des jardins sur les bords de 17//. Le Lama m'a encore dit qu'il y avait dans ce payslà un mont Bogdoolo sur lequel les ghelong al-^ laient faire leurs dévotions; et que dans les environs de cette montagne il avait vu des chameaux sauvages qui ne différaient en rien des autres , si ce n'est que leurs deux bosses étaient à peine sensibles. Ceux que l'on prend jeunes sont faciles à dompter , mais on ne fait aucun cas des vieux , et l'on ne cherche pas à les prendre, à ce que m'a dit le Lama. Tai été rendre une dernière visite à la princesse, et je pris le thé avec elle; puis j'ai pris congé du brave Tumen et de son aimable famille, et je me suis mis en chemin pour Astrakhan , où je suis arrivé de bonne heure. Je terminerai la relation de cette excursion chez les Rahnuks par une petite exhortation. Je pense qu'il serait temps de mettre à profit les livres mongols et tibétains, tant ceux que l'on trouve chez les hordes de ces cantons et en Sibérie, que la collection précieuse de l'académie de Saint-Pétersbourg. Pallas avait confié ce travail à un certain Jœhrig^ frère morave de Sarepta , qui, dans le commencement , étudia chez le vieux Lama de cette ^1 province, ensuite alla chez les Bouriètes de SibèII 6

( 8-^ ) rie , et y demeura assez long-temps dans un couvent de ghelong ; on dit qu'il est mort. Si , en effet, il ne vit plus, il faudrait le remplacer, ce qui ne serait pas impossible, car il y a, tant à Sarepta qu'à Astrakhan , des hommes qui sont en état de bien traduire les livres mongols; le tangutain ou tibétain est plus difficile ; les ghelong sont les seuls qui le comprennent, mais ils ne savent pas le russe. Il en est de même du gallik , alphabet qui tient le milieu entre le mongol et le tangutain. Un mot de la cour ferait merveille (i). Ce travail vaut la peine qu'on s'en occupe, puisqu'on trouve dans ces différentes langues des livres de philosophie, d'astronomie, et de médecine, des tables généalogiques, des histoires et des contes. J'ai acquis un fragment de ces derniers qui sont entièrement dans le goût des Mille et une Nuits \ on m'a parlé d'une histoire cP Ouchounderikharij que Ton ne peut entendre sans verser des larmes. Que ne naît-il pour les langues mongole et tibétaine un nouveau Herbelot, qui soit pour ces idiomes ce que le premier a été pour le persan et pour l'arabe. (i) Depuis quelque temps l'étude du kalmuk et du mongol se répand en Russie. Kl.

( 83 ) ^/«<<0%«/«>«^/v>0%^^0%^>«^«.«>0%^>«^4 CHAPITRE VI.

Séjour h Kalmuk'bazar. Kalmuk-bazar. Famille des Voronin. — Campement de Tatars d'Astrakhan. — Mosquées portatives. — Solianka, bourg.' — Troubadours tatares. — Récolte des melons d'eau..~ Caravanes qui arrivent à Astrakhan. — Ambassade des Kirghiz. — ^Manière singulière de faire le commerce avec les Kirghiz. — Princesse tchetchentse. — Office d'un archevêque arménien.— Excursion aux bords de la mer Caspienne. — Vatagh on pêcheries sur le Volga. Kalmuk'bazar (i), ou le marché des Kalmuks, est sur la rive droite du Volga , à sept verst au dessus d'Astrakhan. C'est là le point de contact entre le peuple citadin et le nomade. Les Russes -yj portent de l'eau-de-vie, du pain et quel(|ues mauvaises merceries ; les Arméniens , du vin et des étoffes communes. Les Tatares y vont chercher des moutons pour leur marché d'Astrakhan; les Circassiens y travaillent en fer et en cuir. Enfin, les Kalmuks eux-mêmes y viennent vendre leurs bras, leur bétail et leurs feutres blancs. Mais leur extrême simplicité est cause que rarement il font des affaires bonnes pour eux-mêmes, et delà (i) Ou plutôt Kalmutskoi bazar ^ ou mena y c'est-à-âire , place dTéchange. Kl.

( 84 ) vient la presse [des marchands qui fait de R^lmuk-bazar un lieu très fréquenté. Au midi de Kalmuk-bazar^ est une plaine inondée; au-delà une colline agréable , sur laquelle est une belle maison appartenant aux Voroïan^ famille actuellement composée de plusieurs membres, respectables par leur caractère moral ^ ainsi que par la connaissance qu'ils ont de la langue kalnâul^e , et leurs liaisons avec les noy'on ou princes kalmuks. Us sont surtout les intimes amis de Tumen, ce qui forme à mon gré un préjugé en leur faveur. Puis vient une autre plaine et d'autres alluvions, en6n un bourg tatare compris encore sous la dénomination de Kalrnuk- bazar. C'est là que j'ai demeuré habituellement depuis le quinze de juillet. Alors les Tatares avaient déjà quitté leurs maisons, et campaient sous des hangars, tout-à\* fait attenans à la bourgade , puis ils en descendaient s'établissait dans la plaine toujours plus avant , à mesure qu'elle était abandonnée par les eaux du Volga. Mais jamais ils ne se sont éloignés dM bourg de plus de deux qents pas. Ainsi y leurs campemens ne sont plus qu'un souvenir de la vie nomade et une manière de prendre l'air. Quelque peu considérable que soit cette distance , le^ Ta\* tare^ s'y font suivre par leur^ Mollah, qui ont, à cet effet, des mosquées portatives fort ressemblantes à des cages à poulets, dans lesquelles ils ont un air très comique. Le bourg de Solianka a sept mpsquées et autant de Mollah; de plus^ les dévots r

( 85 ) ont encore des chapelles d'osier qu'ils Irainent avec eux; elles sont assez grandes pour qu'un homme puisse s'y prosterner à son aise. ' Les hommes graves passent une grande partie de leur journée accroupis autour de la cage du Mollah , à observer tout ce qui se passe dans la bourgade ; on les accuse de trop mêler le prochain dans leurs pieuses conversations. Les hommes de mœurs plus faciles tuent le temps dans un petit camp séparé , où les femmes kalmukes vendent du lait de jument et de la viande de cheval. La poésie fait pour l'ordinaire le charme de ces petits comités. Le troubadour tatar s'accompagne d'une guitare à deux cordes. Le chevalet de son instrument touche à son oreille gauche^ sa tête est penchée sur son épaule droite , et ses yeux fixés sur la terre, où il semble chercher des pensées ou des réminiscences. La plupart des poésies sont une suite d'allégories exprimées en deux TerSf et qui n'ont pas de liaisons enlre elles; par exemple : a J'ai laissé dans mon jardin une fleur que perI sonne n'avait aperçue, je voyage et je rencontre k sous mes pas un ravin escarpé. — Mon épervier « et mon cheval ne connaissent plus ma voix. — Je K voulais attraper un phénix {oumâ-'kouch\ei\en^ai < trouvé que des corneilles dans mon filet. » — Nous ne pouvons pas bien sentir le sens profond de ces aphorismes allégoriques; mais il n'en est pas de même d'un auditeur tatar. Lorsque la pensée du poêle est allée à son cœur, et qu'elle y a tou«

(86) cbé une corde sensible^ ii le fait connaître en levant la tête et en poussant un cri affreux, puis il remet son menton sur ses genoux, et rentre dans le silence; parce que les autres auditeurs n'étant pas émus au même distique, n'avaient pas bougé. Souvent le poète chante de véritables romances de chevalerie. Mais la guitare a bien d'autres usages dans les mains des jeunes gens, et l'on juge aisément que le dieu qui se plaît aux désordres , doit faire de furieux ravages dans les familles oisives, dont les demeures ne sont entourées que par de faibles enceintes d'osiers ou de roseaux. Comme les habitans du même aoul sont tous parens , on se marie d'ordinaire dans des aouls éloignés ; mais il se passe souvent des années entre les fiançailles et les noces, et Ton dit qu'en attendant, les cousins ont leur jeu, et se font quelquefois écouter de leurs cousines. Ce que pourtant je ne voudrais pas assurer , car ce n'est point dans des contes galans qu'il faut chercher la peinture fidèle des mœurs d'une nation; mais ce que je puis certifier, c'est qu'à Madrid et à Cadix, je n'ai pas autant entendu racler de chansons amoureuses,» et cela pendant des nuits entières. Le mois d'août a été ici un temps d'allégresse et de joie; la récolte des melons rf^^w (i) inspirait (i) Cucamis citrulUiSy eu russe arbouz , en arménien tsmerougy en turotare Aarbouz, en kalmuk et en mongol abolis y en mandchou doungega, en chinoise koua. Kx.

( 8? ) partout l'activité et le goût des plaisirs. Partout on eu mangeait, on eh offrait ou bien Ton en vendait; une foule Sarabds ( chariots ), à voix criarde , les apportaient de la campagne, une foule de barques venaient d'Astrakhan pour les enlever. Des montagnes de ces melons garnissaient le rivage; la plaine et le fleuve offraient des tableaux également animés. Puis le mouvement a diminué peu à peu, et dès les premiers jours de septembre chacun a songé à rentrer en ville et à y rapporter sa maison de campagne. On les faisait entrer dans la cour par dessus la muraille, et on les mettait dans quelque coin où elles servaient encore de magasins. Cependant, notre bourg a toujours conservé un air de population , qu'il doit à ce que l'on y prend des barques pour passer à Astrakhan soit les voyageurs , soit les marchandises. Il n'y a point de jour qu'il n'y vienne des caravanes de Tatares du Kouma , du Kouban et des Cinq Montagnes, et j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des individus de toutes les races des Troukhmènes, Nogai, Ripteliak, etc. Nous y avons aussi des Cosaques du laïk, mandés pour rétablir la sûreté sur les grandes routes, et des Cosaques Zaporoghes, qui revenaient de la guerre de Perse. Enfin , nous y avons eu une ambassade de Rirghiz, qui véritablement Q^avait point Fair diplomatique. Cette ambassade avait eu lieu pour l'échange de quelques prisonniers, car d'ailleurs les Kirghiz

^ 188) ti'oDt aucune relation avec Astrakhan. Leu^ principal commerce se fait à Orenboui^^ et voici ce qu'on m'en a conté : Lorsqu'un Kirghiâ^ arrive à la foire "avec son bétail , une foule de marchands et d'interprètes russes se jettent sur lui, ils rarrachent de dessus son cheval, le tirent par les brâé et les jambes pour l'entraîner chacun à sa boutique. Cet empressement flatte le Rii^hiz, mais il n^en fait point le semblant, et se détermine machinalement pour la boutique de celui qui lé tire le plus fort. Le marchand étale tout ce qn\*\ a pour amener quelque échange , mais le Kii^hul ne dit mot et regarde tout avec indifférence. Alorè le marchand fait apporter de Teau-de-vie, de la tisane de salsepareille , on boit , on s'embrasse, le tout en vain. Enfin, lorsque le marchand jugé que le moment est arrivé, il saisît le kantchouk du Kirghiz , et lui en sangle une douzaine de coups de toute sa force , alors on voit le Kirghiz sourire agréablement et l'affaire se conclut bientôt après. Comme les Kirghiz n'ont absolument aucune. idée du prix des marchandises -qu'ils acquièrent ^ oii juge bien que ces échanges doivent être fort avantageux au détaillant moscovite. Voilà ce qu'on m'a conté, et ce que je distingue soigneusement de ce que j'ai vu par moi-même, ainsi que faisait Hérodote. Les navires destinés aux voyages deMànghichlag viennent de ramener beaucoup de marchands de Khi va et des ïroukhraènes, je les ai vus à la douane, où ils se conduisaient avec tant d'emportem#i)t

. ( «9 ) qu'on avait beaucoup de peine à les ramener à l'ordre. J'ai au<sup>si</sup> vu ces jours-ci une princesse tcheichentse que les hasards de la guerre ont amenée jusqu'à Astrakhan. Elle est assez belle et bien élevée à sa manière, c'est-à-dire qu'elle sait le turc tel qu'on le parle dans le Chirvâil , mais elle ne saurait «e défaire des préjugés de sa nation. Elle trouve qu'un pays où on ne vole pas sur les grands chemins, a toujours quelque chose de monotone et d'ennuyeux, et que pour elle un mouchoir volé lui fait plus de plaisir qu'un collier de perles qu'on lui achèterait. Elle dit que depuis le commencement du monde, les princes de sa maison ont toujours volé sur le chemin de Tiflis, ou sur celui de Tarkou, et que pour tout au monde elle ne voudrait pas que ses parents et ses amis sussent qu'elle a épousé un homme qui ne vit pas de rapine. Telles sont les mœurs du Caucase, à quoi il faut ajouter un grand mépris pour la vie, un grand respect pour l'hospitalité et l'amitié, avec un extrême penchant pour le mensonge et la perfidie , excepté le cas de son ami , qu'il n'est pas permis de tromper, E» Voilà assez sur ce sujet; j'en dirai davantage lorsque j'aurai vu de mes yeux. Tandis que je m'occupais à Kalmuk-bazâf de toutes ces races sauvages , Astrakhan m'a offert un spectacle nouveau pour moi. L'archevêque arménien officia pontificalement, couvert de la tiare patriarcale qu'il avait obtenue ou achetée des Persans, après le pillage d'Etchmiadzin au pied de l'A

(90K rarat. La cérémonie était imposante et rappebit l'église primitive d'orient plus que tout ce que j'ai jamais vu dan^ le même genre. Peu de jours après arriva Melik Djoumchioud^ prince Arménien très distingué par son mérite et son habileté dans les affaires. Il s'était trouvé à Chouchi^ lorsque j^ghu" Mohamedr-khan y fut assassiné, et m'en a dit des choses très intéressantes. Aujourd'hui }es nouvelles de la Perse sont que Baba - khan -serdar (i) est maître de l'armée et des trésors, et que, pour faire preuve d'autorité, il vient de déposer le khan de Talichah. Ce Baba-khan est le neveu d'Âgha-Mohamed-khan , et celui-ci disait ne travailler -que pour lui transmettre l'autorité souveraine. Enfin je n'ai pas voulu quitter Astrakhan sans avoir vu les bords de la mer Caspienne : la navigation sur le fleuve a été des plus agréables. J'y fis donc un petit voyage en compagnie de l'amiral Akhmato^f et sa femme. Mais arrivé au but, je n'ai trouvé que des rives noyées et couvertes de roseaux, et je doute que le pinceau même de Vernet pût réussir à en faire des tableaux. Cependant j'ai été un peu dédommagé de ce manque de pittoresque par les pêcheries qui sont sur les îles du Volga. Celles que l'on appelle Vatagha sont des demeures bâties sur l'eau même, garnies de filets relevés en draperie ; mais les 5^a/^x méritent encore mieux l'attention d'un dessinateur. Ce sont des établissemeos â(i) C'est le même prince qui règne aujourd'hui sous le nom de Feth-ali'chak; il est de la tribu des Kadjar. Kl.

(90 passagers que les pêcheurs font dans quelques calangues, elles semblent de véritables décorations. C'est une rangée de huttes en nattes ou roseaux, des hameçons et des bouées enfilés en chapelets et relevés en festons, et puis des câbles, des nasses, des corbeilles, des lignes, des feux, des pavillons, des lits, des images, des barques. — Cette grande variété de détails pourrait même difficilement être représentée dans un petit espace. A présent je ne songe plus qu'à partir pour aller, mais je croirais me rendre coupable d'ingratitude si je terminais ce chapitre sans parler de ce que je dois à M. Arsénevski, gouverneur d'Astrakhan, ainsi qu'à tous les autres gens en place et habitants de cette ville. Leur empressement à favoriser toutes mes recherches ne m'a rien laissé à désirer, et prévenait mon zèle dans toutes les occasions d'instruction qui pouvaient s'offrir.

**The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate**

(9) • %^/ > %> / ^ % ^ % / % ^ > mr > % / % / ^ V > % > %  
< ^ % / ^ < ^ . % / m ^ % > % < ^ ^ < ^ ^ % l ^ > > % > % l % / % ' ^ % / % > ^ ^ CHAPITRE VII.  
FoycLge d'Astrakhan à KizUâr. Kochkotchdu. — Djôrouk ou Ouzourouk.  
— Bassis, ou Bassj. — Zttzili, petit TÎllage de Tatares de Kiizan. — Lacs  
coairerts d'oies sauvages Choûrali. — Batkàly. — Talagai-terny.-^ Cygnes  
sauvages. — Alabouga. — Ak-koul ou Bèloî-osero.-^  
Khoudoutskaï^^Saraïtchik, palais d'un Arménien. \_Konniâ| le fleuve TUdon  
de Ptolémée. — ^Kt)uniskaL — ^TarakandibMgor. — Rolpitchiia.  
Tchebaklou , ou Gorkaïa rèka; — AdjjikhanskiiÎÂ. — Borozdinskaïa^ —  
Phénomène optique dans lé step.\*— Tents pénétans Zergak, manteaux de  
peàu de cheval. •^— Passage du Terek. — • Kizliar. Le 26 septembre à  
Kochkotchou. A peine sortis de KaliAuk-bazar nous avons perdu de vue la  
terre habitée, pour ne plus voir que le ciel et le step avec nombre de lacs  
encroûtés de sel. Un vol de cygnes a passé sur nos têtes. Comme le vent de  
sud-est avait fait refluer les eaux dans diverses alluvions de la mer, nous  
avons été obligés de prendre une autre route, et nous avons trouvé la poste,  
en bivouac, près d'un petit lac d'eau douce. Nous avons rencontré des  
Ralmuks qui voyageaient sur des chameaux. Nous arrivâmes le même jour  
à Djôrouk^ ou Ouzourouk, Il y a ici quatre maisons habitées par

**The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate**

(93)\_ des Cosaques ; la poste çst servie, comme les précédentes, par des Tatares d'Astrakhan qui y restent une année de suite. Ils vont vite , mais leurs chevaux sont si mal dressés qu^il arriverait sûrement beaucoup d'accidens, si le chemin n'était aus{»i large que le pays lui-même. Le 37 septembre, à B assis ^ en russe Bassy. Prés de la poste nous rencoptrâmes un loup qui s'arrêta en nous regardant avec beaucoup de fierté. Un Tatar qui passait en ce moment , à cheval ^ courut sur lui avec trois chiens ; maisle loup ne s'en déconcertanuUement.Ilfitsi bonne contenance quç les chiens et le Tatar jugèrent à propos de conti>Quei\* leur route , et le loup s'en alla aussi de ^^on côté. Comme ce caractère héroïque n'est point naturel àù^ loups, je suppose que celui-ci était en

(94) pour exprimer cette quantité; la campagne même en était couverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nous avons aussi vu des troupes de grues et d'outardes, qui ne s'éloignaient point lorsque nous en approchions. Ici il n'y a pas de maison de poste; elle a été brûlée. Les Tatares sont au bivouac, et l'écrivain de la poste a construit une alcôve de roseaux dans laquelle il a placé son lit. Le même jour à Batkaly, Assez près du chemin, un aigle était assis sur sa proie, et une douzaine de corneilles noires avaient l'impudence non seulement de voltiger sous son nez, mais même de béqueter ce qu'il mangeait. Notre approche troubla ce grand couvert, et le roi des oiseaux prit son vol, enlevant dans ses serres son repas, qui consistait en une oie sauvage, ainsi que nous l'avons jugé par une patte qui était restée à terre. Plus loin nous avons rencontré les haras et les chameaux du prince Sandjoucha ; les chameaux étaient couchés précisément sur le grand chemin, et ils ont montré beaucoup d'humeur d'être obligés de se lever pour nous. Le 28 septembre, à Talagai-temy (1). Ce fut avec une surprise extrême que nous aperçûmes un gros navire tout au milieu du step. J'appris, à cette occasion , que l'année passée le vent de sud-est ayant soufflé avec beaucoup de violence, (i) Appelé aussi Oulagan-^ternik et Alagan-ternik. Kl.

r(95) pendant quelques semaines, avait inondé toute cette contrée, et porté plusieurs vaisseaux jusqu'à soixante et dix verst de la mer. On avait dépecé les autres, et il ne restait plus que celui-là. Nous passâmes près d'une flaque d'eau sur laquelle je comptai vingt-deux cygnes; c'est, autant que je me le rappelle, la première fois que j'en voyais dans Tétat sauvage. I^ maison de poste est vaste et ornée d'un enclos qui lui donne une superbe apparence; mais l'intérieur ne répond point à ses dehors, car elle n'a ni toit, ni fenêtres, ni même de plancher, si ce n'est quelques planches qui se soulèvent comme un clavier, véritable orgue d'Éole, sur laquelle ce dieu, tyran des steps, vient improviser des airs très fâcheux pour le voyageur transi de froid. Ici commencent les eauxsaumâtres; j'en ai voulu faire du thé, mais il n'était pas potable. Dans ces environs campent des Kalmuks, sujets de la couronne, et, à en juger par le nombre de leurs chameaux, ils doivent être très riches. Le même jour, à Alabouga. Ici on touche aux alluvions de la mer, dont la vue est cachée par de certaines collines où l'on ne peut aller que l'hiver. Le vent semble avoir redoublé de furie, mais la maison vaut mieux que ta précédente^ quoiqu'elle ait moins d'apparence. Le 39 septembre, à Ak^koul^ en kalmuk TiO^an-noor ^^ en russe Bèloï-ozero (le lac blanc). Il est assez singulier que des gens qui voyagent par terre soient arrêtés par des vents contraires; voilà pourtant ce qui nous arrive, car l'inondation

**The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate**

C96) va toujours plus avant et nous force à faire de grands détours. Si ce vent continuait ^ Astrakhan pourrait être en danger. Le même jour à Khoudoutskaia (i). Ceci est un endroit peuplé, il y demeure un sergent et trois soldats préposés à la garde des marais salans. De plus, un Arménien, qui fait un petit commerce de feutres, a construit dans les environs une humble cabane que les Tatares des environs appellent Saraïtchuk ou le petit palais; apparemment par contre-vérité, comme les railleurs de Chamouny appellent château de Montpenpe\$U une hutte de chevrier près de la vallée de g^ce. Le même jour k Koumskaia , sxkr X^l à voxie du Kouma, Comme j'avais la grande route à poursuivre le long de l'ancien lit du Kouma, je fis la découverte d'un peuple nomade dont je ne me doutais nullement. Ce sont des Arméniens dont les pères avaient déjà embrassé ce genre de vie, beaucoup plus approprié au climat que la culture des terres. J^eijir çLQul est peu nombreux, et ils se sont jpints à un petit oulus kalmuk. Il ^l'importait, pour l'explication d'uncertainpa»^ag(^ de Ptolémée, de savoir si le Kouma se jetaitHxaDS la mer» ou ne s^y jetait pas; et non seulement je n'en liv^is çu à Astrakhan que des notions incertaines 9 iQ^is i à^x% postes d'ici l'on m'en avait donné d^ tout->^\*fait fausses. La vérité est que le Kouma se «• r. (i) Ceaooi vient du kalmuk ilAotfdbf/t, puits. Kl.

e e V [1] ) jetais autrefois dans la mer par trois embouchures, et qu'aujourd'hui il se répand dans le sol où ses eaux se perdent par l'évaporation, qui est une suite de la grande surface (juelles présentent. Voilà du moins comme j'explique ce phénomène, qu'au reste }'abandonne à la sagacité des physiciens, et je me contenterai de faire observer que le Kurna est le fleuve Ukon de Ptolémée. Ici la poste est tenue par des Nogai; il en est de même jusqu'à Kizliar. Je demandai si les Troukhmènes ne tenaient pas aussi quelque poste, mais on me répondit que c'étaient des gens trop riches pour faire ce métier-là. Il y a ici une maison appartenant à un particulier d'Astrakhan; on m'en avait parlé sur toute la route comme d'un lieu de délices; et effectivement l'on y trouve les ruines d'un canapé et quelques autres meubles, mais la maison ne répond que trop à ces tristes débris : elle est fort délabrée et le vent la traverse dans tous les sens, comme celle dont j'ai parlé ci-dessus. Le même jour à Tatrakanel bougor. Entre la dernière poste et celle-ci, est une moghila ou colline sépulcrale; c'est la première que j'aie vue sur cette route ; ce que je fais observer et ce que je ferai toujours observer par la suite, parce que l'histoire de ces monumens peut jeter le plus grand jour sur celle des peuples qui ont erré dans ces déserts; Le même jour à Kolpitchiïa. j . Je croyais ne plus trouver que des )0âtes. troglodytes, c'est-à-dire des zemUanki^ ou huttes souII 7 /

(98) terrâmes; au lieu de cela j/e trouve une boDne maison 9 une cheminée et du feu. Personne w m'en avait parlé sur la route, et voilà conOime le vrai mérite est souvent ignoré. Le 3o à Tchebaklou ou Gorkaïa rëka. Près de Kolpitchiïa est une belle moghil^t et j\*en ai remarqué quelques autres répandues dans la campagne, mais en petit nombre. Nous avons vu un aigle entouré de corneilles et prenant son repas comme celui dont j'ai parlé plus haut; les corneilles étaient de l'espèce qu'on appelle mantelée. A cette poste les chevaux sont très sauy^es; au lieu de se laisser atteler, ils sont allés rejeter dans la rivière et l'ont passée à la i)age. Les NogiV se sont mis à nu , ont aussi passée et les ont r^ain^ nés; mais ils ont eu beaucoup de peine à les atjteler. L'un de ces chevaux vient de pasiser sur le toit de la zemlianka où j'écris ceci , et il y a causé b^^• coup de désordre. Le même jour à Adji^khanskoua. Nous sommes heureusem,ejQt arrivés, i^oqobstant la pétulance de nos coursiers, qui n'o^t fait, toute la route ', que ruer et mordre. Le même jour à Borozdinskaïa. Ici je ne suis plus qu'à une poste de Kizliap. Depuis le Kouma, le terrain a toujours moins dfi mouvement, et ici ce n'est qu'une plaine aufiusi nivelée que la mer elie-mém^e. J'y ^i obsjçrvé en plein ce phénomène optique particulier au stçp^ duquel parlent Pallas et &melijQ. C'est un éViPgî^

( 99 ) \_ semant de Tangle visuel , qui fait paraître td«2s les objets plus grands qu'ils ne sont. A une certaine distance, je prenais le9 hommes pour des obélisques et les touffes de bruyères pour des karatchou qui" ont dix pieds de haut ; les chameaux chargés me semblaient des montagnes. Les professeurs que je viens de nommer attribuent ce phénomène à des vapeurs tremblantes, mais il faut que ces vapeurs n'aient pas autant d'effet lorsque le terrain est inégal, du moins je ne l'ai jamais observe que dans des lieux où le step a le plus de niveau. J'ai encore observé sur mer, au lever du soleil , quelque choae de semblable; alors les vaisseaux et les rivages paraissent être coiAme en l» • air. Ici le vent déracine souvent des touffes de bruyère qu'il promène dans toute la plaine, et, ocNOime leur apparence est grossie par une suite de cette illusion optique , on est surpris de voir mar^ cher de ai grosses masses, et l'on ne sait ce qu'on voit. Les chçvaux en sont toujours fort effrayés, oe qui prpuye que leur rétine éprouve la même iQu\$ioa , et même elle doit être plus forte , parce qae chez eux le raisonnement peut difficilement rectifier le faux témoignage du sens de la vue. Le Tenta une force prodigieuse dans ces campagnes si rases et nivelées, mais je commence à m'y Êdre; de plus je me suis revêtu de àexxxzergakj qui sont des robes de peau de cheval; rien n'est meilleur dans ces climats. Les Kirghiz , qui sont encore plus à l'air que les Kalmuks etlesNogaï, mettent 7

( 100 ) tant (ïc ces zergak les uns par dessus les autres, qu'ils ont l'air die masses mouvantes plutôt que de créatures humaines. Les Nogaï portent aussi de longues el larges culottes de peau de cheval, mode excellente et que je compte adopter. Depuis Tchebaklou l'on ne trouve plus de moghila. Le même jour à Kizliar. Au sortir de Borozdinskaïa on voit un arbre qui est le premier depuis Astrakhan. Bientôt après l'on découvre les peupliers qui couronnent Kizliar, puis l'on passe sur un bac le bras septentrional du Terek, Enfin l'on entre dans Kizliar et l'on est dans une ville tout autre que les villes européennes. Les maisons et les enceintes y sont revêtues en terre glaise. Les toits de même sont si aplatis qu'on pourrait les appeler des terrasses. On n'a pas pu me recevoir à la maison de poste, parce que personne n'y était assez bien portant pour venir m'ouvrir la porte. Je nie suis logé chez un arménien, chez qui il y a douze malades; la plupart sont actuellement en pleine convalescence. Il faut savoir que cette année les fièvres ont été affreuses. Quelques uns attribuent ce redoublement de malignité aux grandes chaleurs, d'autres à une contagion apportée de Perse. Tous se réunissent à dire que le danger est maintenant passé.

( 'loi ■) «■'^0'i%'>k'«>»^»'« <<«.%> »'«>^ «/V'^».-»^  
 ^/^/^^/^^/^^'m/<^%/^^%/^,^%/^^'%/^%.r'^^%/%/^%/%/^%/'^i/%.^'K  
 ^%J^/^\%/^ %/%/^, CHAPITRE VIII. Séjour à Kizliar, Maladie à Kizliar.  
 — Poste Lachoiirin. — Cheikh Manzour excite'les Tchetchentses à -  
 ^.révolte. — Fruits du pays du Chamkhal qu'on envoie à Saint-Pétersbourg.  
 — Khan des Avar. — Otages de différentes nations du Caucase Langue Tat  
 dans le Daghestan. — Turcs Koumuk. — Alains existant encore dans le  
 Caucase. — Iméréthi et Mingrélie. — Koubitchi, bourg dans le Caucase  
 oriental, dont les habitans passent pour être d'origine européenne. — Leur  
 langue est un dialecte leighi. — Voyage à Koubitchi , entrepris par deux  
 frères moraves. — Khans des Kirghiz. — Politique caucasienne. — Chaire  
 de hibou prise comme remède contre l'hypocondrie. — Habitans je  
 Koubitchi et de Koubdan. Le i®^ octobre. La population de cette ville offre  
 un spectacle assez triste. Ceux qui ont eu la force et le bonheur de  
 surmonter la maladie, et de résister à la convalescence, commencent a  
 revenir chez eux blêmes et défigurés; les autres en sortent aussi, mais c'est  
 pour se faire enterrer, et les convois que l'on rencontre à tout instant ont  
 quelque chose de très attristant. C'est actuellement l'époque où se. fait cette  
 séparation terrible, parce que ceux qui avaient échappé a la maladie  
 succombent encore à ses suites f

( »«'^ ) et particulièrement à la dyssenterie et à l'hydropisie. Ce séjour est donc pour le moment fort triste, mais je le trouve si fécond en notions nouvelles , que je veux m'y arrêter quelque temps. Le 2 octobre. Il y a un bois très agréable attenant à la ville; j'y ai trouvé des oiseleurs occupés à attraper de jeunes faucons. Leur costume est grotesque et faunesque. Ils sont tapis dans un cône tronqué formé de branches entrelacées, et leur tête<sup>^</sup> qui est coiffée d'herbes<sup>^</sup> ^^de branchages, forme le sommet du cône. C'est dans cet équipage <[i]l se tiennent près de leur filet. Le 3 octobre. Tai suivi le général Kissefei<sup>^</sup> au poste de Lachtchourin où est la frontière des Koamuk; il est gardé par trente hommes et garni de quelques caons eo fer. Un Cosaque y est en vedette au haut d'un arbre , d'où il domine toute la plaine. C'est ce même poste qui fut enlevé par le Cheikh Manzour. Ce fanatique dut à ce succès une sorte de réputation qui ne lui avait pas coûté beaucoup, car le fort n'était alors gardé que par des invalides; et les canons, qui avaient des affûts pourris, se démontèrent d'eux-mêmes. Ensuite le cheik attaqua la ville, mais il fut repoussé; puis il eut encore quelque succès; enfin il fut fait prisonnier à Anapa, en 1791, et a fini ses jours dans la forteresse de Schiusselbourg. Nous avons rencontré d'immenses caravanes de sujets du Chamkhal. Ils portaient à Astrakhan, des fruits qui y seront<sup>^</sup> embarqués pour être mangés. Pétersbourg. Autrefois les montagnards n,c sâ?\*

( 103 ) valent aller (jne jusqu'à Kiziiar, et les habitans de cette ville en avaient l'étape , mais aujourd'hui ils l'ont perdue. Tout en se promenant on a lâché des épei^iers sur d^s faisans et des lièvres. //lo/, prince Icherkess , a tiré' quelques flèches contre des côriVéillés; te prince est de la même famille que ce Btkeifùch qui a péri dan& l'expédition de Kbiva, sotis fe' règne de Pierre-le-Grand. C'était la première fois que je voyais un Tcherkess tirant de l'arc à cheval, et certes cela est beau à voir. Le 4 octobre. Je ne pouvais être mieux pour prendre des informations sur la nation des Avar^ mon fcôte y envoie souvent des marchandises. Dernièrement Oama-khan^ souverain de cette nation , lui a fait demander une pendule qu'il avait et qui sonne les heures; pareille chose n'avait encore janiais été vue à Khoundzagj qui est la capitale des Avar; on y compte jusqu'à mille maisons. La lettre du khafi\* était eu géorgien, écrite par une princesse géorgienne qu'ita enlevée. Mon hôte a étéàRhoundt&ag^ et m'a dit toutes ces choses en présence d'autres Arméniens qui y ont aussi été. Le 5 octobre. J'ai vu dans la forteresse les otages-des nations des Osses ou Ossètes, des /ngouch et des Tchetchenises ; les uns étaient mourans, et d'autres dans un état de convalescence, qui ne donnait pas beaucoup d'espoir. Deux Russes et un Tatare sont arrivés échappés de chez les Kirghiz , où ils avaient passé dans l'esclavage des douze et qtiioae ans; Us avaient pendant ce temps fait plusieurs tentatives pour s'enfuir^ mais on les avait

**The text on this page is estimated to be only 24.87% accurate**

toujours rattrapés, battus et brûlés avec des fer» chauds. J'ai fait aujourd'hui la découverte d'une langue qu'on parle dans le Mouchhour^ pays où l'on dit que les Afghan ont habité autrefois (1). J'en ferai demain le vocabulaire. J'étudie aussi le turc ou kouniuk, que Ton parle depuis le Terek jusqu'à Derbend. Ce dialecte se distingue tellement du nogai, et des autres dialectes turcs, qu'on nç saurait reconnaître dans le peuple qui le parle le reste d'une grande nation , à savoir des Coumaniens qui sont les Polovtses de Nestor. La plus grande partie de cette nation a, fui en Hongrie, dans les provinces que l'on appelle encore aujourd'hui Grande et Petite Coumanie. Le 6 octobre. La langue dont je parlais hier est en usage enre Kouba et Chahran au delà du Samour. Ce n'est qu'un dialecte persan. On appelle ce dialecte l'ât. En général on divise la Perse en Turc et Tât, Les Turcs (descendants des Seldjoukes ) habitent les Adzarbaïdjân et les Tât l'Iran. De ce mot Tât vient le nom de Tâdjik (2) , queles {\} C'est une fable inventée par les Arméniens, qui prononcent le mot Alban comme Aghban , ou Aghvan , parce qu'ils ont de la difûculté à proférer le son de la lettre /. Kl. (2} Tdt, ovi plutôt 'riuit, est le nom général par lequel les tribus turques qui habitent la Perse septentrionale désignent les Persans. Cette dénomination est même en usage dans les j)ays situl6s au delà' du Djihoun. Dans son voyage à Kliiva, M. Moaravièsf dit: « Les Sar-ty ou iat sont les habitans primi« tifs de ces pays, et leur Jiorjibre y est. très considérable. Ils

( 'o5 ) Ouzbek de la Boukharie donnent aux naturels du pays. — Les Arméniens de Mouchkour pour dire: « Dieu me soit en aide » disent : « Khoda ioukmek bochi. » Dans cette phrase le mot Khoda ^Jiiexx^ est persan et le reste turc. Les juifs agricoles du Chirvân parlent aussi le Tât , mais ils ont encore un autre langage, qu'ils parlent entre eux, à ce que m'a dit l'Arménien sous la dictée duquel j'ai fait mon vocabulaire Tât. Le 7 octobre. Il est arrivé des grands de la cour du Chamkal. Ce prince est, comme l'on sait, le chef de tous les princes Koumuk; il réside à Tarkou, son nom est Makhti^ et il vient de succéder à son père, qui s'appelait Bahmots. Les autres princes koumuk sont ceux de Kostiak , d'Endériy d'Aksâî Bragoufij etc. j etc. IjCs Koumuk ou Coumaniens (i) ont conservé les coutumes pratiquées par les anciens « habitent les villes, et le commerce et la fourberie sont leurs « occupations ordinaires. » Les Sarty sont, comme je l'ai déjà dit (page 47> n<>fe i) » les Boukhars; mais je ne pense pas que le mot Tadjlk dérive de Tât. Ce dernier sert à dési^^er le cupie conquis , c'est pourquoi on trouve aussi en Crimée des Tat qui parlent le dialecte turc de ce pays, tandis que les Tât du Da{>hestân et du Chirvân parlent persan. Dans le Chirvân les 2Wr habitent les districts de Mouchkour ^ de Barmak et de Saadan, Ils sont Alites comme les Persans , tandis que toutes les peuplades qui les entourent sont de la secte des Sounni. Pallas s'est trompé en dérivant le mot Tdt de Tarabe mourtedd, reuëijat. Kl. (i] Il n'est pas bien sûr que les Koumuk soient le même peuple que les Cnumanicns ou CoinanSy du moyeu âge; ce

**The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate**

( 106 ) Scythes dans leurs enterrements; j'en parlerai ailleurs. Le 8 octobre. Il est arrivé de chez les Tchetchentses un Cosaque qui avait été pris cet hiver, et qui est racheté. Les Tchetchentses avaient alors chez eux un Tatar d'Astrakhan, qui sait le russe et leur servait à toutes sortes de ruses de guerre qui réussissaient presque toujours. Mais aujourd'hui Ton a mis des postes de Cosaques de l'autre côté du Terek; et moyennant cette sage opération il n'arrive plus de désordres. On a promis de me faire parler à un citoyen de la république de Koubitchi<sup>e</sup> ou Kôubetchouïf mais je n'ose pas me livrer à cette espérance, car ils sortent peu de chez eux. Cette république est comme la Géorgie du Caucase, un foyer de lumières et d'industrie. Le 8 octobre. Ce jour doit être marqué dans mes tablettes avec le plus beau carmin, car j'y ai acquis la presque certitude que la nation des Abkhazes existe encore, avec sa langue, son nom, et peut-être ses mœurs. Je dois cette agréable nouvelle à Doudj Eristhavi, ou prince de Radjadans l'Iméréthi. Comme son roi l'envoyait en ambassade à celui de Géorgie, il a été fait prisonnier par les Ossètes, qui l'ont gardé trois ans, après quoi il est venu en Russie. Le roi régnant en Iméréthi s'appelle Salosont plutôt quelques tribus appartenant à la nation nogaïe, qui descendent de ces derniers. Le dialecte turc qu'elles parlent diffère de celui des Kouniuk. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate**

(io7)^ mo/i; L'ancien Salomon dont il a souvent été question en Europe, est mort il y a quatorze ans. Il a eu pour successeur son neveu Mephé David ^ dont le successeur s'appelle aussi Salomon. La capitale est toujours Cotatîs, mais la couronne des Mephé, ou Rois, est conservée dans le couvent de Gelathi. La Mingrclie est gouvernée comme autrefois par un Erithavi. On me dit que le mingrélien n'est pas la même langue que le géorgien (i). Le père Lambertî écrit le contraire. Erithavi est un titre et non pas un nom de famille. Le 10 octobre. Paid Kaloustoi^, frère de mon liô&e^ a été k KLOubitchi; il me dit que les habitans se disent Frenki d'origine, mais que du reste ils sont mystérieux, et ne parlent pas volontiers de ce qui se passe chez eux. Cependant on peut y aller; les marchands y sont bien reçus, et les princes infortunés y trouvent un asile sûr pour eux et leurs richesses; aussi les Koubitchi ne sont jamais retenus ni faits esclaves par les autres habitans du Caucase. Leur principal commerce se fait à Gandja et Chouchi capitale du Karâbâ^h, où ils portent; des armes à feu qui sont très recherchées dans toute la Perse. Paul Kaloustov a vu des maisons de pierre sur lesquelles sont des figures (i) Le mingrélien est un dialecte grossier du géorgie^^i comme on peut s'en convaincre par le vocabulaire que j'ai donné dans le second volume de mon Voyage au Mont Caucast ( pag. 519 a 538 ), et par une collection de phrases en mingré^ lien et en ^^éorgien vulgaire^ insérées (dans le Nouveau Journal asiatique de 1819, vol. III^ pag 156 et suiv. Kl.

( «oS ) d'animaux et d'anciennes inscriptions. On lui a dit qu'un homme de l'ancienne religion avait longtemps vécu dans ces montagnes, sans vouloir embrasser le mahométisme, et que sa femme était morte depuis peu. Il est certain pourtant que le petit vocabulaire inséré dans le Dictionnaire cotH" paratif de Pallas (i) ne présente qu'un dialecte (i) Les mots comme étant de pas; ils sont du indiqués dans ce Focabulaire, comparatif la langue de Koubitchi, n'y appartiennent dialecte de Kaboutch , district des LesghiAvar. Le comte J. Potocki a parfaitement raison de dire que l'idiome des Koubitchi est un dialecte lesghi; il se rapprocie le plus de celui d Akoucha , comme on le verra par les mots suivans : Kouhitchi. Ahoucha. Barbe Moutsour. Moutsoul. Bas Karti. Bonnet Botte Kapa. Tchekma ( turc ). Kapa. Bouche Ceinture Moli, mougli. Iri. Myiouli. Chaud Boutsî. Botsarle. Chemise Kheva. Hoou'a. Cheval Artch. Ourtchi. Chien Koï. Khva. Ciel Zoub. Zob. Cou Kaf , kaou ,kou. Kav. Cunnus Koutma. Kouta. Dent Souda . Tsoulvé. Droite Kahib, lahib. Leel. Eau Épouse, femme Chin, tsun. Konoud. Chin. Khounonh Estomac Boulda. Feu Tsâ. Tsâ.

( I09 ) . Ainsi il est bien certain que les Koubitchi il Osso. Diblai.  
Outsou,Outsi Dàle. Darga, gahé. Kissil , lisil. Dourha. Kontsal. Sektan.  
Paltar. Bigonla. Nik. Beri. Nak. Kall. Talgan. Nem. Talkan. Nch. Massa.  
Matsa. Kanki, mirr. Kaiik. Zougoulda. Ghirik. Goutsilli. Doukkî.  
Olva,kliouli. Ouli. Leghé. Lai. Mouké. Mouké. Rats Tsoulha. Tiutanna.  
Donna. Touna. Doudech. Tonttech. Tag, tai. Moukoï. Kach. Tsé. Dzé. Dossi.  
Doutsi. Barghé, zouzi. Tchekma. Beri. Net , koutva. Moussa, ouochi.  
Moussa. Bek. Bek. Al. Al. Woutsi^ roursi. Doursi.

( i'o ) ne sont poîpt un peuple étranger au Caucase; mais il est possible que des Génois fugitifs ont porté dans la ville leur industrie et leur religion (i). Il y a une vingtaine d'années que les frères mi> raves de Sarepta ont envoyé deux frères à Koiibitchi, mais comme je ne Tai su que depuis moB départ de cette colonie, je n'ai pu avoir sur leur expédition que des notions incertaines. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a rapporté aucun fruit, et que le sénat de Koubitchi s'est débarrassé ^e^ deux voyageurs le plus vite qu'il a pu ; on leur a dit que les citoyens de cette ville ne s'adonnant qu'aux manufactures, et non point à l'agriculture, Vierge Woutsi, roursi. Doursi. X Sah. Tsa. 9 Kou , giva. Kou. 3 Reïerbek. A bal. 4 Auff. Oh val. 5 Ykou. Kouial. 6 Âkeleika. Oukeek'al. 7 Wereteika. Weral. 8 Werneikp. Ghehal. 9 OrsouRideiku. Ourtchemal. IO Wazdika. VVetsal. Kl. (i) Les Koubitchi sont connus dans tout le Caucase et éb Perse sous le nom de Dzereb-kerdn y Zereh-kerân ou Zeredkerân , qui en persan û^i^e faiseurs de cuirasses. Actuellement on les appelle aussi Zer-kerdn ou orfèvres -, la première mention de cette tribu se trouve chez Massoudiy auteur arabe de la première moitié du X\* siècle; il les appelle Dzereb-kerdn, Cette mention rend très douteuse l'origine européenne des Koubitchi.—Voyez mon Magasin asiatique^ vol. I\*'^, pag. a84. Ki.

( III ) n'avaient pas assez de pain pour en donner à des étrangers curieux. On m'a communiqué, après mon retour de ce voyage, une lettre écrite par M. Wigand, et datée de Sarepta le 5 mai 1805; elle contenait le récit du voyage de ces deux frères à Koubitchi. L'un d'eux, nommé Grabsch<sup>^</sup> qui parlait très bien le turc\*tatare, est déjà mort, mais son compagnon \ll.Gruhl vit encore. Us quittèrent Sarepta au mois le novembre 1781, et arrivèrent le 7 mars de 'ann<sup>^</sup>e suivante à Bérégoe, village situé sur la droite du Grand Bouam , où ils trouvèrent l'Ouzmeï-khan les ]&âtak, auquel ils étaient particulièrement ecommandés. Ce prince leur montra d'abord beaucoup de méfiance; mais s'étant convaincu |u'ils étaient venus sans aucune mauvaise intention, il les prit avec lui à sa résidence ordinaire lommée Bachli<sup>^</sup> les traita bien ,.et leur donna des guides pour les conduire à Koubitchi<sup>^</sup> chez son ijounak Mahhmoud. Celui-ci les reçut selon toutes es règles de Thospitalité caucasienne. Les frères, |ui étaient venus dans l'idée d'y trouver des anciens ompatriotes chrétiens, se convainquirent bientôt que les habitans de ce bourg étaient mahoméquins; ils firent cependant toutes les investigations paginables pour recueillir des renseignemens sur origine des Koubitchi , ainsi que sur leurs lois , sur langue et leurs livres. Ils visitèrent toutes les aai<sup>^</sup>QUS, et trouvèrent effectivement les ruines de trois églises. On voit sur la porte de Tune de ces lernières une inscription que ni les frères ni les

I 12 j habitans du bourg ne pouvaient lire; on n'y reconnaît que le nombre 1215, en chiffres arabes. Dans le voisinage de celle-ci est une autre église très haute, bâtie de belles pierres de taille, et ornée de beaucoup de ciselures. Elle est à présent divisée en cinq étages qui servent d'habitations. Il y a des pierres avec des inscriptions que personne ne pouvait déchiffrer. Les habitans de Roubitchi n'ont pas de vieux livres ni d'autres documens écrits. Ils se servent à présent des caractères arabes pour écrire le turc-tatare et leur propre langue. Ils ne pouvaient donner aucun renseignement satisfaisant sur leur propre origine; mais ils savaient encore qu'ils ont été chrétiens, il y a plus de trois cents ans. Ils ont alors adopté la loi de Mahomet, et ils remercient Dieu de les avoir conduits sur le véritable chemin du salut. Le bourg de Roubitchi est situé dans une vallée étroite, entourée de hautes montagnes, sur le versant méridional desquelles il est bâti. Il se compose d'environ 500 maisons qui se succèdent en terrasses, de sorte qu'il n'y a pas de rues. A quelque distance de la ville sont des métairies dans lesquelles il y a un grand nombre de moutons, dont la laine est employée aux tissus fabriqués par les femmes. Les hommes sont pour la plupart armuriers. Le bourg de Roubitchi dépend, sous un certain rapport, de VOuzmei-khan; mais ses habitans sont gouvernés par un conseil présidé par quatre chefs ou doyens, qu'on élit tous les ans. Les élections se font de manière que chaque père de famille a son tour dans le conseil.

( "3 ) Les frères quittèrent Koubitchi le 1\*7 mars, après un séjour de six jours, et retournèrent par Derbend, Chamakhi et Tiflis à Sarepta, où ils arrivèrent dans l'été de 1782. Il y a encore chez les Lesghi d'autres républiques industrielles dont la principale est Tchar^ qui fait beaucoup de soie et de vin. Les Lesghi s'appellent eux - mêmes Legghi^ et l'on ne saurait douter qu'ils ne soient les Sarmates Leghiens^ que Strabon place entre l'Albanie et l'Ibérie , c'est-à-dire précisément dans le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui. Le II octobre. J'ai eu la visite du fils du général Goritch (1), dont la femme était une princesse tcherkesse : le général n'étant pas prince , a été obligé de l'enlever. Le fils, enfant de cinq ans, montait déjà à cheval avec beaucoup de hardiesse. Le mentor de l'enfant est un jeune prince tcherkesse d'un air très prévenant; il vient d'Oren bourg, et il m'a appris que les Kirghiz avaient tué leur khan appelé Outchym khan, et qu'ils étaient très partagés sur l'élection de son successeur, qu'il y avait même un parti qui ne voulait pas de khan. Tous ces désordres pourraient être suivis d'incursions fâcheuses sur les frontières de la Russie. Autrefois les khans kirghiz avaient une garde composée de Troukhmènes, que les Kalmuks-Torgaut avaient amenés avec eux, lorsqu'ils ont quitté la Russie pour aller s'établir en Chine. Ensuite la ■ 1 (i) Le général Garùch était Tclierkesse ck naissance. Kl. II. 8

( ii4 ) Russie a repris ses Troukhmènes ^ et les khans priTés de leurs prétoriens n'ont plus été aussi maîtres chez eux. Ce prince tcherkesse et d'autres témoins dignes de foi m'ont confirmé ce que Ton a vu plus haut, sur la manière dont on fait le commerce avec les Kii^hiz. Je profitai de la visite du prince tcherkesse pour lui faire prononcer les mots de sa langue qui se trouvent dans le Vocabulaire comparatif de Pal^ las. J'ai remarqué qu'ils y sont écrits incorrectement. Mais il paraît qu'il est très difficile d'exprimer avec notre alphabet les sons de cet idiome, qui ressemble au gazouillement des oiseaux (i). Le 12 octobre. J'ai passé la soirée avec mes hôtes arméniens, qui m'ont donné un splendide goûter ,y et une conversation qui valait encore mieux. J'ai commencé à m'y initier dans la balance politique du Caucase, qui m'a paru embarrassée d'autant d'intérêts divers, qu'il y en a eu en Europe au traité de Westphalie. Cette politique caucasienne est encore plus versatile que la nôtre. On ne s'y reconnaît plus d'une année à l'autre. Des républiques qui étaient sous la protection gd'un prince font de nouvelles alliances; d'autres se rendent tout-à-fait indépendantes; des ligues se forment et se dissipent. Mais il n'en est pas moins vrai que tout cela est soumis à un véritable droit public ; et qu'il n'y manque que des \* (i) J'ai donné un Vocabulaire tcherkesse dans le Second volume de mon Foyage au MofU Caucase, Kx.

(ii5) Grotius et des Puffendorf pour mettre en œuvre d'aussi beaux matériaux. Il est arrivé des ambassadeurs de Chikh<sup>^</sup>Ali-<sup>^</sup> khan fils de Faih<sup>^</sup>Ali'khan<sup>^</sup> et souverain de Kouba , Derbend, et Chabran. Ce sera une occasion d'avoir des nouvelles de Perse. J'ai commencé à mettre sur le papier ma grande carte de la Scythie, pour l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote. Le 13 octobre. J'ai eu la visite d'un prêtre Géorgien qui quêta pour la réédification de son église que les Persans avaient brûlée. Après que j'eus donné ma rétribution<sup>^</sup> il a levé les mains au ciel et prié pour moi, ma famille et ma postérité. En priant il fondait en larmes, exhalait 9ie% voeux e« soupirs qui semblaient s<sup>^</sup>élancer du fond de son ame; enfin, toute cette action était si bien d'accord avec son air vénérable et patriarcal , que je puis dire n'avoir jamais rien vu de plus propre à inspirer une dévote confiance dans l'efficacité des prières. Ce vieux prêtre a été déjà en Russie sous l'impératrice Elisabeth à la suite du roi Héraclius. Le frère de mon hôte qui me fait l'honneur de me consulter sur sa santé, est venu d'un air très satisfait m'apporter un hibou de l'espèce que nous appelons duc. Il m'a dit que plusieurs Tatares avaient été guéris de maux pareils aux siehs<sup>^</sup> en mangeant la chair de cet oiseau, qui avait la propriété d'exciter abondamment la sueur, J'ai beaucoup encouragé mon patient à faire l'es<sup>^</sup> 8,

**The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate**

( "6) tai de ce spécifique, et comme il joint un peu d'hypocondrie à beaucoup d'obations , je ne serais pas surpris que Tiinagination mise en jeu lui procurât un soulagement momentané; d'au«tant qu'il me parle depuis long- temps de son bibou 9 et avec confiance. Le i4 octobre. Voici les nouvelles du Caucase que l'on a eues par les ambassadeurs du Chikh-jâli^ khan.'Le frère de ce prince est toujours retiré dans le Thabasserdn. Mais la république Sakaucha veut être médiatrice entre ces deux frères ennemis , aqx conditions que Cbikh-Ali-khan restera khan de Derbend , et que son frère Hassan\*khan aura la souveraineté de Kouba. Il y a environ un mois que le khan des jàifar^ s'étant allié avec la république de Tchar^ a voulu faire une incursion dans la province de Kakhétht; mais les Géorgiens Font repoussé avec perte , el ont enlevé mille buffles aux républicains de Tchar. En Perse Baba-khan Serclar (i) affecte la souve^ raine puissance, mais il a trouvé un rival redoutable dans la personne de Szadik-khan. Le i5 octobre. Enfin, j'ai vu un Koubitchi, i^pn pas à la vérité un habitant de la ville, mai» de l'un des huit villages qui sont autour, et dac^ lesquels on parle la même langue. J'ai donc un vocabulaire de cette langue, fait avec toute l'at\*» tention possible, et avec une peine infinie, mais (i) jLe roi ncriieUement régnant soi» le titre de F€»\$k»j4li ehâh. Kl..

**The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate**

("7) pourtaDl essentidlemeiit déSeciv^un ^ parce qiM la plupart des mots iLOubitchi ne peuvent être exprimé» par nos caractères; les uns ressemblent au olaquement des canards ^ d'autres au gazouillement des autres oiseaux. Il était impossible de les entendre sans rirç, et le Koubî- . tchi lui-même riait avec nous. Cet homme étaii aussi une curiosité digne d'examen. Son air esl franc ^ gai «t asraré , enfiii , très difTérent de Fair que j'ai vu à d'autres Caucasiens. Su<\*toÉrtil répondait avec une précision remarquable. Son nom est Mussa ben Ahmed^ celui de son village SoiUerkalla. Les autres "sxWdi^Qs sont Houmoukalla ^ Isztoulla^ KhodetsaUa^ Rownoukalla^ Ourvalla^ Seralla^ Nakh^ kattuy tous ces villages n'ont aucun maître, ne paient rien à personne , ne dépendent point les uns des autres , ne font jamais la guerre , et n'ont aucune sorte de gouvernement. Seulement, leurmollah juge les procès qu'ils ont entre eux. J'a-^ . jouterai encore au portrait de mon Koubitchi, qu'il était d'une belle figure, et qu'il avait un extrême plaisir à se regarder au miroir. Ce soir, mon patient s'est déterminé à faire usage de sa panacée universelle , c'est-à-dire à . mettre son hibou en daube. J'ai eu la curiosité d'eu manger une cuisse. La chair de cet oiseau est plutôt blanche que noire , fort grasse et m'a paru, d'un bon goût. Le 16 octobre. Mon hôte m'a amené un homme àKouJbdan (i).Ce peuple est soumis au Chamkhal,^ •(}) Koi/Ufrlan^ovi Goi^bdene^t un petit . district situé sur ii«l^.

**The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate**

(.18) habite dans quatre villages, et parle un dialecte de l'Akoucha. Le pauvre hibou n'a été qu'une inutile victime des préjugés populaires. I^ chair n'est point sudorifique et n'a sans doute aucune propriété médicinale. bras supérieur du TorAali-ozen. AvL sud , il est limitrophe avec Akoucha. Sa population se compose d'environ 3000 famille» de Roumuk qui ont souvent eu des guerres sanglantes avec cette république lesghienne. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate**

>%..%

<^<n>%/%/^>>/m/^C'>>^4^%%. 'V^%, '%^%>>/<t%. ^'^>>'<<^%/>.-^%>>\*-  
^^^^\*!\_^^\*!\*^\*^^\*^^\*\*!\*^^\*!^'^\*! CHAPITRE IX. Suite du séjour a  
Kizliar, Carte de la Scythie , suivant Hérodote. — Excursion à Artchouk.  
— Prince Kaïtoukto. — ^Le fils de Mourtas-Ali et son mentor Balkar,  
Obykhy et autres peuples du Caucase. — 5asses ou cérémonies funèbres  
des Koumuk. — Tchetchentses et Ingouches. — Leurs mœurs et religion.  
— Touchi. --\* Pastoukagy gentilhomme d'Endery. — Nouvelles politiques  
du Caucase et de la Géorgie Tribus turcomanes qui ha.bitent la partie  
méridionale de ce dernier pays. Le 23 octobre. Depuis le i6 octobre j'ai été  
entièrement absorbé dans ma carte d'Hérodote. Un an et demi je Fai portée  
dans mon cerveau , comme Jupiter portait Minerve^, et enfin elle est sortie  
plus éi^i\* defUe que- je n'avais osé espérer. Toutes les distance» et les  
limites répondent non seulement les unes aux autres , mais encore à la  
marche de Darius et à la route des caravanes du Borysthène. Enfin, tout le  
quatrième livre d'Hérodote se trouve sur ma carte en grec et en français, et  
chaque contrée y est chargée du passage qui explique sa véritable position.  
Comme je suis fort las de me foire imprimer et graver, je me contenterai  
d@

( ^ao ) multiplier les copies de mon travail , seulement pour qu'il ne soit pas entièrement perdu. Le 24 octobre. J'ai suivi le général Kisseletf à Arlchouk^ qui est un poste de Cosaques de ce côté-ci du Terek. Puis nous passâmes le Terek pour voir des haras que Ton avait amenés de l'autre côté. Là , j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec le prince Kaïtoukho^ qui s'y est rendu avec une suite nombreuse, que Ton ne pouvait cependant pas appeler une troupe dorée. Kaïtoukho est le plus ancien prince de la branche qui règne à Aksai^ et doit succéder à ce titre, parce que les souverainetés koumukes sont des seignories ^\o\l comme la place de grand sultan des Turcs. Kaïtoukho est: un homme qui sous un air sombre et sévère cache, dit-on, une ame sensible, et une singulière aversion pour le brigandage. Je dis singulière, parce que tous les autres princes du Caucase, de quelque race qu'ils soient, y mettent toute leur gloire. Mais Kaïtoukho est une espèce de philosophe, qui se fait gloire de ne rien posséder que le cœur de ses sujets. On m'a assuré que son Louvre, aussi nu que le tonneau de Diogène, ne renfermait aucune espèce de meubles. Une autre singularité, vu le pays, c'est que ce prince n'est pas marié. Peu après nous vîmes arriver un autre prince 1 fils de MourtaS'ALL Celui-ci n'avait que cinq ans^ et montait pourtant un assez grand cheval. Ses petits pieds n'atteignaient pas le bout de la selle, mais cette selle avait par devant et par derrière des.

( •»» ) ien bois, jointes l'une à l'autre jKir des I^agaettes ttachées à leurs extrémités supérieures par des ourroics. Ces espèces de garde-fous passaient sous 3S aisselles de Tenfant, qui ainsi emboîté ne risquait ►as de tomber. De plus, il avait à côté de lui un 3une Nogaï aussi à cheval, et qui ne le quittait »as d'un pas. CeNogaï était son gouverneur et l'ét^vait chez lui, car les jeunes princes de Caucase le sontjamais élevés chez leurs parens ; en revanche ien de plus sacré que les obligations réciproques ntre les parens et le mentor, le mentor et l'élève. Lles constituent ici la plus saine partie de la moale, gâtée cependant par le goût pour le bt'iganlage. On m'a assuré que le premier usage que le eune Télémaque fasse des leçons de son Mentor, :st de s'enfuir de chez lui après l'avoir volé, ce qui :omble de joie toute la famille. Si le mentor surît à son élève, il hérite du mobilier et des chevaux, nais il est assujetti à se couper la moitié de chaque )reille; on coupe aussi les oreilles au cheval favori lu défunt et personne ne l'achète, sur quoi je crois^^^ ievoîr citer un passage de Plutarque dans sa consolation à Apollonius : « Il y a d'autres barbares, « (dit cet auteur), qui se coupent quelque partie t de leur corps, comme le nez ou les oreilles, et K se déchirent le reste de leur corps, pensant faire K par là grand plaisir au défunt. » Ije 25 octobre. J'ai eu la visite du prince' MohanedGherai Bekeifilch^ qui m'a donné sur le Cauase des détails que je n'ai pas trouvés ailleurs, •t que je veux mettre par écrit dans la crainte l^ les perdre.

**The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate**

( lia ) Les Balkat habitants de hautes iriootagtiéâ, âudela de la Kabarda , parlent turc et sont païens. Les Obfkhy (i) à Test des Balkar sont un peuple différent des Tcherkesses et des Aba^es; ib sont aussi païens. Tjes Tchetchentses , les Ingouch et tes KaraboU-\* lak^ sont les branches d'un seul et même peuple ^ qui se donne à lui-mémé le nom de Misdjeghi; les premiers sont mahométans, les deux autres! £k>nt païens. Ce que je savais déjà. Les princes Koumuk sont tous de la même fa

( »>a ; leache^eui, les sourcils et lescils, puisdes'eQteprer toutes viTes. Pour cela on les mettait dans une fosse perpendiculaire, la tête couverte d'un pot troué. Dans cet état on leur donnait à manger; mais comme elles étaient obligées dy rester plusieurs semaines, la plupart en mouraient. Aujourd'hui en^ core toutes les femmes de la famille s'assemblent tous les jours pendant dix semaines, se mettent nues jusqu'à la ceinture, et se déchirent le corps avec leurs ongles. Cette cérémonie a eu lieu à Kizliar depuis que j'y suis, à la mort d'une jeune princesse, fille du prince i/ui/, dont il a été question ci-dessus. Le a6 octobre. Il est arrivé des Tchetchentses pour édbanger un otage; ils. m'ont dit qu'ils enten^ daient les dialectes des Ingouch et des Karaboulak, maia que ces peuples avaient une religion différente et qu'ils adoraient des rochers. Paul Kalonstov m'a conté que pendant qu'il était aux eaux dEndery^ un Ingouch y avait amené une jeune fille de son pays dans le dessein de la vendre. Un juif, qui se trouvait aux eaux , s'en accomoda pour la valeur de deux cent quarante roubles en étoffes de Perse. Comme le vendeur et l'acheteur étaient allés voir les étoffes, la jeune fille dit à quelques Tchetchentses qui se trouvaient là : «Sachez que je suis une malheureuse orpheline « que chacun peut offenser impunément; l'homme « qui m'a conduite ici avait promis de m'épouser ; « au lieu de tenir sa parole, il me vend pour avoir « des habits qu'il ne portera jamais» » Ensuite elld

**The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate**

( »=»4 ) alla au jardin et se pendit à un arbre. Depuis longtemps je sais que l'on n'a que difficilement désenclaves Ingouches, parce que beaucoup se tueet plutôt que de se rendre. Les nouvelles du Caucase sont que le kfaifi des Avar se trouve à Tchar, à la tête d'un corps de quatre mille hommes , et qu'il veut pénétrer en Géorgie; mais les Géorgiens sont sur leuyl gardes , et s'apprentent à repousser tes attaque»de ce fâcheux potentat. Il a neigé tout le jour, bien que les arbres soieflt encore verts, à l'exception des peupliers. Ce temp nous vient des montagnes. Le \*À'^.Ourousy député tchetchentse^m'a fait l'honneur de siéger longuenient chez moi, à botre moo eau-de-vie, et me raconter ce qui se passe diei ses voisins, les Ingouch et les Karaboulak. Va appellent lerda leurs rochers sacrés, et ils leur font des sacrifices somptueux^ particulièrement aux funérailles. Dans ces occa8ions4à, les parens du mort vont demander des moutons à ceux qui en ont, et personne ne refuse. On va les ofiùrir au défunt, qui est dans s» maison, bien assisy bieo habillé, et tenant une pipe à la main. Le défunt accepte toujours; alors on lui demande ce qu'oD doit faire de tant de moutons, et comme il ne té^ pond rien , on les égorge et on les mange en codh mun. Mais il n'y a ni prêtre ni sacrificateur, lies Ingouch ont aussi des petits fétiches d'argeot^ qui n'ont aucune forme déterminée. On les 0p« pelle 2'sououmj et l'on s'adresse à eox pour aTOir

**The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate**

( ' ^ S ) de la pluie, des onfaos et autres faveurs du ciel. Pour pom propre les Ingouch prennent ceux des aniinaux , en sorte que Tun s'appelle bœuf, un autre cochon, chien, etc., Les noms des femmes sont bien plus extraordinaires, et Ourous ne les expliquait qu'avec une sorte de pudeur. Les noms sont par exemple : Asie-wakhara , (celle qui monte un veau j, Djali^wakham {ceWe dont la monture est un chien ). Cependant les gens qui affectent de la supériorité sur leurs concitoyens prennent les noms A^Za^ur^ lotachy et autres semblables, qui sont généralement en usage dans les montagnes. Voilà à peu près tout, ce que m'a dit Ourous. Il y a dans ce moment à Kiziiar plusieurs Ingouch auxquels j'aurajis pu faire les mêmes questions. Mais ces peuples répondent rarement juste aux questions qu'on leur fait sur leur propre nation, et [ ' aiiÉieDx^iooé consulter un étranger. D'ailleurs^ |e m'en, informerai plus amplement à Mozdok, où U y ,a un arphqvéque qui envoie des missions dao^ toul. le Caucase. Le a8 pctobre^, Le Tchetchentse Ourous prend toujours plu«i4^plaijsirà mon eau^le-vie, et moi à .sa conversation, nou3 avons passé la matinée enaeinble \$ et i^oici une partie des choses qu'il m'a di^es eq présence de Paul Kalou&toV qui parle le tçbetcheixtse et connaît parfaitement les Ingouch^ La religion de^ Ingouch a été autrefois celle de tauf les Misdjeghi, et il y a encore chez les Tchetcbentsesdes/eri/is, oi^ rochers, qu'ils ont auti^foia adorés, et dont ils n'ont abandonné le culte que

( .^6 ) ^ pour embrasser le mahométisme. Cependant les Tchetchentses n'appellent pas Dieu JUah^ mais Daa y on Daal^ et ce nom, qui ne leur est pas venu du mahométisme , ne semble pas non plus venir de l'ancienne religion, car les Ingouch qui Pont ôdn- fl servée, bien loin de reconnaître Daal, le maudiateDt . ; et ne croient qu'en leurs rochers et leurs fëUciiM||. Aujourd'hui lorsqu'un Ingouch doit à un IkHfjlt tchentse, et qu'il ne peut pas ou ne veât fHÏli , payer, le Tchetchentse va trouver le ioiuMk^hkt ou ami ) qu'il, a chez les Ingouch et lui dit; «iJn (( tel de ta nation me doit tant, iais-môî ptjvr, « car j'ai amené un chien et je le tuerai sur^iBS « morts de ta famille . » — Cette menacé futtrdi^ bler l'Ingoucfa qui s'emploie aussitôt poiilKfc créancier. "["" Si le débiteur nie la dette, on l'oblige au MN ment dont voici la forme. On mêle en«emUe des os et de la fiente de chiens, et l'on porte ceniélaDge. devant le lerda ou rocher divin. Puis 4es dèos ' parties s'y rendent et le débiteur dit à haute voix^ -^ « Si je ne dis pas la vérité, je consens à ce que les « morts. de ma famille portent sur leurs épaules les morts de la famille d'un tel, et cela dans ce (( chemin-ci, après que la pluie aura tombé et lorsa que le soleil luira par-là-dessus. » — Cette cérémonie a lieu pour les voleurs et les receleurs plus souvent que pour les débiteurs, vu que les Ingouch volent leurs voisins plus souvent qu'ils ne leur empruntent. Mais le commerce occasionne pourtant des crédits.

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

Potvckin. laS.



( 1^7 ) Cependant voici quelque chose de plus extraordinaire. Si un Ingouch perd son -fils, un autre qui aura perdu sa fille, vient chez lui et lui dit: a Ton (( fils peut avoir besoin d'une femme dans Tautre « monde; je lui accorde ma fille, donne-moi tant (( de vaches pour le kaljm» et Tonne refuse jamais. Le kalym est, comme on sait, chez les musulmans la dot que Vépoux doit donner à son beau-père. Les Tchetchentses ne donnent guère plus de dix vaches, mais les Ingouch en donnent jusqu'à trente. Ils ont jusqu'à cinq femmes ; après la mort du père, ^t% fils les épousent toutes, à l'exception de leur mère, qu'un autre frère peut épouser. Les Tchetchentses leur reprochent souvent cette coutume infâme. Mais les Ingouch répondent: « Mon père «a couché avec ma mère, je puis bien coucher avec sa femme. » Je rapporte les propres paroles d'Ourous, sans prétendre soutenir la force de ce syllogisme. Les Ingouch ne peuvent se lasser d'admirer l'u\* sage de l'écriture, et ta regardent comme un mi-< racle perpétuel que le christianisme et le mahomé\* tisme opèrent en faveur de leurs sectateurs. Kalous-» tov me Fjavait déjà dit avant Ourous, mais voici un fait que m'a conté ce dernier, et qui prouve que les Ingouch .sont encore attachés à leur religion , bien C|ae quelques uns soient musulmans en secret. Deux frères de cette nation ayant été vendus en Turquie , avaient embrassé la religion ipusulnurne, avaient été à la Mecque, et enfin, devenus libres, par je ne sais quelles circonstances, ils étaient

( 128 ) reTeiius dans leur pays. Leur mère était encore vivante, ils n'eurent pas de peine à la convertir à la foi de Mahomet. Puis, poussés d'un saint zèle, ils prêchèrent publiquement contre le culte des rochers. Mais les Ingouch s'assemblèrent et leur dirent : « Vous nous enseignez une loi que vous avez apprise pendant que vous étiez esclaves. ( Nous n'en voulons point. Sortez de notre pays, « et n'y revenez jamais ». — Les deux frères allèrent s'établir chez les Tchetchentses, où ils sont encore. Voilà , autant que je me le rappelle, tout ce que j'ai pu recueillir dans la conversation d'Ourous. A quoi il faut ajouter plus de cent mots du dialecte tchetchentse que j'ai écrits du mieux que j'ai pu. Il s'y trouve un grand nombre de monosyllabes, qui ont à peu près les mêmes sons, et sont d'autant plus difficiles à différencier, qu'on les prononce avec une certaine secousse dans la voix et l'haleine, qui semble rendre les monosyllabes encore plus brefs, (i) Ourous connaît les Touchi, qui habitent le revers des mêmes montagnes du côté de la Géorgie , mais il les appelle Batsikh, Il dit qu'ils parlent géorgien , ce que je savais déjà. Le 10 octobre. Enfin j'ai pu former un jugement définitif sur les langues : sur lesquels règne l'obscurité ( I ) On trouve dans mon Voyage au Mont Caucase ( vol. II, pag. 356, 376) un vocabulaire tchetchentse ^ ingouche et touchi. Rr.

( ' 1 Les Khaïtak blancs^ habitans des bords de la mer, parlent un certain dialecte turc , que Ton appelle communément Turki; ce qui prouve leur descendance des Turcs Seldjoukides. Les Khaïfak noirs, {Kara Khaïtak) ^ ou montagnards, sont apparemment des Lesghi ou apparentes aux Lesghi, comme les Akoucha; car Gærber^ qui les a vus, dit qu'on trouve assez de mots lesghi dans leur langue, d'où je conclus qu'il n'y a plus dans le Daghestan aucun peuple venu des Albaniens. Ce qu'il était important de savoir, pour ne pas se donner de peines inutiles. Aujourd'hui les Khaïtak noirs souX. devenus plus sauvages que jamais, et ne font avec leur souverain TOuzmeï que des trêves, à l'expiration desquelles ils le pillent de préférence à tout autre. De son côté l'Ouzmeï est bien digne d'avoir de pareils sujets. Il n'y a pas quatre ans qu'il a fait assassiner un riche marchand d'Astrakhan appelé rcAwwée, qui, venant de Sal li a n, traversait ses états revenant par terre. Le père de ^l'Ouzmeï régnant est celui qui a retenu dans les fers le pauvre professeur Gmelin^ 9^^ y ^^t mort. Enfin ces Ouzmeï sont de père en fils les plus insignes brigands du Caucase, et l'on ne parle qu'en tremblant de voyager chez eux. L'Ouzmeï avait aussi retenu les deux frères moraves envoyés à Koubitchi, mais on a réussi à les avoir. Le 30 octobre. J'ai eu la visite d'un nommé Paj/OM^aï" , gentilhomme à'Endérj-j de la famille de Koukai qui fraie avec les princes; c'est un " 9

( -30) homme fort considéré dans son pays . Il m'a offert ses services d'un air qui voulait dire que ce n'était pas peu de chose, et effectivement l'on m'a assuré qu'avec lui je puis aller partout. Mais mon intention pour le moment n'est pas de pénétrer dans l'intérieur des montagnes. Le 1<sup>er</sup> novembre. J'ai vu un Arménien qui arrive de Tcharj où il a vu l'armée des Avar; il dit qu'ils tiennent bonne discipline. Mais les nouvelles qu'il apporte d'Arménie sont des plus tristes. Djaça<sup>^</sup> khan de Gandja , étant rentré dans cette ville, a fait crever les yeux et couper les mains à beaucoup d'habitans, qu'il accusait d'avoir favorisé les Russes. Ce Djavat-khan doit avoir engagé Aga Mohamed-khan à faire l'incursion en Géorgie. Le même homme dit que le Khamoutaï, c'est-à dire SourkhaUkhan des Kazi-Kournuk est allé à Derbend pour voir Chikh-AH'-khan son ancien ami. Ce Sourkhaï-khan est le même qui , a l'instigation de Chikh-Ali-khan, a fait la guerre aux Russes; il a entièrement massacré un bataillon de chasseurs. Son pays est inabordable ainsi que celui du khan des Avar. Ces deux souverains sont les seuls qu'il y ait chez les Lesghi. Les autres peuplades sont libres ou dépendantes des princes du Daghestan. Le 5 novembre. Un voyageur qui arrive de Tiflîs m'a dit que les Avar enlèvent du monde et du bétail à trois verst de cette ville; la cause de cette guerre est que le roi avait suspendu depuis quelques années le paiement d'un subside qu'il donnait auparavant au khan des Avar. Les politiques du

( '31 ) Caucase prétendent que le royaume de Géorgie ne peut exister longtenops , à moins qu'il n'ait recours à la protection des Turcs, remède qui est peut-être pire que le mal. On prétend que quelques princes de la maison régnante penchent fort à embrasser le musulmanisme. L'un d'eux vient de s'emparer de la ville d'Érivan , où il peut fonder une dynastie nouvelle. Il a été aidé dans cette conquête par les Tatares Bortchalo qui habitent la province de Somkhéthi (i) dans la Géorgie méridionale. Ges Tatares parlent un dialecte turc parti(i) La partie méridionale de la Géorgie comprise entre la droite du Kour et les rivières Ktsia et Ahhistafa , porte le nom géorgieu de Somkhéthi^ Tarménienne , parce qu'elle était originairementbabitée par des Somakhiou Arméniens. Actuellement celte province est principalement occupée par des Ttfrcomans, on, comme ils s'appellent eux-mêmes, Terekame/i; ils y furent établis par Tahoub-begh y de la dynastie des Turcomans du Mouton-BlanCy lequel régna en Perse de 1 479 jusqu'en 1490. Le Ktsia prend son origine dans la montagne de Kitchik-kara qui sépare le district de Thrialéthi du Djavakéthi ; il est nommé ien arinénien NàAhatir, c'est-à-dire la première sortie, parce qu'il faisait autrefois la frontière de la Géorgie. Son principal affluent de droite est le Tebète ou Bortchalo , qui anciennement fut appelé Berdoudji ou Bedroudji par les Géorgiens. Après sa réunion avec le Tebète , le Ktsia reçoit le nom turc de Stassan-sou, Les habitans turcomans du Somkhéthi sont nomades; ils vivent de leurs troupeaux et de l'agriculture; en été ils séjournent dans des villages stables , mais en hiver ils vivent sous des tentes ou dans des cabanes souterraines dont ils peuvent changer l'eiQplacement à leur gré. Ils ont de beaux Jardins fruitiers et des petits champs ensemencés de froment, mais principalement de riz; leur religion est la mahométane d'après la secte des Sounni. 9

( i3^ ) culier, et se donnent à eux-mêmes ou on leur donne le nom de Kazakh. Une partie d'entre eux a un Les Turcomans de la Géorgie n'ont, comme on voit, quitté qu'en partie la vie nomade de leurs ancêtres; ils en ont encore conservé quelques unes de ses habitudes. Dès le mois de mai ils se mettent en route avec leurs femmes, leurs enfants et leurs nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, quittent leur kichlag ^ ou habitation d'hiver, et se rendent dans Xeyaïalag^ ou celle d'été, dans les hautes montagnes du Somkhéthi. Ils y restent campés jusqu'à la fin de septembre. Pendant l'hiver ces Turcomans s'occupent de la fabrication des tapis, dont ils ont porté l'art à un grand degré de perfection, et qui forment un article de commerce considérable. Cette industrie est pour eux d'autant plus avantageuse qu'ils n'ont pas besoin de recourir à l'étranger pour la créer, leurs troupeaux \* fournissent la laine et les plantes du pays leur suffisent pour obtenir les couleurs les plus solides et les plus brillantes. La plus grande partie de \< province Somkhéthi appartenait, avant l'occupation russe de la Géorgie, à la famille des princes Kaplan chwili ou OrbéUanov\ La population turcomane y est trois fois plus grande que l'Arménienne; cette province se compose des districts suivans : 1° Tachiriy habité par des Arméniens, et par un nombre moins considérable de Turcomans; dans les hautes montagnes de Painbaki, sur le Poladourl , affluent de la droite du Machaveri; ce canton contient les villages Ahli-tach y Ourouty Aïdarbegy Doulbandelou y Baloukaïa^ où il y a des mines de cuivre, Telou et Mishkana^ également avec des mines de cuivre. Ces villages appartenait autrefois au domaine du roi de la Géorgie; à l'ouest de ce district, et dans le territoire turc, est le grand lac Palkatsio, a° Kaïkouliy habité par des Arméniens, district situé sur la partie supérieure du Machaveri, affluent de la droite du Ktsia; \ Arpa-tchdi ^ ou la rivière d'orge, le sépare à\* Aïrownh ou du pachalik de Kars.

**The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate**

( .33 ) prince qui s'appelle Ali Suhluui. J'ai cimenté mon amitié avec Pastoukaï en lui offrant un présent 3\*» BortchalOy sur le Tebète inférieur^ jusqu'à la droite du Kisia et jusqu'à Tembouchure de cette rivière dans le Kour. La plupart de ses habitants sont Turcomans; le nombre des Arméniens y est peu considérable; les premiers occupent, à l'est du Tebète, les villages Bos-aoul^ Akhchasle y Karahassarif Tèkele^ jikhmemmeté , Katchagan , Oulachté, Lalalou et la forteresse Akhtcha-kalah , bâtie par le roi de Perse Yakoub-begh. A l'est du Tebète sont les villages turcomans Arablé y Saraly et MamcùL-Kirikhly, Les Arméniens occupent Chnoghiy Tàjrèghi ^ Sadakhle ou Sangana, le village le plus occidental du district, établi en 1771 par des habitants à'Akhtchakalah; deux tiers des habitants sont Turcomans, les autres Arméniens; Terkouen sur le Tebète , Cham-aly^ Kdiagodj-aly et SakaL 4\*\* Pamhaxhi^ ou Bampek, occupe le pays sur le Tebète supérieur et les hautes montagnes appelées montagnes de Pambakhi^ et nommées par les Arméniens Abaran ou plutôt Amaran^ c'est-à-^Te séjour d'été f nom qui correspond au turc yaïlak; les habitants sont Turcomans, mêlés de quelques Arméniens; le Tebète y porte le nom de Pambakhi; la capitale est Lori, sur la rivière du même nom ; celle-ci est aussi appelée DjalarogL D'autres villages au nord de la rivière Pambakhi soDt : Ghegheraniy Akh-boulak et Ardjout. S^Kazakhi, district sur la droite du iCour et sur VIndja, au sud de Bortchalo ; on y compte environ 6,000 familles , dont deux tiers sont Turcomans et le troisième Arméniens ; le chef-lieu et U résidence ordinaire du prince de Kazakhi , qui porte le titre à^Fekil A madage, est le village de Chikhaïo; il est situé sur la droite de l'Indja, au dessus de son embouchure dans le Kour ; Cest le premier village kazakhi sur ce fleuve , il y a une mosquée. Karakhrkazaman est le dernier village kazakhi sur le K.our. Sur rindja se trouvent encore SahaleHo, KazakheU^

**The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate**

( '34) qu'il n'a pourtant accepté qu'avec peine, contre Fordinaire des Caucasiens. Pekalo, Piroulou, Karalaret Poiño; Khatpalo ainsi que lessuivans sont sur Takhistafa, Khilkhina^ Kara-hassanlo ^ Takkkazaman^ Dikbosto ou Khanloukhur^ Kara -kdinfy^ DjapharloUy Ousoum^tala^ habité par des Arméniens; sur la même rivière mais plus haut: Saldakk, Djatabaghi ^ Atchatehous ^ Karagaîa en arménien SefkarOy près d'une source dans les montagnes; le village arménien Kilkakhi sur la rivière Dft^assiy puis Kounéna , près de Kouipi , sur le Jkhiy qui coule vers TAJchistafa; sur le Djogassi sont encore les villages turcomans Gavasanoy Ourkmasio^ Demourtchoular^ Tack-salahlou et Dalakliou, 6^ Temirché'hassanle ou Demowrtchassaliy nommé aussi Temirché-jressaoulé y est un petit district sur la droite du Konr et près de Tembouchure de l\*Alghéte ouKhrami; ses habitans sont Turcomans; ils vivaient autrefois dans la plaine de Ka-^ raîa comprise entre le Kour et le Yori, où ils s'occupaient de la culture du riz. Ils en furent chassés par Nadir-chah; leurs villages sont: Kosaloy Kapanaktchi^ Kech-aly-y Ilimasha^ Naszarlou et Sarvani^ vis-à-vis de Kosalo. 7^ Baidari, district turcoman sur les bords du Ktsia et de VAlghéte, au dessus du précédent. Kl.

( «35 ) ■%.'%j'^^j^/^'%'^^t%'/^%'^^^%'/%/^%'/%/^^^  
 ^^^%'m^%'^^>^m^/%f^%'/^>^m/m/^%'ot%'/%,\*^/^%'mf^%'/%/^%'/%/^^^  
 /^^%'i<<%' CHAPITRE X . Fojrage de KizUar à Mozdok. dbaîne du  
 Caucase. — Chedriusk. — Visite chez le prince Kootchîuk à BragouQ. —  
 Mollah à harbe pointue. — Communication que les familles des princes  
 caucasiens entretiennent avec les beys d'Egypte. — Le général de Medem.  
 — Manière de laquelle les Tchetchentses font des prisonniers sur le  
 territoire russe. — Kalinova. — Cosaques grébenskie. — Naour. — Le  
 général Saveliev. — Visite chez le prince Ali-begh, dans la petite Kabardah.  
 — ^Panthères tuées au nord du Caucase. — Feu de Saint-Elme. —  
 Bourgooussan, ruines d'une ville dans le step. — Galougai. — Arrivée à  
 Mozdok. Aujourd'hui le 8 novembre , j'ai aperçu pour la première fois les  
 sommets du Caucase inhospitalier , et les vers d'Horace m'ont rappelé avec  
 amourpropre que j'avais autrefois parcouru les steps brûlans de l'Afrique.  
 Dix-neuf ans se sont écoulés depuis ce premier voyage. Ce temps est loin  
 de moi. Mais les mêmes motifs me guident et me soutiennent. Les gens  
 passionnés pour l'étude sont tous un peu comme le géomètre de Syracuse,  
 qu'un soldat de Metellus a pu tuer et non distraire. Je bénis même l'heureuse  
 abstraction qui me donne des plaisirs isolés et paisibles , au milieu de  
 l'affreux

( ^3G) chaos où notre siècle est plongé. Que de choses depuis dix-neuf ans! — des empires renversés 1 — des royaumes séparés! — d'autres rejoints, d'autres qui chancellent encore! On croit voir les Rochersdes Symplégades<sup>(^i)(\i\</sup>, s'entre-heurtant avec un bruit épouvantable, écrasaient les oiseaux attirés dans leurs tourbillons. Heureux de n'être pas un de\* écrasés, je vais passer mon hiver bien tranquillement au pied de ce mont fameux , antique berceau des origines que je recherche; — plus heureux si j'y pouvais ignorer les choses du monde actuel, mais aujourd'hui Tantre le plus sauvage n'est point à l'abri des nouvelles du temps, et les bruit» des gazettes font une fois la semaine retentir les échos du Caucase, aussi bien que ceux des Alpes et des Pyrénées. Le 9 novembre à Chedrinsk, (i) Les Symplégades ou Cyanées étaient deux petites îles ou deux groupes de rochers, à Tentrée du Pont-Euxin, où les eaux étaient resserrées dans un espace étroit de vingt stades. Comme les vaisseaux étaient entraînés avec une vitesse extraordinaire dans ce canal , les anciens crurent d'abord que ces rochers s'écartaient et se rapprochaient, ce qui leur vaïut le nom de Symplégades ou Syndromades, Par l:a suite oq reconnut la vérité; alors s'établit la tradition fabuleuse suivant laquelle CCS rochers avaient la complaisance de rester immobiles pour toujours depuis qu'un vaisseau les avait traversés ; ce qui était arrivé au vaisseau Argo.

k^oWoTiwXsj Argonautique ^ liv. II, 3 18, 55i, 608, — Pomponius Mêla, Géographie ^ liv. II, chap. 7, — Strabon. GfOgraphie^ liv. III, pag. i49; VII, p. 319, — Homère, Odysséey Kv. li, 73. Kx.

( '37) 3Vi contemplé les sommets sourcilleux du rempart de Gog. Puis j'ai évoqué les ombres de Bochart et deHuet, et j'ai fait mon entrée élans l'érudition hébraïque par un commentaire su^ le chapitre trente-huitième d'Ezéchiel, très important pour l'histoire des Scythes. Demain je nagerai sur le Terek pour aller voir le prince Koutchiuks^onsenîxn de Bragoun. Le lo novembre. Je partis à cheval accompagné de trente Cosaques et me rendis sur les bords du Terek dont le passage me prit un temps assez considérable. Arrivés sur l'autre rive, nous y trouvâmes le prince Solam , fils du prince Koutchiuk. Au bout d'une demi-heure de galop, nous arrivâmes à sa résidence de Bragoun , qui est un grand et beau village situé sur la Soundja. Koutchiuk m'attendait à la porte d'un pavillon, bâti en dehors de la porte de sa cour. Il m'embrassa avec beaucoup d'aitiabilité, et me fit entrer dans l'intérieur du pavillon , où je trouvai un petit feu de cheminée des plus confortables. On me fit asseoir sur des carreaux auprès du feu, et Koutchiuk lui-même se plaça dans un vaste fauteuil, qui avait assez la forme et l'apparence d'un trône, au travail près qui n'était qu'une charpente des plus grossières. Un canapé de même façon était couvert d'un tapis qui lui donnait un peu l'air d'un meuble. Après les compliments d'usage on couvrit la table, c'est-à-dire qu'on apporta un plateau circulaire de laiton, dont on garnit le bord d'une corniche de petits pains carrés, surmontés chacun d'une côte

( «38 ) Icttc de mouton ; dans l'intérieur étaient divers rôtis, et au centre un grand plat de pilau. Nous iimes honneur à la superbe ordonnance de ce repas, mais Koutchiuk ne se mit point à table et s'assit sur le canapé. Sur ces entrefaites arrivèrent le kadi et le mollah, on se rangea pour eux , et ils prirent place auprès du prince. Le mollah se distinguait par une bande de toile qui entourait son bonnet , et par une barbe pointue qui lui descendait jusques à la ceinture. La pointe de cette barbe se relevait d'une façon singulière, et le mollah avait les yeux toujours fixés sur cette pointe, sans daigner regarder personne, ni répondre autrement que par des monosyllabes. Je devinai aisément que tant d'orgueil et d'hypocrisie ne pouvait avoir sa source que dans un pèlerinage de la Mecque, voyage qui est ici assez rare. Effectivement le mollah y avait été par l'Égypte, Ce sujet de conversation prit un peu , mais il ne dura point, et le maussade personnage se remit à contempler le bout de sa barbe. Cependant Koutchiuk reprit ce discours, et montra qu'il connaissait très bien Mourad, Ibrahim<sup>^</sup> et tous les autres beys de l'Égypte; ce qui prouve que les Mamelucks conservent toujours quelques relations avec leur mère-patrie. Ensuite on parla des familles du Caucase. Koutchiuk me dit sur la sienne ce que l'on a déjà vu ci-dessus; savoir, qu'elle venait des khans de Crimée. Il ajouta avec une sorte de suffisance qu'il n'avait point de parens dans le Caucase , à l'exception du khan des Avar

( 139 ) qui était son allié et son ami. Il me montra même<sup>^</sup> de la fêhêtre, les montagnes des Avar, qui semblent si près, que l'eau en vient à la bouche pour y aller, et il n'y a véritablement de difficulté que pour le retour. La conversation se faisait en turc, que mes interprètes ne comprenaient pas. Mais la connaissance de cette langue entre ici dans l'éducation des princes. La visite fut prolongée assez avant dans la soirée, et nous nous sommes quittés fort contents les uns des autres. Le 11 novembre. La maison où je suis depuis trois jours fut jadis le quartier-général du fameux général de Médem (i), qui a établi la ligne et se faisait si bien craindre dans tout le Caucase, qu'encore aujourd'hui, lorsqu'on veut faire taire les enfans, on leur dit : Le général sourd va venir\ parce qtfccfféctîvement il avait l'oreille un peu dure. — La maison conserve des restes de fortifications qui ne liii sont point inutiles ; car elle est environnée d'un "bois des plus malencontreux qu'il y ait dans l'univers , ainsi que l'attestent assez les croix et les tombes dont il est semé. Depuis le mois de juillet il y a des postes de Cosaques de l'autre côté de la rivière, et les vols sont devenus plus raVes. Mais auparavant la forêt de Chedrinsk n'était jamais sans qudque embuscade de Tchetchentses, qui enlevaient le voyageur et son bagage , et voici comment<sup>^</sup> pratique cette déportation. (i) Le général de Médem fut, de 1769 jusqu'en 1776, com«wndîtttt (de la frontière russe vei's le Caucase. Kl,

( «4o Les Tchetchentses, embusqués, commencent par tirer sur les chevaux. et leurs conducteurs, après quoi ils tombent sur le voyageur et lui mettent dans la bouche un bâillon, qui n'est qu'un bout de bâton arrêté par une courroie faisant le tour de la nuque. Si le voyageur ne marche pas de bonne grâce , on l'attache par les bras et les jambes, et on le porte jusqu'au bord du Terek. Là on lui attache dçs outres sous les bras, et au cou une corde dont le nœud est coulant. Alors tout le monde se jette à Feau. Le voyageur est obligé de tenir la corde de toutes ses forces, sous peine de s'étrangler lui-même. Deux nageurs le tirent par cette corde , et l'on arrive bientôt à l'autre bord; alors on se remet à cheval et l'on s'enfonce dans les montagnes. C'est ainsi que les Tchetchentses ont poussé la tactique des enlèvemens à la plus grande perfection dont elle paraît susceptible. Il est rare qu'ils tuent un voyageur dont ils espèrent une bonne rançon; mais pour les domestiques et les postillons, ils ne les épargnent pas. Le 2 novembre à Kalinova, J'ai pris congé de M. le général Kisselev ^ en le remerciant des honnêtetés dont il m'avait comblé; il reprit le chemin de Kizliar, et moi je suis parti pour Naour. — Un rideau de nuages me dérobaît la vue des monts , et ne me laissait apercevoir qu'un dos de hautes collines qui régnaient jusqu'à la porte de 7Vb^o^/2âfAwiz , où j'avais quitté le pays des Cosaques grebenskie pour entrer dan^ celui des semenskie. Depuis là le bord opposé du

( 141 ) Terek est une plaine élevée et coupée à pic du côté du fleuve. Cette plaine est déserte, et les caravanes qui vont à Anapa y sont souvent attaquées. Comme la nuit approchait^ je n'ai pas voulu pousser plus loin que Kalinot^a^ gros bourg un peu fortifié , et qui a besoin de l'être , car les Tchetchentses s'y montrent souvent en force. Le 13 novembre. Honneur aux brigands du Caucase, leurs cœurs valent mieux que ceux des philanthropes européens. Voici ce que j'ai lu dans la gazette de Hambourg : « Constance , le 2 octobre. «On a trouvé un émigré mort sur le grand chemin; on l'a ouvert, et l'on a trouvé dans son estomac du cuir et du drap. » Que d'horreurs dans ces deux lignes! — Certainement cela n'arriverait point ici, et cependant le Tchetchense n'a souvent qu'une poignée de millet pour toute nourriture. Le 14 novembre. J'ai trouvé à Naour le général Saouliet^ l'homme de Russie qui connaît le mieux son Caucase. Sa conversation m'a assuré que j'avais bien vu jusqu'à présent, et qu'il n'y a effectivement que trois peuples de Derbend à Mozdok, savoir, les Lesghi, les Misdjeghi et les Turcs Koumuk. Tout comme il n'y en a que trois de Mozdok à Anapa, savoir, les Turcs Basians, les Ossètes et les Tcherkesses. — Mais ni le général, ni personne en Europe ne connaît les peuples qui habitent sur le revers des monts, et ce sont précisément les peuples historiques. J'espère pourtant que leur connaissance ne m'échappera pas, mais je ne sais pas encore par où je l'entamerai, — En attendant /

( i4^ ) j'irai demain voir un prince tchelcbentse, qui demeure vi3-à-vis de Naour , de l'autre côté de Ter^. Le i5 novembre. Je passai le Terek avec une escorte de douze chasseurs et de six Cosaques. Bientôt après je découvris un coteau couronné d'un beau village, et le prince lui-même qui descendait de son coteau pour venir à ma rencontre; nous nous trouvâmes dans la plaine, et après les coraplimensd'usage, je continuai marouteaveclui; nous montâmes dans le village où tout ce peuple nous att^dait avec beaucoup de curiosité. Ce village ressemble à Bragoun , et la maison du prince à celle de Koutchiuk, si ce n'est qu'au miUau de la cour il y a une espèce de donjon, duquel on découvre une partie de la plaine. J'entrai chez le prince , et nous nous assîmes auprès du feu sur des carreaux, car il n'y avait point d'autres meubles. Alors je mis la conversation sur la religion des Ingouch , dont je voulais encore savoir quelques par^ ticularités. — Toute la cour se mêla de la conver\* salion, chacun disant ce qu'il en savait; je vis par là qu'Ourous m'avait dit la vérité en tout point, et j'appris aussi qu'ils adoraient des bois de cerf, mais Paul Raloustov mp l'avait déjà dit. Nous parlions moitié russe et moitié tatare. CepeadanI l'audience languissait d'ailleurs; on n'apporta nia boire ni à manger, ce qui tiédit toujours ucte entrevue. C'est pourquoi je pris congé; mais le prince m'accompagna jusques au Terel^. Qe prince s'ap^ peWe^lj'begh; c'e^ un bel homiue, qui fiie mH pv^ preqiçpj: et ne fait (Je ffi^ à person»|e; ^nm sm

( '43) sujets imitent sa bénignité; ils vont vendre leurs œufs et leur lait à Naour, mangent du pain et portent des chemises.— On dit qu'ils ont presque entièrement renoncé au brigandage, mais je pense qu'ils le font encore sous des noms supposés. Le 16 novembre. A présent un mot d'histoire naturelle. D'abord, j'ai vu chez le général Savel ev les peaux de deux panthères , ou peut-être de deux onces tuées près de Naour, de l'autre côté de la rivière; la plus grande avait sept emfans, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. — Mus, un animal peu ou point connu des naturalistes. Il tient le milieu entre la gazelle et le chamois; ses formes sont élégantes, son poil lustré, d'un fauve doré, tirant sur l'orange, sans mélange d'aucune autre couleur. Sous le menton il a une petite barbe orange qui lui sied à merveille. Il est beaucoup plus grand qu'aucun autre animal du même genre, ayant six pieds anglais de longueur depuis le bout du museau, et trois de hauteur jusqu'au garrot. Je ne l'ai vu qu'en paille. Comme nous avions sous la main un voyageur qui parla de feux Saint-Elme, le général a dit qu'on le» voyait souvent sur les pointes des lances, lorsque les Cosaques couraient la nuit dans le step, par un temps orageux, et que plusieurs voyageurs en avaient été effrayés. — A propos de lances, je dirai que j'en ai vu une chez le général, que l'on a apportée des provinces du midi de la Perse ; le fer est un damas noir incrusté d'or, le bambou de dix p da de long aussi léger qu'une plume.

( '44 ) Le 16 novembre. J'ai appris qu'il y avait encore une vilie ruinée dans le step, autre que Madjar, on appelle ce lieu Bourgooussan; on me dit aussi que l'on avait ouvert quelque moghila dans les environs de Naour,mais que l'on n'y avait trouvé que des mors et des étriers de fer. Le 17 novembre. C'est avec un véritable regret que j'ai- pris congé de M. le général Saveliev, qui était pour moi une source inépuisable d'anecdotes caucasiennes. Lorsque je croyais qu'il m'avait tout dit sur un sujet , il rappelait encore quelque chose qui était toujours quelque notion historique des plus intéressantes. Je me suis promis de le revoir; et cependant je me suis mis en route sous d'heureux auspices, c'est-à-dire que le temps était aussi doux que dans un beau jour de printemps, le ciel pur, mon escorte alerte, et mes chevaux fringans; si bien que je suis arrivé à Kalougai di\2iU le coucher du soleil; et tout de suite je me suis mis à dessiner une haute chaîne de glaciers qui est derrière une autre chaîne secondaire, où demeurent les Karaboulak, peuple misdjeghi et païen, de la même religion que les Ingouch. Tandis que je dessinais, le soleil s'était caché derrière les monts; d'autres feux éclairaient le ciel ^ et les eaux du Terek répétaient leur éclat rougeâtre. D'abord ce n'était qu'une longue ligne enflain\* mée qui coupait la plaine et la séparait des moà-^ tagnes, mais à mesure que la nuit devenait plu^ obscure , de nouvelles clartés se faisaient voir ^ grossissaient en torrens, remontaient les collines^

( '45 ) descendaient dans le creux des vallons et serpentaient dans la campagne ; enfin toute la Petite-Kabardah était illuminée. Cependant cet immense feu d'artifice ne coûtait rien à personne ; les Tcherkesses avaient mis le feu aux herbes et voilà tout; mais le spectacle en était fort beau. Le 18 novembre à Mozdok. Je suis entré par un quartier très étendu, où les maisons n'ont que six pieds de haut, quoique elles soient d'ailleurs bien bâties; il y avait dans la rue des chameaux qui semblaient vouloir les enjambrer. On m'a dit que telle est l'architecture tcherkesse. Le major de place à Mozdok est un comte de Bei/brt; il parle cinq langues, a été étudiant dans cinq académies, mais son éducation a été gâtée, parce qu'il dit, par cinq impératrices, dont deux russes et trois allemandes. U a pour femme une Italienne , autrefois danseuse de corde , qu'il n'appelle jamais autrement que la comtesse, malgré sa mise dégoûtante. La connaissance de cet aventurier mérite seule un voyage au Caucase. -i er II. xo ^ ;

( '46 ) ^»<\*^0/^<0/^^\*0%0%0<0!'\*'^0/  
 <'<0/^^»0^0/»^0/«<0/\*»»»»%0'^<<<^^/^/\*l^m.0»\*<^i^»^0<0/  
 <»%>0.%/0/0/or0,^^0I^H CHAPITRE XL Séjour à Mozdok. Cajus,  
 évêque de Mozdok Alains dans le Caucase, près des Souaoués\* — Souanes  
 Anciennes églises chrétiennes dans les monts. — Princes et constitutions  
 des Tcherkesses. — Histoire et généalogie des princes kabardiens. —  
 Ancien manuscrit géorgien. — Aventures du jeune äaganov. — Sa captivité  
 chea les Tchetchentses. — Veillées des jeunes filles de cette nation. —  
 Caractère des Tchetchentses. — Lesghi d\*AndL — Anciennes habitations  
 des Ossètes , qui sont les Osiliens de Ptolémée Catéchisme ossète imprimé  
 à Moscou. — Choupchouoa, mascarades des brigands tcherkesses. •—  
 Langae particulière dont ils se servent à celle occasion. — Lucien fait déjà  
 mention d\*un usage pareil. — Aspect des montagnes neigeuses du Caucase  
 — Sur le nom de cette montagne. Lei9 novembre. J'ai fait une visite à  
 l'évêque du diocèse de Mozdok et de Madjar, qui est Géorgien de naissance  
 (i).Ilm'aassuré que les u^lains existaient (i) Le nom de cet évêque est Cajus,  
 en géorgien. Gai; il était de la famille des Vakhokha chwili , à laquelle  
 appartient une partie de la ville de Thelavien Kakhéthi. Après avoir étudié  
 pendant douze ans en Russie , ce moine savant revint en 1780 dans sa  
 patrie, et établit à Thelavi une école qui eut beaucoup de succès et de  
 laquelle on attendait une influence favorable sur Tétat de la civilisation en  
 Géorgie. Malheureu

( 147 ) re dans une vallée du Caucase, proche des mes (i), mais qu'il n'en avait jamais vu, et t le fondateur fut rappelé en 1783 par le gouvernement qui lui fit des offres brillantes , et son établissement essa. Il resta deux ans à Saint-Pétersbourg sans savoir aot on l'avait appelé. En 1786 le prince Potemkin le prit li à Krementcboug ; il n'y apprit également rien sur sa ition, et y resta ^jusqu'en 1788, réduit presque à la menIl accompagna, l'année suivante, l'archevêque de Iekav à Tassy, sans but, et seulement pour augmenter la le ce prélat En 1792 on le fit venir de rechef à Saintbourg ; il y reçut des appointemens sans être emEnfin , il fut envoyé comme évêque à Mozdok où le Potocki l'a trouvé. Kl. Le pays de ces Alains est marqué sous le nom à\*Alania i Carte générale de la Géorgie et de V Arménie dressée N. De risle , d'après des originaux géorgiens. Il y est (ar un affluent de la gauche du Kouban , au nord-ouest uwéthiy et au nord de Bédias et des sources de l'Egrissi 'Odicbi. Le P. Archange Lamberti les indique à peu a même endroit dans sa carte de la Mingrélie. Les Géorplacent dans le pays des Abazes ou Apkhaz deux es, qu'ils nomment Alaléthi et Papaghéthi, qui pourbien être le Papaghia et VALania de l'empereur ConPorphyrogénète. Suivant les chroniques géorgiennes, le ikhtang Gourgaslany qui régna vers l'an /55 de J.-C, ; la Mingrélie et l'Apkhazie, et conquit la province tchanghi. Davith, le fils de Giorgi, dernier roi delà e, qui a publié un Abrégé de l'histoire de sa patrie, y i Patchanghi était situé dans le pays des Abazes. Selon tes notions que j'ai recueillies pendant mon séjour au ie,les Azghé qui habitent aux sources de VOuboukhy X du Cha^wacha supérieur, sont aussi appelés Alan, ribu a sa langue particulière et porte des chapeaux, ïnviendrait parfaitement avec ce que disent les voyageurs 10.

**The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate**

( 148) qu'il ne croyait pas qu'il fût possible de parvenir jusqu'à eux 9 et qu'il en était de même des Zikhes. Ensuite nous avons parlé histoire ecclésiastique, du moyen âge, savoir que les Alains portèrent aussi le nom XJss, Il se pourrait doue que les Alains, qui se trouvent encore au nord-est de la Mingrèlie, aient été séparés des autres Ossètes à l'époque où les tribus tcherkesses et autres vinrent se retirer au delà du Kouban ; ce qui eut vraisemblablement lieu du temps de l'expédition de Batou-khan. Reineggs, ce voyageur si peu exact , donne aussi quelques notions sur les Alains, qu'il place à côté des Souanes, Il prétend qu'il y a au nord de la ville d'Anaklea une petite tribu appelée Lazioxx Lassi, sur les petites rivières Alatù et Tsoupi ( Voyez ces deux noms dans l'Apkbazéthi de la carte de De risie). « Au nord-est de ces Lazi, dit-il, et à l'endroit où les « monts Cerauniens (?) se séparent des Gordyennes (?)^ ha« bite, dans les vallées de la chsune principale, un pauvre peu« pie peu nombreux, qui porte le nom d'^/a/i , et que lesTatars «appellent Oetey ou Edeki Alan [vraisemblablement parce « qu'il dépendait des princes Aïtek ^ des Tcherkesses Ternirai). « Cette peuplade parle un dialecte particulier de l'ancienne « langue caucaso-tartare ( ? ) , et se distingue par là d'une au« tre nation peu nombreuse qui occupe les hautes vallée^ de « sud-sud-est de la chaîne principale. Celle-ci s'appelle Ts

**The text on this page is estimated to be only 19.73% accurate**

( «49 ) et il s'y est montré fort versé. Quant à l'état actuel de la religion chez les Jâbazes et les Souanes (i) Yoiei en quoi il consiste ; ils ont un respect si « eien |ieuple de ce nom. » Keîneggs Beschreibung des Kaukasmsf^ U , page i5 et i6. Voyez ce que le comte Potocki dit encore sur l'existence actuelle des Alains dans le Caucase, dans le XU" chapitre de ce Tojage, sous la date du i5 décembre Un Géorgien , qui connaissait bien la partie occidentale de l'Asie cancasien, m'a fait le Tableau suivant de ses subdivisions; ce Tableau explique la situation des Papaglù et Alali ou jiiUins, Kx. Koiïban NORD Âbaza 'Tcherkesâes Bczienié Djiki Papaghi ALkhazëthl Odichi Alali : Basiani • Swanélhi m Letchkoam Tagaouri Kourtaouli OSSETHI Mapsooâni Troasso Dougor Magnn-DwalM»\* Âateha Dwaléthi D)aoa-kom MINGBELIE ou Katharia Gouria Kakhabëti Lazt Sa'Lardkipaniso Okriba Semo-kakwana IMERÉTHI Sa-Mikhelaso Waké Khrami Mlldji^tsakliU Adjara Narimani Djawakhéthi H Trialelhî Somkhéthi [}) liCS Souanes s'appellent eux-mêmes Chnaouy les Géorgiens les nomment Swani ou S^ni^ et leur pays Sufvnétki ou

( 150 ) grand pour leurs églises que depuis plusieurs siècles personne n'a osé en approcher de plus de trente pas. Ils ont aussi quelques misçels grecs SonéthL Ils occupent principalement les Alpes caucasiennes méridionales sur le Tskhenis-tsqali supérieur, nommé dans leur pays Lachkhouri sur VEngouri, et , à l'ouest , ils s'étendent jusqu'aux sources du KapoëthL Ils habitent donc à l'orient de la Mingrelicie. Leurs villages situés sur le Lachkouri sont : Lachethî y éloigné à une petite journée de SardmeSf village du Ratcha placé sur la petite rivière RltseaouUy près de son embouchure dans la droite du Rioni; Tchoulouri^ Ralaehi et lentha , en géorgien lentekhL Sur l\*Engouri ils OBt les villages ^Ouchkour^ Kàia^ àdich , Migaty Ipar, Bogrech, Tsirmi, leliy Milokh, Lengar, Lateliy Betchi, Dol , lebouty Tskhoumar^ letser et Lakhmoura, L'Ëlborouz , qu'ils nomment Faza^ les sépare des Turcs Basians. On compte que toute la nation des Souanes se compose d'environ 5000 familles. Leur langue appartient à la même famille que celle des Mingréliens et des Géorgiens , cependant elle diffère considérablement de celles-ci. Les Souanes qui vivent dans le voisinage de la province mÎDgrélienne d\*Odichi, étaient autrefois soumis au Dadian, et ceux qui habitaient vers Tlmeréthie dépendaient des rois de ce pays. Avant le partage des pays géorgiens fait en 14\*4 par le roi Alexandre !«' , tous les Souanes étaient soumis à la Géorgie. Ceux qui habitent sur le Tskhenis-tsqali ont encore plusieurs belles églises bâties en pierre , et reçoivent leurs prêtres de révéque de Letchkoum. Ceux qui se trouvent sur l'Ëngouri sont libres; ils ont oublié la religion chrétienne et n'en ont pas adopté une autre. Les Souanes sont actuellement gouvernés par des petits princes et par des anciens des tribus. Leur habillement est le même que celui des Imeréthiens ; ils portent de petits bonnets plats, laissent croître leurs cheveux^ ise rasant la barbe et n'en laissent pousser que les moustaches;

( 151 ) que personne n'ose ouvrir, mais ils prêtent serment dessus. La même chose a lieu chez les Bal<sup>^</sup> kar<sup>^</sup> qui sont de race turque et habitent à l'ouest «-<sup>^</sup>— ■— — <sup>^</sup><sup>^</sup>— <sup>^</sup><sup>^</sup>— "— ■■" <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>' ■" ~~~~~> ~"" ~~~~~""<sup>^</sup> ~~~~~'<sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>"" ~~~~~" <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>" ~~~~~<sup>^</sup> •—<sup>^</sup>•<sup>^</sup>•<sup>^</sup>•<sup>^</sup>—<sup>^</sup><sup>^</sup>—<sup>^</sup><sup>^</sup>•<sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>—<sup>^</sup>•<sup>^</sup>—<sup>^</sup><sup>^</sup> leurs habits, fort courts, ne vont que jusqu'au genou et ont des plis des deux côtés. Ils ont de larges ceintures et entourent Les mollôts de rubans. Ils vivent dans des maisons fo{\*fnées de quatre murailles de terre battue, ou de pierres, ou même de broussailles couvertes de terre. Il n'y a pas de fenêtres, et la maison est couverte d\*un toit plat de poutres sur lequel on jette également de la terre j au milieu du toit est un trou par lequel la lumière du jour entre , et qui donne une sortie à la fumée du foyer. Tonte l<sup>^</sup> famille couche péle-mêle avec les bestiaux sur la paille. !{ y a dans leur pays quelques mines de plomb et de cuivre; ils les exploitent, mais ils ne savent pas extraire le fer du nûn<sup>^</sup>ai. Us reçoivent en partie leur sel par les Basians, et c'est d|j sel. russe. Les Souanes sont d'une. taille extraordinaire, bien propor<sup>^</sup> tionncs,mais affreux de visage, braves guerriers et bons arquebusiers., et gavent faire leurs fusils et de la poudre. Les femmes Souaneç sont très belles et peu sévères , de sorte qu'elles regardent cpmm<sup>^</sup> hopteux de n'avoir qu'un seul amant. Les Souanes sont plus civilisés que les autres montagnards leurs voisins<sup>^</sup> et aiment à se faire instruire; au reste, ils sont si sales qu'ils fpnt peine à voir. Us ne manquent pas de cjtipjses nécessaire<sup>^</sup> à la vie, mais, ayant besoin d'habillement et de toutes sortes de merceries , ils sont obligés de venir par troupes en Mingrèlie et en Imeréthie, au commencement de Tété, pour louer leurs bras et travailler à la campagne<sup>^</sup> Ils s'en retournent après la récolte remportant pour leur salaire, non pas de l'argent qui leur serait inutile, rn<sup>^</sup>is des plaques de cuivre, des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, des tapis et du sellls font cependant chez eux un drap grossier , et apportent en Imeréthi des habits de ce drap, pour les vendre. Us reviennent en hiver à Odichi,oii ils fournissent aux habitans du bois ,

**The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate**

( «5a ) (les Ossèles et au nord de l'Imerétfaï. Une de leurs ' peuplades, qui vit sur la rivière Tcheghem, en a pris le nom de Tchehy (i), et ce sont là les prédont ils ont très besoin, à cause du grand froid et de la qualité des maisons^ mal fermées. (i) L'église chez les Tche^m^ ou Tchehy^ est dans les hautes montagnes près du village d'Oulou EU. Elle a trois trois toises de longueur ^ et est bâtie sur un rocher dans lequel on a percé un passage tortueux qui était autrefois muni d'une rampe de chaque côté; on y conserve encore les restes de quelques volumes grecs. Pendant mon séjour au Caucase j'ai eu occasion d'en avoir plusieurs fragmens; quelques uns appartenaient à un évangile grec , et les autres à un rituel de l'église grecque-orientale; celles-ci faisaient partie des offices du mois de novembre: je possède encore sept feuilles de œ dernier. La première présente le texte de la passion des deux martyrs Galaktion et Jîpistème, dont la mémoire est honorée le 5 novembre ; le texte de l'office de S. Domninusy avec les hirmes et tropares , et celui de l'office de S. Paul le confesseur^ dont la fête est célébrée le 6 novembre. La seconde et la troisième feuille contiennent le demissorium de la même fête, et un nouvel odarium composé en honneur des trente martyrs de Mélitène^ pour le 7 novembre. Les quatre autres feuilles sont relatives aux offices du même jour et des deux suivans. Le 8 novembre on fait la fête de S. Mchel, et le 9 cell« de la sainte matrone de Thessalonique. Tous ces morceaux se trouvent déjà imprimés y mais dans un ordre différent, dans tJkohuthion {\einse y i63g, la vol. in-folio). L'écriture de ces sept feuilles , qui est de la seconde moitié du quinzième siècle, fourmille de fautes ; ainsi, par exemple, le copiste écrit >;«

( i53) indus Tchekhes<sup>^</sup> ou Bohèmes<sup>^</sup> que l'on a mis dans Caucase tout-à-fait gratuitement (i)« Le !20 novembre. Ici Ton n'entend plus parler ni du mrhhaï , ni du Cbamkhal<sup>^</sup> ni du Khan des Avar, ni \ Tchar,nid'Akoucha; onneparlequedelàCircasî , qui est le pays de Tcherkesses ) et tout ce que »n m'a dit est si extraordinaire, que j'ai peine à oire qu'il y ait un pays ainsi gouverné. Mais ce lys existe<sup>^</sup> il est devant mes yeux de l'autre côté iTerek. L'on a des nouvelles tous les jours et je lis y aller quand je veux; ainsi le doute ne sauit y avoir lieu. J'ai dit plus haut que dans tout Caucase le brigandage étfXt en honneur; ais ici un prince ne peut pas rester tranquillement chez lui plus dç huit jours sans se désho)rer. Un pchehy ou prince de la Kabardah , doit donc ► 1er ou chez les Ossètes et les Tchetchentses ù cependant il n'y a rien & prendre ) , ou de Mitre côté du Kouban, chez les Tcherkesses, suis de la Porte, ou sur la frontière russe, ou ême chez les princes de sa famille. Lorsqu'il est venu chez lui avec son butin, les ouork<sup>^</sup> ou genBhommes, viennent le voir, lui demandant ce lî leur convient, et il le leur donne; puis il va lez eux et prend tout ce dont il a besoin pour mtretien de sa maison. Lorsqu'un prince va voler est censé incognito, et ses gentilshommes ne (i) Parce que les habitans de la Bohème j d'origine slave<sup>^</sup> ippelleDt Tchekhes, Ki..

( ,54 ) • ^ ^ sont pas obligés de le suivre; mais s'il va à la guerre^ses gentilshommes le suivent, et sont obli« gés de se faire tuer pour lui si l'occasion s\*^en présente; s'ils ne le faisaient pas^ils seraient déshonorés. Un prince n'a point de paysans, ce sont les gentilshommes qui en ont. Les paysans qui ne sont pas contents de leur maître peuvent le quitter et aller chez un autre gentilhomme. Les gentilshommes qui ne sont point contents de leur prince peuvent aussi aller chez un autre. Les trois étal» ne se mêlent jamais par des mariages. Les paysans ne peuvent point revêtir la cotte de mailles ni ceindre l'arc et le» carquois; ils vont à la guerre dans des chariots , et combattent à pied ; manière de faire la guerre de laquelle parle aussi Tacite. Chaque prince est tellement indépendant, qu'il n'est même point d'usage que les fils obéissent à leurs parens. Cependant les affaires qui intéressent tout le pays sont débattues dans les Pok^ qui sont des espèces de diètes. Elles sont présidées par le prince ancien ou Pcheh-Thommadé; il y a deux chambres, celle des princes et celle des gentilshommes; chacune a ses orateurs; elles s'envoient fréquemment des députations, et tout s'y passe, dit-on, avec beaucoup de dignité. Voilà ce que j'ai pu apprendre sur la constitution des Tcherkesses. Mais ces assemblées n'ont lieu que lorsque la Russie a quelques propositions à faire; car, pour l'intérieur, la véritable constitution est positivement ce que l'on a appelé en Allemagne le Faust'Vecht (le droit du poing).

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

S^-'-if£<2?



( i55 ) Quant aux cottes de mailles dont j'ai parlé plus ut, il faut observer que celles que l'on fait à ^sent ne sont pas fort estimées; mais il y en a nciennes qui sont sans prix; on croit qu'elles l été fabriquées par de certaines pucelles dont race s'est perdue , et que Ton appelle Tahhouts. Le 21 novembre. Ce soir j'ai eu la communican d'un document précieux et difficile à avoir; st la généalogie des princes de la Kabardah. L consacré trois ou quatre heures à la réduire arbre généalogique, et j'y ai trouvé beaucoup justesse et de probabilité. Le 22 novembre. Aujourd'hui j'ai redessiné et luminé mon arbre généalogique , et je puis dire e j'en ai fait une très noble végétation^ digne de firerdans les forêts généalogiques de l'Allemagne, pendant il faut l'arracher , quelques obscurités us cachent le pied de cette souche respectable; lis il en est de même dans toutes les familles de urope. Or donc, la famille des princes de la bardah commence à Sem^ fils de Noé, ce qui : reculé, mais conséquent avec la prétention de nir d'Arabie, et cette prétention n'a en elleime rien d'absurde, car l'on sait positivement e depuis l'année 800 , jusqu'à l'année 1200, aucoup d'Arabes sont venus à Bolgar^ diMadjary Bessarabie et même en Hongrie^ où ils ont bâti ville de Pesth ; alors on les appelait Ismaélites. !urs descendants existent encore dans la partie éridionale du Caucase, ou du moins ils y exigent au commencement du siècle, à ce que dit

**The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate**

(,56) Gaerber. La famille régnante en Rabardah peut donc être venue d'Arabie; mais il n'en est pas moins vrai que le commencement de cette gènah logie est douteux , et d'ailleurs déparé par des anacbronismes évidens. Cependant nous le donire^ rons sans y rien changer. Histoire généalogique des princes de la Kabardah. I Sem Laroan ancêtre des roit d^Antbie. Radonn Laoïm Raoïm ancêtres des princes étAndtie, Abdounkhan Kissraï ou Kess Adon-khaa Hrou&taïa I mAL I. Djanhot a. Begbolat et 3. Bezien lao-sulthan. KaitoaUio. Ghilaz>khan Deux fils anonymes. Aïdar. 4. Onnamas et 5. Karlyci» I I Tokâtoyc^^" Il 1 II: I o 1^ I (race Mou-(race Bexlenié.) f darié). a\* % a» P. e g Tchegen. Missost. pnkho.

( 107 ) f ixTC^ Le prophète P/oéa eu trois fils; Taîné de ^es fils s'appelait Sem ; Sem a eu quatre fils : Laroun^ Ràdoun^ Laoun et Raoun; de Laroun sont yeuus les khans d'Arabie , et des trois autres sont venus les princes. Ces princes ayant eu beaucoup à souffrir en Arabie , en sont sortis et se sont dispersés en différens pays. CoMifEirTAiRE. Si nous mettons trois généalogies par siècle , la généalogie nous conduit à Tannée i300, où les princes arabes de Syrie et de Palestine ont eu beaucoup à souffrir de la part des Mongols. Mais ce qui suit n'a point de sens chro'nologique, ou plutôt c'est une espèce de tic de l'ignorance asiatique, de ne jamais voir Constanti-^\* nople que gouvernée par Constantin comme s'il eût régné pendant dix siècles. De même ils ne voient en Perse que Nouchùvân^ et en Judée que Salomon. La véritable généalogie ne commence qa'à douze générations avant les princes Doi^ ^houkha et Spchimaha , qui vivent encore et font les délices de la Circassie. Suite du texte : Abdoun^khan^ avec un petit nombre de sujets, est venu chez l'empereur Con« stantin ; il y est resté quelque temps; puis il a pris congé, est allé chez le Kissar des Romains. Abdoun-khan s'est beaucoup plu chez le Kissar; cependant il a aussi pris congé de lui, et il ^st venu en Crimée, où il s'est établi sur une

( i58 ) rivière appelée Kabardah (i). Là, Abdoun-khaA eut un fils qu'il appela KùsraipsiT amitié pour le Kissar d'ê Romains ; mais les Tcherkesses rappelaient KesSj ce qui veut dire sabrez, en russe, rubl (coup). De là ils sont venus sur des bateaux à Sour djoUk'kalah ,el de là, par terre, à l'embouchure du Kouban, qui en est à six heures de marches, au lieu appelé Kizjrl'tach , ou la pierre rouge ; là ils se sont multipliés, et Abdoun-khan y est mort. Après sa mort, son fils Kess est devenu calife. Kess étant mort , son fils Adou-khap, lui a succédé» Adou-khan étant mort a eu pour successeur son fils Hroufataia^ dont le nom veut dire jambes velues. Hroufataia étant mort^ son fils Inal lui a succédé. Inal fut vaillant, prudent et généreux; sous son règne, beaucoup de peuples sont venus se soumettre et vivre sous ses lois. Il a long-temps régné , et a été fameux dans tout le Caucase et plus loin , et toujours heureux à la guerre. Les habitans de la Kabardah parlent encore tous les jours de lui , et l'on conserve sa croix d'or. Inal a eu trois femmes : de la première il a eu Djanhot ; de la seconde , Begbolat et Bezlen ; de la troisième, Ounamas et Karlych, qui lui ont succédé dans la Kabardah. (i) On trouve encore en Crimée les ruines d'un château appelé TcherkeS'kerman , et le territoire entre le Katcha et le Belbik, dont la moitié supérieure porte encore le noni de Kabardah^ a celui de Tcherkes-tuz , ou plaine des Tcher-> kesses. Kl.

CoMHENTAIRe. Ici j'abandonne mon auteur, pour suivre Farbre généalogique que j'ai dressé d'après lui, et qui me montre les mêmes choses avec plus de clarté. Karlycha eu un fils appelé Toktamykh<sup>^</sup> qui <sup>^</sup> ne s<sup>^</sup>étant pas montré assez courageux , a été dégradé de sa qualité de prince et fait simple gentilhomme. La race d'Ounamas ne va aussi pas plus loin que son fils Aïdar. Bezlen a eu deux fils, dont les noms manquent, et qui ont été les auteurs de la race illustre des Bezienié , qui fleurit sur la rive gauche du Kouban. Bekbolat ou Begbolat a eu un fils appelé Ghilazkhan<sup>^</sup> auteur de la race Moudarié<sup>^</sup> qui habite dans la petite Kabardah, fort près des frontières .russes. Ma généalogie ne traite point de cette famille , mais seulement des descendants de Djanhot<sup>^</sup> fils aîné d'Inal. Djanhota eu deux fils: Tau-sulthan<sup>^</sup> auteur de la race Tau-sulthanie<sup>^</sup> et Kaïtoukho<sup>^</sup> dont la tige, féconde en héros, fait la gloire de la Petite Kabardah. Vers la quatrième génération, après Djanhot, on voit un certain Tcheglienoukho, ou Cheghenouko<sup>^</sup> qui devait être de la famille ; mais comme sa race est devenue ensuite un objet de haine , la généalogie ne dit point de qui il était fils (i). ■ -<sup>^</sup>"<sup>^</sup>— Il , ■ (x) Tcheghenoukho était un prince de la famille des Bezienié, Ceux de ses descendants qui eurent le bonheur de se sauver du massacre général se réfugièrent en Géorgie « se firent chrétiens et reçurent du roi Vakhtang des terres en KakhéthL La famille

( i60) iDans la même g d ration on voit un prince ajouter à son nom celui de Gheraj ce qui montre déjà des rapports avec la Crimée. Ce surnom devient plus fréquent dans la génération suivante. Encore dans la même génération parait un certain Missost^ descendu de Kaïtoukho , dont la branche, singulièrement féconde, ombrage glorieusement la Grande ELabardab. Les Russes , qui donnent des surnoms à toutes ces familles, appellent celle-ci les Sidakou^ Deux générations après est arrivé le massacre des Tcheghenoukho , et ce temps répond au commencement de notre siècle. La généalogie dit simplement que cette famille a été détruite à cause de son orgueil : mais voici ce que la tradition en a conservé. Les chefs de cette famille ne faisaient point asseoir les autres princes devant eux. Us ne permettaient pas que les chevaux des autres princes fussent abreuvés dans les mêmes rivières, ou du moins au dessus des leurs. Quand ils voulaient se laver les mains, ils ordonnaient à un jeune prince de tenir le bassin. Ils dédaignaient de se rendre aux Pok^ ou di tes des princes. Or, voici ce qui en arriva. Dans une de ces di tes générales ils furent proscrits. Les juges furent en même temps exécuteurs de l'arrêt qu'ils avaient prononcé. Rien ne transpira jusqu'au moment de l'exécution. Le jour fatal étant arrivé, tous les lie CCS princes s'appelle en géorgien Tcherkessi-ckwili j elle a résidence ordinaire à Vedjini, Kl.

( '6i ) 3riDces de la race de Tcheghenouhko furent poi^ ;nardé8 avec leurs enfans mâles et les femmes levasses. Cet événement, comme je l'ai observé plus haut , doit être arrivé dans les premières années du XVIII siècle, et l'on en parle encore souvent lans toute la Circassie. C'est une espèce d'époque l'après laquelle les gens de ce temps-là fixaient ;t comptaient l'année de leur naissance ; mais il l'y a plus aujourd'hui personne qui fût ( r797 j ilors au monde. Voilà ce que j'avais à dire sur l'histoire de la maison régnante en Rabardah (i), à quoi j'ajou(i) Voici les renseignemens que j'ai pu recueillir, pendant non voyage au Caucase, de la bouche des anciens des Tcherkesses , sur Torigine de leur nation , ou , pour mieux lire, sur la généalogie de leurs princes. Leur premier fonda:eur s'appelait Arab-khan ; c est XAdou-khan dans la relation 3u comte Pbtocki. C'était un prince de l'Arabie; il quitta ce pays avec un petit nombre de ses adhérens , et vint à Chantcàir^ ville maintenant détruite, et située près d'Anapa, dans le pays des Netchkouadji , et d'où les princes de Temargoï et tous les autres des Tcherkesses prétendent être issus. En effet, on y voit encore des murs et des fossés qui ont environ ur demi-mille d'Allemagne de diamètre; ils s'étendent à Test jusqu'au Psif, et, à l'ouest, jusqu'au Nefil. Cet emplacement a quatre issues, comme un camp romain. Au nord, du côté des marais du Kouban , on voit plusieurs tertres qu'on pourrait prendre pour des fortifications. Ârab-khan eut pour successeur son fils Khourpataïa; c'est le Hroufataïa du comte Potocki. Celui-ci eut un fils nonuné Inal, appelé Ne/y ou le louche. Les princes des deux Kabardes le regardent comme la souche de leur race. Il laissa cinq fils 'Tausulthany Akhlauy Moudar^ Bezkneta Komoukp^iL Chez le i II II i

( «6» ) terai encote que le nom de cette province a été singulièrement estropié en France. Louis XIV, dans une lettre de recommandation accordée au père Avril, de la compagnie de Jésus, met entre les autres titres des tsars de Russie :

( i63) ^t de Moïse de Khoréne, qui faisaient partie des Médes. Le 24 novembre. J'ai eu la visite du jeune Ta^ garuHf^ fils du commandant de Mozdok. Il y a trois ans qu'il a été enlevé par les Tchetchentses, d'où il n'a pu être racheté qu'au bout de six mois, et voici ce qu'il m'a conté de son aventure. Le régiment où il sert campait à quatre lieues de Mozdok ; il eut la permission d'aller voir ses parents, et partit accompagné d'un seul Cosaque. Gomme il descendait une certaine colline , à deux lieues d'ici , il entendit partir plusieurs coups de fiisii; son Cosaque fuf tué, ses chevaux s'efiVayèrent et versèrent sa chaise. Au même instant il fut lui-même attaqué, et reçut un coup de sabre sur la tête et un autre sur le bras. Puis on le mit à cheval , puis on traversa la rivière de la manière que je l'ai expliqué ci -dessus. Mais alors, ayant perdu beaucoup de sang, il était à moitié évanoui, et dès nageurs furent obligés de le soutenir. Arrivé au lieu de sa destination , on pansa ses blessures, on lui mit des fers aux pieds et une - chaîne au cou. D'ailleurs il était bien traité et bien nourri. Ceux qui le gardaient ne s'asseyaient point devant lui, à moins qu'il ne le leur permît : ces ^ards provenaient de ce que le jeune hoipme est de la famille des princes des Nogaï Kassaï, très illustre dans le Kouban. On le promenait dans tous les villages tchetchentses , qui étaient chargés tour-à-tour de le garder et de l'entretenir; et cependant le beau sexe , toujours prêt à compatir aux maux

( 164 ) des jeunes gens, adoucissait l'ennui de ^ captivité en l'admettant aux coteries les plus intimes, qui sont des espèces de veillées où les jeunes filles travaillent en commun, et filent des laines grossières en même temps que leurs innocentes et autres amours. Lorsqu'une de ces veillées devait avoir lieu, les jeunes filles députaient à l'autorité les jeunes gens qui répondaient du prisonnier; alors on lui ôtait ses fers , et on le remettait à %ç.^ nouveaux répondans; ceux-ci le conduisaient dans le salon. Làoo le plaçait sur des carreaux , puis la maîtresse de la maison venait lui présenter un verre d'eau fraîche. Pendant qu'il buvait, tout le monde restait debout; après qu'il avait bu , il était censé de la société , et la liberté y était d'autant plus grande que le jeune^Taganôv sait la langue tchetchentse et pouvait prendre part à tous les jeux. Les jeunes gens jouaient de leur guitare à deux cordes , les jeunes filles chantaient, dansaient, et la veillée se prolongeait fort avant dans la nuit. Le prisonnier s'est aussi trouvé souvent avec des jeunes femmes qui ne se cachaient ni se voilaient devant lui; car là, les femmes vivent dans la maison du mari, mais non pas chez les Tcherkesses : ceux-ci tiendraient à grande honte d'être jamais vus avec leurs femmes; elles ont une maison à part, où le mari ne va que la nuit et à la dérobee. Quant aux hommes tchetchentses (m'a dit Taganov), toujours gais, même lorsqu'ils manquent de tout , mais sujets à se livrer à d'extrêmes

( >65) emportemens à la moindre occasion , surtout lorsque l'un d'eux veut affecter quelque supériorité sur les autres, ce qui n'empêche point qu'ils ne se conforment volontiers aux distinctions établies chez les autres peuples, ainsi que je l'ai vu à KizHar. Il y a même des villages tchetchentses soumis aux princes koumuk , et d'autres qui ont des princes. Il n'est question ici que des Tchetchentses indépendans, qu'il est impossible de soumettre, parce qu'ib abandonnent leurs villages dès qu'il y a invasion, et vont vivre dans les bois et les rochers. Notre prisonnier avait ainsi passé cinq mois dans une assez douce captivité, lorsque tout-à-coup les Tchetchentses le mirent à cheval, le firent passer de hautes montagnes, et le conduisirent dans le pays de Lesghi'Andi {i). Là il trouva (i) Ij^Andiy ou Andalal^ sont une peuplade lesghi d'environ 800 familles; elle parle un dialecte particulier de la langue lesghi , lequel diffère considérablement de celui des Avar , mais qui est aussi celui des Bogos et des Tindi. Le district qu'occupent les Andi est situé sur une forte rivière qui vient du sudouest et se jette, au-dessous de K'houndzakh, dans la gauche de l\*Atala du Koïsou. Ses frontières sont à l'est Avar et Tsoudakhara; c'est le Koï-sou qui le sépare du dernier; au sud Avar et Bogos; à l'ouest la rivière Ak-tacli ou Kazba fait la frontière avec Tindi, et au nord est la tribu de Bourtounèh qu'on range aussi avec les Andi. Ceux-ci dépendent en quelque sorte des princes koumuk de Iakhsaï , et leur paient un tribut. Ils donnent également au khan des Avar un mouton de chaque famille. Le village principal est Andi ou Kounnnîy près duquel ~ sont des sources salines, ainsi que dans le voisinage de

( i66) à peu près les mêmes mœurs que chez les Tche<sup>^</sup> tchentses. Pour les femmes un costume dînèrent, encore moins de réserve , enfin des maisons mieui<sup>^</sup> biltties et garnies, mais une extraordinaire pénurie de tout ce qui s'appelle nourriture. Ensuite on a conduit le prisonnier dans les contrées encore plus méridionales; mais n'ayant pu bien éclaircir cette partie de son itinéraire , j'aime mieux la supprimer tout-à-fait. Quoi qu'il en soit, des menaces de représailles obligèrent les Tcher tchentses à le rendre. Le jeune Taganov fut rendu à sa famille , et telle est son histoire assez romantique. J'en entendais parler depuis long-temps, mais diverse<sup>^</sup> ment<sup>^</sup> et voilà pourquoi j'ai été charmé de U lui entendre conter lui-même; ainsi, dans tout mon récit, ce sont ses propres paroles que l'on a eni tendues. Le 25 novembre. Je disais ce soir à Févèque Cajus qu'il me semblait bien probable que les Ossètes, proprement appelés Osses<sup>^</sup> étaient les Ossi» Il I ■ KamA/tidOy de Bounoub et de BoVlihL Les autres villages s'appellent Agatlé, Rikouna<sup>^</sup> Gonkha, Achele<sup>^</sup> Siîoda<sup>^</sup> Oboky Bourtouna<sup>^</sup> Teletla<sup>^</sup> Gogol et Toumouda. Les Ândi vendent leur sel aux peuplades voisines, et les Dido le cherchent chez eux ; en donnant une mesure de froment pour une pareille de sel. Les Andi sont mahométans de la secte des Sounni. Leur pays est assez fertile et produit du blé et du vin. Ils ont aussi des bestiaux, et fabriquent <sup>^</sup> de la laine des brebis , du drap et des manteaux de feutre; qui, étant imperméables<sup>^</sup> sont très recherchés. Kl.

( i67) liens de Ptolémée, placés sur le Don ; d'autant plus que dans la langue des Osses don voulait dire eau, rivière. L'évêque m'è répondit que je ne lui apprenais rien de nouveau, et que c'était une chose reconnue chez les Géorgiens, que les Osses avaient autrefois habité au nord des montagnes où ils spnt aujourd'hui, et qu'ils étaient venus du Don chassés par les Khazar (i). Ensuite l'évêque Cajus me dit beaucoup de choses intéressantes sur les Albaniens et les Outiens; en général chaque mot qu'il me dit me semble éclaircir l'horizon de mes recherches; aussi, je ne manque point de passer toutes les soirées avec lui. J'y ai aussi commencé un vocabulaire ossète avec un individu de cette nation qui parle russe et géorgien , et sous la présidence de l'évoque, qui parle cette langue, dans laquelle il a fait faire un catéchisme qui va être imprimé à Moscou {%). La langue ossète ne présente point les mêmes difficultés que le tcherkesse; au contraire, tous les sons y sont distincts et faciles à rendre avec notre alphabet. Quant au vocabulaire tcherkesse, je l'écris sous la dictée du capitaine Vilkovski, Polonais d'ori(i) Un ouvrage géographique géorgien , dont j'ai fait des extraits durant mon séjour à Tiflis, dit que ce fut Vinvasion de Batou-khan qui força les Ossètes de se retirer dans les montagnes du Caucase. Kl. (2) Il y a paru en 1798. C'est un petit volume in-8; j'en ai donné des extraits dans le second tome de mon Foyage au mont Caucase, page A61 , /i68. Kl.

( i68 ) • gine, mais né sur la ligne d'une mère tcherkesse, et qui a passé quinze ans en Circassie en qualité d'interprète. J'aurais pu l'écrire sous la dictée d'un Tcherkesse ; mais ils sont tout-à-fait inintelligibles. Les Lesghi le sont aussi, mais c'est dans un autre genre; ils caquétent comme des canards, et les Tcherkesses gazouillent et mouillent toutes les lettres. Le 26 novembre. Aujourd'hui je dirai quelque chose du Choupchouoa<sup>^</sup> dont j'entendis parler depuis long-temps, sans pouvoir bien comprendre ce que cela pouvait être; or donc comprenez qui pourra. Vers les premiers jours de septembre, chaque prince tcherkesse quitte sa maison , se retire sur quelque montagne ou dans le fond d'une forêt, et il y bâtit une hutte de branchages. Ses gentilshommes affidés le suivent ; mais personne de la famille n'ose en approcher, pas même un frère. Là tout le monde est masqué ; c'est-à-dire qu'on a le visage voilé et qu'on ne parle point tcherkesse, mais un certain jargon qui s'appelle chakobza (i). Là se rendent les amis secrets du prince qui ont volé et rapiné avec lui , de quelque nation qu'ils soient, Misdjéghi, Ossète etc. j ils viennent aussi masqués, par la raison qu'ils pourraient rencontrer des gens avec lesquels ils seraient en rapport de vengeance et qui les assassinaient. Le prince (i) Voyez ce que j'en ai dit dans mon Voyage au Mont Caucase <sup>^</sup> vol. i , pag. 38 l. Kl.

( i6«j ) seul les connaît tous, et il est le centre (je tous les mystères. Cette mascarade dure six semaines, pendant lesquelles des petites bandes de masques se détachent pour aller voler dans les environs , et comme tout le monde est sur ses gardes, il y a nombre de tués et blessés , et même des princes, parce qu'ils ne se nomment point, sans quoi on les épargnerait. Je sais déjà plusieurs mots du jargon chakobza^ et je compte compléter mon dictionnaire à Gcorgievsk, où l'on m'a indiqué quelqu'un qui en a la clef. Dans le dialogue de Lucien , intitulé les Scythes y onde V Amitié^ il y ^ des choses qui ont un rapport évident avec cet usage tcherkese, et je suis bien fôché de n'avoir point mon Lucien avec moi. Le 27 novembre. Depuis que je suis ici le temps a été toujours fort doux, mais lourd et brumeux. Ce matin, pour la première fois, une petite gelée d'automne a cclairci l'atmosphère, et lorsque l'on a ouvert les volets, le Causase, que je n'avais, pas même aperçu, m'a paru, comme on dit, tout-à-fait sur mon nez. Alors je suis allé sur le rempart, et j'ai vu toute la chaîne, depuis le moïïi Mqinwdre , appelé par les Russes Kazibegy jusqu'à \ Elbrouz. J'ai été prendre mes crayons, et j'ai achevé, en deux heures de temps, un dessin d'une ressemblance frappante, et sur une échelle considérable, car j'ai employé neuf grandes feuilles de papier de Hollande. Le soleil se levait audessus du Mqinware , qu'il laissait dans l'ombre ; mais l'autre moitié de la chaîne brillante de glace,

( '7^ ) et hachée et facettée, réfléchissait la lumière av€Ç un éclat que l'œil avait peine à soutenir. Les Grecs n'allaient point faire le tour des gbh ciers de GrindeliPald et de ChamounLlh n'avaient vu que leurs taupinières de Parnasse et àiOfympe. Ceux d'entre eux qui venaient au Phase et à IKoscourias, devaient sans doute être frappés d'un si grand spectacle , et facilement adopter les opi\* nions des Orientaux, qui y plaçaient la scène de leurs récits mythologiques. Zoroastre parlant du mauvais ^émei Ahriman dit: (c II s'élance de dessus le sommet du Boruz et son « corps étendu sur l'abîme semble un pont jeté ce entre les niondes. » Je ne connais rien dans Milton de plus beau que cette image ; mais dans le Zend-Avesta elle se trouve mêlée d^ tant d'inepties, qu'il me semble évident que cet ouvrage a, pour ainsi dire, été édifié par les déstours sur les débris de celui de Zoroastre. Un certain Cléanthe, qui a écrit une Théomachie que nous n'avons plus, dit que le nom de Caucase était celui d'un berger tué par Saturne déguisé en crocodile; mais, ne lui en déplaise, ce nom doit être prononcé Koh-Kâf, et les Persans le prononcent ainsi. Dans leur langue il veut dire Montagne de Kâf. Or la montagne de Kâf qui entoure la terre , et qui est habitée par l'oiseau Anka, est connue chez eux de toute antiquité. Je reprendrai ailleurs l'histoire de l'Elbrouz. Le soleil se couchant derrière la chaîne me l'a fait voir tout entière, et pour ainsi dire en sil

( '7' ) houette; alors elle m'a paru comme une crête pro<sup>^</sup> digieuse, hérissée d'une infinité de dents que l'on n'apercevait point lorsque le soleil donnait dessus. Les Alpes ne sont point ainsi découpées, et ne se présentent point de cette manière de quelque côté qu'on les regarde.

**The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate**

( 17\* ) '««««^ m^fwm^M^/m^  
^/0/0/mM^\*^/\*^^^m,^fmimi^^m^\*^'»Mif%^^^m^^m^^%9f^tmf^9090^  
Vtit^ CHAPITRE XII. Voyage de Mozdok à GhéorgieifsA. lekaterioograd. i  
— Ancien tombeau ou tumulus. — Mirian, fils du roi Irakli de la Géorgie.  
— Représailles contre k\$ brigands tcherkesses. — Vengeance d'un Ingouch.  
— "ttsile chez le prince Chabas-Gheraï Koudenat.— HabiutioDset villages  
des Tcherkesses. — . Aissoury, peuple qui rend ua culte à Satan. —  
Albaniens. — Fausse alarme. — Soldatskaïa stanitsa. -^ Brouillards épais.  
— Existence des Alain» dans le Caucase. -^ Statue curieuse sur le bord de  
la rivière letoka. Le premier décembre à lekaterinograd (i). C'est ici l'ancien  
quartier- général et la ci-devant capitale de ce qu'on appelait alors le  
gouvernement du Caucase, Ton y voit déjà des ruines prématurées, ainsi  
qu'il arrive souvent à ces nouveaux établissemens, que l'on est forcé  
d'abandonner, faute d'avoir tout bien examiné d'avance. De Moz(i)  
lekaterinograd^ ainsi nommée en honneur de Timpératriée Catherine II (en  
russe lekaterina) , est la première forteresse de la Ligne du Tereky à Touest.  
Elle fut établie, en 1^77, sur la gauche du Malka, douze verst au-dessus de  
son embouchure dans le Terek. Quelques werstes au-dessus de cette ville se  
jette le Kara-Terck (Terek noir), dans la droite du Malka. Kl.

( »73) dok ici, j'ai vu des moghila en petit nombre, mais grandes et remarquables dans leurs genre. J'en ai observé une que Ton avait dé faite ; elle n'était point construite avec la terre environnante, mais avec du galet ou cailloutage de la rivière. Les débris couvraient une place circulaire de deux cent quarante pas de circonférence ; je n'ai pu savoir si ¥on y avait trouvé quelque chose. Je suis ici reçu et hébergé par le tsarévitch Mirian^ fils du roi de Géorgie (i), et major-général au service de Russie. Le jeune prince connaît très bien les langues et l'histoire de l'Asie. Le 7 décembre. Cette nuit il y a eu une alarme, parce que des voleurs tcherkesses sont venus tout près de la ville et ont enlevé deux chevaux. Ensuite nous nous sommes mis en gala pour la SaintNicolas. Pendant le dîner on a dit que des Ossètes voulaient passer, quoiqu'ils n'eussent pas de passeports. Comme cela paraissait suspect, un prince tcherkesse, qui était du nombre des convives^ nous dit avec beaucoup de naïveté, qu'il connaissait parfaitement tous les voleurs de sa patrie et leurs chevaux , et qu'il n'y avait qu'à les lui montrer pour qu'il dît ce qui en était. L'on croit généralement ici qu'il est impossible de corriger les Tcherkesses de leur goût pour le brigandage. (a) C'est le quatrième fils du roi Irahliy plus connu en Europe sous le nom du tsar Heraclius. Son épouse, et la mère de Mirian, était la reine Daria^ fille du Dadian de la Mingrélie. Rx.>

( »^4 ) Cependdtit j'ai appris hier que les Côtasqtiés Za\*poroi^iens avaient tenté à cet égard une expérience qui avait assez bien réussi. Ayant attrapé un prince qui volait des chevaux chez eux, ils lui ont donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, après quoi ils l'ont remis à cheval, et l'ont renvoyé chez lui avec une exhortation assez respectueuse, de ne plus voler leurs chevaux et d^en détoumAr les princes de sa famille. Tout le pays des Tche^ kesses fut révolté de cette violence faite à la pe^ isonne d'un prince, et voulut y intéresser les puis^ sances; mais lesZaporoviensse tirèrent d'affaire par une distinction assez subtile. Ils dirent qu'ils avaient rossé le voleur et non pas le prince, et que, pour le prince, ils l'avaient renvoyé chez lui très honorablement. Il y a peut\*-être trop de scotisme dans ce distinguo zaporovien ; mais on assure que depuis lors les terres du bas Kouban ont joui d'une parfaite Iranquillilé. Il parait donc que ce moyen a réussi aux Zaporovîens , mais il faut observer qu'on les considère dans le Caucase comme d'aimables roués à qui tout passe , et le moyen qu'ils ont employé pourrait aussi réussir fort mal. J'ai appris une anecdote qui le prouve avec assez d'évidence. Gomme le régiment d'infanterie de Moscou avait établi une arrière-garde à celte entrée de la Géorgie où était autrefois la forteresse de Wladj' KcLifkas (i), un grenadier s'avança, je ne sais pour (i) Cette forteresse, dont le nom signifie gouverne le Caucase, fut établie , en 1785 , à quelque distance de la droite

( 175 ) tjuelle raison , à quelque cent pas du camp. Un coup de fusil partit de derrière les rochers, le grenadier fut tué sur la place , au même instant on vit paraître un Ingouch qui lui coupa les deux oreilles et se perdit dans les rochers avant qu'on pût l'atteindre. Or, voici l'histoire de ce féroce assassin. Lorsque les Russes occupaient la forteresse de Wlady-Kas^kas ^%on frère avait l'habitude de voler dans les environs. Il fut pris , on le fit passer par les veines, après quoi il fut lâché, se traîna comme il put dans ses montagnes et mourut des suites de son supplice. Alors le frère qui restait se mit en campagne tout seul armé de son fusil, inspiré par la vengeance. Il passait les jours et les nuits à ramper de rocher en rocher, attendant et choisissant sa victime. Enfin un jeune officier sortit inconsidérément de la place, l'Ingouch tira son coup de fusil, le tua, lui coupa les oreilles et alla les porter sur le tombeau de son frère, avec les cérémonies païennes d'usage en pareille occasion; après quoi il se remit en campagne , et le grenadier en question a fait sa dix-huitième victime, dont trois officiers. Sur quoi j'observai que les peuples du Caucase ont sur les mêmes précisément les mêmes idées du Terek, et à l'endroit où ce fleuve quitte les montagnes et entre dans la plaine de la Petite Kabardah. Elle fut abandonnée plus tard, mais rétablie en 1801 , elle existe encore. Les montagnes rappellent Terek-kalia, ou forteresse du Terek. Ku /

( '76 ) obscures et vagues qu'avaient les anciens. C'est aux mânes qu'ils sacrifient ; de plus la vengeance y est mise à la tête de toutes les vertus cardinales , et l'on ne peut nier que la vengeance pour un autre y ne soit le sentiment le plus directement opposé à l'égoïsme. Demain je ferai une excursion en Kabardah, à savoir une visite à Chabas^Gheraï de l'illustre fer mille des Koudenat^ lesquels ne sont pas princes proscrits ; car trois familles réunies peuvent proscrire un prince: et il ne peut point trouver d'asile chez un autre prince : il faut qu'il aille chez le chef de la famille de Koudenat^ ou de celle d'^/isorle. Il y est en sûreté, et pendant ce temps-là on tâche d'arranger l'afTaire. Telles sont les lois de la Kabardah. Le 8 décembre. Je suis parti de lekaterinograd vers les onze heures du matin , et suis venu à Parih khladnoi^ où m'attendait une brillante escorte de Cosaques de l'Oural avec Ismail^ fils de \*\*\* ,qui était venu à ma rencontre ; nous passâmes le Malk, et entrâmes dans un step qui nous semblait à perte de vue, parce que les montagnes étaient couvertes par des amas de nuages; bientôt après nous arrivâmes à un village tcherkessc , qui ne ressemble point à ceux des Tchetchentses, ou des Koumuk. Les habitations des Tcherkesses ne sont pas proprement des maisons ; ce sont plutôt de grandes corbeilles faites de branches soigneusement entrelacées, toutes bien crépies en terre glaise, et couvertes d'un toit de roseaux. Le coup d'œil gêné

( ^77 ) rai en est agréable; il y a des alignemens, des enclos, des recherches de proprelé, et des pavillons séparés consacrés à l'hospitalité , c'est-à-dire à loger des voyageurs. Un tel village ne reste pas dans le même endroit plus de quatre ou cinq ans. Alors les princes se sont brouillés avec leurs voisins, ou bien ils ont formé de nouvelles liaisons , et ils vont planter le piquet ailleurs , car la terre appartient à la nation en général. Cette manière d'être nomade était autrefois commune a presque tous les peuples barbares, et les historiens n'ont pu s'en former de justes idées, faute d'en avoir eu des exemples sous les yeux ; mais les véritables Nomades étaient les Hamaxobiens ou Oikophoroutes\ c'est-à-dire qui portaient leurs maisons avec eux sur des chariots, et les anciens les ont toujours soigneusement distingués d'avec \csSieniteSy qui vivaient sous des tentes. Nous traversâmes tout le village et nous arrivâmes chez le maître, qui me reçut à la porte de sa maison, c'était un vieillard à barbe blanche de la figure la plus pittoresquement vénérable qu'il soit possible d'imaginer. Son habit était très magnifique. Un large et riche cimenterre était attaché sur le devant de sa ceinture , absolument comme dans l'ancien costume de nos rois de tragédies ; enfin il tenait un véritable sceptre dans sa main droite ; ce qui me fit un extrême plaisir , parce que je crus être et j'étais effectivement chez un descendant et successeur des anciens Skeptouches ou portesceptres , qui gouvernaient les Sarmates du Dali I!2

( »78 ) iwbe 9 aussi bien que ceux du Caucase , ainsi que nous le voyons dans Strabon et Tacite. Le vieux Chahas nous fit entrer dans sa petite maison , qui était tapissée en nattes et d'une propreté singulière. Il me parla des professeurs Zofwijns et Guldenstœdt ^ et de plusieurs autres voyageurs qu'il avait accompagnés dans leurs courses , et il m'indiqua une statue couverte d'inscriptions sur la rivière letoka. Tout ce qu'il m'en a dît a singulièrement piqué ma curiosité, et lorsque je serai à Ghéorghievsk, je ne manquerai pas d'en faire le but de ma première excursion. Je ne voulus pas abuser des poumons du bon vieillard, et je demandai à voir la princesse ( c'est le titre qu'on donne à son épouse), nous passâmes dans son pavillon , et nous la trouvâmes tenant cercle ; il y avait auprès d'elle un personnage à turban rouge que je jugeai devoir être le mollah, et quelques demoiselles suivantes, fort jeunes. La princesse elle-même pouvait avoir soixante ans, mais sa taille était encore d'une finesse remarquable, c'est-à-dire qu'on la remarquerait ailleurs, mais chez les Tcherkesses cet avantage est général, et il n'y a presque point d'exception. Ma visite ne fut pas longue , en sortant j'entrevis dans un pavillon prochain de jeunes personnes très belles et très bien mises. On me dit que l'une d'elles était la femnae d'Ismaïl. Nous remontâmes à cheval; le vieillard et son fils nous accompagnèrent jusques à leurs frontières et nous fûmes de retour à lekaterinograd avant la fin du jour.

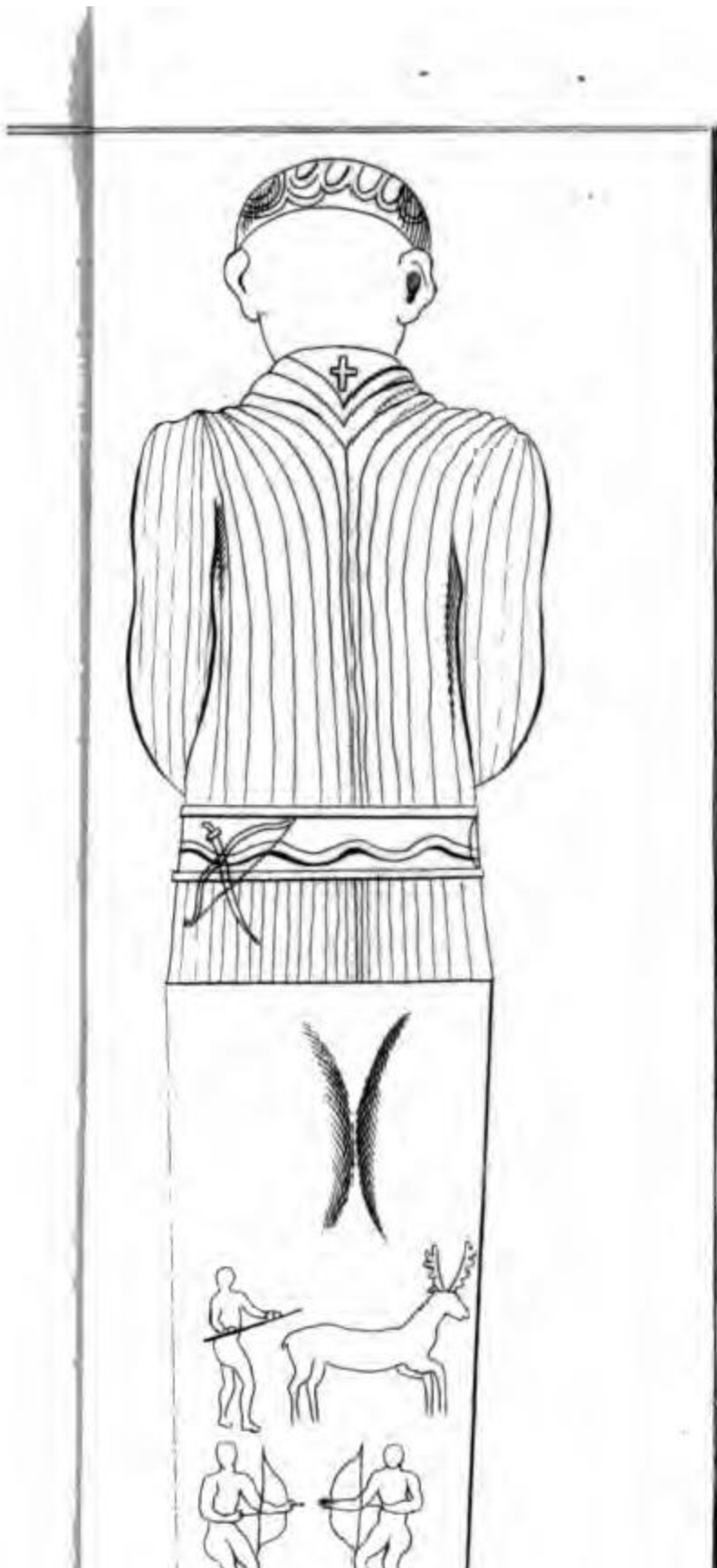
( '79 ) Le 9 décembre. Aujourd'hui le tsarévitch eut la complaisance de m'expliquer quelques passages du Kharthlis tsoifreha^ c'esl-à-dire la Vie de la Géorgie^ ou de l'histoire de Géorgie écrite sç^t% le milieu du siècle par le tsarévitch Vakhouchta. J'appris à cette occasion l'existence d'un peuple 2l^ l^élé j4issory {i) qui habite au sud de l'Arménie, et, d'après ce que l'on m'a dit de leur religion, je suppose que ce doit être un reste de manichéisme. Ils rendent une sorte de culte à Satan, sous prétexte que Dieu n'est que brouillé avec lui et qu'il peut irenter en grâce d'un moment à l'autre. Cette petite découverte m'a fait un véritable plaisir. Cependant la joie que j'en ai eue n'approche point de celle que j'ai éprouvée , il y a quelque jours, en retrouvant l'histoire positive et l'existence des Albaniens sur la mer Caspienne , dont la trace se perdait au cinquième siècle de notre ère , sans que personne en ait oncques reparlé depuis; mais je les tiens et ils existent. Des voyageurs ont été attaquées près d'ici par les Tchetchentses ; l'un d'eux a été enlevé, çt l'on croit qu'il y a eu un tchetchentse de tué. Tout le monde est en l'air pour courir après les brigandset leur couper la retraite, mais je doute que l'on réassisse. Le lo. Le voyageur perdu s'est retrouvé. C'est un osséte baptisé qui ne parle que sa langue et un (i) Vraisemblablement des Assyriens. Kl. 12.

( 180 ) peu de géorgien. li dit qu'après avoir tiré son coup de fusil , et tué ou fort blessé son homme , il s'est jeté dans un ravin, que les voleurs Font cherché, mais que, ne l'ayant pas trouvé, ils ne se sont plus occupés qu'à emporter leur camarade maltraité. L'on a suivi les traces des chevaux jusques à un terrain marécageux, où on les a perdues. Les connaisseurs prétendent qu'il y a du louche dans toute celle affaire. Le 11 décembre. De lekateriuograd le chemin passe sur des hauteurs, desquelles on découvre toute la plaine de la Kabardah avec plusieurs villages tcherkesses. Et c'est ainsi qu'on arrive à îa stanitsa Soldats kaïa, que l'on m'avait beaucoup recommandée, parce que le mont Elbrouz s'y présente à merveille ; mais je n'ai aperçu ni lui ni aucune partie de la chaîne depuis mon départ de Mozdok; car il a fait un temps particulier à ce pays-ci , et que je n'ai point vu ailleurs. Ce ne sont pas des brouillards, mais des nuages suspendus à une très petite distance de la terre. Les anciens en avaient déjà fait l'observation. A celte stanitsa j'ai quitté l'extrême frontière pour rentrer dans le step, où j'ai voyagé jusque fort avant dans la nuit, qui était très noire. Les lumières de la maison du commandant-général nous ont servi de fanal et nous nous sommes dirigés dessus; sans cela nous n'aurions pas trouvé le chemin. Le 15 décembre. J'ai trouvé à la chancellerie

( i8i ) tcherkesse des preuves de l'existence des <sup>^</sup>/<sub>a</sub>£>2j(i), qui sont aujourd'hui réduits à un millier d'ames. S» ToD pouvait communiquer avec ce reste de peuple et savoir la langue qu'il parle, l'on aurait sans doute la solution d'un grand problème historique; j'y ferai ce que je pourrai. C'est ici qu'un mot de la cour me fût venu bien à point. Mais ce mot je ne l'ai pas y quelques peines que je me sois données à Moscou pour l'obtenir. Il faudra donc s'en passer. Cependant voici bien huit mois que je parcours ces déserts sans qu'il y ait eu un seul jour dont je n'aie employé la plus grande partie à dessiner, écrire, faire des cartes pour la géographie ancienne, ou comparer entre eux des dialectes barbares , et tout cela en dépit des saisons et des nuées d'insectes de tout genre qui infestaient mon papier et ma personne. Je sens que mon esprit et mon corps ont besoin de repos , et je me propose de le goûter pendant un couple de mois dans la société du comte Goudomtch , qui m'accueille avec toute la grâce possible. Je ne veux pourtant pas que mon hiver soit entièrement perdu pour l'accroissement des matériaux historiques, et je vais dépouiller mes auteurs de tout ce qui a rapport aux Scythes Skolotes, et aux Cimériens. Cette occupation pourra bien se prolonger jusques au printemps, qui est hâtif dans ces contrées; après quoi je reprendrai mes travaux. (i) Voyez ce qui a été dit sur ce point aux pages 106 et 148'

( t8a ) Le 1 janvier 1798. La Gazette des Deux-Ponts m'a donné des nouvelles du ci-devant abbé A. Beaumont qui que j'ai connu autrefois à Malte, lorsqu'il allait s'établir à Bagdad, et que je partais pour faire mon premier voyage d'Afrique. Il vient de rectifier la géographie de l'Asie mineure; sans doute il a vu Ninive et je n'ai pu avoir un oukaze (i). Dans le dernier jour de février le temps devint très beau ; j'en profitai pour faire quelques excursions dans le voisinage de Ghéorghievsk. J'ai été deux fois sur les bords du letoka pour dessiner (o) la statue dont le vieux Chabas m'avait indiqué l'existence. Les Tcherkesses lui donnent le nom de Douka-beg elle est placée sur une hauteur de la droite de la rivière, près d'une source limpide, et dans un site agréable. Elle représente un homme armé à la tcherkesse, et peut avoir quatorze à quinze pieds de hauteur l'inscription est en caractères grecs mêlés de lettres esclavones. La pierre est schisteuse et de couleur grise foncée. Les Abazes et les Tcherkesses n'ont aucune tradition de son origine. Le nom de Douka-beg fait penser aux Génois établis en Crimée , cependant la langue de l'inscription n'est pas italienne. (i) Il faut se rappeler que le comte Potocki écrivit sous le règne de Paul de glorieuse mémoire. Kl. (1) Le dessin du comte Potocki ne se trouve pas avec le manuscrit de son ouvrage; je donne donc la figure de la statue d'après celui fait par Guldenstaedt en 1773. Kl.





**The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate**

( i83 j ^^^^ ■ V\* % ^ ' % . % % ' V \* - \* / % . \* . % / v % ^ \* % ■ % ■ % %  
< % . ■ \* V CHAPITRE XIII. Foyage à Madjari. Description du Caucase par  
Reineggs. — Kalmuks Kiref. — Colonistes arméniens et géorgiens sur les  
bords du Kouma. — Ruines de Madjari — Vladimirovka. — Petit Madjuri.-  
^ Burgund-Madjar. — Vignobles. — Haras du général Saveliev. — Djan ali,  
ak-sakal des Nogai. — Notions sur les Turcomans. — Kara-kalpak. —  
Voyage d\* Ahmed chez les lemoud. — Autres tribus turcomanes. —  
Chanteur. — Ermite dans le désert. — Labyrinthe d\* eau dans les steps. —  
Description du saïgak. — Kolos de Strabon. — Jugement sur le voyage de  
Reineggs. - ^ Voyage du major Blankennar gel à Khiva. Kassaî (i), le 7  
mars ^ ^ ^ 793 Après un hiver assez constant, le printemps paraît s'être décidé,  
et , comme disaient les Grecs , le souffle du dieu Pan a réchauffé la nature.  
Impatient de respirer son haleine bienfaisante, j'ai quitté les recherches, les  
compilations, les commentaires, les scolies, les traductions, et je me (i) Le  
nom de cet endroit ne se trouve indiqué sur aucune carte. Je suppose que  
c'était un aoul ou campement des NogàCKasscii ( Voyez page aaS, note 3 ),  
dont une partie fut transplantée avec les Naurouz près du Kouma supérieur,  
entre lea« ruisseaux. Tanlyk et Psémouka, Kl. ^

**The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate**

( 184 ) suis rois en route. Je fais ce voyage avec le général Saveliev. Nous lirons ensemble la relation de Reineggs. (i) — Le général Verovkin<sup>^</sup> qui est aussi avec nous, possède une traduction russe du même ouvrage, faite sous les yeux de l'auteur. Elle est manuscrite et diffère, à quelques égards, de l'im(i) Jacques Reineggs était le fils d'un barbier d'Éisleben en Saxe, nommé Ehlkh, Ce ne fut qu'après être sorti de l'Allemagne qu'il prit le nom de Reineggs, Né en 1744» il partit à l'âge de dix-huit ans pour Leipzig, en qualité de garçon barbier, étudia la médecine et la chimie; puis, ayant fait des dettes, disparut dans un état assez pauvre. Au bout de quelque temps on le vit reparaître ayant tout en abondance; après un court séjour il repartit et joua la comédie à Vienne. Après plusieurs aventures peu honorables, il lia connaissance avec un comte hongrois nommé Kohary<sup>^</sup> qui le prit avec lui dans le Levant. Il visita, avec son protecteur, Smyrne et Constantinople, traversa l'Asie mineure, et vint par l'Arménie à Tiflis. Dans cette ville mourut le comte Kohary, et Reineggs s'appropriâ tous les effets qu'il laissa. Cet aventurier a composé une espèce d'autobiographie dans laquelle il se vante d'une foule de choses qui ne sont pas vraies -, p.e. d'avoir perfectionné en Géorgie la fabrication de la poudre et la fonte de canons, d'avoir établi une imprimerie à Tiflis, etc.; le fait est qu'il fut chargé par le roi Héraclius de faire des essais de la fonte des minerais de Somkhéti et d'autres provinces, et de rétablissement d'une verrerie. Il fut, à Tiflis, le médecin, mais n'ayant pas pu sauver la vie d'un aventurier persan, qui s'était empoisonné avec de l'opium, il fut maltraité par le roi, quitta Tiflis et se rendit en Russie. Il sut bientôt gagner la confiance du prince Potemkin, auquel il fit accroire que la Géorgie et tout le Caucase méridional étaient extrêmement riches en mines d'or et d'argent. Potemkin goûta ses propos

( 185 ) primé allemand. Ce dernier, il faut le dire, aura grand besoin d'amendemens , et la carte que l'on y a jointe n'a qu'une légère ressemblance avec les^ pays qu'elle devrait représenter. Le 8 mars à Pokoinoe. Nous sommes arrivés sur les quatre heures à la horde des Kiret; ce sont des Kalmuks qui, mécpntens du prince qu'ils avaient alors , ont passé le Kouban « il y a plus de soixante ans, pour embrasser la religion mahométane. Ils ont ensuite suivi les Nogai jusque sur les bords du Dniestr et du Da» nube. Mais après les grandes pertes que cette nation a faites, et les cessions de territoire auxquelles on a forcé l'empire ottoman , les Kiret sont revenus dans leur ancien step, où ils gardent une sorte d'incognito , évitant également le voisinage des^ Nogaî et des Kalmuks et celui des villages Russes. Us viennent de planter le piquet auprès des colons de Madjari, dont le vin les attire avec un charme irrésistible. — Comme nous sommes précisément du jour du Bairam, il était fête chez ce peuple re-négat , et nous avons vu des groupes de femmestioDS, qui avaient pour but de soumettre la Géorgie au sceptre^ russe. Reineggs traversa cinq fois le Caucase avec des missions russes , et hâta, en 1788 , la soumission d'Héraclius au sceptre de Catherine. Il fut nommé directeur de l'institution des élèves, en chirurgie, et secrétaire perpétuel du collège impérial de médecine. Il mourut en 1793. Sa Description du Caucase fut publiée par un éditeur ignorant , d'après un brouillon qu'oik avait trouvé après sa mort C'est un ouvrage rempli de fautes grossières. Kl.

( »86 ) habillées d' couleurs fort vives, mais comme nous en étions séparés par des marais , nous avons continué notre route, et sommes arrivés en une demi-heure à la nouvelle colonie. L'emplacement qu'elle occupe était destiné aux Arméniens nouvellement venus de Chirvân. Ceux-ci n'en ont point voulu. Alors des Arméniens et Géorgiens de Kizliar, mécontents de leur municipalité, se sont déterminés à profiter des offres du gouvernement. Le nombre des familles est de trente qui habitent sous terre, en attendant des maisons; mais on bâtit à force. Les habitans n'ont pas tardé à nous entourer, et comme je témoignai avoir grand'faim, on nous conduisit dans une hutte souterraine, spacieuse et très propre, où l'on nous présenta un goûter assez, splendide , composé d'olives, de fruits secs, et d'une certaine espèce de pain qu'ils appellent lauacli. Il est aussi plat qu'une grosse serviette et peut se plier de même; le goût en est excellent. Le vin qu'on nous servit était aussi très bon; et si c'est celui qu'ils vendent aux Riret, je ne suis pas surpris qu'il les apprivoise. Ainsi, dans l'enfance des nations, les familles errantes se rassemblaient autour de celui qui pressait les grappes, qui soufflait en mesure dans les roseaux, enfin autour de tel autre inventeur qui leur procurait une jouissance nouvelle. Je ferai observer à ce sujet que la vîgnesauvage croît en abondance sur les bords du Terek et du Kouban , et que l'on en a tiré un très bon vin. Je crois même que celui des Arméniens était de cette espèce.

( iSy ) Je ne puis exprimer à quel point j'ai été frappé de l'air d'activité et d'hilarité qui animait les physionomies , le langage et l'action de ces cultivateurs, lorsque je songeais aux mines hâves, soucieuses et mystérieuses de leurs compatriotes de Rizliar/Mais- . c'est que les autres possèdent, et que ceux-ci espèrent ce qui est bien une autre jouissance que de jouir réellement. Us m'ont raconté que les riches de Kizliar avaient accaparé toutes les terres des environs de la ville, et que les pauvres n'y pouvaient parvenir à aucune possession, mais qu'enfin ils allaient travailler pour eux-mêmes, et ils voyaient déjà en imagination leurs vignes futures et leurs jardins à venir. Ces bonnes gens étaient fort contents de leurs voisins nomades, mais ils se plaignaient des paysans russes d'un village qui est de l'autre coté de la Kouma. Comme ils se sont engagés à ne point toucher aux ruines de Ma-djari( i ils veillent à leur conservation; et dernière(i) Le premier auteur qui a parlé des ruines de Madjari a été le colonel Gœrler, qui avait fait la guerre en Perse sous Pieirfe- le- Grand ; c'est aussi lui qui a débité le premier Topinioï que les Hongrois étaient venus de Madjar; cette assertion a été répétée par plusieurs auteurs qui ont eu occasion de parler de ces ruines : Tantôt c'était « la ville détruite des Magyars, d'où les Hongrois sont sortis; » tantôt Madjari était bâti par les Hongrois dans le temps que ce peuple occupait les steppes situées entre le Palus-Méotis et la mer Caspienne, où les véritables Magyars n'ont vraisemblablement jamais habité , puisqu'ils vinrent des pays ouraliens et se dirigeaient par Kiev pour entrer en Hongrie. Le nom de Madjar ou Matfy'arèqxie Toa donne à ces ruines ^ est un ancien mot turc qui signifie édifice

**The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate**

( 188 ) rement iU ont attrapé un voleur de ruiques qui était de ce village. Lçs ruines sont à une couple de verst de la en briques. Les Nogaï et les Turcomans , qui demeurent dans le voisinage, les appellent Kirk Madjar^ ou les quarante bâtimens en briques. Kirk signifie ici , comme en turc, non seulement quarante , mais aussi un nombre indéterminé dont on se sert pour exprimer une grande quantité. Les Turcs Basîans, qui habitent dans les hautes montagnes du Caucase , aux sources du Tcheghem et du Tcherek, prétendent être origimores de Kirk Madjar. Le Grand et le Petit Madjar étaient sans doute des villes fondées par des tribus turques qui habitaient sur les bords do Kouma avant l'établissement de l'empire des Tchinghiz-khanidès du Kiptchak; le Derbend-nameh mentionne déjà ces villes comme existant du temps de la domination khastre. Cependant les mooumens sépulcraux que j'ai trouvés à Madjari ne sont pas plus anciens que le XIV\* siècle, l'un étant de 747 ( 1345, 1346 ) de l'hégire et l'autre de 777 ( 1373, 1376 ). Il existe aussi des médailles è^Oazheh-khan^ frappées à Madjari en 710 et 715 de l'hégire (1310 et 1315) et d'autres de Jfohamed-kltan de 774 ( 1^72) sur lesquelles on lit ». frappée dans le nouveau Madjar. » Les chroniques russes parlent également de Madjari comme d'une ville, et je trouve dans l'Histoire de M. Karamziii (vol. ly, pag. 176) le passage suivant qui ne laisse pas le moindre doute sur son existence en 1318 de notre ère. Après l'assassinat du grand -duc Michel « Georges envoya lo corps du • grand-duc à Madjary^ ville marchande (sur la rivière « Kouma, dans le gouvernement du Caucase), où, à ce qu'il « paratt, habitaient autrefois les Hongrois , chassés par les « Petcheneghes de Lebcdias. » — Dans la note 238, M. Karamzin donne les paroles de l'historien même , qui ne dit rien des Hongrois. A cette occasion, M. Karamzin prétend que, dans

( 189 ) colonie; il aurait été à souhaiter que Ton eût plus tôt les mêmes soins pour leur conservation, car il ne reste plus que quatre chapelles des cinquante que Guldenstœdt y a vues. Je remets à demain à en parler plus au long, parce que mon intention est d'y revenir et de les dessiner. Depuis les ruines j'ai encore fait sept verst, et suis venu au village de Pokoïnoe, où j'ai été séparé de mes compagnons de voyage que je retrouverai à Vladimiroïfka (i), colonie appartenant au général Saveliev. Le 9 mars. Les ruines de Madjari couvrent un terrain qui peut avoir au moins deux mille pas de l'é XIII\* siècle , Ruisbroek avait encore trouvé des Hongrois à Madjari. Si l'historiographe russe avait connu mon Voyage , publié déjà en 1810, il n'aurait sûrement pas répété en 1817 l'assertion que les Hongrois avaient habité la ville de Madjari; mais il est inconcevable qu'il ait si mal compris Ruisbroek. Ce voyageur mentionne en aucune manière cette ville et il dit simplement, en parlant des Alains ou Acars: « Us s'enquirent aussi de nous, comme aussi firent plusieurs autres chrétiens russes et hongrois , comment ils se pourraient sauver en buvant du cosmos et mangeant de la chair des bêtes » « mortes et tuées par les Sarrasins et autres infidèles. » Il est probable que Madjari fut détruit pendant les troubles qui suivirent le règne de ToAtamych, vers la fin du XIV\* siècle, époque à laquelle l'empire du Kiptchak fut ébranlé par des guerres intestines. Peut-être aussi que ce fut Timour qui ruina les deux villes de Madjari pendant l'expédition qu'il fit contre Azak ou Azopy que les historiens musulmans placent dans l'année 1396 de J. C. (i) Ce village, situé sur la droite de la Kouma, y fut établi en 1786. Kl.

( '9^ ) diamètre; il «'en reste plus sur pîçd que ies quatre chapelles dont je parlais hier. Ce sont des carrés de seize à vingt pieds dans œuvre, surmontés de coupes et ornés d'un fronton dont le cintre est - brisé et forme une pointe. Les proportions sont du meilleur style arabe. Les briques sont des carrées de neuf pouces anglais de côté sur deux d'épaisseur. Les briques de la bâtisse sont d'une mauvaise qualité, et liées avec de l'argile mêlée de paille. Mais le revêtement et l'architecture sont en briques bien cuites, et liées avec un ciment. Dans un des frontons, une partie du cintre porte sur des planches qui n'ont pas l'air fort anciennes ^ et j'ai trouvé chez mon hôte un fragment de corniche où il y a une inscription arabe dont le caractère n'est point kufique, mais semblable à celui dont on se sert à présent. Enfin , l'on trouve dans les ruines des briques couvertes d'émail, comme celles des ruines de Saraï et de Dijd-hadji. Tout cela n'annonce pas une grande antiquité. J'ai trouvé l'intérieur des chapelles occupé par des essaims de mouches déjà très actives et remuantes; aussi le temps est-il déjà très chaud, et la chaleur du jour est fort augmentée par les grands incendies que l'on fait dans la campagne. — On venait de mettre le feu aux roseaux dans une étendue de plus d'une lieue. Le fond du paysage que je dessinais était un vaste rideau de fumée très noire, entremêlée de flamme d'un rouge foncé. Les ruines s'y détachaient admirablement^ et j'aurais bien voulu placer le tout ensemble dans mon des

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

jjl â i 1 •^^ ^^ i r ^

( 19' ) sîn , mais je n'ai pas espéré pouvoir le rendre avec des moyens qui ne sont que du crayon et du bistre. J'ai fait deux dessins, dont l'un ne représente qu'une seule chapelle, et l'autre les embrasse toutes les quatre. Ensuite j'ai été chez les Kiret, mais cette visite n'a été qu'en blanc, car ils avaient décampé dans la matinée. Je n'ai plus trouvé que des enceintes circulaires en roseaux, des feux encore allumés, quelques manteaux de feutre, des pelisses et deux chiens. L'un paraissait malade et l'autre semblait être resté pour le soigner, ce que je ne voudrais pourtant pas assurer; car il ne s'agissait peut-être entre ces deux amis que d'achever quelque bête morte dans les environs. Autant que j'en ai pu juger hier, les Kiret ont gardé l'usage des ghirs^ mais ils les surmontent d'un auvent à la manière des Nogai. J'ai cependant aussi distingué quelques karatchou\ enfin ils ont aussi adopté l'usage des arba , tandis que les autres Kalmuks ont une véritable aversion pour tout ce qui s'appelle roues et voitures. On m'a dit que le nombre des Kiret va à cent cinquante familles, qui parlaient nogai aux étrangers , et Icalmuk entre eux ; mais que ni les Nogai ni les Kalmuks ne contractaient point de mariages avec eux. Mes dessins et mes visites m'ont pris presque toute la journée, et je n'ai pu être rendu au gîte qu'au soleil couchant. Encore une observation qui tient à l'histoire naturelle , et que je ne fais qu'à mon grand regret , c'est que ma chambre est pleine de cousins , déjà très actifs et mordans; de plus, il s'y

( '9^ ) trouve des blattes asiatiques, plusieurs espèces à tarakanes, des fourmis, enfin des sauterelles, dont le derrière est armé d'un aiguillon semblable à celui des mouches ichneumons. J'en avais déjà hébergé tout Fhiver à Ghégorievsk , mais elles étaient petites, et ne s'écartaient point du fourneau. Celles-ci sont au contraire très grosses, et viennent infester mon lit où elles m'incommodent beaucoup. Le lo mars, à Vladimirovka. Le Petit Madjari est à douze verst du grand. On appelle ainsi un groupe de tertres sépulcres , au milieu duquel étaient six chapelles dont il ne reste que les fondemens. Autant que j'en ai pu juger, elles n'avaient point de fronton ou vestibule, et elles étaient plus petites que celles du Grand Madjari , à l'exception d'une seule , qui doit avoir été plus grande. Les ruines sont à deux verst de Burgund\* Madjar (i) , belle colonie fondée par le général Skarjynski^ ci-devant gouverneur d'Astrakhan. U a donné ce nom comme un heureux augure pour les vignes qu'il y voulait planter, et elles répondent déjà à ses espérances. Son vin, sans valoir encore ceux de l'autre Bourgogne, est déjà évidemment supérieur aux vins d'Astrakhan et de Kizliar. Celui de l'année dernière a été presque entièrement consommé par les Kalmuks-Derbètj qui ont hiverné dans les environs; ils y ont pris tant de goût, (i) Sur les cartes russes Borgon Madjar, ou Kavkaskoï Ouswat, au dessous de Tembouchure de la Soukhaïa Buivolay dans la gauche du Kouma. Kx^.

**The text on this page is estimated to be only 20.25% accurate**

( «93 ) qu'À sera difficile que l'on eût réservé d'une année à l'autre (i). J'avais conçu l'espoir que je trouverais des inscriptions à Burund-Madjaf, mais je n'y ai trouvé que des pierres sépulcrales, chargées d'ornements arabesques. Depuis Burgund-Madjar j'ai toujours cotoyé les incendies. Leurs divets plans, qui avançaient les uns sur les autres formaient comme des coulisses et une décoration enflammée. Le vent venait de notre côté ; sans quoi nous n'aurions pas osé nous approcher de ces vastes embrasements, qui ne sont pas sans danger pour les voyageurs. On m'a parlé d'un régiment qui avait ainsi perdu ses bagages. Fladimirovka, colonie appartenant au général Saveliev, est dans un état florissant. Le vin que l'on y fait a du corps et promet beaucoup. J'ai retrouvé ici mes compagnons de voyage ; et nous avons recommencé notre lecture méthodique des relations de Reinhold. Le 11 mars. Comme je désirais beaucoup avoir un saïgak mort ou vif, on a mis des chasseurs en campagne ils en ont vu beaucoup, mais n'ont rien tué. Nous avons eu la visite de quelque-  
« I I I I r I I I I » t I f r ■ I . • , tt ,, ,. (i) On s'est borné, en établissant ici les vignobles, à la médiocre qualité des plants envoyés du Dell, qui mûrissent de bonne heure, ainsi que le blanc kychmijpch sans pépins ; ce sont ceux dont la contrée peut retirer les plus grands avantages. La vigne croît à merveille sur le sol argileux, élevé seulement d'une jusqu'à dix toises au dessus du niveau de la Koudia, sa culture est très facile, et on la taille un peu comme celle de la France. Kl. H 13

( »94 ) nomades Kalmuks et Nogaï. Ils on( dit que les Turcomans tiennent cour plénière à vingt verst d'ici. Nous irons demain la voir. Le 2 mars. Nous avons suivi la rive gauche du Kouma , et sommes arrivés au bout d'une heure au haras du général Saveliev. Il consiste en huit cents jumens tcherkesses, bien choisies, avec des étalons arabes, iemouds et persans; c'est sûrement une des plus belles propriétés de ce genre que j'aie jamais vues ; là, nous avons eu la visite de DjanrAli^ aks-akal des Nogaï.^A-^aA^/fveut dire bai'be blanche. C'est le titre qu'on donne aux sénateurs nogaï et turcomans , parce que chez eux tout homme qui a la barbe blanche entre de droit au sénat. Mais comme l'abus ne manque jamais de se glisser dans les plus sages institutions , il arrive aussi que les hommes riches et puissans prennent le titre d'aksakal lorsqu'à peine leur barbe commence à grisonner. Puis nous nous sommes mis en route , et nous sommes arrivés à une horde de cent cinquante familles de Kalmuks baptisés, qui appartiennent au général. C'est un don que lui a fait la couronne. Il n'exige d'eux aucun cens, et ne les emploie qu'aux soins de son haras. Là, nous avons quitté les bords du Kouma, et nous avons coupé à travers le step , guidés par un Kalmuk. On ne peut pas dire que cet homme nous montra le chemin , car il n'y avait rien qui ressemblât à une route, et je ne sais, en vérité, sur quoi il se dirigeait. Toujours est-il certain qu'il

(. ^95 ) nous a fait arriver tout droit au campement des Turcomans, où nous avons trouvé leur assemblée nationale. Elle était composée de soixante membres qui siégeaient en rase campagne; ils se sont levés à notre arrivée, et ont voulu nous faire les honneurs du pays. Mais je lesai priés de ne point interrompre leurs délibérations, et je me suis retiré dans une tente avec quelques lettrés auxquels je voulais faire des questions relatives k l'histoire turcomane» D'abord j'ai appris qu'ils se donnaient à euxmêmes le nom de Turkmen et de Tark-Turkmen. Le nom ô^Ouzi ne leur est point étranger; mais ils ne le donnent qu'aux Turkmen qui demeurent sur le Amou-Daria que nous appelons 0«^;5hek. Ils composent la race don^inante dans la Boukharie ; car les Sartes (j) sont la race. sujette. Ils descendent des Sogdiens; mais les Turkmens sont les J'orki de Nestor ou de ses continuateurs, les Ou^^i de la Byzantine, les Ghoz des Arabes et les CumaniNigri des historiens Hongrois. : Les Turkmen donnent aux Kirghiz les noms de KarU'kalpakij ou Kaz^ak-kara-kalpaki ^ et depuis long-temps je conjecturais que les chroniques entendaient les trois hordes des Rirghiz, lorsqu'elles disent : Vsié tchernoï- kohhukie , c'est-à-dire , tous les bonnets noirs \ car kara-kalpak a la nién^e significatîoû en tiare. Mais aujourd'hui on n« donne « ■« • I I ■■ t > ■ ■ ' ' - ■ — — ■ • ' ■ ' ■ (i) Voyez plus haut , page 47» 6t ma Note sur les Boukhars^ jau'on trouvera 9 la fia de ce voliuiime. Kl. j3.

**The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate**

: 196 ) plus ce nom qu'à une seule race peu nombreuse. Il se trouvait dans notre petit cercle littéraire un homme dont la conversation m'intéressa particulièrement. C'était un Turkmén appelé Aïr, quia fait, il y a deux ans, un voyage chez les Lemoudj, d'une commission particulière par le comte Yalev-Zoubov qui commandait alors l'armée en Perse. Ahmed s'est embarqué sur un navire russe, et il a abordé à la rade de Tcherekin, au pied du mont Balkan, à sept journées au nord d'Astrakhan. Là il a trouvé une petite horde de Lemoud, qui vivaient principalement de la pêche de phoques. Puis il a passé le mont Balkan et la rivière Gurguen, et il est arrivé à la horde principale, le cinquième jour après son départ de Tcherekin. La race des Lemoud ou Lomoud est composée de 30,000 familles. Les deux autres races des Turkmènes sont Teke et Kerklen (i); elles ont chacune 50,000 familles. Chacune de ces races se subdivise en plusieurs autres qui sont gouvernées par des khans égaux en pouvoir, et dont aucun n'a de supériorité sur les autres. Ahmed m'a montré les signatures ou cachets de cinq de ces khans, dont les noms étaient : Choukour-virdi Khan, Khangildiy Khan- Mohammed Ourous- Mohammed Khan Karhan-kilydj Khan. Quelques hordes de ces trois races qui vivent sur les terres de Rhiva et Boukhara, sont soumises aux khans de ces contrées. Les Turkmènes d'ici ont — Il - ■ - ■ - ^ . — — - — ■ - \_ - --■ Il, 1 r (i) M. do Moiraviev les appelle Keklen, Kl.

**The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate**

(: 197 ) été, çqmn\e ron sait, ameués par le« khan^s des l^lmuks-Torgaut, et y sont restés après leur désertion. Mais toutes ces races se ressemblent entre elles, et ont la même manière de vivre, et le même dialecte, qui tieqt plus du turc osmaly que du turc oriental. Ahmed avait aiyssi écrit les noms des races particulières dont se composent les trois grandes races lemoud, Teke etKèrklen(Kèklen); voici cette liste telle qu'il me l'a donnée (i). (i) Cette liste roanque dans le maDuscrit; je la remplace par une autre qui se trouve dans Voriginal russe du voyage de M- de Mouraviev à Khwa ; je joins ici quelques observations sur ce peuple. L'origine des Tarcon^ans est difficile à déterminer: ce sont des tribus turques, qui, dans les XI\* et XII\* siècles ont passé le Djihoun, et se sont établies dans le Khorassân ; de là ce peuple s'est répandu sur toute la Perse septentrionale et plus à l'ouest, jusqu'en Syrie et en Asie mineure. Pour expliquer ie nom de Turkmân^ les Persans prétendeut que cette natioQ desceufflait des Turcs, qui dans le Khorassân avaient pris des femmes persanes; mais comme elle avait gardé Tidiome et la grossièreté de leurs ancêtres , on lui avait donné le nom de Turkmdn , c|m signifie semblable aux furcs. Cependant comme la partie de la nation (lui es.t restée au delà du Djihoun, porte le même nom , iL paraît hasardé de vouloir le dériver du persan. Les OuZ'bek sont un autre peuple, d'origine turque, qui passa le Djihoun dans le XVI\* siècle ; c'est la nation dominante dans le pays de Balkh, dans le Kharizm, dans la Boukharie et dans leFerghana ; leurs principales tribus sont quatre: I. OUIGOUR Naïman. IL Kangli-Kiptchar. IILKiAT-KoNKRAT, composée des familles i/w^«, AtchaiaWy Kandjirgaliy Kochtamgali^ Kœgt^segU et Bœgœdjell. ÎV. NOKinS-MAROOUD. /

**The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate**

( \*9« ) Les Turcomans ou Troukhnènes quî se irouveût dans le step entre Astrakhan et Kizliar, furent soumis par les Kalmuks, avant que ceux-ci ' Tinssent s'établir dans le step du Volga; ils lesydi^eôèrent avec eux , à Tépoque où i)s passèrent lé laïk.' Quand les Kalmuks-Torgaut voulurent qqitter le terri\* toire russe polir se réfugier en Chine , les Turcomans refusèrent àe les accompagner , et sbûtiireDt ce refus à main armée; Ils restèrent sujets ros^ et furent envoyés habiter dans le step de Kizliar. Le gros de la nation des Turcomans' mènélune vie nomade dans les pays situés à l'est dé' h VM Caspienne. Elle se divise dans les tribus sùivaiites': • I. Thovdour essen ili, peuplade forte de oooo kîbitkes ou tentes, occupe le voisinageldé ilfa/)fgichlak et de Khwa. Elle se divise en : I. Tchovdour^ campant à Bordjaklou, à l'orient dans le step. 1. Igdjr^ habitant à Ekdyr et Otcii et CAtz/i\* baba sur le golfe de Kara-bogaz. . . , 3. Abdal^ dans le pays de Karagan\* Ils se sut\* divisent en Mengli-koudja^ Ogri^ Kourban (composés des familles Tchekar-baï^ Oganchj et Kflær^ gœnek ) et Dell. 4. Bouroudjouk^ dans la contrée â!Apraklou^ au nord-est des Abdal. 5. Boussadji^ dans la contrée de Duben , au nord des Abdal. IL Ata, iooo kibitkes, sur le chemin du Bat

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

PotockillTITBKMEI^^"



( '99 ) kan à Khi va. Ils se divisent en quatre tribus : Nouf' Ata<sup>^</sup> GœUAta<sup>^</sup> Oumar-Ata et Yhag-Ata. III. Teke, 30,000 kubitkes, à Arkach<sup>^</sup> et dans le voisinage. IV. Salyr . 4000 kibltkes, h Test des Teke. Leur pays est nommé Saras. y. Er-saroe, 100,000 kubitkes, dans le voisinage de Boukhara. VI. loMOUD , l<sup>^</sup>o<sup>^</sup>oQO kubitkes sur les bords de» rivières <sup>^^</sup>re<sup>^</sup> et Gurghen. Les autres trois branches suivantes y appartiennent aussi. 1. Chereb<sup>^</sup> composée de six tribus nommées: Bellike<sup>^</sup> 600 kubitkes ; Dugdi<sup>^</sup> 2200 kubitkes (dont les familles sont les Karadagli<sup>^</sup> Eifdek , Miud , KKiuali<sup>^</sup> Ghereij Outchmck et Tchouk-back<sup>^</sup>) ^ Kara-oui<sup>^</sup> 800 kubitkes; Baga<sup>^</sup> 1\,00 kubitkes; Ilgali<sup>^</sup> 700 kubitkes, eX. Dja/ar-ali<sup>^</sup> 2000 kubitkes(dont les familles sont : Terekli<sup>^</sup> Semidin, Nedim , Ghereij Tchoukan<sup>^</sup> Sakhkalij Ark<sup>^</sup> Toumatch-djan-ali ^ Toumatch-yar-ali ^ Pangy Keltéy Karinjik ^ Kœr-tœkelet Kcer<sup>^</sup>essen). a. Bairam<sup>^</sup>cha, sur le Gurgherij mais principalement à Khwa même; leurs tribus sont: Salak , 2000 kubitkes; Orkochi, 2000 kubitkes; OkuSj 1000 kubitkes, Ouchak<sup>^</sup> 1000 kubitkes; Kara-kodja<sup>^</sup> 600 kubitkes ;|Z>/V//zeî7, 550 kubitkes. 3. Koudjouk Tatar; leurs tribus sont : Tatar à Khiva et sur le Gurghen , ensemble 400 kubitkes, Ak'karyn<sup>^</sup> 200 kubitkes, Kourama<sup>^</sup> 200 kubitkes;

**The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate**

( î\*oo ) Maruma , :àOo kibilkes , Kjryk , 4oQ kibilk^a 9 près» de Khiva; Keié, J^oo kibilkes, Khiifotçhi^ 4oo kibilkes. 4. Tchouni, sur le Gurghen et \Airek\ Leurs tribus sont : Ata-bàly 1000 kibilkes; v^^, 900 kibilkes; Das^ 700 kibilkes; Badrak^ 600 kibilkes; Kètchekj 600 kubitkes^ Ig^jr^ 55o kibilkes, lotma, aoo kibilkes, Eimyr^ 700 kibilkes; Mechrik^ 900 kibilkes. VII Sakhkar, ao,ôoo kibilkes, dans le voisinage de Boukhara. VIII. Iemrelou, 3oo kibilkes» a l'e^l des S^yr\* IX. Sajryk, ao^ooo kibilkes. X. RÈKLEir, 407000 kibilkes, sur les rivi^w -Gurghen , Atrek el Abi-Atrek el près de la forter resse de Kari-kalah-Suid. Leurs Irjbussonl: /^/zya^, Sengrijky Khar j Chor^ Kyryk^ Baindyr, KaraBalkan^ Jferkes^ Kaï^ Kyzjl^ Keik^ Soi^ranliy lef' kekli j Pytyr^ Kychik. XL OuA-AiMAK, 80,000 kibilkes, dans la province persane de Khorassân^ dans le voisinage de Meched. Lorsque j'eus achevé mes recherches géogpft\* phiques, je passai dans une autre tente, où j'ente»\* dis un troubadour turkmen y dont les chants m'ont paru plus agréables que ceux des troubadours d'Astrakhan. Gel enfant d'Apollon paraissait véritable ixicQt être sur le trépied, et i'in&piration le mj^tlSH^t

**The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate**

( ^Oi ) ou( hors de lui. Uo jeune homme était assis à soir :Qté, et n'avait d'autre emploi que de crier à la in de chaque strophe iaMchi, qui est l'équivalent ;)^ braifo. Ceci me paraît encore très bien imaginé; ZdiT sûrement rien n'encourage un poète autant que lesapplaudissemens. Ils en vivent, pour ainsi dire^ et lis meurent douloureusement sous les morsures 4^ la critique. Pendant ce temps-là, les membres de la diète t^rKmène avaient toujours siégé, mais presque tou^ s'étaient endormis, à l'exception de quelques vieillards qui griffonnaient je ne sais quelles écritures. C^ous primes congé de cette honorable assemblée^ et retournâmes au haras, où nous trouvâmes un bon dîner et la Gazette de Hambourg (i), qu'un K^loiuk avait apportée de Naour (ti); anecdote qui prouve combien les papiers publics sont aujourd'hui universellement répandus. Nous avons aussi la Gazette de Pétersbourg^ dans laquelle j'ai trouvé qu'un Anglais nommé Mungo Park avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique , et trouvé une ville aussi grande que Londres. Voilà des nouvelles qui m'intéressent. ]\mais puisque j'écris ceci dans un haras, je dir r^i un mot sur les mœurs des chevaux dans l'état à demi sauvage. La polygamie y est introduite, ¥Qais non pas la communauté dejumens. Lors\* (i) On la lit même en Sibérie , à la h^outière chinoise. Kx^ (a) Un cl^emm codciuit de Naour, par le step, au Koia)a; ik yabctyti^ à yiadiniirpvka. Kl.

( no^k ) qu'on juge qu'un jeune étalon a déjà acquis un degré de force convenable , on l'enferme dans un enclos, avec une douzaine de femelles de son âge. Il y reste cinq ou six jours , et ce temps lui sudSt pour en prendre possession. Ensuite il mêle son sérail à tout le reste du haras, mais il ne le perd jamais de vue , le rassemble de temps en temps, et ne permet point aux autres étalons d'en approcher. Cependant les infidélités n'y sont point rares ; et même ^ Ton m'a assuré que les étalons qui ont peu de force ferment les yeux sur la conduite de leurs épouses. Telles sont les mœurs des véritables hippopomes, qui ne sont point ceux du docteur Swift. Le i3 mars. Nous avons passé la journée dans un ermitage à une lieue d'ici. Le solitaire qui rhabite est un très vieux paysan , qui , las du monde et du bruit de son village, n'a plus voulu entendre que le murmure des eaux, et s'est établi entre deux ruisseaux qui tombent en cascades dans le Kouma. Il demeure en hiver dans une hutte souterraine fort chaude , et l'été, dans une hute de roseaux ombragée par deux beaux arbres, dont je ne connais pas l'espèce. Il prépare sa nourriture à l'avance pour quelques jours, crainte d'être pris au dépourvu par quelque défaillance; ce qui lui reste de forces, il l'emploie à prendre des faisans au filet, mais surtout à cultiver une trentaine de pêchers et d'abricotiers qui sont l'objet de ses plus tendres soins. Il a mille choses à dire sur chaque bourgeon , et c'est un sujet sur lequel il ne tarit point.

( ioS ) Les cerfs, dont le pays abonde, s<sup>^</sup> sont accoU'» tumés à sa vieille figure , et viennent souvent por-« ter le désordre dans ses plantations , sans s'embar<sup>^</sup> rasser des cris qu'il fait pour les épouvanter. Luimême a fini par s'attacher à eux , et il ne veut pas qu'on les tue<sup>^</sup> Ce vieux bonhomme, bien que tout courbé, a encore une activité surprenante<sup>^</sup> qu'il n'aurait peutêtre pas conservée dans le tumulte des vivans. Ici rien ne le contrarie , son chien et son chat lui obéissent , et il fait à lui seul plus de bruit que tout le reste de la nature ensemble , à l'exception des grues qui crient encore plus fort que lui. Comme il n'y a point de montagnes entre le Kouma et le Roura, le général Saveliev a été eu\* rieux de savoir d'où venaient toutes les eaux qui arrosent son territoire , et il a envoyé deux hommes à la découverte; mais ils se sont égarés dans un labyrinthe d'eaux stagnantes, courantes, de ruisseaux, de lacs et de terres tremblantes; si bien qu'ilsnesontrevenus qu'au bout de huit jours après avoir été réduits à manger un chien qu'ils avaient avec eux. C'est un problènie très curieux de savoir les moyens dont la nature se sert pour rassembler ces eaux; mais je ne veux pas m'occuper de cette ques<sup>^</sup>tien de physique , crainte de m'égarer comme les deux hommes du général. Le j4 mars. Les chasseurs ont tué un saïgak (i). ■ t ■ » (i). AmUofe scytfika y appelée scugak par les Tatares, ^«r> kàigureusen par les Kalmuks et akkuk par les Kirghi<sup>^</sup>. Kir<sup>^</sup>

**The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate**

J<sup>^</sup> ( 206 ) de nom , et je la baptise conditionnellement faisant de Madjar {i} la femelle n'a point cette riche parure , et ressemble aux autres faisans. Je n'ai dessiné que le mâle. Le 16 mars. Nous avons mangé le saigak. La chair est fort noire, mais d'un bon goût. Sa trompe a à peu près la consistance des oreilles du veau. Elle serait meilleure si elle n'était garnie en dedans d'un poil follet qui la rend moins appétissante. Le 17 mars. Nous avons achevé la lecture de Reineggs , et voici le jugement de notre comité critique. Reineggs a passablement bien décrit les pays qu'il a vus lui-même , à savoir : la Géorgie , XJrmé' nie , le Daghestan et le Chirudn (2) ; mais pour tout ce qui est du nord des montagnes, depuis leur sommet jusques aux fleuves Terek elKoubàn<sup>^^A</sup> y a presque autant de fautes que de mots. Ces fautes doivent être presque toutes attribuées à un certain quartier-maître Stador ou Stæder <sup>^</sup> dont le journal a été fondu dans l'ouvrage de Reineggs; de mauvaises cartes, qu'on avait alors, ont aussi été l'occasion de quelques erreurs. Par exemple ; Reineggs (i) Phasianus colchicut. En turc suklun , en persan tedzrevo\ x tedreVy en arabe tedredj ou tedzrtjd<sup>^</sup> en boukhare mourgd' tan ou margaitariy en kirghiz karganty en d<sup>^</sup>rva<sup>^</sup>men phassian et karhant <sup>^</sup> Qu géorgien khokhobi<sup>^</sup> en kalmuk garhout <sup>^</sup> en mongol korkooly en mandchou oulkhôûma <sup>^</sup> en chinois tchhietyèkù Kl. ' (2) Il faut pourtant observer que presque tous les noms propres sont défigurés d'une manière horrible dans son ouvrage. Kl.

( ^<>7 ) suppose qu'autrefois tous les fleuves du Caucase tombaient dans la mer Noire, et il en apporte en preuve un ancien lit du Malk , qui , dit-il , recevait le Kalaous et le Barsoaklou^ et tombait avec eux dans le Manjrtch. Cette proposition , ainsi énoncée, ne présente aucun sens géographiquement, puisqu'il faudrait que le Malk enjambât la Kouma , gravît des montagnes , etc. , etc. Il y a véritablement un ancien lit du Malk qui peut avoir porté une partie de la totalité de ses eaux dans la Zahuka et delà dans la Xoi^z/z^z; mais aujourd'hui\* Ton sait qu'un dos montueux décrit un grand S et joint les mont Ergene avec le Bech-taif. Nombre de petites rivières ont leurs sources dans ce dos, et vont, les unes dans la mer Caspienne, et les autres dans celle d'Azov. Toutes les autres 4 preuves sont de la même force; je me hâte d'en avertir, parce que la république des sciences est pleine de gens qui ont assisté à la création du monde, et ne cherchent dans les voyageurs que des observations qui puissent appuyer les nouvelles qu'ils en donnent. Le 18 mars. Nous avons eu la visite de Djan-Ali^ qui est assez homme de lettres à sa manière. Je lui ai demandé si ghioun ou hioun voulait dire peuple, comme le prétend Reineggs(i). Il m'a (i) Ceci se rapporte au passage suivant de Reineggs (I. pag. 67 ). tHuriy dit-il, n'était vraisemblablement que ladé« nomination générale de toutes les différentes tribus mongo« les, qui dominaient à cette époque. Encore aujourd'hui le mot

**The text on this page is estimated to be only 15.63% accurate**

répondu que cette expression lui était parfaite<sup>^</sup>-\*<sup>^</sup> ment inconnue; que l'on disait en tatar Mtxlk o%<sup>^</sup> ÂfemleJtial; cependant je m'en informerai encore chez d'autres peuplades. Le 19 mars. Les chasseurs ont annoncé qu'ô avait vu des gerboises; une petite pluie a âVanc la végétation et quelques arbres ont manifesta <sup>^</sup>es feuilles. Le 20 mars. On m'a envoyé de Gbéorghievsk I<sup>^</sup>i relation du major Blankenagel<sup>^</sup> qui â été à Khwtx<sup>^</sup> en l'année 1793. Tout ce qu'il en dit est parfaite?— ment d'accord avec les informations que j'avais prise à Astrakhan. Il assure que le fleuve Amoi<sup>^^</sup> Duria tombait autrefois dans le Karà-bùghaz<sup>^</sup> et que les Ooz-bek l'ont détourné par des ouvrages en palissades et fascines. ri I lin « gi'okn est en usage dans la fatigue kalmiike pure et dans celle « des Tatiâ'es-Nôgaï il signifie peuple otf kbmme , sans égard «I I>our l'origine. » Le mot pour homme est en effet kwng on A'oumoun en mongol-khalkha, A<sup>^</sup>ou/?<sup>^</sup> eo moiigol-bouriate, et kun ou kumun en kalmuk. Kl. \





The text on this page is estimated to be only 14.97% accurate

( ao9 ) k v^% «^<'^ % '« « «'■«^^<<'^ %'«'0%«/V%^^^ ^"^^ \*"\*^  
^'^^ ^'^^ ^^^^ ^ ^^^ ^ \*\_\* ^^'^^^^ CHAPITRE XIV. . . Retour à  
Ghèorigfieivsk. m \* « « ■ Dpement des Nogai. — Prince Arslan^bek  
Maqsour. -^ \*uits rouges. — Vue sur la chaîne du Caucase.—. Pristav lès  
IJTpgai. — Kos ou efféminés. — Sables d'Anketei:!. • — iottliéur de la vie  
nomade. — Os d\*éléphânt trouvé dans e Terek. -^ Ambassadeur persan. —  
Fortes Sariiatiques , )!a«CM«nn66 et A.ItMiniennes. \*^ Amlbassade. de  
Ze»arkli rjqr» \t Ifhvn des Turcs de l'Altai.' — Gerboise. — JoqrAÿieY,  
pçsaque échappé de la captivité de S.hiv4- •«- Autre çoaoue , retenu  
prisonnier chez les Lesghi. — Effets de )a lumV «— Départ de Naour. —  
Soldatskai^ sloboda. Le ai mars en route. liodate comoie les navigateurs  
untelj&urenmen lam le step iressemble à ia «ler; ou n-y voit que oial et ; la  
plaine. Nous ne devons dous retrou\*^ r sous un toit; qu'à Naour. À deux  
heures après midi nous avons vu l'horic<^ n terminé par une longue file de  
huttes nogai. 6tak Tnoul du vieux Djan-Mi. Il était absent; MIS n'avons  
trouvé dans sa tente que sa vieille >ouse avec une créature charmante ,que  
je pris ibord pour une femme ; mais c'était un jeune ince, fils ^Arslan-bek  
Mansour^ que j'avais vu sount cet hiver. Son éducation était confiée au sux  
Djan-Ali, qu'on tient dans toute la contrée II. i4

( ïïio ) pour une véritable Minerve sous la figure de Mentor , mais le petit Télémaque nogaî a de la peine à supporter la vie nonoade, et son tempérament parait faible et délicat. Comme il s'agissait de nous amuser , on fit venir un virtuose que je connaissais déjà de réputation, mais il ne me parut pas qu'il pût la soutenir. Des Ta tares exécutèrent une danse dont les mouyemens imitent ceux d'un homme qui tire de Parc. Ensuite nous nous sommes remis en chemin, et sur le soir nous sommes arrivés à un cimetièrè nogaî. Us ne mettent point leurs morts dans des fosses. Us les couchent sur la terre et les couvrent avec celle d'un petit fossé qu'ils pratiquent tout autour. Il est bon de remarquer ces difTérences dans les ouvrages en terre qui sont des monumens susceptibles d'une très longue durée, et les seuls qui soient d'usage pour l'histoire du step. Puis nous avons encore cheminé très avant dans' la nuit, ce que l'on peut faire ici sans inconvénient, car tous les points du step sont propres à s'arrêter. Les pays sont recherchés le jour, mais non pas la nuit. Le 22 mars, aux Puits rouges. Au soleil levant, j'ai vu distinctement toute la chaîne du Caucase depuis le i^az/-ée^ jusques à VELbrouz (i), ce qui m'a prouvé que nous avions réellement beaucoup cheminé pendant la nuit. (i) Le Kazi-heg ou Mqinwaré a 1 4>400 pieds de hauteur absolue, et V Elbrouz en a 16,700.

( ail ) Lorsque le soleil s'est élevé sur l'horizon, nous avons perdu de vue la chaîne et nous ne l'avons plus revue depuis. Sur les huit heures nous sommes arrivés à un endroit nombreux, mais dont les familles vivaient très éparses ; quelques unes de leurs huttes étaient encore sur des roues et ne faisaient que d'arriver. Puis nous avons rencontré le pristin des Nogai qui allait à cheval accompagné des principaux de la nation. On appelle en Russie pristin des hommes que le gouvernement place auprès des nations pour leur expliquer ses intentions. Plusieurs de ces pristins ont exercé leur emploi avec beaucoup de probité; d'autres ont su rendre leurs places lucratives, et le profit y est toujours en raison inverse des lumières de la nation. Les puits rouges Kmsnîe kolodtsy (i) sont creusés dans un terrain bas qui paraît avoir été le fond d'un petit lac; l'eau y est assez bonne. Les nomades la tirent avec des petits sacs de cuir attachés au bout de leurs bœufs. A midi de nombreux troupeaux ont paru sur tous les points de l'horizon, et sont venus se réunir aux puits. Le coup d'œil était beau et rare. Un des troupeaux était conduit par un vieux Nogai Imberbe que j'ai réellement pris pour une vieille Temme. Ces hommes chauves par la barbe, sont appelés par les Tartares, Kos. Hérodote et Hip(i) En Nogai et en Toicomani Kisyl-komiy en Ralmok Omiam Jkomdimi. Ri.. «4

**The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate**

( ^1^ ) pocrale eu font déjà mention sous le nom d'Enarrées (ou eTéminées). Les Scythes Skohies pensaient . que cette maladie leur avait été envoyée par Vénus irritée contre eux parce qu'ils avaient pillé son temple en Syrie. Lorsque lesSchytes en étaient attaqués, ils s'habillaient en femmes et se renfermaient dans des chariots avec les femmes. Reineggs dit que les Mongouts font encore la même chose; je m'en suis soigneusement informé, et je n'ai point appris qu'ils en fissent plus à cet égard que tous les autres Nogaï. Or donc , chez ceux-ci , les Kos ne s'habillent point en femmes, car il faudrait pour cela qu'ils missent la tunique rouge et le voile, mais il est vraieles vieilles femmes négligeant lear toilette, se contentent souvent de mettre une pelisse de mouton à cru sur leur peau ridée et un bonnet dé mouton sur leur tête. Alors on ne peut pas les distinguer d'avec les Kos\ et comme ceux-ci sont toujours assez vieux et plus faibles que les autres vieillards, ils restent volontiers dans les huttes avec les vieilles. Voilà la simple vérité, mais il n'en est pas moins évident que les Kos sont les Enwr\* rées d'Hérodote et d'Hippocrate (i). Le même jour, au sable cCAnketeri, (i) La maladie en question est vraisemblablement produite par la vie nomade dans les steps ; mais on ne doit pas condare, puisqu'il y avait des E narrées chez les Scythes, et qu'on trouve à préstint des Kos chez les No{;aï, que ces derniers soient les desceridans des Scythes. .. Kl.

( 3 ) Ayant quitté les Puits rouges, nous sommes entrés dans une contrée où le step était couvert d'une herbe touffue, fine, et rare comme les gazons anglais. Cette vaste pelouse était remplie d'un nombre immense de troupeaux et d'aoul oûgaïs , qui s'y étaient rassemblés pour profiter de la beauté du pâturage, ainsi que pour discuter quelques intérêts de la nation. Nous avons toujours voyagé au milieu de leurs établissements jusqu'à l'entrée des sables Sanketeri (i), où nous passerons la nuit. Le 3 mars, à Naour, les Tatares appellent ces sables (ou sables) des contrées légèrement sablonneuses , qui se couvrent au printemps de fleurs jaunes et d'une herbe très salutaire pour les troupeaux. Ils s'y tiennent aussi très volontiers au gros de l'été, parce que les moucheron y sont moins incommodés et les eaux plus pures; et en hiver, parce que la neige y est moins tenace. En un mot, les nomades convoient beaucoup la possession des sables, et voilà pour jilmusy premier chef des Hongrois, venant sur la Theiss, fait demander à Salanus un échantillon des herbes qui croissent dans les sables d'aujourd'hui step de Kecskemei. (2) Les sables (i) Les Tatares appellent ces sables Koum-An-katar, c'est-à-dire Parc des sables ; les Russes en ont fait le mot Anketer Kl. (a) Ce step fait partie du district de Kecskemet ( Kecskemeti Taras ) en Hongrie , dans le département de Pesth. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate**

( tii4 ) le9 plus célèbres dans l'histoire tatare sont le Sara koum et le Kara koum qu'il ne faut pas con\* fondre avec Kara ^ koroum ^ résidence de Tchinghiz-khan. La Russie a dans son empire deux sables qui ont aussi beaucoup de réputation : ceux-ci et les Byn peskiii) au delà du Volga. Les sables à Anketen sont traversés , en différens sens, par plusieurs bandes de dunes dont il serait curieux d'avoir la véritable direction , mais il faudrait y envoyer des ingénieurs naturalistes qui prissent intérêt à la chose. La petite rivière appelée Koura se perd dans les sables d'Anketeri et y filtre de bonnes eaux. Au sortir des sables nous avons trouvé on hameau composé de quelques khoutor ou petites fermes appartenant aux cosaques de Naour , et nous sommes arrivés dans cette ville au soleil couchant Je redoutais un peu l'ennui d'un voyage à travers le step; mais j'ai au contraire trouve dans celui-ci des tableaux très variés et très agréables de la vie nomade, et je m'y suis convaincu qu'elle a dans sa simplicité beaucoup de ce charme qu'on m^m^mmm^^ I I » I — — ^ — ^ — — — j^ — — ^«^ (i) Les sables appelés par les Russes Ryn peski sont situés dans le gouvernement d'Astrakhan, à l'est des monts Bogdeoola et 3100 Bogdo , et entre le Volga et le Petit Ouzen. Leur véritable nom en Kalmuk est Naryn; les Russes en ont fait Kyn. Ce clos sablonneux est très étendu, et se compose d'innombrables petites collines de sables mouvans de la hauteur de deux à cinq toisrs; les Kalmuks disent que ces coltines forment quatre chaînes parallèles, qu'ils appellent Gourôan ou/aftoUj Taragtofi , Arcch et Courba n hmch. Kl.

( aiÔ ) peut mieux sentir qu'exprimer. Le nomade, couché sur son feutre, est si près de l'herbe fraîche ; il n'en est point séparé par des planches , il la touche, il respire ses parfums. Lorsque le gazon commence à se flétrir sous lui, il porte sa hutte à quelques pas de là. Les fleurs naissent réellement sous ses pas. Son paysage est uniforme, ce n'est qu'un fond vert et toujours le même, mais chaque pièce de son troupeau s'y distingue parfaitement, et d'un coup d'oeil il suit toutes ses possessions. Ce n'est point pour faire une phrase pastorale que j'ai dit qu'il changeait de place lorsque le gazon est foulé sous lui; les Nogaï le font réellement, et la preuve que cette vie est douce, c'est qu'ils y sont attachés avec passion ; au reste tout cela n'est possible que dans des plaines élevées où il ne pleut que rarement, même presque jamais. Le 24 mars. On m'a apporté un os d'éléphant trouvé dans le Terek; il me paraît que c'est un fragment du tibia. Une partie commençait à se pétrifier. Le 5 mars. Nous avons eu la visite d'un envoyé du roi de Perse, qui va se rendre à Pétersbourg. Il nous a dit que le roi son maître Chah Baba (i) avait été reconnu par tous les khans, et même par la Porte ottomane, qui avait ordonné au pacha de Bagdad de le complimenter officiellement. Cepen(i) c'est le roi actuellement régnant sous le nom de Feth'afy chah; avant son avènement au trône, il s'appelait Baba khan. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate**

( a.6, ) daot il n'arbora Tai^fette royale qu'à. Ardabil. Ch&h Baba n'a que vingt-cinq ans; il a quarante femmes et vingt-deux fils. L'envoyé lui-même est un mirza ou lettré ; on l'appelle Mirza Séid Hassan. Son maintien est composé, son caractère paraît être de la plus grande douceur diplomatique, et le âourire de la conciliation ne quitte point ses iè^ vres. Une partie de sa commission m'est très agréa\*^ ble, car il est chargé de demander la liberté de mon ami Abas khan^ dont il a été question daas le premier livre. Le 26 mars. Me trouvant ici de loisir, je dirai quelque chose des portes sarmatiques sur lesquelles Reineggs a un peu divagué. Strabon dit qu'il y a quatre chemins pour entrer en Ibérie. i\*\* parla Colchîde. a\* par l'Arménie. 3° par l'Albanie. 4"\* pa»\* le pays des nomades^ au nord du Caucase. Texte de Strabon. Il y a aussi un chemin pour entrer en Sibérie par le pays des nomades qui sont au nord. On a d'abord une roule très difficile de trois journées, puis Ton arrive à des passages étroits où coule le fleuve Aragus ^ et l'ori fait encore quatre journées; la fin de ce chemin est protégée par une muraille qui semble imprenable. Commentaire. Tout cela désigne parfaitement le chemin que Ton fait encore pour entrer en Géorgie\* On suit encore le Terek^ puis \Arag^>u Texte dk Pline. Près de ces peuples sont les

( ai7 ) portes Caucasiennes^ qae Ton a improprement appelées Caspiennes ^ ouvrage étonnant de la nature, qui a brisé en cet endroit d'immenses rochers. L'on y a placé des portes en poutres garnies de fer. Sous ces portes coule le fleuve Dfrioris. Commentaire. Le seul endroit de ce passage où l'on ait pu placer des portes , est Dariel; ainsi le fleuve Dyrioris est leTerek, maisc'^est toujours le même passage dont parle Strabon. Suite du texte. Sur un rocher de ce côté-ci est un château appelé Cumania^ que Ton a beaucoup fdrtisé pour défendre ce passage contre cette foule de peuples divers. Commentaire, Ce château existe encore et s'appelle DarieL Suite du texte. Il est bon de relever ici une faute, qui a été souvent faite même par ceux qui ont accompagné Corbulon dans sa guerre d'Arménie. Us appellent /?or^e Caspienne ce passage d'Ibé-rie , que Ton doit appeler portes Caucasiennes ^ et même ce nom est écrit dans les situations peintes: que l'on nous a envoyées de ce pays-là. Néron Ta aussi employé dans ses menaces. Il disait vouloir aller aux portes Caspiennes , et cependant il voulait passer d'Ibérie chez les Sarmates, et trouver ce passage , unique de ce côté-là. Il y a sur la mer Cas'pienne d'autres portes qui appartiennent aux Cas\* pieQS,et pour s'en instruire il faut lire les auteurs qu4 on4 traité des affaires d'Alexandre-le^rand^

**The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate**

(a18) Comment A.IBE. Ces portes Caspiennes sont celles de Derbend. Texte de Ptolémée. Les portes Sarmatiques sont à 81° long., 48° 30' lat. (Les portes Albaniennes à 80° long., 47° lat.). Commentaire, les portes Sarmatiques sont encore le même passage que l'on traverse pour aller de Mozdok à Tiflis. Mais il ne faut point le confondre avec la porte de Tsour, dont parlent Procope et Moïse de Khoréne. Celle-ci était près de Derbend dans la grande muraille. Elles conduisaient les barbares droit en Arménie, sans passer par Sibérie. Pour ce qui est de Dariel ou Darin, la plus ancienne mention s'en trouve dans Zemarkh (chez Menandre), mais je crois que le texte y est vicié (1). Voilà ce que j'avais à dire sur les portes (i) Ptolémée connaît deux portes Sarmatiques. Il place la première par 77° long., et 47° lat.; ce sont celles de la vallée du Terek ou de Dariel. Les autres, qu'il cite par 81° long., et 48° 30' lat., paraissent être un des défilés qui conduisent de la Kakhethi par le pays des Touchi chez Ptolémée (Tousci) et à travers le Caucase chez les Tchetchentses. Kl. (2) Autrefois j'étais aussi de l'opinion que Zemarkh avait passé par la porte de Dariel; un examen plus attentif du texte a démontré le contraire. Quand cet ambassadeur revint de la cour de Dizinboul, khan des Turcs, qui campait au mont Elbrouz ou Altaï, il arriva au pays marécageux à Tembouchure de l'Attilia ou Folga, et traversa le pays des Hougoures. Ceux-ci le prévinrent que les Persans s'étaient mis en embuscade dans les forêts qui avoisinent le Kophen (Kouban)

( -^^9 ) Caucasiennes ou Sarmatiques ^ aujourd'hui Le 2 avril. C'est enfin aujourd'hui qu'on m'a pour le faire prisonnier. Le prince des HougoreSy qui gouvernait ce pays au nom du kaghan des Turcs , donna à Zemarkfa des outres remplies d'eau, pour qu'il pût passer la plaine aride qui s'étend au nord du Caucase. Après avoir franchi un grand lac ou marais ( vraisemblablement le Manytch supérieur ) , ils parvinrent à celui qui reçoit les eaux du Kophen. Ce sont sans doute les marais formés par le Kouban^ qui autrefois étaient beaucoup plus considérables que de nos jours, et dont les traces marquent encore l'ancienne extension. Quoique les éclaireurs envoyés en avant n'eussent rien trouvé qui put indiquer une embuscade persane , Zemarkh jugea pourtant à propos de gagner promptement le pays des Alains ( Ossèles); car il craignit d'être attaqué par les Horomoches, Il voulut se présenter avec les ambassadeurs turcs chez Sarodiusy roi des Alains; celui-ci refusa de recevoir ces derniers avant qu'ils eussent déposé leurs armes. Il dissuada Zemarkh de traverser le pays des Mindimianes ^ ou plutôt Missimianes ^ parce que les Persans s'y étaient postés près de la Souanie ; il lui conseilla au contraire de prendre le chemin de Darina. . La Souanie est In partie des hautes montagnes du Caucase qui s'étend à l'ouest du iJib/i« supérieur vers la Mer-Noire. Les Missimianes habitaient entre le pays des Abkhazes, situé sur les bords de cette mer et la Souanie; c'est-à-dire au nord-est de la province mingrélienne d'Odichi. Le chemin de Darina était donc vraisemblablement celui qui remonte le grand Indjik jusqu'à sa source , passe la crête du Caucase par le défilé au pied du mont Maroukh , et descend aux sources du Kodoris , dans l'Abkhazie, d'où il conduit dans l'Odichi. Zemarkh suivit le conseil de Sarodius , passa par Darina et arriva heureusement en Apsilie, située au sud-ouest des M issimianes ; ayant laissé ceux-ci sur sa gauche, de là il se rendit à Rogatorium , fort si

( iiao ) apporté uDe gerboise (i); il ne me parait pas que ce soit entièrement celle d'Egypte. Je tfai pas, à la vérité, la figure de celle-ci bien présente à la mémoire; mais il me semble qu'elle n'a pas le grouin aussi marqué ni la croupe du derrière aussi fournie et dessinée en forme de plume. La pauvre gerboise que l'on m'a apportée était malade, et elle est morte quelques heures après. £q mourant elle ne s'est pas mise sur le côté , comme font tous les quadrupèdes , elle est tombée sur le ventre, les pieds de derrière étendus en droite ligne. Je l'ai dessinée dans cet état, et je l'ai aussi dessinée étant malade. Je crois que ces esquisses, où la vérité est saisie, seront un présent agréable à faire aux amateurs de Thistoire naturelle. Le 3 avril. Je me suis entretenu avec le cosaque Jourai^Iiei^, qui a été encore à Khiva pendant quinze ans. La plus curieuse partie de ses récits est une navigation sur le lac Aral. Il s'est échappé avec plusieurs autres prisonniers de sa nation , et a passé trois mois sur le lac. Il voulait trouver la rivière tué sur lePhasis, et s'embarqua sur ce fleuve pour Trcbizoode, d'où il partit en poste pour Byzance. Apsili e^t encore aujourd'hui le nom d'un village en Mingi élie. Kl. (i) La gerboise de l'Asie moyenne est le dipusjaculus owjaculus orientalis ; en russe zemlianoï zaètSj lièvre de «terre, et dans l'Oural touchkantchik, petit lièvre; en kirghiz tach-arap^ tchikan; en kulmuk iaUtian ou ialoman mouro\*An; en bachkire ialman et ielman; en turc de la Sibérie akkik^ malin et tya iei" man, lièvre-chameau ; en mongol et mandchou alakdahha; en chinois thiao ihou , lièvre sauteur. Kl.

**The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate**

( "I ) Ogdoumak^ dont la source se rapproche de celle du lemba^ et il l'avait trouvée lorsque les Tatares Tont repris. Jusqu'alors il leur avait échappé, parce qu'il avait des voiles dont les naturels du pays ne connaissent point l'usage. Souvent les gens de Khiva lui ont dit : « Si l'ancien canal du fleuve Amou existait encore nous ne garderions pas un seul à Russe; tous échapperaient par la mer Caspienne, » Ceci semble ne devoir laisser aucun doute sur l'existence de cet ancien canal. ^ Le 4 avril. J'ai parlé à un Cosaque qui vient de s'échapper du Caucase. Il m'a dit, et tout le monde sait ici que lorsque les Lesghi rattrapent un esclave fugitif, ils le battent, lui coupent les oreilles ou le nez, ou le brûlent avec des fers chauds; je ne sais donc pas où Reineggs a pris ce qu'il dit de leur douceur dans ces occasions- là. L'homme dont j'ai parlé a marché dix nuits de suite, se cachant, pendant le jour, et sans autre nourriture qu'un peu de neige qu'il mettait dans sa bouche. D'abord je n'ai pas voulu croire que cela fût possible, mais on m'a dit que ces cas-là n'étaient point rares; seulement qu'à l'arrivée de ces affamés on ne leur donnait de nourriture qu'avec beaucoup de précaution. En général il est sûr que les Russes supportent plus que les autres hommes. Des habiles chirurgiens m'ont dit s'en être aperçus dans les succès des opérations. Le Cosaque m'a dit qu'il lui semblait avoir soif et pas faim. Le 4- Avant de quitter Naour je dirai qu'il n'eût tenu qu'à moi de faire avec beaucoup de sûreté le

( aaa ) voyage de Tchechen et du pays des Avar , et si je ne l'ai point fait, c'est qu'à présent je suis occupé à me résumer, et que cette opération difficile ne permet pas de me livrer à de si longues distractions. Le S^flvril. A Mozdok, Je reviens à Ghéorghievsk par le même chemin que j'avais fait au mois de décembre, mais je n'y vois pas les mêmes choses; ou plutôt, je les vois à présent^ au lieu qu'alors tout était dans le brouillard. Sur ma droite , j'ai la plaine sans borne, sur ma gauche le cours du Terek , les coteaux de la Circassie, et les neiges éternelles du Caucase; devant moi, la chaîne bleuâtre se perd au loin et se confond avec un ciel de la même Cbuleur. Mais le superbe Elbrouz ne se confond point ; il s'élève au dessus de la région des vapeurs, et paraît comme une immense pyramide suspendue dans les airs. Ce sont là de ces effets qu'on ne peut rendre d'après nature; mais l'artiste peut en charger sa mémoire, et il les retrouve lorsqu'il est à son chevalet. Le 6 avril. A Soldatskaïa sloboda. J'apprends ici que le comte Markou , commandant de la ligne , va faire le tour des postes du Kouban. C'est un voyage rare et que je n'aurais pas pu faire dans une autre occasion , c'est pourquoi je cours l'atteindre et lui demander la permission de l'accompagner.

**The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate**

( ^3 ) CHAPITRE XV. Voyage de Ghéorghiei^sk à Iekaterinodar ^ chef-lieu des Cosaques de la mer-Noire ^ ci-devant Zaporouïens. Le comte Markov. — ^Bech-tav ou les cinq montagnes. — M. Labat, pristay des Tcherkesses. — Tradition relative aux Amazones. — Tcherkesses. — Vorovskoï-lcs. — Abazes. — Temnoïlés. — ^Prince Kassai. — Nevynomyskoï. — Mont Boudar. — Hussein, prince des Kiptchak. — Nèdremannoï. — Fort de Prochnoïokop. — Fin de la chaîne du Boudar. — Kavkazkaïa Oust-Labinsk. — Cosaques Nekrassovtsy. — Iekaterinodar. Le 7 avril. A Konstantinogorsk. N'ayant pu trouver le comte Markov à Ghéorgbievsk, je ne m'y suis arrêté que le temps nécessaire pour trouver des chevaux, et j'ai pris la route du Bech-tav^ où sont les monts Cerauniens des géographes Grecs, et les Pety-ghory de nos chroniques, la patrie àevko^Tatares de Lithuanie. Ce pays est bizarrement conformé, si j'ose me servir de cette expression, et presque monstrueux. C'est une plaine hérissée de rochers aigus, d'arêtes tranchantes, de monts coniques, qui ont d'autres cônes sur les flancs, et d'autres accidens singuliers de la nature. Le mont Bech-tav, qui donne son nom à toute la contrée, est une pyramide très régulière, et qui, Vue d'un

**The text on this page is estimated to be only 24.24% accurate**

( "4 ) cclairaii cote, parail accompagnée de quatre cch lonues, comme la pyramide de Caius Cestius; mais ces rocs inenaçans reposent sur de belles prairies, où les Ta tares ont construit de petits villages qui achèvent d'en faire des tableaux<sup>^</sup> très agréables (i). (i) Le Bech-tav est nommé parles Tcherkesses Och'hi'lkh'o<sup>^</sup> ce qui signifie également les cinq montagnes. Ces montagnes forment la partie la plus septentrionale du Caucase, et se rattachent, par une chaîne calcaire qui se prolonge vers le sud, aux montagnes schisteuses , situées à la base de l\*£lbrous qui est à une distance de 25 lieues communes. Ptolémée parait avoir asse<sup>^</sup> bien connu ces montagnes, qu'il appelle r« î«v souvent enveloppé de nuages jusqu'à son pied, et dont ou voit le sommet dépasser aussi souvent ces nuages, est situé, avec plusieurs montagnes adjacentes, au nombre desquelles est aussi celle de Metchouka<sup>^</sup> au-dessus du niveau déjà exhaussé des rivières Kouma et Podkouma. Ce sol n'offre pas d'autre texture que d'antiques roches calcaires presque saos pétrifications et sans arbres; sur ce sol élevé sont situées isolément quatre montagnes enchaînées Tune à l'autre et boisées en grande partie, aussi long-temps que leur sol est recouvert de terre; leurs noms sont Bech-tav ichgway ou le Grand Bech-tav, Cheplsikaî, Ojhafa et Chakhoupsa. La cinquième montagne est le Bech-tav didako à double cime et situé aa 9Qrd\*ouest. Toutes ces montagnes communiquent ensemble par des dos peu élevés, et forment entre elles un massif. Leur roche est de porphyre dont la masse parait être un feldspath compacte, mêlé de cristaux de feldspath vitreux , d'amphibole «t de grains de quartz de couleur foncée. La masse du feldspath «st grisâtre, dans d'autres endroits je Tai trouvée de couleur de chi<sup>^</sup>r et jauqe clair; quelques parties sont traversées pardas deqdrites fines <sup>^</sup> semblables à de la mousse. Le Grand Beçh<sup>^</sup>

( aa5 ) J'ai eu le plaisir de retrouver à Constant! nogorsk M. Labat (i), pristav de la Kabardah, mais très supérieur à cet emploi, tant par son grade que par &es lumières , son esprit, son goût et ses connaissances. Ce que j'explique ici , parce que je crois qu'un voyageur ne saurait assez citer ses autorités. Or donc j'avais prié M. Ijubat de prendre des informations sur la tradition au sujet du roi des Scythes Toulme^ et des kmxioues E me tch. Ses recherches furent long- temps aussi infructueuses que celles que j'avais faites de mon côté. Enfin il avait trouvé un vieillard qui racontait toute cette histoire telle que la rapporte Reineggs. Ce qui est très précieux; il disait que Toulm était un chef de tav est presque de la forme d'un pain de sucre angulaire et se terminant en pointe, de sorte que dix hommes pourraient à peine se ranger à côté les uns des autres sur sa cime. Celle-ci est, selon les observations barométriques de MM. de Engelhardt et Parrot , à 4)062 pieds au dessus du niveau de la mer Noire. . Le Métchouka est au sud-est du Grand Bech-tav^ sur le bord du Podkouma. Le Goutchibij ou mont de fer , est au nord-est, et son pi^ s'étend jusqu'à la Kouma. A l'est est le Barafyk^ en rosse Lyssie goruy ou la montagne du renard, situé sur la rive orientale du Podkouma. Kl. (i) M. Labat , à présent décédé, était le fils naturel du comte Ivan Vassilievitch Goudovitch et d'une dame française. Cet homme spirituel a exercé plusieurs emplois ' élevés ; je l'ai connu vice-gouverneur en Sibérie» Il a eu plus tard le gouvernement de Pskov, et se trouvait, à la fin de ses jours, à SaintPétersbourg, directeur-général des approvisionnementens. Kl 11 1 5

( m6 ) ; ^[ogaï ; je dois faire obsenref à ce sujet , que ces traditions si anciennes se sont conservées chez les Tcherkesses dans les romances de leurs Kikoakoa^ qui sont de véritables troubadours, et comme tels respectés de tous les partis et médesvoienrs. Leur instrument est une guitare à deux cordes; ils n'ont qu'à le montrer pour passer librement partout. Le 8 avril , la journée s'est passée en visites: Nous avons eu deux sulthans de la maison de Gheraj plusieurs princes de la Rabardah , et beaucoup de Nogai de tout rang. Le comte s'est occupé des affaires de toutes ces nations , qui ne sont point faciles à arranger\*, car tel particulier qui est le volé dans un procès , se trouve être le voleur dans un autre. H y a autres décisions également épineuses, par exemple: un prince circassien avait coupé le bras d'un Nogai; il convenait lui devoir des dédommagemens, mais depuis dix ans que durait cette affaire, on n'avait pas encore pu s'accorder sur le juste prix d'un bras. C'est dans les environs de Constantinogorsk que l'on peut le mieux observer le double sommet du mont Elbrouz. Les anciens croyaient que Prométhée avait été enchaîné au fond du vallon , en sorte que chaque bras était rivé à l'un des sommets. Le 9 avril à Fbroi^i-Âoslès (^i). C'est avec une véritable satisfaction que j'ai trouvé sur le Rouma l'illustre race des Kiptchak^ l'une (i) Appelée par les Nogai Kara yaella. Kl.

( ^7 ) le celles qui composaient la nation des Coumaliens. Aujourd'hui ces peuples n'ont plus qu'une luance de la vie nomade. Leurs maisons sont sur les roues, mais ils bâtissent tout autour des éta!>les et d'autres édifices économiqties , ce qui ï'eropéche pas que souvent leurs villages ne changent de place.. li)< ...» Puis nous avons remonté le Kouñkirpendant Tois heures, et sommes arrivés à une belle'vallée >ù habite la nation des Abazes. On nous a conluits dans la maison destinée aux hôtes, et nous y ivons aussitôt été entourés par un millier de ces uontagnards. Les nobles d'entre eux étaient revê:us de côtes de mailles et armés d'arcs et de flèches ; les autres avaient des bâtons ferrés ou non Ferrés, et s'appuyaient dessus d'un air menaçant; Qfiais, malgré ce dehors guerrier, les Abazes ont une crainte extraordinaire des princes de la Kabardah, et demandaient à grands cris d'être transportés dans une contrée où ils fussent à l'abri de leurs visites. Cette crainte que l'on a de ces princes vient du soin qu'ils prennent de leur vengeance. Il y a trente ans que les Ossètes ont eu le malheur d'en tuer un', et depuis lors les princes ne manquent point, chaque année, de faire une incursion chez eux et d'y tuer autant de monde qu'ils peuvent. Les Abazes parlent une langue particulière qui a des mots communs avec la tcherkesse, mais qui n'est point monosyllabique comme celle-ci; on croit communément qu'ils sont de la même race que les Ahhasekh^ mais c'est un point sur lequel

( mS ) jeorois devoir encore suspendre mon jugement (i). On les appelle aussi Alti-kessek ou les six familles. Je ne sais où Reineggs a pris qu'ils étaient de race ta tare. C'est peut-être ce nom qui l'a trompé. Les affaires des Abazes ont pris toute la journée et nous nous sommes remis en route après le coucher du soleil. La nuit était déjà plus avancée lorsque nous sommes arrivés à VorovskoUlèSy ce qui veut dire le hoU des voleurs^ et ce nom conviendrait également à toutes 4es forêts du pays. Ce lieu passe pour être le plus sain de toute la ligne; les Russes y ont un fort, et les Cosaques une stânitsa. Le 10 avril à TemnoMes{^ . Le matin , le comte Markov a reçu la visite de Kassai (3), prince des Mangout^ et à'jirslanbeg^ père (i) Ce sont des Tcherkesses. Voy. mon Foyage I. aa4. Ki. (2) Foret sombre; chez les Nogai cheb-karagatch ou forêt de la nuit. Kl. (3) Le prince Taganov , dont il a été question à la page i83, est d'origine nogai et fils de Dimitri Vassilievitch Taganov^ qui était commandant de Mozdok à Tcpoque du voyage du comte J. Potocki. C'est un descendant de la famille des princes de la tribu de Kassai. A cette tribu appartiennent aussi les Nogai, qui, d'après leurs princes, sont appelés Mansourth, et habitent près du Grand Zelentchuk et de l'Ouroup ou Ouarp entre des Abasses, là où ces deux rivières, après avoir traversé une petite plaine de quelques verst au dessous des montagnes noires , en coupent une élevée recelant des mines. Cette dernière s'étend dans une même direction de l'est à l'ouest , se termine à l'est, au delà du Malka , aux montagnes noires, et à l'ouest, au delà du Labad , de rechef au pied de

de ce joli prince que j'avais vu chez Djân Ali. Kasr sai, bien loin d'avoir le visage aplati, a une physionomie presque italienne^ J'ai demandé à leur celles situées en avant Une grande partie. de ce. Nogaï fut transférée, dans une expédition du général Tœkelli en 1787, près du Kouma, et habita sous les ordres de leur prince Arslan-bek Mansour, dans les montagnes en avant du B^h-taV| principalement au pied du lUdn-tap (mont des serpens). En 1793 ils ont transporté leur campement à la source Kalaous, Ils sont, comme tous les Nogaï, nomades et cultivent cependant quelque millet, quoique leurs troupeaux leur fournissent tout ce qu'il y a de plus avantageux pour leur entretien. Les trois frères de Mansour, restés au delà du Kouban, habitaient avec leurs bordes dans l'étroit défilé de la montagne minérale de l'Ouroup, dans lequel tombe le ruisseau d'Inal de la droite. Ils habitaient çà et là près des deux ruisseaux Teghen, qui se jettent dans la rive gauche de l'Ouroup. La tribu de Kassaï avait parmi elle une famille née avec le titre de prince, qui avait une puissante influence parmi toutes les hordes. Kaz-boulat en était la souche originelle, et de son fils Arslan-bek sont venues deux lignes : A^lan.-be.k. Mourza-bek. Rararmourza. Moussa. Moissauost. Islam. Toghenn. Arslan-bek. Kaz-boulat. By-arslan. Arslan-bek, père de By-arslan, était ce célèbre partisan

( ^3o ) pristav s'il y avait chez eu^ plus ^Enarrées ou Kos que diez les autres Nogaï, et il m'a po\$itivement répondu que non ; ainsi Reiaeggs(i) a été mal informé, et Arslan-beg me Tavait déjà dit depuis long-temps. Puis nous avons gravide hauts som^lets, au delà desquels toutes les eaux vont à l'ouest et entrent dans le Koufoan^ dans le Manytch, et se rendent directement dans la mer d'Azov. Bientotaprès nous avpns apprçu les coteaux de la Circassie turque, et npus sommes arrivés à la redoute Neuj'nnomjskoi^ qui est sur les bords mêmes du Kouban. Uod ne permet point aux Nogaï de s'établir de ce côtéci des montagnes, parce qu'alors il serait trop difficile d'empêcher leur connivence avec les voleurs transkoubaniens. Aussi ce pays est-il tout-a-fait désert et nous n'y avons vu qu'une troupe de daims. Puis nous avons profité du clair de lune pour monter le mont Boudar^ qui n'est guère moins haut que l'Apennin entre Florence et Bologne. Sur son sommet est le fort appelé Tèmnoï-lèsy ou de la sombre forêt; il est effectivement bâti au milieu qui, sous le nom de Sokour-h'adji, ou pèlerin aveugle, fit tant de mal dans lestep d'Astrakhan, jusqu'à ce que, battu en 1771, par le général de Medem , il rendit foi et hommage à la Russie. Sa ligne s\* est éteinte avec son fils. Kaz-bulat de l'autre ligne fut baptisé étant en otage , et ce fut lui qui commandait à Mozdok sous le nom de Taganov, lors du voyage du comte Potocki. Kl, (i) Foyez plus haut, page 212.

(a3i ) d'un bois très épais dans lequel on rencontre fréquemment des ours. Le 11 avril. La descente du Boudar est difficile^ il a fallu y desseller les chevaux et faire, pour ainsi dire, porter les porteurs. Nous y avons encore de la neige dans quelques ravins. Au bas sont les ruines d'un village où habitait Hussein^ prince des Kiptchak. 'On Ta forcé à s'établir ailleurs, pour les raisons que l'on a vues ci-dessus, et maintenant il habite près du Kouma avec tout son peuple. Puis nous avons encore voyagé sur des sommets très élevés, jusqu'au poste de Nèdremannoï qui est commandé par un colonel des Cosaques du Don. De là nous sommes tout-à-fait descendus dans la plaine, où nous avons trouvé la plus belle verdure, et des champs entiers couverts de tulipes. Ces fleurs ne sont point répandues dans la campagne, elles sont réunies dans de certains espaces, où elles forment des parterres lilas et cramoisi ; mais quand on y regarde de près, on voit que beaucoup de ces tulipes sauvages ont des couleurs ondées et panachées comme celles des jardins. Le fort de Protchnoi^okop (i) est sur les bords du Kouban , vis-à-vis du pays des Moukhoch qui sont un peuple de race tcherkesse (a). Le 12 avril, à Kavkazkua. (i) Ce fort est placé à l'endroit même où est le gué du Kouban appelé Djangheldé. Kl. (2) Us occupent le pays arrosé par le Laba et ses affluents. Kl.

( a5« ) La chaîne du mont Boudar s'abaisse ici tout-àfait, et n'est plus qu'une haute plaine qui commande tout le désert des Tcherkesses et le cours du Kouban. Cette chaîne, qui n'est proprement qu'une continuation du Bech-tatfy semblerait au premier coup d'œil , entre les acquisitions méridionales de la Russie , la plus importante pour l'établissement d'une colonie de vigneronns ainsi que pour toutes les cultures qui demandent un pays chaud. Cette contrée est située à 4^ degrés de latitude ; de hautes montagnes la défendent des influences du nord; les Alpes du Caucase sont trop éloignées pour pouvoir la priver de celles du midi. Les rochers ne s'y montrent nulle part à nu, partout ils sont recouverts d'une excellente terre végétale ; Pair, qui est très malsain sur les bords du Kouban , est excellent à mi-côte ; les eaux y sont pures, le bois en abondance. Voilà, sans doute, de grands avantages; mais, il faut l'avouer, le climat n'y est pas beau. Pendant huit mois de l'année des nuages d'une singulière densité y semblent suspendus à une très petite distance de la terre et se résolvent en des brumes dont l'humidité pénètre tout. Cette humidité est sans doute cause de la belle verdure que l'on y voit, mais il y a apparence qu'elle serait funeste à plusieurs genres de culture; cependant, il me semble que c'est l'établissement qu'on devait proposer aux Arméniens du Chirvân. Le 14 avril, à Oust-Labinsk. Hier un parti de Tcherkesses a pénétré jusques

(a33) à six lieues dans \*le pays et enlevé bétail et bergers. Nous avons parlé à un homme qui avait échappé en plongeant dans le Kouban. La place èi Oust'Labinsk est vis-à-vis de l'embouchure du Laba. Les Moukhoch habitent sur cette rivière. Leur établissement le plus proche est à huit verst d'ici. Avant d'arriver nous avons vu de loin les restes de l'ancienne ville des cosaques Nekras^ sovtsy ^ qu'ils ont abandonnée lorsque les Russes ont pris possession du Kouban (i). (i) Ceci n'est pas tout-à-fait exact. Voici quelques renseignemens sur l'origine des Cosaques Nekrassovtsy : Pierre-IeGrand envoya , en 1708 , le prince Dolgorouki à Tcherkask , capitale des Cosaques du Don , pour réclamer ces déserteurs. L'ataman et ses principaux olBciers dirent au prince qu'ils ne pouvaient répondre de l'exécution de cet ordre , mais que 's'il voulait se charger lui-même du soin de ramener les paysans, OD lui donnerait une escorte. Le prince y consentit, mais entraîné pendant la nuit dans une embuscade, il y fut massacré. Alors les Cosaques se mirent en révolte ouverte contre le tsar, et se donnèrent pour attaman un certain Kondrateï Boulapiriy qui avait été à la tête des assassins. Celui-ci essaya de s'emparer de la ville d'Azov par un coup de main , mais il ne réussit pas. Pierre fit partir contre les révoltés un corps de troupes considérables, et le sang de vingt mille Cosaques, versé dans les combats ou sur l'échafaud ^ vengea celui du malheureux Dolgorouki. Les autres rebelles, épouvantés du sort qui les attendait , se retirèrent , sous la conduite d'un de leurs chefs nommé Nekrassov , sur les bords du Kouban , où leur nombre s'augmenta considérablement par la désertion des Cosaques dn Terek, de sorte qu'ils comptaient environ mille familles. Ils s'étaient soumis aux Titres et dépendaient du seraskier de Kopyl ; ils habitaient alors sur les bords du Koubau au dessus de son

(a34 ) I<sup>^</sup> 1 6 avril, à Iekaterinodar. A une lieue ô! Oust-Labinsk <sup>^</sup> on trouve une quarantaine, où commence le pays des cosaques de la Mer Noire<sup>^</sup> et c'est là aussi que finissent les dangers des voyageurs ordinaires<sup>^</sup> ce qui vient de ce que les Zaporoviens gardent leur propre pays, et le gardent à merveille, Iekaterinodar <sup>^</sup> qui est leur capitale, n'est qu'un grand village, et la situation n'en a pas été bien choisie à cause d'un marais qui en rend le séjour très malsain. embouchure dans son liman méridional ; leur principal établissement était cependant beaucoup plus haut, sur la droite de ce fleuve et au dessus de l'endroit où est à présent la forteresse d'Oust-Labinsk. Les Turcs leur donnent le nom lignai <sup>^</sup> qui vient peut-être du mot russe vygnaiy<sup>^</sup> les chassés. Pendant la guerre des Russes contre les Turcs, qui se termina par la paix de Kutchuk Kaïnardji (en 1774)1 les Cosaques Nekrassovlsy inquiétaient beaucoup les premiers et refusèrent de reconnaître la suprématie du khan de la Crimée auquel ils devaient fournir 500 cavaliers. Les Russes parvinrent à détruire leurs trois stanitses nommées Seheloi<sup>^</sup> Kagnat et Khantibé et situées, sur la droite du Kouban. Alors les Nekrassovlsy passèrent ce fleuve et se retirèrent dans le pays des Abkhaz. Ils y habitèrent dans le voisinage d'Anapa jusqu'à la prise de cette ville par les Russes, sous le général Goudovitch, en 1791. Après cet événement, les Turcs transportèrent les Nekrassovtsy en Europe, et les établirent en Bessarabie et en Bulgarie près de Varna. Ces cosaques ont toujours conservé leur langue, qui est le dialecte de la petite Russie, leurs mœurs et leurs institutions, ainsi que l'habillement porté par leurs frères sur la rive du Don. Quant à leur religion , ils professent la catholique-grecque, d'après l'ancienne croyance, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la secte que les Russes appellent Slarovèrtsy. Kl.

( ^35 } Le 17 avril. Il vient de se passer ici un événement qui n'avait pas encore eu d'exemple. Un gentilhomme tcherkesse a passé leKouban presque 3ar force et s'est mis sous la protection de laRusde avec tout son petit peuple; Textrême insou:ia)ce des Zaporoviens a fait que je n'ai pas pu ivoir de justes renseignemens sur son sujet. Le i8 avril. J'ai vu à la quarantaine un marchand arménien qui revenait de Circassîe avec ine vingtaine d'esclaves des deux sexes. La plupart étaient de Basikh ou Chapsik. J'ai examiné la angue qu'ils parlaient, et il m'a paru qu'elle telait plus du tcherkesse que de l'abazien. Il se ;rouvait parmi ces esclaves un homme dont perK>nne n'entendait la langue, ni ne connaissait la oation. J'ai compris qu'il demeurait sur le haut de a Laba , qu'il était sujet des Bezleniéj et que sa langue ressemblait à celle des jdUi-kessek dont j'arais un vocabulaire:

**The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate**

(a36) ^0^l%%/^%/%/0r%^%fm^%/%/^t% CHAPITRE XVI.

Voyage de Iekaterinodar à Taman. m Esclaves abazes. — Kopyl. —  
Bifurcation du Kouban. -^ K,alaous. — Kourka. -^ Débris d'Aspourgium.  
— Liman d^ . Temmk Taman. — Ancienne géographie de cette contrée. —  
Tmoutarakan. — Antiquités. ~ Passage du Bosphore et retour en Europe. Le  
19 avril , à Kopyl. Kopyl est une ancienne forteresse turque placée à la  
bifurcation des deux bras du Kouban (i). Le (i) Pour aller de Kopyl à  
Tcherhask sur le Don , les Nogai comptent : l'ajournée par la rivière  
Kongour au Kertmenle^ 2\* journée, on traverse Y Oussougoule et arrive  
au Bi-sou, 3® journée au Tchalbach, 4\* journée à VAK-bachy 5\* journée à  
VEssiriy 6® journée aux vallées et canaux Djalairyilga , 7« journée à la  
rivière Yé , 8® journée au Choubour, 9\* journée au Gogonlik, en russe  
Kagalknik; 10® journée au Ten ou Don,^-^ A six heures au dessus du  
Kopyl est le lac Tchoubar-goly ou le tacheté; il sort de la gauche du Kouban  
et a deux écoulemens: l'un est nommé Teren Aganlé ou le torrent profond, et  
l'autre Kourou Aganlé y ou le torrent sec. Le Kongour est une rivière du  
step , il ne va pas au Kouban et forme des mares dans lesquelles il se perd  
finalement. Sur la rive septentrionale du Kongour est la grande colline Oï-  
boulat, A une journée au

(a37) bras méridional est le seul qui conserve le nom de Kouban<sup>^</sup> et le septentrional est appelé par les Russes Protok (ou bras) ; d'après cela les géographes se sont imaginé que le méridional était beaucoup plus considérable que l'autre , et n<sup>^</sup>ont ilésigné celui-ci que par un simple trait de burin. Mais c'est une erreur; le Protok est beaucoup plus large et plus profond que le Kouban, aussi Strabon l'appelle-t-il le fleuve, et il n'appelle l'autre qu'un bras du fleuve. Ce géographe est le premier qui donne au Kouban le nom <sup>^</sup>Aniikites<sup>^</sup> ce qui vient S<sup>^</sup>Antakalol<sup>^</sup> nom que les Grecs donnaient à tous les poissons sans<sup>^</sup> écailles. Strabon est l'auteur classique pour la géographie de Tîle de Tamarij c'est le seul qui en ait traité ex professo (i). Notez que tout ce que Reineggs dit de ce pays-ci ne mérite aucune attention. Le 20 avril, à Kalaous (2). Ici l'on suit encore la rive du Kouban , et le pays que l'on a sur sa droite jusques à la jçner est celui qu'habitaient les Méotes Dandariens. Strabon dit que Pharnace, roi de Bosphore, inonda leurs dessous de Kopyl , tombe dans la gauche du Kouban le OUi<sup>u</sup> zalgan qui sort des montagnes ; plus à Test s'y jettent, en remontant et du même côté, les rivières Bâlê, Apaï-sou<sup>^</sup> sur lequel habitent des Hattoukhaï, Kara-Kouharty Soup ou Kitlar<sup>^</sup> hethen ( les filles noyées ) , etc. Kx« (i) Vùjèz mon Commentaire sur la Description des pays caw casiens par Strabon y insérée dans le premier volume du Nouveau Journal asiatique. Kx. (2) Ou la redoute Petroçs<sup>^</sup>Âoï, Kl.

(a38) pays , en ouvrant un bras de V<sup>^</sup>intikites andennément bouché. Cela n'est possible que pour ce pays-ci, mais cela est très possible. Le même jour, à Koiirka (i). Après être partis de Kalaous nous avons fait un tre pêche qui par sa singularité mérite d'être rapportée. Nous étions dans un pays très sec , seulement le chemin étant plus bas, il s'y trouvait assez d'eau pour que les chevaux en eussent par dessus ht cheville. Nous avons fait à peine quatre pas dailêf cette mare, que le cheval d'un cosaque fit un écart et jeta bas son cavalier. Ceux de ma chaise en forent très effrayés ; enfin il n'y manquait qu'une fin tragique pour en faire la parodie d'Hippolyte, car bientôt nous aperçûmes un monstre aquatiques foulé sous les pieds des chevauï et les roues de ma chaise sans trouver nulle part assez d'eau pour se cacher. Les cosaques le harponnèrent à coups de piques, et il se trouva que c'était une carpe réellement monstrueuse; sa largeur était de quatre emfans, et sa grosseur hors de proportion. J'étais cependant à comprendre comment cette carpe était venue sur le grand chemin, mais lorsque nous eûmes fait quatre pas de plus, nous ape<sup>^</sup> çumes entre les roseaux un bras du Kouban dont les eaux étaient fort hautes, et un filet d'eau ayant percé le rivage, inondait le grand chemin. (i) Ou jindrievskdî, datis un marais, à quelques verSt au sud-est de la pointe méridionale du golfe de la mer d'Azov, appelé Bolchoï Kandàoury ou le Grand Kandàour. Kl.

( a39 ) Ze filet était assez abondant, et si l'on considère e peu d'eau qu'il y avait encore, récent, et que a carpe ne faisait que d'arriver lorsque nous somnés venus par terre là où elle était venue par eau, on aura le mot de l'énigme. Plus loin nous avons trouvé d'autres filets qui }e creusaient de nouveaux lits , car dans les grandes eaux le Kouban est plus haut que l'ancien pays les Dandariens^ et l'exhaussement du rivage était un fruit de leur industrie. Le même jour, dans une cabane de pêcheurs. A la dernière poste (Kourkd) commence un pays très remarquable et intéressant pour l'intelligence de l'ancienne géographie. Aussi j'y avance lentement et n'y fais pas un pas qui ne me donne matière à quelques observations. Au milieu d'une vaste plaine dans laquelle les prairies, les roseaux et les eaux ne sont pas faciles à distinguer, s'élève un dos de montagne (i) qui (i) Un tatar m'a donné Tindication suivante des lieux par lesqueb passe la route de Kopyl à Temrouk , avec leurs noms turco-tatares : i^ De Kopyl à l'endroit vis-à-vis de la réuuioB da. Kara- Kouban avec le Kouban , 4 heures; on passe avant la rivière Sazi ozek ou le bras pourri, a^ au Kousbak qui est aussi un bras du Kouban; 3\* au Kandaour^ puis le dos A'^rintr, ensuite celui appelé Djaprik , et on arrive à Temrouk, Le Koutlin se divise au dessous de Kopyl en trois bras : i\* Teren ozertj ou le profond; o? Koum ozek y ou le sablonneux, c'est le Tchernoi protok des Russes; 3^ Mitckeght's, — Deux heures au dessus de Kopyl est un autre bra» du Kouban , appelé Buié. Kl.

( 40 ) sépare le golfe appelé le Grand Kandàour du I{înan de Temrouk ( i ) ; il commence à Kourka et finit avant Temrouk. Près de Kourka est une enceinte de terre que je pris d'abord pour un camp romain , à cause de sa forme parallépipède , mais deux observatioos m'ont fait penser que c'était l'enceinte d'une Tille. !• A côté de l'enceinte principale il y a un vaste appendice qui paraît avoir été un faubourg fortifié. 2\*\* L'on trouve dans l'intérieur des deux enceintes des débris de vases de terre , ce qui annonce toujours une population suivie et non pas un camp passager. Enfin, c'est nécessairement ici que devait se trouver l'ancienne ville des Aspourgiens (2) , car (i) Appelé en Turc Ak-tenghiz ou la mer Blanche; soneaa est salée. Kl. (2) Etienne de Byzance , dans son livre des Filles et des peuples dit : « 'Aa-^oufytecifo) thos rm ^tf!t rof Mutê/ltv x/^vfjf, ifffiSm ivfiKetlfi, Tiiloif ^UTt Kcti \*ATTtoupyiaioi fctiuu ^et^uyoptletç. » Les Aspourgiens, peuple sur le Méotis. Strabon, dans son XI\* livre, dit : « De ceux-ci sont aussi les Aspourgiens entre Phanagoria.. » — Le passage entier de Strabon porte Toùrw iiirt k^\ ot A'r^oufyiTUfùt fctretii ^xtetyo^ilxs otKUfrts kcli VùÿtTrmxÇy tv vffltMt' vittg rlet^Uts.

(a4i ) Strabon dit que leur pays s'étendait entre Phanagoria et ta Sindique dans une longueur de cinq cents stades. Mais la Sindique de Strabon était sur peuple ne pouvait donc être éloignée, au plus, que de 500 stades de Phanagoria. On est par conséquent étonné qu'un auteur russe , M. Boutkov , ait eu la fantaisie de vouloir retrouver Âspourgium sur les bords du Grand Zelendjuk^ affluent considérable de la gauche du Kouban , lequel est au moins à a«500 stades à l'est de Tancien emplacement de Phanagoria. Cette admirable découverte a été consignée dans un Journal russe intitulé Bihliographitcheskie listide i8a5, n^ 3o. Quand on connaît l'extrême ignorance qui préside à la rédaction du Bulletin des sciences historiques de M. le baron de Fénissac, on n'est nullement surpris d'y voir répéter de pareilles absurdités. Voici le morceau en question , qui n'est pas sans intérêt pour la notice de l'ancienne église sur le Grand Zelendjuk, de laquelle j'ai déjà parlé dans mon Voyage au Caucase ( Vol. I , page 196). « ¶n 1802, le major Potemkin^ envoyé par le gouvernement « russe au pacha d'Anapa , pour lui demander raison des bri« gandages exercés par les peuplades du Kouban sur le terri\* • toire russe, eut occasion de visiter des lieux, qui dans les « temps modernes , sont presque demeurés impénétrables aux « Européens. Pendant ce voyage , il dressa une carte topogra« phique de la contrée qu\*il explora au-delà du Kouban et « dans le pays habité par les Bechilbaï, de la race des Abazes; « il découvrit trois anciennes églises en pierre , d'architecture « grecque, ainsi qu'une croix funéraire , à une verste et demie « l'une de l'autre. Ces églises sont situées sur la rive gauche du « Kouban, à quelque distance de l'endroit où ce fleuve reçoit « le Petit Kardenek , et sur la rivière lefir^ affluent de la gau« che du Grand Indjik, appelé par les Nogaï Oulou Zelendjuk,^ ( C'est ainsi que je rétablis les faits tronqués par le journaliste , qui prétend que le Petit Kardenek a son embouchure dans Il 16

( a4î » ) la rive gauche du Kouban méridional; donc le pays des Aspourgiens s'étendait depuis le golfe de Phanagoria jusques ici , sur cette langue de terre la gauche du Grand Indjik, ) « Le major Potemkim entra dans « ces églises, et en retira des vuq^ qui se trouvent entre les « mains de M. de Boutkov. Dans toutes les trois il vit, peintes à « fresque, des images de saints, absolument semblables à celles « des églises russes ; même , dans le premier de ces monumentSi « il vit, parfaitement conservée, la figure de Saint- Nicolas le « Thaumaturge^ et aux côtés de la tête les lettres suivantes : o ^ — ^ N £ OC « Inscription que M. Boutkov interprète de la sorte, O, N, « c'est-à-dire OSIOS pour âytoç, vSaint-Nicolas ; ACriE, nom « du lieu où réglise fut construite; ITATPOC , protecteur, ce « qui signifie au total : Saint-Nicolas , protecteur d\*Aspé. Non « loin de la première église , est enfoncée dans la terre une « croix de pierre brute, sur laquelle on lit une inscription « grecque qui semble indiquer qu'en cet endroit furent enterrés « deux sœurs ou deux frères, l'an du monde 2

( ^43 ) qui sépare leKouban d'avec le Liman de Temrouk. Cette situation était très forte, et de là le rôle que les Aspourgiens ont joué dans Thistoire de ces contrées. La capitale s'appelait Aspourgium , mais le pays s'appelait Asie^ et les Asiens étaient proba\* blement les restes d'un grand peuple. Mais , 1^ L' Aspourgium était-il XAsgarddOdin? a® Quel rapport avait-il avec V Ascipourgiuni sur le Rhin ? 3\* Les Cimeriens étaient-ils les Citnbres? 4\*\* Étaient-ils les Gomerites ? Ce sont autant de questions auxquelles je n'ai pas encore osé toucher. Je ferai observer ici que c'est à Aspourgium qu'a régné Pythodoris^ dame d'un si grand mérite a ce que dit Strabon. Et sur ce je quitte la plume et vais me préparer à entreprendre demain le passage de Temrouk , qui n'est pas chose facile, car il ne s'agit de rien moins que de passer la mer en voiture. Encore un mot sur les ruines & Aspourgium. L'officier cosaque qui m'y a conduit me disait : « J'ai a bien fait chercher ici des monnaies pour savoir

( M4 ) L'isthme de Temrouk n'appartient proprement à aucun élément. Les pêcheurs qui l'habitent sont obligés de mettre tantôt leurs barques sur des chariots, et tantôt leurs chariots à côté de ma voiture qui était à peu près à la nage. Je cherchais, au milieu de toutes ces alluvions, quelle pouvait avoir été la place de l'ancien Cimmericwn (i), et je pensais que le château pouvait avoir été bâti sur ces ruines; mais, lorsque j'eus passé l'isthme, je fus agréablement tiré de mes incertitudes par la vue d'une enceinte en terre, enfin de tout ce qui marque la position d'une ville ancienne. De là, nous allâmes à Peresyrij petit hameau de pêcheurs sur les bords de la mer d'Azov, où je pris une vue du volcan qui jette de la boue. Ensuite, comme notre chemin passait tout près du volcan, j'y montai jusques au cratère, dont je dessinai une autre vue. Puis nous arrivâmes à la poste Smail qui est sur un golfe que le Bosphore y fait; cet endroit est tout rempli de monticules dont les uns sont l'ouvrage des hommes, et les autres celui de la nature, et dans d'autres les hommes ont creusé ce que la nature avait élevé (2). (i) Cimmericum était certainement situé beaucoup plus à Fouest. Foy, mon Commentaire sur la description des pays caucasiens de Strabon, dans le Nouveau Journal asiatique) vol. I, pag. 65. Kl. (a) Le célèbre voyageur anglais E. D. Clarke appelle cette poste Sicna; il pense que les ruines qu'on y découvre sont celles de l'ancienne ville de Cepi mentionnée par Strabon. Je crois qu'il ne se trompe pas. Kl.

( a45) EuBn nous sommes arrivés à l'aman, qui est à peu près dans la position de Tancienne Patrœus , près du cap, sur lequel était le monument de Satyrus (i), prince contemporain d'Alexandre, et il me semble que j'y découvre quelque chose qui ressemble à un monument. Il faut convenir que c'était une superbe idée des Grecs de surmonter leurs promontoires de quelque édifice fait pour une statue ou une colonne. Et leurs côtes ainsi décorées annonçaient de loin aux navigateurs qu'ils allaient aborder dans la patrie des arts. Le 22 avril. J'ai vu nombre d'inscriptions de tombeaux et de fragmens ; j'ai voulu les dessiner, mais il faisait un vent du nord si froid et si pénétrant qu'il était impossible de se tenir à l'air et moins encore d'y tenir un crayon. La même raison m'a empêché d'aller au promontoire de Satyrus. J'ai aussi vu la fameuse inscription slave, dans laquelle il est question de Tnioutarakan. Elle a fait le voyage de Pétersbourg et l'impératrice l'a renvoyée àTaman;en quoi cette immortelle souveraine a montré la sûreté de son jugement dans ce qui regarde les antiquités. En effet, une inscription perd de son prix dès qu'on la dépayse; car alors il faut l'accompagner d'un procès-verbal qui en atteste l'authenticité. (i) Je place Patrœus et le Monument de Satyrus en Crimée. Voy. Nouveau Journal Asiatique y vol. I, pag. 67 et 29a. Kiu

( a46 ) Le 13 avril. Le même mauvais temps a duré toute la journée ; mais s'étant un peu radouci sur le soir, j'ai couru au promontoire de Satyrus. J'ai trouvé que ce que j'avais pris de loin pour un monument, n'était qu'un rocher d'une forme bizarre, et qui même n'appartenait point à la pointe la plus avancée , mais sur celle-ci j'ai trouvé un trou carré qui certainement doit avoir recelé une base. Mais où est cette base? Où est le monument de Satyrus? Demandez cela aux humains, race destructrice, véritables enfants, qui touchent, gâtent et brisent tout. Sortir une base de ce trou carré était un ouvrage difficile , mais rien ne leur coûte lorsqu'il s'agit d'anéantir. Comme je rôdais encore dans les rochers, longtemps après le coucher du soleil, je m'aperçus qu'un si long séjour inquiétait les habitans de ce lieu sauvage. Un renard qui huchait à vingt pieds au-dessus de ma tête, me témoigna par des jappemens douloureux qu'il était surpris et fâché de me voir. En effet, je l'empêchais de rentrer dans son gîte, auprès duquel j'étais sans le savoir; mais il y rentra dès que je me fus éloigné. En retournant à la ville, j'observai des fossés très anciens et parallèles; sans doute ils servaient à séparer les anciennes habitations de Petroeus;]je remarquai aussi plusieurs cratères ; et en tout , ce coin de terre a été singulièrement travaillé par les hommes et par la nature. Le 24 avril. J'ai eu l'avantage de faire la connaissance de M, PJannenschmidt ^ lieutenant-colonel de

(a47) génie. Les renseignements qu'il m'a donnés m'ont épargné plusieurs courses. Il a été témoin de l'éruption de 1794? et s'est rendu sur la montagne aussitôt que le chemin a été praticable ; depuis lors il y a conduit M. Pallas , et a fait avec lui le tour de File. Il m'a donné un dessin dans lequel est marqué le cours de la boue liquide qui est la lave du volcan de Taman. Le 25 avril. J'ai passé ma journée devant un tas de marbres où tous les siècles semblaient s'être donné rendez-vous. Sur un autel de Vénus on voyait le sépulcre d'un moine de l'église esclavone, puis la tombe d'un Arménien, puis celle d'un pacha. Parmi les monumens grecs, il y en avait un qui me parut intéressant par sa touchante simplicité. C'était une petite colonne avec l'inscription suivante : (c Ci-gît un jeune Ionien, » Pendant du : « Et moi Je fus aussi en Arcadie : Les Grecs étaient maîtres en toutes grâces. Le 26 avril. J'ai été sur les bords du Liman, où les Zaporoviens ont leur flotille; mon but était d'y chercher les lieux où furent Phanagoria et Corocondamites ; la seconde ville était probablement auprès de la redoute de Soui^oroif; mais la mer, qui enlève tous les jours quelque partie du rivage, n'a plus laissé de traces de cette ville. La première est sous un lac de nouvelle formation que l'on appelle Choukourouskoï liman. On y trouve encore des médailles et d'autres antiquités, et le cosaque Polii^oda^ seul habitant de cette contrée déserte, a

(a48) établi UDe ferme riante dans les lieux d'où Mitbridate menaçait jadis l'empire romain. Le 4<sup>e</sup> avril. J'ai passé le Bosphore, et suis revenu en Europe, onze mois après en être sorti au passage de la Tsarytsa.

VOYAGE DANS LE PAYS DES TCHERRESSES; PAR M.  
TAITBOUT DE MARIONT. t COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR CE PAYS.  
Les peuples Caucasiens habitent tout le pays situé entre le 43<sup>^</sup> et le 45'  
degré de latitude septentrionale , le 55\* et le 64' de longitude orientale. Il  
est borné au nord par le Kouban et le J'érek , qui le séparent du pays des  
Kosaques Tchernomortsy et Ghrébentsy\ à l'est par le Dag-histân ; au sud  
par Vlmeréthi^ la Mingrélie et la Géorgie ; à l'ouest enfin par la Mer-Noire.  
La haute chaîne du Caucase en traverse la partie occidentale du N.-O. au S.-  
Ë. dans toute sa longueur , et étend ses ramifications jusque sur les côtes.  
Elle se dirige ensuite vers l'E. , en s'élevant jusqu'à pic comme une vaste  
muraille, que la nature , dans ses formes bizarres, semble lui avoir donnée  
pour limites, et elle va se terminer en pente douce à une petite distance de la  
Mer-Caspienne. Les Per

( aSo ) sans lui ont donné le nom de Seddi Iskender (^barrière d'Alexandre (i)). On y contemple avec admiration les sommets de V Elbrouz et du Mquim^mi ou Kazbek, Au pied de ce dernier est la fameuse Porte caucasienne j où passe la route que les Russes se sont pratiquée au milieu des peuplades OssèteSj KisteSj IngoucheSy Ghoudamakari et Touchi^ pour communiquer avec la Géorgie, Au nord du Caucase, la\* vue s'étend au loin sur de belles plaines arrosées par une infinité de rivières, qui, après un cours de peu d'étendue , vont grossir le KoU" ban et le Térék^ qui se jettent Tun dans la MerNoire et l'autre dans la Mer-Caspienne. Le sol , généralement inculte , y est partout bon, fertile, et conviendrait a toutes sortes de cultures encore inconnues aux habitans. Une grande partie du pays est aujourd'hui couverte d'immenses forêts, où croissent les plus beaux arbres de haute futaie qu'il soit possible de voir. Sur les côtes, qui offrent aux navigateurs de bons mouillages, le climat est chaud , ainsi que dans les profondes vallées qui séparent la chaîne continue des montagnes que l'on y voit, et où coulent quelques petites rivières. Mais dans les plaines situées au-delà des monts, l'air est plus (i) C'est une erreur, le nom de Sedd-i Iskender appartient à la muraille de Derbend , qui , d'après les traditions des Orientaux , s étendait depuis cette ville sur presque toute la crête du Caucase, et qui fut bâtie par Iskender Dzulkarnain, et renouvelée par les rois Kôbâd et Nouchirvân. Kl.

l<sup>5i</sup>) vif, et les hivers s'y font sentir avec plus de rigueur. Il serait difficile de parvenir à faire connaître d'une manière précise l'origine de ces peuples ; elle se perd dans la nuit des temps et au milieu du grand nombre de fictions dont les poètes grecs voilèrent les pays qu'ils ont connus. Plusieurs historiens de l'antiquité s'accordent cependant à placer dans le Caucase et vers la Mer Caspienne les Albaniens ^ les Ibères ^ les Khazar , les Massagètes , les Cadusiens , les Cissianies , les Moskhes , les Phtéiophages , les Sauromates , les Hyrcaniens , les Amardes , les Pescies , les Der-biens ^ etc., dont la plupart, retranchés derrière des rochers inaccessibles , opposèrent constamment la plus grande résistance aux efforts des conquérans qui essayèrent de les soumettre en franchissant la porte caucasienne. Ce merveilleux passage était défendu par un château appelé Cumania , qu'on suppose avoir existé à l'endroit où l'on voit aujourd'hui Fladykaçkaz , vis-à-vis le bourg ibérien d'Harmastie (i), sur les ruines duquel est bâti le village ossète de Lars, (i) C'est une erreur, il n'y a pas de bourg géorgien appelé Uarmastie; l'auteur confond la Porte- Caucasienne avec le château ^Harmastis de Pline, Harmotsikè de Strabon et Harmak" tica de Ptolémée; mais ce fort était situé au sud du Kour, dans une vallée qui aboutit à la droite de ce fleuve ; c'est la même ville appelée Armazis-tsikhé dans l'histoire géorgienne et fondée par Parnabaz, premier roi de la Géorgie. — Le village ossète de Lars est au moins à 27 lieues au nord de cette place. Kl.

( aSa ) Les Colches , les Gelons , les Mélankhlènes , les Kolihes , les Coraxiles , les Abasgi , les Hénioches^ les Akhéens^ les Cerketes et les Sintiens , habitaient les bords de la Mer-Noire. Séduits par le commerce, ils facilitèrent l'entrée de leur pays aux étrangers , et plusieurs d'entre eux courbèrent la tête sous le joug des Romains. Pompée en orna son triomphe , et l'empereur Adrien leur donna des rois. On voyait sur leurs côtes la ville de Dios» carias ou Sebastopolis , colonie de Milésiens , selon Arrien , que d'autres disent bâtie par Amphitm et T^lkhius , cochers de Castor et Pollux^ et dont il ne reste plus que le petit bourg appelé Iscouna\ Pjrthius , surnommé le Grande aujourd'hui vallon presque désert , appelé Pitsounda , à une petite distance au nord àe Sokhoum-kalah ; Borgys , Mos^ saetika , Heracleum , où commençait le pays des Akhéens'j Pagrœ , Hiérone et Sindica^ bâtie par les naturels du pays , que l'on prétend retrouver dans Soudjouk-kalah, Nous connaissons , en Europe , ces différentes peuplades sous le nom général de Circassiennes. Les Turcs et les Russes les appellent l^cherkesses y et ceux qui habitent la partie méridionale des côtes de la Mingrèlie, Ahâzes, Les Turcs se servent de ce nom indistinctement pour tous. Il est singulier que les Tcherkesses eux-mêmes ne connaissent que celui dAdighé (i) , dont on ne voit point de W II ■!■■ III.IIWI -.■[■■■■— ^ . !■■\_■■ »..■»■ ■IM—.I»! »■ ■■■■.■.., I.. ■\* (i) Tcheikes çst la déiioninalion turque de ces peuples; elle siguille coupeur du chemin ou brigand. Kl.

( 253 ) traces parmi ceux que les historiens de l'antiquité nous ont transmis. Le nom de la peuplade Abazekh^ devenu par corruption Abâze^ dérive sans doute de celui SAbassas\*^ celui des Circassiens ou Tcherkesses àes Cerketes ^ et peut-être que lesiVbwta Khaî tirent leur origine des Akliéens. Appien d'Alexandrie prétend que ceux-ci étaient des Grecs qui , au retour de la ville de Troie , furent jetés par la tempête dans le Pont-Euxin , où ils eurent beaucoup à souffrir des Barbares ; et qu'ayant envoyé quelques uns de leurs vaisseaux dans la mère-patrie , ils y furent mal reçus et repoussés , ce qui les mit dans une telle fureur, qu'ils adoptèrent la coutume des Scythes , d'immoler tous les étrangers qui venaient aborder chez eux. D'abord ils les sacrifièrent tous indistinctement ; ensuite ils choisirent le plus beau, et enfin le sort désigna la victime. LesTcherkesses offrent aujourd'hui le spectacle étonnant d'une population libre qui s'est toujours conservée dans l'état primitif de toutes les sociétés, quoique entourée de nations plus civilisées. Ils sont disséminés jusque sur la cime des plus hautes montagnes , divisés par peuplades de dénominations particulières, et formant autant de petites républiques féodales, dont quelques princes sont les chefs. Les Turcs seuls , depuis la conquête du Bas-Empire, sont en relations commerciales avec eux ; et sans chercher à les soumettre, ils se contentent de la possession SANapa^ forteresse située sur l'extrémité septentrionale de la côte, presque

(a54) vis\*à-vis les limites de la Russie, et à Feinbouchure du Kouban ; ils y ont établi leur marché avec les Tcherkesses, dont ils reçoivent les filles et les garçons en échange de quelques marchandises apportées annuellement de Constantinople et d'Anatolie. Ce commerce, qui introduit chez eux la peste et enlève leurs enfans, cause nécessairement un décroissement notable dans la population. Un amour outré de l'indépendance, une valeur guerrière que rien ne peut dompter, les rendent redou\* tables à leurs voisins. Accoutumés, dès l'âge le plus tendre , aux exercices violens du corps et au maniement des «armes et du cheval, ils ne connaissent de gloire que celle de vaincre l'ennemi , de honte que la fuite. Aussi les voit-on, s'élançant de leurs frontières , fondre sur leurs voisins, ravager leurs terres, enlever leurs troupeaux, et traîner dans l'esclavage tous ceux qu'épargne leur bras. La mer même ne met point d'obstacles à leurs brigandages ; montés sur de frêles barques, ils s'emparent souvent des navires qui approchent de leurs côtes. Cependant un usage généralement ignoré, mais qu'on retrouve aussi chez quelques autres nations barbares, vient dissiper les craintes du voyageur qui les veut visiter. Il consiste à choisir un hôte, appelé en Turc konak , dont il suffit de connaître le nom pour se mettre sous sa sauvegarde. Cet homme est désormais , envers ses compatriotes, le garant de toutes les actions de son protégé, auquel il donne les marques de la plus grande hospitalité, et qu'il met à l'abri de toute insulte.

( 255 ) Les incursions des Tcherkesses chez les Cosaques Tchernomortsj , et les représailles de ceux-ci , entretiennent une guerre continuelle sur les frontières que la Russie a données, depuis environ quarante ans , à son empire. Cette puissance y a envoyé de temps en temps des troupes qui , dans un pays peu connu et de difficile accès, n'obtinrent que rarement des avantages marquans; et ces moyens violens n'ont fait qu'effaroucher des hommes quise croient invincibles dans leurs montagnes. Lors de la dernière guerre avec la Turquie, la prise d!jinapacïï 1807, et en 1811 celle de Soudjouk' kalah^ petit fort situé à 7 lieues plus au sud, et défendu par des Turcs , lui auraient été de quelque avantage , si, à la paix de 1811, la politique n'eût engagé la Russie à les rendre au Grand-Seigneur. Soudjouhrkalah est désert, elAnapa^ dont on a augmenté les fortifications, est commandé par un pacha. Durant les cinq années que le pavillon russe flotta sur cette forteresse , quelques spéculateurs chrétiens essayèrent dans ses murs un petit commerce avec les Tcherkesses. Quoique trop peu important pour opérer un changement dans leur esprit, plusieurs parurent désirer de se mettre en liaison avec la Russie, et faisaient espérer qu'il serait possible de parvenir à établir des relations amicales entre les deux peuples. Madame Catherine Bour cholzy épouse du général commandant elAnapa^ et issue d'une famille tcherkesse , à laquelle elle avait été enlevée à l'âge de 14 ans, usa de tous ses moyens

( 256 ) pour inspirer de la confiance à ses compatriotes, tant elle était animée par le désir de les rendre au monde civilisé. Elle eût été d'une grande utilité à la Russie , si les militaires qui l'entouraient n'eussent traité de chimériques tous ses projets. Cette dame cependant accueillit avec bonté un Génois appelé M. Scassiy venu à Anapa au nombre des autres commerçans, et l'engagea à donner plus d'extension à son commerce , en faisant la connaissance de quelques chefs tcherkesses. Introduit dans l'intérieur du pays, sous l'égide de sa protectrice, il s'y adonna entièrement, et fut peut-être utile aux généraux russes. En 1814, après la reddition ^ Anapa ^ M. Scassi demanda au gouvernement un bâtiment de transport pour porter du sel sur la rade de Pchiat , où il avait formé un établissement sous la gestion de deux commissionnaires, et en exploiter du bois de construction pour les arsenaux de la marine impériale. Il l'obtint, et sous la protection du prince Méhmet lëndâroghlou (i), /conak de M. Scassi, l'équipage du transport russe le Danube aborda en Circassie, où il fut bien reçu. (i) Cela signifie Méhmet^ fils de lënddr, Oghlou est le mot turc adopté par les Tcherkesses, dans cette seule circonstance, pour signifier fils. Dans la langue du pays on devrait dire lëndarkou; la syllabe kou répond au vitch des Russes, comme dans Alexandre Pavlovitch, Alexandre fils de Paul. Dans le cours de mon ouvrage, je me servirai indifféremment du nom de Méhmet et de lëndar- oghlou.

( ^57 ) M. le duc de Richelieu , qui avait été l'ame de cette première expédition , conçut dès lors le projet de faire succéder à une guerre infructueuse des relations commerciales avec lesTcherkesses. Le gouvernement l'approuva, et M. Scassi, déjà membre du département des affaires étrangères et inspecteur des frontières de la Circassie, en fut nommé le chef. Il reçut à cet effet de l'empereur Alexandre un don de cent mille poud de sel des salines de la Crimée. Je construisais à cette époque (en 1817), dans le village d^Alouctha^ sur la côte méridionale de cette presqu'île , une goélette que M. Scassi crut propre aux relations projetées. Elle fut nommée la Tcherkesse , et reçut un pavillon militaire de paquebot. On me désigna pour la commander et pour être directeur de l'expédition. J'avais déjà fait en i8i3 un voyage a Anapa^ et des notions que j'avais prises alors sur l'intérieur du pays des Tcherkesses, excitaient en moi, depuis longtemps, le désir de connaître ce pays. Je fus charmé d'en trouver l'occasion en m'associant aux travaux de M. Scassi. n 17

( «58 ) , < JOURNAL DU VOYAGE Le 29 avril 1818 f v. s. ), à 11 heures du matin, j'appareillai du port de Kertch , situé par 45\*\* 22\* de latitude septentrionale et 54\*\* de longitude orientale, avec un chargement composé de sel et de fer ; le port de Ghélandjik devait être mon premier mouillage , et ensuite celui de la rade de Pchiat[i]. Il entra dans mes instructions de visiter (i) La vallée de Pchiat est située, d'après les observations du capitaine Gauttier, par 44^ ^3' 50' de latitude nord et 34\*\* 59^ de longitude est de Paris. La rade est fermée par le cap Itokopashhe, qui en est éloigné d'environ cinq mille au N.-E, et par celui de Tsoughu • qui la couvre des vents de S. S.-E. Elle est découverte à tous les autres, qui, dit-on, n'y soufflent jamais avec force. Ceux de terre au contraire , et j'en ai. été témoin , y sont terribles. Le fond de vase et de coquilles est de quatre brasses près de terre : on devra mouilfer à quelque distance de la montagne au nord de la vallée, ainsi qu'à celle du sud , parce que près d'elles le fond est pierreux. Au pied de la première se jette une petite rivière qui arrose la vallée dans

(^59) aussi , quand je le pourrais , la côte plus au sud , pour y chercher de nouveaux ports, meilleurs peut-être pour le commerce de l'ancrage. Outre l'équipage, j'avais à bord deux charpentiers de l'amirauté, destinés à la coupe du bois de construction , et un interprète. Quoique le vent de S.-E. nous fût contraire , j'espérais en trouver de plus favorables hors du détroit , et nous passâmes en louvoyant le banc de P(wlovsk^ ensuite celui de Taman, A trois heures après mi4| nous mouillâmes à la quarantaine de Kertch , appelé Amhelakaî ^ pour y faire visiter nos papiers par le Brandwœchter {i), Le vent étant trop faible pour refouler le courant qui portait au nord , nous passâmes la nuit à l'ancre , attendant que le calme cessât. 30 April — A quatre heures du matin nous remîmes à la voile par un petit vent d'O. S.-O.; à neuf heures il se mit au S. avec une grosse mer , le courant étant dans la même direction que la veille ; à huit heures du soir nous mûiltoute sa longueur ; son embouchure est barrée en été par la grosse mer du large , au point que notre chaloupe ne pouvait pas y entrer ; mais en hiver le courant devenu plus fort par la pluie et la fonte des neiges , s'y fraie un passage beaucoup plus profond. A une centaine de pas du rivage , elle a douze pieds de fond, mais plus loin on la passe ordinairement à gué. (i) Commandant du bâtiment de garde.

( 260 ) lames à l'abri du cap Takly ^ par 5 brasses d'eau ^ fond de vase. Dans la nuit le vent se calma. 1\* Mat — A quatre heures du matin , une brise de terre venant du S.-O. nous fit appareiller. Nous mimes le cap à TE. A midi il se porta au S., dans l'après-midi à l'O., et enfin très frais -au N.-O. Nous naviguions avec toutes nos voiles au vent. A huit heures du soir Anapa fut relevé par N.-E. quart N., et le cap ^eSoudjouk-kalah^ par £. quart S.-E. Le vent fraîchissant de plus en plus, je crus devoir diminuer notre voilure pour ne pas arriver de nuit à l'entrée du port de Ghélandjik. Jjà contre-brigantine , le perroquet et le ghis furent fermés ; nous filions sept noeuds. A mesure que nous approchions de la côte de Circassie , le vent se portait à la terre; il se mit bientôt au N.-E. , fort et par raffales , ce qui me fit prendre à minuit un ris sur labrigantine. Les courans, qui, dans ces parages, vont toujours avec une rapidité étonnante vers le nord , nous empêchaient d'avancer malgré la force du vent, et furent cause que nous ne nous trouvâmes , le lendemain a 4 heures et demie du matin , que par le travers de la baie de Soudjouk-kalah. 2 Mai, — Après avoir refait toutes nos voiles, et naviguant avec un petit vent, nous passâmes à 9 heures le cap Taouba ^ qui forme l'entrée de Soudjouk-kalah, Il est fort éminent , taillé à pic, garni de falaises de couleur blanche , et de forme

( a6i ) triangulaire , suivi -vers le S.-E. d'une longue pointe bordée dans toute son étendue par une ligne unie très blanche , qu'un espace d'environ un mille sépare d'une autre pointe plus haute , et dont les bords sont tous à pic , avec des falaises blanches et circulaires. A onze heures nous étions vis-à-vis cet intervalle, que je pensais devoir être l'entrée du port de Ghélandjih\ une vue des côtes, qui m'avait été donnée par un capitaine ragusais de mes amis , venait à l'appui de cette idée. Cependant un officier, pilote de la marine impériale, embarqué avec moi, n'était pas de mon avis, se fondant sur la position de ce port dans la carte de la Mer-Noire du lieutenant russe Boudichtchei^^ qui la place à ^5 milles de Soudjouk-kalah^ dont nous n'étions éloignés que d'environ 12 milles; et il m'engagea à faire gouverner sur une anse située entre ce lieu et un cap qui nous cachait le reste de la côte au sud. Cette anse , selon moi , était lalandji Ghelendjik ( faux Ghélandjik) des Turcs. Enfin , de l'eau vue du haut des mâts par-dessus la pointe , m'affermât dans mon opinion ; je crus ne plus devoir en douter; mais craignant encore de faire arriver vent arrière sur Tembouchure, parce que le vent n'était pas assez fort pour pouvoir, en cas de méprise, nous éloigner de terre où il aurait peut-être été dangereux de mouill'er, je fis mettre en panne. Ayant enfin aperçu une barque tcherkesse qui longeait la côte, j'envoyai notre canot a sa rencontre avec l'interprète et six matelots pour éelaii^

( a6a ) cir nos doutes. Les Tcherkesses parurent d'abord vouloir les éviter; mais au bout d'une demi-heure ils s'abordèrent , et j'entendis chanter leur air favori à'ariracha ( v. p. 267 ), qui me tranquillisa sur le sort de notre émissaire ; il revint nous annoncer, comme je l'avais présumé, que nous étions vis-à-vis Ghéknadjik. Un petit vent d'O. nous fit faire notre entrée dans ce port, en passant assez près de la pointe, à tribord, où nous trouvâmes 9 brasses d'eau ; et je mouillai , à trois heures , du côté droit de la baie, par 6 brasses fond de vase, à une portée et demie de fusil de trois magasins qui sont au bord de la mer. Notre arrivée avait fait rassembler un grand nombre de Tcherkesses sur le rivage: je jugeai nécessaire de m'y rendre avec l'interprète, qui me conseilla de faire mettre des armes dans le canot; mais je crus plus convenable de gagner leur confiance en nous présentant à eux désarmés, et nous abandonnant à leur hospitalité. A mesure que nous approchions, leur nombre augmentait rapidement, et on voyait briller sur tous différentes armes. Je ne pouvais cependant m'empêcher de réfléchir sur notre situation , et j'avoue que peut-être inquiétude y entraînait pour quelque chose. J'avançais vers un peuple sauvage qui depuis tant de siècles est connu par sa barbarie, et n'ayant à opposer à son amour pour la rapine que le nom seul d'un homme que je ne connaissais point, dont j'ignorais les dispositions, qui habitait à environ dix lieues de là, et dont, jugeant en Euro

(a63) péen , je n'osais me promettre là protection. Com<sup>^</sup> bien je me trompais , et qu'il est respectable et sacré le sentiment que les Tciierkesses attachent & rhospitalité! On voit chez eux cette vertu mise en action , tandis que chez nous elle n'est que dans les écrits des philosophes. A notre débarquement il nous entourèrent et parurent impatients d'entendre le nom de notre konak ; ce devait être là le signal de notre liberté ou de notre esclavage ; mais aussitôt que je leur eus fait dire que nous étions des gens du prince Méhmei lénddr<sup>^</sup>oglou , ils nous tendirent les mains et nous félicitèrent sur notre heureuse arrivée. Comme il était tard , je me contentai de faire demander des nouvelles de notre konak et des commissionnaires de M. Scassi, auxquels j'envoyai un exprès , moyennant la promesse de deux petites mesures de sel pour paiement de sa course. De retour à bord, l'ordre fut donné que chaque quart, serait composé de la moitié de l'équipage , qui ferait bonne garde et m'éveillerait ainsi que l'interprète, à l'approche du premier bateau. Une brise de terre du S.-E. , qui s'était levée au coucher du soleil, dura toute la nuit. Z Mai. — Ce jour-là, comme la veille, notre pavillon fut hissé à là poupe , et un pavillon génois au mât de misaine. Ce dernier devait flotter tous les jours; M. Scassi me l'avait conseillé; il croyait que cette mesure pouvait nous être avantag<sup>^</sup>use , à cause , disait-il , du souvenir que cea peuples ont des Génois, qu'ils appellent i)jèwMih

( a64 ) ifès j et regardent comme leurs frères; qualité qu'ils donnent aussi aux Français. Mais il me fut facile d'apercevoir que cette précaution de mon chef ne pouvait tout au plus servir que de consolation à ses compatriotes , en faisant reparaître leur pavillon sur les côtes de Circassie au moment où il disparaissait de l'Europe. Ces peuples sauvages n'en ont aucune idée ; et lorsque je voulus le leur faire remarquer, ils eurent toutes \A peines du monde à concevoir ce que je leur voulais dire. Je ne sais à quoi on pourrait attribuer l'attachement des Tcherkesses pour nous, qui ne les connûmes jamais. Quant à celui qu'ils ont pour les Génois , je pense qu'il tire son origine de l'empire qu'eut autrefois leur république dans la Mer-Noire, et des colonies qu'elle établit sans doute sur les côtes ^bdzes. Quelques recherches, qu'il serait facile de faire, pourraient nous éclaircir sur ce point, et peut-être même serait-il possible de trouver des mots génois dans le langage des Tcherkesses Natoukhai\ leur usagé d'ailleurs de saluer en ôtant leurs bonnets, unique parmi les Orientaux , semble prouver des liaisons avec les Européens. Toute cette fraternité qui nous unit, ne change cependant rien à notre égard touchant la nécessité d'avoir un konah\ car en 1813, quelques militaires polonais qui furent envoyés prisonniers en Géorgie , après avoir fait partie de la grande armée venue en Russie, brûlant du désir de recouvrer leur liberté, formèrent le projet de prendre la

( nos ) fuite en traversant le daucase , et Texécutèrent au nombre de douze. Après une marche de quelques jours, ils rencontrèrent des Tcherkesses, auxquels ils firent entendre qu'ils étaient Français ; alors ceux-ci les engagèrent à venir dans leurs habitations où ils furent bien traités; mais, fidèles à leur usage , lorsque les Polonais voulurent se remettre en roule, chacun d'eux retint celui qui lui était éché en partage, cherchant à lui expliquer qu'il n'était plus libre, mais qu'en qualité de frères ils profiteraient de la première occasion pour les vendre aux marchands qui aborderaient sur leurs côtes. Effectivement, en mai 1813, me trouvant à Anapa , après la reddition de cette place aux Turcs, celui d'entre eux qui habitait le plus près me fut amené. Je n'avais que peu d'argent, et ne pouvant fournir la somme qu'on me demandait , j'allais être réduit à voir remmener ce malheureux dans les montagnes. Il était au désespoir ; je tâchai d'inspirer de la pitié à son maître; mais l'intérêt est partout un si puissant mobile sur de certaines âmes, qu'il me fut impossible de l'attendrir. Je me rappelai alors que je possédais un bijou en or, auquel j'étais très attaché. Il avait appartenu à la plus tendre mère , que j'avais perdue depuis un an ; mais le but du sacrifice étant digne de celle qui m'avait donné le jour, je n'hésitai point à le faire , et j'eus le plaisir de le rendre à la liberté. La guerre d'ailleurs encore en Europe , je crus ne pas devoir l'emmener avec moi dans un port de Russie , et je l'envoyai sur un navire turc à Cons<sup>^</sup>

**The text on this page is estimated to be only 11.41% accurate**

taoUmiple;, ça cet hiHmèt0.VciMmciùmfm^ d'impiamr ia  
JUbéraUtA' de qofliqi>e»4pil|iBt|dbB||t pour obtenir de qaoi me  
rembowMir « «ndpl^ quejeibssef» Roaaîe et que je «e reit»e pM-^^gl  
delqi; naais-cef; honuBe qui, dam jiour 4«riawp cbexdes  
JHiFbarea^aviMÛteacomépTOOfé BO,Mii. timeiiA de fierté.,' inafnré par  
fe boailijOhr ^^f§m: tenir à une ^ode aatioD , se TÎt mpoaiçir.^iHr. ceux  
qui a«raieftt dû le protéger. ; et U MiMt vMk de himk GonetaaliQ0ple , a'il  
o'eAt triMTéiidalia aon ifidiistrie des moyeiia de aubsistanceu BfBQier de  
Iaii0ie]0a^.M. natif de Craœvîe^J.'ai appris depuis que sesMiMir. rades  
avaient tous été rachetés par un fiaguMP^ nommé Mirkot^iA^ qui  
icommerçait à^MjBSA» . '^ . A 8 heures^ une voile parut à Testnée du  
pcffl^ c'était une barque qui se dirigeait vers nous, he^ quatre hommes  
quelle portait nous abordèrent en chantant , et après nous avoir salués -en  
souler ^ant leurs bonnets, ils nous dirent être envoyés de Pchiatj par  
l'épouse de notre konak , qui , ayant déjà appris notre arrivée , les avait  
chargés de nous en féliciter et de nous offrir ses services. Je leur fis donner  
de Feau-de-vie, dont ils burent chaciia trois verres, ne buvant jamais  
autrement de qudque boisson que ce pût être, et de quelque ^ mension que  
fût le vase. Ils ne parurent pas aviateurs de poisson salé et mangèrent de  
préférence du fromage. Au bout d'une heure nous jqous embarquâmes dans  
leur bateau pour aller à terre \

( a67 ) 3 était tsonne tous les autres que j'ai vus depuis, plat 9 sans quille, les bords fixés avec des clous et quelques chevilles de bois contre des membrures très minces. Sur la proue s'élevait une figure représentant une tête d'animal qu'il serait assez difficile de nommer, mais que les Tcherkesses prétendent être celle d'une chèvre. Ne serait-ce pas un souvenir du bélier dont la représentation se trouvait à la proue du vaisseau grec qui portait Phryxus , et dont ces peuples conservèrent longtemps le souvenir? Leurs rames, très courtes, sont attachées à des étales d'une longueur extraordinaire ; et au bout se trouve une petite barre de bois pour placer les mains. Ils se servaient d'un gouvernail et d'une petite voile carrée. Plusieurs de ces barques sont assez grandes pour pouvoir contenir environ 60 hommes , et c'est avec elles qu'ils enlèvent quelquefois des navires marchands non armés , surpris par des calmes à peu de distance de leurs côtes. Les anciens les appelaient kamara. A peine fûmes-nous écartés du bâtiment , que des rameurs circassiens entonnèrent une espèce de refrain qu'ils chantent en deux chœurs, et dont ils accompagnent le mouvement de leurs rames , qui est plus ou moins fort selon les différences de l'air; ils ajoutent à ce chant les contorsions les plus comiques , qui sont chez eux une des principales qualités d'un bon rameur. Nous abordâmes au même endroit que la veille, à droite d'un petit ruisseau, près duquel sont

( a68 ) bâties trois cabanes en clayonage , qui servent de magasins. Quelques Tcherkesses vinrent à notre rencontre; parmi eux était un vieux Grec, établi depuis quarante ans dans le pays ; il avait épousé une Tcherkesse dont il eut plusieurs enfans, et qui était morte de la peste depuis deux ans. Cet homme nous invita à entrer dans un des magasins où il avait encore environ 600 poud de sel. Enchanté' d'avoir trouvé un habitant avec lequel je pouvais parler , j'acceptai son offre , et m<sup>^</sup>assis, quoique avec répugnance, sur de vieux haillons qui lot servaient de sofa. Tout en fumant quelques pi-\* pes de tabac, il m'apprit que le prince lédâr<sup>^</sup> oglou était invité dans les environs de Soudjoukr kalah<sup>^</sup> pour assister à l'anniversaire des funérailles d'un de ses amis, où nos commissionnaires l'avaient accompagné. L'un d'eux, appelé Moudrouv, venait d'enlever une jeune fille Pchiat<sup>^</sup> ce qui avait irrité une grande partie des habitans de cette vallée, au point de nous faire craindre les suites les plus désastreuses pour notre établissement ; et lédav<sup>^</sup> oghlou qui, en sa qualité de konak<sup>^</sup> devait le défendre, ne se trouvait pas moins compromis que Moudrov. Il était temps de respirer un air pur, et de sortir du magasin , depuis long-temps infecté par un nuage de fumée de mauvais tabac et d'exhalaisons non moins désagréables. Je demandai si, accompagnés par quelqu'un, nous pouvions nous promener dans la campagne, qui me paraissait magnifique. On nous le permit , et un homme nous

( \*69) fit signe de le suivre. Nous entrâmes avec lui dans une\* plaine charmante , où serpentait un ruisseau à l'ombre de platanes , de frênes , de charmes , de poiriers et de pommiers sauvages , auxquels la vigne s^unissait en s'élevant jusqu'à leurs sommets. Après avoir marché quelque temps dans ce séjour enchanté, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois épais où notre conducteur s'arrêta , et dit d'un ak\* satisfait qu'il voulait nous faire boire du lait : il tenait son sabre à la main et portait un pistolet k sa ceinture. Une crainte soudaine s'empara de nous; le pilote et l'interprète avaient l'air embarrassé, et regrettaient déjà de s'être aventurés dans ces lieux inconnus. Cependant la douceur de sa physionomie m'engagea à le suivre, et mes camarades m'imitèrent. Arrivés par de petits sentiers qui coupaient le bois en diiférens sens, à une habitation composée de quatre cabanes entourées d'arbres, nous entrâmes dans la plus proche, qui était destinée aux étrangers ; elle consistait en une chambre recrépie ^'argile en dedans et en dehors ; une grande cheminée à la tartare était dans le fond , et à ses côtés deux espèces de sofas couverts de quelques nattes. Des selles , des brides 01 des armes ornaient la muraille. On nous, dit que nous étions chez un prince parent de notre konak^ nommé Chaghan-Gherie^oghlou^Kochmit , absent pour la même cérémonie qui avait appelé lëndâP' oghlou. Vuàeses vassaux , espèce d'intendant, nous reçut très poliment, et voulut nous retenir à di

( ^7^ ) ner ; mais voyant que nous étions pressés de sortir, il nous invita pour le lendemain. Nous nous rendîmes au bord de la mer, où je renouai l'entretien avec le Greco-Tcherkesse , pour m'informer de la vente des marchandises; il se plaignit du grand changement qui s'était opéré dans le pays^ depuis que la peste y avait fait des ravages effrayans ; elle n'avait cessé que depuis peu , après avoir enlevé les deux tiers des habitans de la côte. Ce fléau paraissait avoir frappé de ter\* reur les Tcherkesses, et leur avoir fait sentir à quels désastres pouvaient les entraîner des liaisons avec les Turcs. Aucun bâtiment de cette nation n'avait encore paru depuis le commencement de la belle saison, et selon toutes les apparences il n'en de\* vaît plus venir, parce que le pacha SANAPA^ intéressé à ce que tout le commerce d'échange avec \ç^^ Ahâzes eût lieu dans sa forteresse, était parvenu à faire défendre, par la Porte, aux sujets ottomans de trafiquer ailleurs sur la côte. Cette mesure , qui forçait les habitans des cantons le« plus éloignés à s'y rendre, pour acheter ce qui leur était nécessaire, les avait fortement indisposés contre lui. Un petit vent du sud, venant du large, avait tempéré la chaleur de la journée, à laquelle venait de succéder la plus belle des nuits; une brise de terre embaumait Fair de l'odeur de milU plantes aromatiques, et le chant des rossignols interrompait seul le silence qui régnait dans cth

( ^71 ^ lieux. Tout-à-coup des cris perçans vinrent frap^ per nos oreilles : ils ressemblaient assez à Falarme des Tcherkesses dont on nous avait déjà parlé. Ces cris attirèrent sur le pont tout l'équipage, qui se crut sur le point d'être assailli. Mais nous fûmes bientôt tranquilisés par notre interprète , qui nous dit que c'étaient des chakaL Ces animaux , qu'on ne voit point en Europe^ ont du rapport avec le loup et le renard ; ils sont très voleurs et enlèvent souvent les souliers et les bonnets de ceux qu'ils trouvent endormis dans les bois. Leur peau convient assez pour être employée en four^ rare. Ils se rassemblent quelquefois la nuit en a^ sez grand nombre, dans les bois, et poussent des cris semblables à ceux que nous venions d'entendre. Les Tcherkesses prétendent que cela annonce la pluie; je ne sais si cette observation est juste, Biais ce qu'il y a de certain , c'est qu'il nous aurait loug-temps inquiétés, si nous n'avions pas eu uA homme en état de discerner la différence du cri de ces animaux à celui des habitans, auquel il resMmblait beaucoup, surtout pour des oreilles aussi pfeu exercées qu'étaient les nôtres. 4 Mai. — A 8 heures du matin , nous allâmes à terre où Ton nous avait appelés; nous y trouvâmes le troisième fils ^ lëndâr ^ oghlou^ que le bruit de notre arrivée avait engagé à passer par Ghêlendjik. Ce jeune prince, nommé Kaspoléi( Kaz-boulat), se faisait remarquer par un extérieur agréable : sa physionomie douce prévenait en sa faveur. Il était

( ^7^ ) grand, bien fait, et très mince comme tous les Tchekesses. Son habillement, semblable à ceux que j'avais vus jusqu'ici, n'avait rien de remarquable. Il avait un large pantalon de toile; une veste ou tunique, qui servait aussi de chemise, lui descendait jusqu'au dessous du genou, et était recouverte par un habit de la même forme en drap gris, ayant de chaque côté, sur la poitrine, une douzaine de tuyaux faits en maroquin, qui servaient à mettre des cartouches; il portait de longs bas de laine gris, sans pieds, et attachés sous le genou par de larges jarretières de feutre; des souliers en matroquin, très couverts, sans semelles et un bonnet en peau de mouton; il avait pour armes un fusil à crosse albanaise porté en bandoulière dans un fourreau de laine, un poignard très laid, un pistolet garni en argent, et un sabre à manche de même métal, sans garde, monté comme un couteau, et dont le fourreau galonné était composé de plusieurs pièces de maroquin de différentes couleurs. Tout le luxe des Tchekesses consiste en de belles armes, qu'ils entretiennent avec le plus grand soin. Ils se rasent la tête, comme les Turcs, ne laissant qu'une petite touffe au sommet. Les vieillards se rasent la barbe; mais les jeunes gens ne la coupent ordinairement qu'avec des ciseaux, de manière qu'il en reste une bonne partie, ce qui est la marque de l'âge viril. Ils portent tous de longues moustaches. A 9 heures, le vassal qui nous avait invités la

(.73) veille, vint nous engager à nous rendre chez lui. Quoique trouvant assez extraordinaire d'aller dîner de si bonne heure, je me décidai à le suivre. Chemin faisant, mon interprète m'apprit que les Tcherkesses n'ont point d'heures fixes pour leur Fepas, et qu'ils ne mangent, quand ils ont faim, qu'un morceau de pain ou de pâte de millet. Dans leurs voyages ou dans leurs incursions contre leurs voisins, une petite quantité de farine de millet fermenté suffit pour les soutenir toute une journée. Us portent cette nourriture dans une petite bourse de peau suspendue à leur selle : ce n'est que pour des étrangers ou des fêtes que cette sobriété cesse; l'on mange alors à toute heure et splendidement. Nous fûmes reçus dans la même chambre que la veille, et obligés de nous asseoir dès notre arrivée, pour ne plus changer de place jusqu'à notre départ. Cet usage incommode qui tient au cérémonial avec des étrangers, me contrariait infiniment, et, pour le supporter, je profitai de la liberté qu'on a de prendre toute sorte de positions; il n'en est qu'une qui soit inconvenante, et il est singulier qu'elle soit précisément la seule habituelle chez tous les Orientaux : c'est de s'asseoir les jambes croisées et sur les talons. Les Tcherkesses remirent en entrant aux gens de la maison toutes leurs armes, qui furent aussitôt suspendues à la muraille, et ne gardèrent que le poignard, qu'ils ne quittent jamais. Us restèrent toujours debout par respect pour nous. Si nous II 18

( -74 ) • \_ n^avioDS pas été là, ils se seraient tous assis, excepté le maître de la maison. On nous présenta à laver les mains, et aussitôt après on servit le dîner sur huit petites tables rondes , d'environ trois pieds de diamètre, qui se succédaient avec la plus grande vitesse : la première portait différents plats de douceur et de laitage ; une espèce de tourte occupait la seconde : elle était composée d'une pâte de millet bouilli ; au milieu se trouvait un vide en forme de tasse, contenant un excellent ragoût de poulets, rougi par une grande quantité de piments; j'en mangeai peu parce qu'il était fort chaud et que nous manquions de fourchettes ; la pâte de millet nous servait de pain. Le reste du repas fut composé de viande salée, qu'on mange avec du miel, du pilav (i), des œufs, etc.; et, le repas fini, on nous donna encore de l'eau pour nous laver les mains. Il serait honteux à un icherkesse de manger devant des étrangers, et à plus forte raison à la même table; aussi notre hôte , le jeune prince et ses autres amis ne participèrent au dîner qu'en mangeant notre dessert à mesure qu'on l'emportait dans la cour. Nous avons apporté des mouchoirs et des aiguilles pour en faire cadeau à la maîtresse de la maison; mais comme elle ne parut point devant nous, je les lui fis remettre par mon interprète, " ^ — ' ' I II ■ -r " ^ (i) Riz cuit à Teau et arrosé de beurre, en usage chez les Orientaux.

( ^75 ) qui la remercia ainsi que son mari de l'accueil qu'ils nous avaient fait. Le fils de lendâr^ oghlou accepta avec plaisir la proposition de venir voir le bâtiment : il s'y rendit suivi de quelques autres Tclierkesses qui nous avaient accompagnés jusqu'au bord de la mer. Quoique sortant de table, je leur fis servir notre dîner que nous avions trouvé en arrivant , et il parut leur être agréable, ainsi que quelques verres d'eau-de-vie dont ils burent à plusieurs reprises, et, d'après leur coutume, chacun trois coups de suite. Je leur parlai des Turcs, dont ils étaient très Inécontens depuis les ravages de la peste, et la défense faite aux marchands de commercer sur leurs côtes. Il y en eut même un qui alla jusqu'à dire que sans doute des liaisons avec la Russie leur conviendraient davantage , si on voulait respecter leur liberté : je leur assurai qu'il n'entraît point dans les vues de cette puissance 4^ les en priver, et que son seul désir était d'établir un commerce qui fournît à leurs besoins et leur garantit la paix. Nous saluâmes le prince , à son départ de trois coups de canon. Il se rendait, ainsi que tous les autres jeunes Tcherkesses, aux environs de Sou" djouk'kalah où était son père , pour montrer son habileté aux courses à pied et à cheval qui sont en usage à l'anniversaire des funérailles. Ces fêtes consistent ordinairement en prières faites sur la tombe du défunt , et en un grand rei8.

**The text on this page is estimated to be only 16.77% accurate**

( a76 ) fm donné aux assislans. Phisiears étofiesv^mpor^ téés par un rapide cavalier, deviennent h réeoÔH pense dès plus habiles coureurs, qiii, alusst à cheval, jR3nt leurs efforts poui^ l'atteindre et îav enlever le prix de leur célérité. DifTérenarautres exercices de ce genre tenninetit la fête. ypts le soir nous rapprochâmes de terre 9 à nnènçâbliire de distance des magasins^ o&' mm^ mottttàines' pas cin<) brasses , fond de' vase. .» 5 Mm, '. — Ce joun-là, ditnanohev le grec DhùiÊà me demanda la permission de venir faire sa- prière à bord j devant une croix qui élâii chns la ebalih' bre; je la lui acéordai avec plaisir^ IV affoM c^elques bougies de cire jaune^^ doât les TcheF kesses, ainsi que nous , se servent dans leurs'sê rémonies religieuses , et les alluma dēvaàt le siga«^ de notre rédemption. Un habitant venu avec lai garda, durant celte prière, un respectueux silence. Après un examen de la baie où nous étions y le plan dessiné par les officiers d'un vaisseau de ligne rnsse^ qui y avait mouillé eh 181 1, nOe parut ((eu exact. Je me décidai à le lever de nouveau^ en usant de toutes les précautions nécessaires pour ne pas exciter la méfiance des Tcherkesses. Ge fttil aussi par cette raïsoh que nous ne cboishnes qu'une base de 166 toises, depuis les magasins jusqu'il une petite pointe assez\* remarquable oà^ la cète prend une forme circulaiN^. Après avoir relevé, de\*

( ^77 ) deux exlrépfiiités tout ce que Ton pouvait y yair^ notre troisième station fut à l)ord. Par le retour de l'exprès que j'avais envoyé à nos commissionnaires , nous apprîmes que l'un d'eux, nommé M. Tausch , devait arriver le lender main. J'eus ce jour-là un exemple remarquable de la modicité des prix du bétail. Ayant été obligé d'acheter de la viande fraîche , je payai un gros veau la valeur, en sel , de huit piastres turques ; deux chèvres et quelques œufs nous coûtèrent deux pouds de sel et yne ocque de fer. 6 mai. Un coup de pistolet tiré à terre nous annonça l'arrivée de M. Tausch ; elle avait été retardée à cause de Taffaire de Moudrov , dont les détails me furent d^autant plus désagréables que la: méfiance des habitans et leur éloignement pour des étrangers qui , chez eux , se comportaient déjà au mépris de leurs lois, me parurent devoir nécessairement augmenter ^ et engendrer de nouvelles, haines; je ne pouvais cependant pas encore me former une juste idée du crime de notre commissionnaire , ayant entendu dire quelques années auparavant, à Anapa^ qu'un amant^ chez les Tcherkesses, devait enlever celle qu'il destinait à être son épouse. M. Tausch me l'expliqua de la manière suivante. Le beau sexe, quoique destiné à mener une vie des plus laborieuses, est loin d'être condamné ici , comme chez les Turcs, à un isolement éternel.

**The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate**

( a7« ) Les filles surtoot sont admises dabft toutes les^fdtes^ qu'elles embellisseDt4)ar leur enjouement ^ -et leur société est un des plus doux délassemens des hommes, arec lesquels elles vivent dans la plus^andf familiarité. \*• . Aussitôt qu'un J€une homme a Êiit son choix, il doit convenir avec le père du prix de sa fille; il consiste , la plupart du temps , en :une cotte de maille , des sabres , des fusils, des chevaux et qnd» qups bœufs. Le marché fait, le jeune h'ommevient enlever son amante , accompagné d'un anri qui h place sur son cheval , et monte en croupe derrière l elle. Ils partent ainsi tous trois au grand galop yen l'habitation d'un de leurs alliés. Lé compère y présente la jeune fille, que l'on installe bientôt dans une chambre destinée aux époux. Seule, elle y attend patiemment son futur , en entretenant le feu de la cheminée , qui leur tient lieu de lumière. Ce n'est que lorsque tous les gens de l'habitation sont censés endormis que l'ami va chercher l'époux dans le bois, pour l'introduire auprès d'elle. Celui-ci, avant de s'abandonner aux plaisirs du dieu qui les unit, défait avec son poignard le corset que sa femme porte depuis l'âge de cinq ou six ans; fl est fait en maroquin, et garni de deux palettes de bois placées sur la poitrine, qui, parleur forte pression, empêchent le développement du sein ; cette partie du corps étant regardée comme un attribut de la maternité, qu'il serait honteux à une jeune Gile de laisser paraître. Le corset serre aussi très étroitement le buste , depuis la clavicule

( ^79 ) jusqu'à la ceinture , par une corde qui passe dans de petits anneaux de peau; quelquefois des crochets en argent servent au même usage; elles le portent même la nuit, et ne le quittent que lorsqu'il est usé , pour en remettre un autre tout aussi étroit. Cela pourrait engager à dire qu'une fille tcherkesse a la taille, le jour de son mariage , de la même grosseur qu'elle l'avait à six ans. Il faut que M. de Lacroix, qui, dans son ouvrage sur les pays situés entre la mer Caspienne et la mer Noire , a publié quelques détails assez exacts concernant les Tcherkesses, ait été induit en erreur par ceux qui lui ont fourni les matériaux dont il a formé sa relation, lorsqu'il prétend que c< les épaules des jeunes filles prennent par leurs corsets beaucoup de largeur^ défaut auquel on fait peu d^at^ tention en considération de la beauté de leur gorge. » Un étranger est au contraire choqué à la vue des poitrines plates des jeunes Tcherkesses, et il n'y a que les femmes mariées qui^ débarrassées de leur corset virginal , laissent reprendre à la nature tous ses droits. Nulle autre cérémonie, excepté quelques réjouissances, ne sert à l^itimer le mariage. Lç lendemain, à la pointe du jour, le mari quitte sa jeune épouse qui va occuper une maison à pari, qu'il a eu soin de bâtir pour elle dans son habita^ tiofl , et où il ne la revoit plus que la nuit ou avec le plus grand mystère ; car on attache une espèce de déshonneur à paraître en public avec sa femrne.

( aSo ) Si le mari est riche, il paie de suite à son beau\*\* père le prix dont ils sont convenus; dans le cas contraire, il le fait peu à peu, et emploie souvent plusieurs années à remplir cette obligation. L'usage de ne point voir sa femme ne tire pas sa source du mépris des Tcherkesses pour le beau sexe; je crois qu'au contraire, il a été originairer ment établi dans la vue de prolonger l'empire dç l'amour entre les époux , par les mêmes difficultés qu'éprouvent des amans à se posséder, et auxquelles on doit souvent la durée de son illusioo. Une semblable loi avait été donnée par Lycurgue aux Lacédémoniens : ce qui pourrait servir à prouver l'origine des Abdzes , ou plutôt l'établissement de quelques colonies du Péloponèse sur leurs coites, s'il n'était constant que bien des peuples, à leur berceau , paraissent avoir eu des mœurs semblables ; et les Spartiates eux-mêmes n'ont différé autant des autres Grecs, que parce qu'ils se conservèrent par des institutions dans l'état de barbarie dont les autres s'éloignaient en se civilisant, Moudroi> connaissait depuis quelque temps une jeune lillc, dont il était éperdument amoureux, et qui l'aimait aussi, mais que les parens lui refusaient, ayant en vue un puissant parti chez les Chapsoukh (i); tant il est vrai que même chez les Tcherkesses l'amour n'est pas exempt des entraves et des peines que lui causent ailleurs l'am(i} Peuplade monlaj»narde, limitrophe des Natoukhäi,

( a8i ) bition et l'intérêt ; mais aussi partout fertile en ressources, il inspira notre Tcherkesse qui, malgré la contrainte où la tenait sa famille, trouva le moyen de faire adroitement avertir son amant du jour où on devait l'emmener loin de lui, et^ pleine de confiance en son courage , lui fit proposer de l'enlever. Moudrov est grec : sensible à l'injure et brûlant de la venger, il rassembla les fils ôHéndâr^ oghlou^ leur exposa l'affront qu'on lui faisait en lui ravissant celle que son cœur avait choisie pour femme , et les invita à le secourir. Leur titre de konak les y obligeait : à l'instant même , ils furent; se poster en embuscade sur la route où devait pas^ ser le cortège , qui fut mis en fuite dès qu'il parut^ et la jeune Djantin^ prix de la victoire, fut portée en triomphe chez le vieux prince, où on l'unit le soir même à son amant. Tausch me confirma la nouvelle de la défense faite aux Turcs, par la Porte -Ottomane, de trafiquer sur cette côte ailleurs qu'à Anapa ; elle me parut très favorable à l'établissement de nos relations commerciales. Pour en assurer la réussite , il fallait s'empresse de procurer aux Tcherkesses tout ce que le commerce des Turcs leur avait fourni jusque là, et la Russie pouvait le faire avec d'autant plus d'avantage , qu'elle possède une grande partie des objets de première nécessité que cette nation est obligée de venir chercher ea Crir mée. Je formai le projet d'envoyer un homjpe à U quarantaine du Boughaz ^ç^x^v%è d'une lettre fiour

( a8a ) M. Scassi 9 qo'il était important (Finformerde' cette cirûODstanice. ' Les coDiiassances de M. Tausch me charmaient: te commissionnaire était un jeune allemand , que les circonstances ayaient engagé à aller vivre parmi les Tcherkesses , après avoir été employé dans iè commerce à Anapa , lorsque cette forteresse ap-partenait aux Russes ; il apprit parfaitement leur langue, et M. Scassi, dans ses premiers essais, se l'attacha et le nomma par là suite chef de FétaMis^ sèment de Pcfdat. Un séjour de sept années daos ce pays lui avait fait adopter les mœurs et les usages des habitant , chez lesquels\* il paraissait très aimé. Il pouvait par -là nous être d'une grande utilité dans nos opérations , d'autant plus que je ne voyais personne qui pût le remplacer. 7 Mai. Je profitai de sa présence pour visiter plus particulièrement le mouillage de Ghélandjikti achever mon plan. L'entrée de ce port, que les habitans appellent aussi Kouûbuzîj est large d'environ un mille; la pointe du nord est basse, dépouillée d'arbres et entourée d'un banc de pierres calcaires, qui s'avance au large vers le sud-sud-ouest , à la distance d'environ une encablure et demie. Celle du sud est escarpée , formée de schiste disposé par couches obliques ; les habitans l'appellent Tliouifieus; à son extrémité elle est haute d'environ vingt-cinq pieds |U- dessus du niveau de la mer, et va toujours en s'élevant au sud-est vers la vallée de Mé

( 283 ) zip {i). On y voit croître quelques arbustes. Un banc situé à l'extrémité, s'étend à environ une encablure au sud, et fait partie d'un bas-fond de schiste qui entoure le cap et va jusque dans l'intérieur du port, vers les magasins, où il devient beaucoup plus large. Des deux côtés la mer s'avance à peu près également dans les terres, à l'est sud-est et à l'ouest nord-ouest, et forme un ovale fixe, ou, pour mieux dire, la figure d'une écaille d'huître, d'environ deux milles et demi de long, sur un mille et demi de large. Dans toute cette étendue on trouve un bon fond de vase mêlée de coquilles; à l'entrée du port il est de dix brasses, et va en diminuant jusque très près de terre, où il n'a plus que quatre brasses vers le côté droit, vis-à-vis du ruisseau. Aucun vent de mer ne peut causer de dommage dans ce port; on doit se précautionner seulement contre celui de nord-est qui se précipite avec impétuosité du haut des montagnes. Ce mouillage a cela de commun avec tous les autres qui sont sur cette côte. La vallée où serpente le ruisseau qui vient se jeter dans la mer, près des magasins, peut avoir environ une lieue d'étendue; elle est bornée au sud-est vers Mézip, par de hautes montagnes; au sud, par la colline qui forme l'exhaussement de la pointe TUouvïeus; et enfin au nord, par la chaîne de hautes montagnes qui commence à Soudjouk-kalah et traverse une (i) La vallée de Mézip est ce que les Turcs appellent Talandjt Ghélandjik ovkfaux Ghélandjik,

**The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate**

(«««4) fmndefartÎ6'éc ce puys daiM^k dîrecliiui du m^ ^tt. Dans cette vallée -on trouve ia ms^etÊÊsm partie des habkaliaBa de Hàélemdfik épamea dana-les Jboîs, 'et distancies d'en^fj^n une demii^êoê iai Mfiies des autres; quelques ohaôips aopt eijdtîfés «us dentouirs. Toute la partie sqiteoirii^iaie^le la iMiie est occupée par le pied des mootagoea, dont la pente est «KtoémeiieBC rapide «C entveos^ Ait 'fsuriiis; lès aci>jpes y aôut petits et disséu^aéif MUS doute à cause de h ehutedes eaux qui , dant ia saison des pluies, doivent y couler eu toiroat. ije bord de la mer est eacaqpé, So^emé dé.aohiste |fris,4 Craviens lequel suiinte une eau pure^'et oA la terre^v^tiAe, boBue^ ooire^'n'a pas plua d'uas demif\*tcHse decbaut. Le chemin u^est ici praticable qise le long de la mer y à xâieyal ou à pied seide^ flieiiit. A la gauche du port, vis-à-vis des magasinsi se voit encore une belle plaine, boisée comme l'autre , et d'environ une lieue et demie d'étendue vers Soudj(mk'kal Tout ce pays m^a paru très fertile : il est cour vert d'une grande quantité de plantes qui m'oôt fait regretter bien souvent de n'être pas botaniste;; j'en ai vu beaucoup d'aromatiques. Malgré la répugnance que les Tckerkesses ont pour les toiv tues, ils les laissent néanmoins multiplier tran\* quillement dans leurs terres, où on les rencontré en nombre prodigieux^; les aquatiques, quoique très communes, n'y sont pas en aussi grande quantité. ,Çe qlie j'ai ouï dire de quelques parties de l'intérieur, et beaucoup de pierres ponces que

( 285 ) j'ai trouvées au bord de la mer, sembleraient an\* noncer qu'il y a eu autrefois des volcans dans ce pays. En général, toute la côte des Abâzes est très' niai figurée sur la carte russe du lieutenant. Êoadichtchev, quoiqu'elle soit la meilleure que Fon connaisse de la Mer-Noire (i) ; mais une erreur étonnante est celle de la latitude de ce mouillage^ situé sur cette carte par 44^ ^4% et qui, d'après mes observations durant le séjour que j'y fis, est de 44^ 33'. Cette différence de 9' en latitude, en cause une d'environ i5 milles sur la position. 8 Mai. — D'après les nouvelles que nous reçûmes, les habitans de Pchiat semblaient éloignés de tous moyens de conciliation; l'arrivée seule du prince Méhmet^ qui était fixée au samedi prochain, devait me décider sur le lieu de notre déchargement. Ce prince avait envoyé un homme de sa maison pour nous servir pendant notre séjour. Depuis notre arrivée, je m'étais aperçu que l'apparition d'un équipage composé en grande partie de Busses, inspirait de la méfiance aux Tcherkesses; j'avais fait mon possible pour la dissiper; mais des propos de ta plus grande inconséquence, que j'avais ignorés, et qui furent tenus par le pilote et quelques matelots à des esclaves de leur nation^ enlevés sur le Kouban et demeurant à Ghélandjik^ chez différens maîtres, accrurent leurs soupçons. LMnterprète même ne fit que les fortifier, en (i) L\*auteur ne coniu^sait |nfe encore celle ^ est l6 résultat des travaux de M. Gauttier«k q«rrest«M«lhSllé. Kl.

( 286 ) montrant les charpentiers envoyés pour la coupe des bois de construction , comme des gens employés par le gouvernement; au lieu de faire sentir aux Tch^kesses à quel point des liaisons avec nous leur pouvaient être avantageuses. L'imprudence de cette conduite fit faire à ce peuple des réflexions bien désespérantes pour la prospérité de nos entreprises, a Nous n'avons jamais connu les Russes, disaient-ils, que les armes à la main, et cette nation a toujours manifesté la plus « grande envie de s'emparer de notre territoire. « Notre bravoure, jointe à la puissance du sultan ,

( »87 ) c nombre de ses agens sur nos côtes qu'il fait visi« ter par des militaires, et nous ne doutons nullece ment que le commerce ne soit un moyen dont « vous vous servez pour semer la discorde parmi « nos princes, et former des ctablissemens qu'au a besoin vous changerez en forteresses.» Tous ces raisonnemens pouvaient très bien avoir été soufflés par le pacha ^Anapa^ à ce peuple qui , lui-même , ne manque pas d'esprit et de pénétration. 9 Mai. — En conséquence de ce que j'avais appris la veille, je défendis que le canot s'éloignât trop de la goélette , comme il arrivait quelquefois dans nos promenades , à moins qu'il ne fût accompagné par un Tcherkesse. Mon titre de Français dissipait néanmoins les soupçons des plus farouches; il en venait tous les jours à bord, et souvent même à dîner. Un d'eux, que je n'avais pas encore vu, et qui, ce jour-là, fit sa première apparition, se réjouit de l'avoir faite , sans me connaître, et me croyant un brave, il m'invita à aller le voir dans l'après-midi. Son air franc me plut; j'acceptai l'invitation, et je me rendis chez lui à l'heure indiquée. C'était un noble de la suite d'un prince absent, frère de Kochmit et appelé Atiokhaï, La position de son habitation est magnifique, à deux portées de fusil de la mer , et entourée du plus joli jardin anglais qu'il soit possible de voir. Il était tard, on nous servit à manger avec les cérémonies accoutumées. Déjà au fait des usages

( 1888 ) circâssiens, nous fûmes plus à notre aise, et la gaité du caractère de notre hôte nous amusa infiniment. Je trouvai les mets fort à mon goût, quoique nageant, comme au dîner précédent, dans le beurre et le miel. A 8 heures du soir nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, en nous promettant bien de nous revoir souvent. Les Tcherkesses sont divisés en trois classes : la première est celle des princes, qu'on regarde comme les magistrats du pays, et dont la puissance dépend du nombre de vassaux, de parens et d'alliés qu'ils peuvent mettre sous les armes dans leurs incursions, ou en se défendant contre celles de leurs voisins. Leurs filles transmettent souvent la principauté à ceux qu'elles épousent; mais elle est inférieure à celle acquise par des exploits militaires. La seconde est composée des nobles, dont quelques-uns deviennent très puissans en s'alliant à des familles nombreuses. Ils sont les écuyers des princes. Les vassaux, tels à peu près que ceux qui existaient en Europe lors de la féodalité, vivent, de père en fils, sous la dépendance d'un prince dont ils labourent le champ en temps de paix, et qu'ils défendent en temps de guerre. Chacun d'eux possède un terrain et des bestiaux sur lesquels le prince n'a aucun droit; il n'en a point non plus sur le vassal lui-même ni sur sa famille qui, sur des motifs de mécontentement, est libre d'aller s'établir ailleurs. Ce n'est qu'à titre de punition

qu'un prince peut les Tendre, et dans ce cas Taffaire doit être jugée par une assemblée. Ces trois classes différent peu entre elles pour rhabillement et la vie domestique ; la plus parfaite égalité même règne parmi eux. On peut encore y en ajouter une quatrième , qui est celle des esclaves faits dans leurs courses, et qu'ils vendent aux Turcs ou gardent auprès d'eux; leurs enfans deviennent en général tous vassaux. Je crois qu'on peut évaluer le nombre des Russes compris dans cette dernière classe à environ 3,000. Je n'ai jamais pu concevoir comment ces peuples, pour qui la liberté est le premier des biens, peuvent se résoudre à vendre leurs enfans. Un père a ce droit sur les siens; un frère sur sa sœur, lorsqu'ils n'ont plus de parens, et un mari vend aussi sa femme devenue coupable d'adultère. C'est souvent l'unique vœu d'une fille qui est jolie, étant sûre alors d'aller occuper une place dans un harem de Turquie, ce qu'elles préfèrent à leur existence en Circassie. Il y en a qui, au bout de quelques années, reçoivent leur liberté et retour\* nent dans leur pays avec une petite fortune. Il est rare cependant de voir des princes vendre leurs enfans. 10 mai. — Un Tcherkesse que j'avais engagé à venir avec moi , faillit tomber dans la mer en posant le pied sur l'échelle ; mais je le retins heureuse\* ment à temps. M. Tausch m'en félicita et tti'dpII 19

( 290 ) prit que s'il s'était noyé j'aurais dû payer sa va^ leur à ses pàrens, qui m'y auraient sans cloute forcé. Mon étonnement sur cette étrange manière de juger l'engagea à me raconter quelques anecdotes sur lesquelles ce peuple fonde sa procédure, et qui sont citées comme des exemples de la plus grande justice. : Deux Tcherkesses possédaient en commun un terrain sur lequel était un arbre qui fut dépouillé de son écorce par un des deux propriétaires. Celui-ci, quelque temps après, céda sa portion à son camarade pour aller habiter un autre canton; l'arbre ^vint à sécher, et, pour Tabattre, le maître y mit le feu. Tandis qu'il brûlait, un homme, ayant voulu s'en approcher pour allumer sa pipe, fut écrasé par sa chute. La famille du défunt attaqua le propriétaire, et lui demanda le prix de celui dont il avait causé la mort. L'usage était constant; it semblait ne rien avoir à lui opposer, lorsque , convoquant une assemblée, il exposa que n'ayant mis le feu à l'arbre que parce qu'il s'était séché, l'ancien propriétaire devait être condamné au paiement, puisque cela ne serait pas arrivé s'il avait conservé son écorce. Toute l'assemblée l'applaudit et décréta en sa faveur. Un Tcherkesse voyant une chèvre dans son champ, donna ordre à son vassal de la chasser. Celui-ci, lui ayant cassé la jambe d'un coup de pierre, l'enveloppa avec un morceau de toile. L'animal, de retour chez son maître et s'apprôchant un peu trop du foyer, mit le feu au bandage. La

( ^9^ ) douleur qu'il en ressentit le fit échapper à travers un champ de blé^ attendant à la maison, où il porta la flamme qui bientôt réduisit tout en cendres. L'affaire fut jugée, et celui qui avait donné l'ordre fut obligé de rembourser tout le dommage. Presque toutes les affaires sont jugées dans le même genre , par des assemblées nationales, tenues dans un bois, présidées par des princes, et d'après un code d'anciens usages qui sont devenus pour ce peuple des lois sacrées. Elles condamnent à l'ignominie je^parricide et le péché contre nature; le meurtre oblige au paiement d'une somme considérable , fixée par l'assemblée. Cette peine est infligée à tous les perturbateurs du repos public, qui usent de voies de fait. Le vol , lorsqu'il est découvert , est puni par le paiement de plusieurs fois la valeur de l'objet volé; mais fait avec adresse il n'a rien de déshonorant, parce qu'on y attache le même mérite que chez nous à une expédition militaire bien dirigée. C'est une des premières qualités de ce peuple, sa principale étude et le but de toutes ses entreprises. Le plus grand reproche qu'une jeune fille puisse faire à un garçon , c'est de lui dire qu'il n^a pas encore pu dérober une vache. Mais les propriétés sont respectées parmi les personnes que la parenté, l'amitié, l'hospitalité, ou d'autres liens unissent ensemble. Ce jour-là , nous allâmes encore dîner chez un no^l^e , où nous vîmes un ancien dragon russe fait prisonnier en 1783, sur les bords du Kouban. Il ^9

( ^9^ ) s'était -marié à une Tcherkesse , doDt il avait ai plusieurs enfans. Sa langue natale lui était devenue tellementétrangère, que je le comprenais à peine. « Je ^ois bien à présent que tu es Français^ « me dit notre Jiôte à l'issue du diner ; j'en avais ce douté en te voyant à la tête de ces Russes; mais « la facilité avec laquelle tu. t'accoutumes à nos ce usages, le goût que tu trouves aux mets que nous

( =>93 ) dfe ta gloire. Partout elle appelle sur chacun de tes eofans protection et respect. Etre Français fut même pour ceux qui t'avaient fui un titredont ils s'enorgueillirent. Dans la soirée, en aUant avec M. Tausch, rendre visite au Ticherkesse qui , la veille , nous avait donné à dîner, nous vîmes arriver trois étrangers, qu'on reçut avec les plus grands égards. C'étaient des atalik des fils ai lëndâroghlou. ^^a//^ signifie , en turc, père nourricier: chaque enfant mâle est enlevé au moment de sa naissance, et souvent à Tinsu de ses parens, par un homme qui, le lendemain, vient se déclarer VataUk de leur fils. Il est dès lors chargé de l'élever , le vêtir, le nourrir, jusqu'au jour où il doit être rendu; ce qui ordinairement n'a Heu que lorsqu'il a atteint l'âge de puberté, et que son éducation est censée achevée. Elle consiste dana tous les exercices du corps qui peuvent donner de la force et de l'agilité, comme l'équitation, l'adresse pour le vol , les expéditions militaires , le tir de l'arc , du fusil , du pistolet , etc. Ils leur apprennent aussi à bien parler et à raisonner juste; ce qui leur donne du poids dans les assemblées. L'époque de leur rentrée dans la maison paternelle est marquée par une grande fête , où tous les parens sont invités, et après laquelle \ atalik s'en retourne chez lui, chargé de présens, et jouissant désormais, dans^ la famille de son élève , d'un degré de parenté qui se conserve éternellement et que rien ne saurait détruire. Cette manière d'élever les enfans était si

**The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate**

: («94) .. fort estimée par les anciens khtùts de Tatam<sup>^</sup> qu'ils envoyaient les leurs en Circasûe, chez des Ceux-ci paraissent jouir d'une grande considération, tant par la noblesse de leur origine et leurs nombreuses alliances, que par les qualités morales qui les avaient toujours distingués. Je les engageai à venir voir le bâtiment, et ne les quittai que le soir, après nous être réciproquement demandé notre amitié, et l'avoir cimentée par quelques verres d'eau-de-vie, dont je les régalai. i II mai.— Il plut toute la nuit et une partie de la matinée; les Tcherkesses prétendaient qu'au ce temps <sup>^</sup>vait été annoncé depuis quelques jours par les hurlemens des chafûds. Dans l'après-midi, j'allai me promener avec M. Tausch, et, ayant voulu nous reposer chez le prince Kochmit<sup>^</sup> nous fûmes reçus par la femme du vassal, à laquelle j'avais fait quelques cadeaux le jour du diner. Elle nous accueillit avec la plus grande cordialité, et nous servit avec une grâce à laquelle j'étais loin de m'attendre, un plat de yaourt (i)<sup>^</sup> que nous mangeâmes, étendus sur des nates, à l'ombre d'un noyer. En retournant à bord, nous traversâmes un champ où était un cimetière; de distance en distance on apercevait sur des tombeaux des pierres posées à la manière des Turcs, du côté de la tête. (i) Le lait caillé et aigri, en usage chez beaucoup d'Orientaux.

( ^95 ) 3Deux petits monumens en bois, d'une structure grossière, renfermaient les restes de deux princes; et quelques fourches, destinées à attacher les chevaux des personnes qui viennent assister aux funérailles ou en célébrer l'anniversaire, se voient à une petite distance de cet asile du repos. Il paraît que toutes les cérémonies usitées à la mort d'un Tcherkesse, se bornent à quelques chansons en son honneur et une oraison funèbre prononcée sur son cercueil. Son corps, entièrement cousu dans une toile blanche, est posé dans une fosse où l'on pratique une espèce de voûte avec des branches^ d'arbre qu'on couvre ensuite de terre. Durant le cours d'une année le lit du défunt et ses aripes sont conservés avec le soin le plus religieux > à la même place qu'ils occupaient de son vivant. Ses pàrens et ses amis, qui vont les visiter à de certaines époques, doivent sangloter et se frapper la poitrine. La veuve aussi donne alors les marques du plus violent désespoir. Non loin du cimetièrre que nous venions de voir, et à gauche des magasins, est une batterie construite, il y a plusieurs années, par les^ Turcs, qui y ont abandonné une pièce dé canon de 34 9 en fer^ sans affût, et dont les Tcherkesses couvrent scrupuleusement la lumière avec une pierre plate. Sachant que le prince Méhmet devait arriver dans la soirée , M. Tausch l'attendit jusqu'à neuf heures , pour préparer notre entrevue ; à son retour ce prince me fit faire ses complimens, et

**The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate**

(»96) n<sup>i</sup>DTÎta à Jpnir k terre le leadbmaia nntia: dt bonne heure.

■ \* I a mai. — A 6 heures nous aUftinee à aa renconire juaqu'aux muga<sup>Î</sup>DS, où il tint nocompegné de deux de aes fila» IVoghaiet Islam-Ohérip lUnai que de pluaieurs autres Tcherkesses<sup>^</sup> Notre commissionnaire Mmidrw était du nombre. M&mM Ién4dr<<sup>^</sup>hhu est grande neç<sup>^</sup> let » quoi\* que &gé d'environ 65 ans, il parait encore jtrès robuste; sur toute sa personne on voit répandes cette noble simplicité de nos anciens chevaliers; M tête haute et le son de sa voix semblent anpon- . çêr qu'il est fait pour commander. jKcgm<sup>i</sup>^Bm Sis aîné i est ce que son père a dû âtre>à 3o ant; aa taille et sa figure sont celles de Mars; aow passe-t\*il pour un des braves de son pay& Son frère Islam<sup>^</sup>Ghénl<sup>^</sup> que j'avais vu en Crimée lorsqu'il y fut amené par M. Scassi , sur le transport k Danube j n'est pas aussi bien pour le physique; mais par sa sagesse il s'est acquis l'estime de ses compatriotes. Après leur avoir été présenté, et nous être tendu les mains en signe d'amitié, je les complimentai au nom de M. Scassi, et les invitai à venir déjcur ner sur la goélette. Ils s'y rendirent ; mais<sup>^</sup> pressés de se remettre en route pour Pchiai<sup>^</sup> ils nous quitr tèrent bientôt, malgré une pluie averse dont ils nous remercièrent, prétendant que nous avions porté bonheur à leurs champs , qui souffraient de la sécheresse. Je les saluai de plusieurs coups de

( «97 ) canon, et je suivis Jénddr^ogghu à terre, pour \ii\ demander le parti que j'avais à prendre dans les circonstances présentes. Il fut d'avis que je misse à la voile pour Pchiat , m'assurant que Taffaire de Moudrw ne tarderait pas à s'apaiser, et que d'ailleurs je pouvais compter sur son amitié, et sur le désir qu'il avait de voir prospérer nos établissemens. Mon projet de profiter .de la défense faite aux Turcs de fréquenter cette côte lui plut beaucoup; il me fortifia dans la résolution que j'avais prise de demander à M. Scassi un chargement composé de toutes les marchandises que ceux-ci leur fournissaient, et, pour hâter l'exécution de ce projet qui devait , disait-il , nous mériter le titre de bienfaiteurs de son pays , il me laissa en partant un homme de confiance que j'expédiai à l'instant à la quarantaine de Boughaz^ avec une lettre pour M. Scassi. Je ne songeai plus ensuite qu'à mettre à la voile^ et j'appareillai à deux heures après midi , profitant d'un bon vent d'est frais , qui nous fit bientôt doubler la pointe TUoui^ieus. Je gouvernai sur le cap Ahétsdi^ au sud sud -est, passant à environ trois milles de Mczip qui est dans un enfoncement à quatre milles de l'entrée du port de Ghelendjik^ Sur le cap Abetsaî^ le vent commença à nous refuser : nous rangions la côte le plus qu'il nous était possible , malgré de fortes raffales qui en sortaient à chaque instant vis-à-vis du vallon de Tchianghotu Je fis amener le phoque , serrer notre petit hunier et prendre les ris sur la brigantine. Le courant qui

**The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate**

(.i>98.) portait fortement au nord , gênait extrêmement votre marche; nous nous éloignâmes à un second cap appelé Itokopâskhe<sup>^</sup> et distant de l'Anchisaï d'environ trois milles, pour éviter un banc de rochers que M. Tausch, qui s'était embarqué , nous dû être caché sous l'eau dans la direction du nord. Depuis j'étais à l'91 côte est à pic, et remarquable par des falaises formées par les éboulements de montagnes continuellement inondées par la mer, et qui , de blanches qu'elles sont jusqu'aux environs de Mézip, prennent une teinte rougeâtre qu'elles conservent sans interruption jusqu'en Mingrélie. <sup>^</sup>. Du cap d'Ilakopsahey nous découvrîmes le mouillage de Pcuai<sup>^</sup> dont nous n'étions éloignés que d'environ six mille au plus; mais la côte, qui, dans cet endroit, rentre beaucoup vers le sud-est, nous rendit le vent d'est contraire, il était frais , nous avions le cap au sud-sud-est , et les courants augmentant considérablement notre dérive, nous prîmes le parti de mouiller par vingt-cinq brasses, à environ deux milles de la côte, et quatre de FchiaL Le vent se soutint frais pendant toute la nuit. le 3 mai. Une petite pluie, dans la matinée avait paru vouloir le changer , et vers une heure après midi je fis lever l'ancre ; mais bientôt après il se remit encore avec force à l'est. Je voulus . essayer de louvoyer, mais le courant nous portait si rapidement au nord , que nous fûmes obligés de remouiller vis-à-vis la vallée de Neukheupche.<sup>^</sup> à environ un mille au vent de notre première station <sup>^</sup>

(^99). par dix-neuf brasses. Le vent souffla toute la nuit avec force. i4 mai. Ce jour -là il était terrible, et quoiqu'à une petite distance de terre , la lame quelquefois nous couvrait entièrement. Le ciel était serein , mais des nuages qui semblaient immobiles sur les montagnes dont ils cachaient le sommet, nous annonçaient un redoublement. Vers midi, en effet, nous fûmes obligés de mouiller une seconde ancre, et à quatre heures du soir de recalcr nos mâts de hune. Dans la nuit cependant le vent parut perdre de sa force, et s'étant par la suite entièrement calmé , je fis tout préparer pour profiter de la première brise favorable qui soufflerait. i5 mai. Effectivement, à cinq heures après midi , un petit vent d'est nord-est nous permit de mettre à la voile, et il nous porta jusqu'à PcA;a/ , où je mouillai à huit heures du soir par huit brasses et demie d'eau fond de vase. Quelques coups de fusil et de pistolet signalèrent notre arrivée sur cette rade; j'y répondis par un coup de canon dont le son se prolongea au loin dans les montagnes. Quelques gens d'H lénddr-oghlou vinrent aussitôt en bateau nous apprendre, de la part de ce prince , que l'affaire de Moudrov avait armé contre nous un grand nombre des habitans de cette vallée; qu'on avait même brûlé une de ^s maisons^ et qu'en considération des projets hostiles qu'on avait à notre égard, il nous engageait à ne point débar

**The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate**

q^et^el k rastar toute la nuit rar noè gardEesf prêts à faire feu sur la première barque qui •pprodhe' rait. • }6 mai. Le lendemain k ^t lieurea, il noua fit prévenir de sou arrivée , et peu après, noua viui» paraître une suite nombreuise, qui tira quelque coups de pistolet , signal convenu entre nous4 le me hâui d'aller à terre^ où les fiU 4e noire Jhmii me firent monter à pnevai pour traverser une rivière qui coupe le rivage en biais. Après un court trajet, nous fûmes à Tendroit où sont les mågasia» de Bl. Scassi ; j'y trouvai le prince , qui me pria dir ne point m'écarter de lui, parce que Faflaire étant sérieuse , j'aurais pu courir quelques risques. Plusieurs habitans de Pchiat notas voyaient avec plaisir^ et, de concert avec léndâr^ghlou^ faisaient tout leur possible auprès de leurs compatriote» pour les engager à nous recevoir; mais ceux que les liens du sa^g , dte Famitié ou de l'intérêt unis^ saient aux pai^ens de la fille enlevée, soît pour venger l'honneur de cette famille, soit par inimitié pour les Russes, ne voulaient consentir à nou» accorder l'entrée de leur pays et l'échange de nos marchandises, qu'à condition que la fille enlevée serait rendue avec une somme proportionnée à l'insulte qu'on lui avait faite. Dans une assemblée convoquée à ce sujet, notre konak s'opposa fortement à l^ première demande. « Quoii dit -il, je «m'avilirais jusqu'au point de trahir, par la plus « honteuse faiblesse, les devoirs que m'impose ma

( 301 ) « qualité de Aono Alje souffrirais que mes protégés « soient exposés à des insultes dont mon appui doit ce les mettre à Pabri! Non, jamais je n'autoriserai €( une action qui puisse les faire douter de la sincérité de ma protection. Moudrov est uni à celle tx qui doit à Are les délices de sa vie, et il est dé«r sormais impossible de Ven séparer. » Ces discussions avaient quelque chose de très curieux pour les yeux d'un Européen , accoutumé à voir Tautorité , au sein de vastes édifices , emprunter de Fart un appareil imposant. Ici, un bois est le lieu de l'assemblée, le prince est au milieu d'un cercle d'hommes attentifs à son discours, et qui attendent dans le silence que leur tour vienne pour répondre. Ni l'âge ni le rang n'influent sur ce choix : il est toujours décerné à ceux que des vertus et le don de la parole ont distingués parmi leurs concitoyens. Le résultat de la délibération fut plus favorable que nous ne l'avions prévu ; après de longs débats on obtint^ vers le soir^ la permission de débarquer du fer, dont ils paraissaient avoir besoin. Le prince nous donna, en partant, plusieurs person-\* nés pour nous accompagner jusqu'au canot, et une d'elles vînt coucher à bord. Nous envoyâmes de bonne heure à terre une chaloupe chargée de fer et escortée par un homme qui, à son retour, m'apprit que le prince faisait, suspendre le chargement et me priait de me rendre auprès de luL J'y fus habillé en costume du pays; mes amis circassiens en furent charmés,'

**The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate**

( 30a ) fit se félicitèrent d'avoir à compter un Français parmi eux; Nos affaires cependant avaient encore repris une mauvaise tournure. L'émir Mou me dit qu'on l'accusait d'être d'accord avec M. Scassi pour favoriser l'entrée des Russes dans le pays des Tcherkesses , et que, moi-même, je n'étais venu avec un équipage de cette nation que pour visiter les côtes et juger la pointe la plus attaquable pour nous en emparer à la première déclaration de guerre avec la Turquie, et qu'alors son père se mettrait à la tête d'un corps-, tandis que moi protégerais les fortifications que Ton construirait à KélendjiketkPchiat. Les conférences étaient très animées. Noghai se voyant écumer de rage et prêt à lever dans le sang l'injure qu'on lui faisait Nous nous attaquâmes d'un moment à l'autre à voir mettre le feu à nos magasins, et à être obligés de nous retirer sur le bord de la mer en nous faisant jour à travers ces fiers républicains que j'ai toujours cru excités contre nous par le pacha à Anapa. Sa conduite , en différentes occasions , m'a donné lieu de le soupçonner , et je ne saurais expliquer d'une autre manière le voyage que fit un baïraktar (eunuque turc) dans cette vallée. Le prince me renvoya à bord, Tausch seul resta auprès de lui pour nous rapporter le soir ce qui pourrait nous concerner. À 8 heures il nous apprit qu'après toutes les peines du monde nous avions encore obtenu la permission de décharger nos marchandises ; mais qu'avant de commencer

( 303 ) à le faire, il me faudrait avoir une conversation avec le prince. 18 mai. — Je me rendis donc à terre aussitôt qu'il m'en eut donné le signal. Les Tcherkesses exigeaient encore de nous un droit d'importation qui n'était pas fixé, et qui ne devait être que dans une assemblée générale. Quoiqu'on n'eût jamais vu dans ce pays l'exemple d'une pareille prétention, je crus devoir m'y soumettre<sup>^</sup> puisque c'était l<sup>^</sup> seul moyen d'accommodement, et je louai des barques tcherkesses pour décharger la goélette. L'ouvrage continuait depuis plus de deux heures, lorsque les habitans s<sup>^</sup>attroupèrent de nouveau pour demander à notre konak qu'il se rendît garant de tout ce que nous ferions pendant notre séjour, ainsi que du paiement des droits d'imposition ; il y consentit , et nous passâmes le reste de la journée à tâcher d'organiser nos affaires le plus solidement possible. 19 mai — Deux barques travaillaient à notre déchargement, et Jéndâr<sup>^^</sup>ghlou<sup>^</sup> qui vint nous voir avec h<sup>^</sup>s lils<sup>^</sup> nous donna trois de ses gens de confiance pour nous servir de gardes , en nous recommandant de ne jamais nous écarter d'eux. On ne saurait s'imaginer l'intérêt que ce prince prit à tout ce qui nous regardait, et les peines que nos affaires lui ont coûté. Cela m'a pénétré d'admiration pour leur hospitalité; le sentiment sacré qu'ils y attachent les rend bien respectables : car

**The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate**

( 3o4 )' j^^ooaD membre 4e la fiunille ^lémUr^ag^êèMi ^ in aucun de ses vassaux n\*eût balancé à exposer sa vie pour nous; et Fétranger, même coupable, tax^uve dans son konak un protecteur qui de te livrera Jamais au nessaitimentdeiiiescMQpatriotii. Moudrov en est un exemple finissant. Haghaiykl k bord\$ nous le sàluikmeè de (rio^ éteurs coups de canon ^ dont quelques ans à m»traille le suqirirent agréablement^ et jç: lui fis cfr\* 4leau de mon sabre qui paraissait lui plaire. Après ce qui s'était passé , j'aurais dû m'atten» 4re à voir le pilote beâucoa p plus circonspect ; maii quel fut monétonnement, lorsquevers le soir, en allant à terre , je l'y vis, un fusil à la main'^ com\* mander et faire l'exercice à la russe « au milieu «d^un cercle «lombreux de Tcherkesses ^ où se trou\* vaient les fils du prince Méhmeti M. Tàusch et moi lui ordonnâmes en vain de cesser; il parut; même s'en formaliser. L'indignation qui se peignit aussitôt sur plusieurs visages , fut au point qu'un habitant de la vallée me dit j en me montrant son sabre , qu'au premier signal il serait bon pour tuer des Russes. Par une suite d'intrigues trop longues à détailler, je ilevais des égards à ce pilote, un des êtres les plus imbéciles que j'aie connus; cette seule considération fut cause que je n'usai pas, à son égard, de toute la sévérité que méritait une conduite aussi imprudente. Ce ne fut point la dernière fois que j'eus à me plaindre de lui , et j'ai remarqué que json hideux physique ne contribuait pas moins que

( 305 ) sa qualité de Russe a le faire haïr de tous les Tcherkesses. Je lui dois pourtant de m'avoir convaincu de cette grande vérité : qu'on ne saurait mettre trop de discernement dans le choix des agens que l'on emploie, lorsqu'il s'agit de faire revenir une nation de l'opinion qu'elle a d'une autre, et qu'ils sont souvent plus importans que ceux qui les font agir; car ils représentent, surtout aux yeux d'un peuple sauvage, la nation entière dont ils font partie, et les premières impressions sont ineffaçables. 20 mai. — Le prince Méhmet<sup>^</sup> qui était venu nous inviter à dîner pour le lendemain, me remit une lettre pour M. Scassi, qu'il avait fait écrire en turc, par un homme établi depuis long -temps dans la vallée de Neukheupche, Les Tcherkesses n'ont aucune idée de l'écriture ; certaines époques de leur histoire sont consacrées par des chansons e( par quelques vieilles traditions, la plupart fabuleuses. Ils ne se servent, dans les affaires-, que de témoins ou du serment prêté sur quelques amulettes; ce qui, chez eux, où la chicane est ignorée, suffit pour faire observer scrupuleusement les engagemens qu'ils ont contractés. N'ayant que des relations très peu étendues, ils sont rarement obligés de communiquer leurs pensées autrement que par la voix; et lorsqu'ils y sont forcés, un exprès s'en acquitte. Quelques Turcs établis à Anapa<sup>^</sup> ou dans l'intérieur du pays, sont les seuls lettrés. Les Tcherkesses paraissent sentir cependant de quel secours ir. 20

( 3oG ) leur serait réécriture. Les différentes marques de leurs haras m'avaient donné l'idée d'en former un alphabet, en me servant de ces signes comme de la lettre initiale de chaque nom des différents propriétaires; il y en a environ 36. ]Vlai« je pense qu'il vaudrait mieux leur faire connaître les caractères latins, presque généralement adoptés en Europe , et qui peuvent, entre les mains d'un homme habile ', se prêter à tous les sons. Vers le soir nous risquâmes une promenade dans un bois sacré qui est à une petite distance du rivage. Une croix grossièrement faite , et dont la partie supérieure a la forme d'un trèfle, consacre ce lieu à la religion; et on n'oserait y couper des arbres, ni même toucher aux objets qu'on y vient déposer. Le signe du christianisme qui y est conservé, leur a été transmis par leurs ancêtres. Ils ignorent ce qu'il représente; les Turcs seulement leur ont dit qu'un grand prophète allant être tué dans un bain, des anges vinrent à la fenêtre, et lui firent signe d'y passer pour se sauver; qu'alors portant sa main au front, il leur dit que sa tête était trop grosse; mais que, ceux-ci lui ayant répondu que non, il montra successivement son ventre et ses épaules, comme des obstacles à son évasion, et que c'était de ces signes que nous avons formé la croix. Ils se rassemblent devant elle à de certains jours de l'année , marqués par des fêtes solennelles. C'est à l'âge et aux vertus qu'est confié le soin d'élever les vœux de la nation vers le Tout- Puis

**The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate**

(307). saut. Les prêtres cependant ne formaient point une classe h  
part. On les a vus, dans leur jeunesse, prodiguer leur vsang dans les  
combats, et à l'approche de Tennemi leurs armes les appellent encore.  
Couverts d'une simple hourka (i), ils s'avancent vers la croix au milieu d'un  
peuple qui gat^le le plus profond silence, et adressent des pnières au  
Créateur pour lui demander la conservatioift de leurs champs, l'abondance  
des moissons

r 308 1 Ces peuples célèbrent le premier jour de Tan presque à la même époque que nous. Ils connaissent la Pâques, qu'ils chôment en l'honneur d'un saint dont on n'a pas bien su m'expliquer l'histoire. Pendant les quinze jours qui la précèdent, ils s'abstiennent de manger des œufs. Le commencement de chaque saison est aussi signalé par des réjouissances. Parmi les divinités qu'ils révèrent, et qui tiennent à un reste du paganisme, les principales sont ; Mérisa (i), qui peut bien avoir été dans l'origine une Cérés, dont le culte et le nom sont aujourd'hui défigurés. Elle est principalement la protectrice des abeilles. Ce peuple prétend qu'à une époque où elles périrent toutes, la seule qui resta vint se réfugier dans la manche de Mérisa<sup>^</sup> qui l'y conserva, et que cette abeille a produit depuis toutes celles que nous avons. Sa fête est célébrée en été. Le nom de cette divinité circassienne provient sansdoute de celui de Mélissa. Il n'est pas extraordinaire que dans un pays où le miel est une des principales nourritures des babitans, on ait donné tans sont très indifférens pour leur religion. Ils la professent uniquement , je pense , par politique pour les Turcs; car j'ai vu les fils et les filles du prince Méhmct, qui sont mahométans, se moquer entre eux des cérémonies usitées dans leurs prières, et il y en avait même qui ne s'en occupaient point. Une petite croix que la dame qui m'accompagnait portait au cou, fit infiniment de plaisir à cette famille. (i) Elle s'appelle aussi Mércime<sup>^</sup> et l'on dit la mère du dieu. C'est sans doute une corruption de Miriamc , ou Marie.

( 309) une prolctrice à l'insecte qui ie produit. Mais que ce mot grec ait été adopté chez les Tcherkesses, c'est ce qui peut sembler plus étonnant. Séossères (i) est un jeune poirier que les Tcherkesses coupent dans la forêt, et qui, après avoir été ébranché de façon que les tronçons restent seuls, est porté chez eux pour y être adoré comme une divinité. Presque tous en ont un : vers l'automne, le jour de sa fête, on le porte en grande cérémonie dans l'intérieur de la maison^ au bruit dedifférens instrumcns et des cris de joie de toute l'habitation, qui le complimente sur son heureuse arrivée. Il est couvert de petites bougies et à son sommet est attaché un fromage; on boit autour de lui du bouza^ on mange, on chante, après quoi on le congédie et on le replace dans la cour, où il passe le reste de Tannée appuyé contre une muraille, sans aucune marque divine. Il est le protecteur des troupeaux et a deux autres frères. Tliébsse^ roi, protecteur des forgerons. Le jour de sa fête, on fait, en son honneur, des libations sur un soc et une hache. Naokhatche, Yémik cl Mésté sont d'autres saints ou demi-dieux qui ont chacun un jour qui leur est consacré. Les Tcherkesses n'ont point de dieu de la foudre; mais on pourrait se tromper en assurant qu'ils n'en ont jamais eu : le tonnerre est chez eux en grande (i) Séozérès était un grand voyageur auquel les vents et les eaux étaient soumis. Il est particulièrement en vénération chez ceux qui habitent près des bpr^s de Id mer.

**The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate**

(3io) vénération; ils disent que c'est un ange qui frappe ceux que la bénédiction de l'Éternel a distingués. Le corps d'une personne frappée de la foudre est enterré solennellement, et tout en pleurant le défunt, ses parents se félicitent de la distinction dont leur famille vient d'être honorée. Ces peuples sortent en foule de leurs habitations au bruit que fait cet ange, dans sa course aérienne; et lorsqu'il passe quelque temps sans se faire entendre, ils font des prières publiques pour l'engager à les visiter. Les hommes expliquent tout d'après leurs passions, leur superstition ou leur ignorance. Ceux par qui ce pays a été jusqu'à présent visité, ont désigné Mérisa par une Sainte -Vierge Marie, Tliébse par David, et Séossérés par saint Jean. Notre manie pour l'antique commet souvent aussi de semblables erreurs. La beauté du lieu, ce silence qui régnait dans la forêt, ce temple, l'ouvrage de la nature, me remplirent d'un sentiment que je n'avais encore jamais éprouvé. La toute-puissance du Créateur, le culte pieux et simple que ces peuples lui rendent, firent naître dans mon esprit une foule de réflexions, auxquelles je m'abandonnai tout entier en continuant notre promenade, et j'arrivai, sans m'en apercevoir, à la porte de l'habitation d'un des amis de M, Tausch, chez qui nous entrâmes. Il était absent; nous fûmes reçus par sa femme et sa belle-sœur, qui nous servirent un plat de laitage, et ne consentirent à s'asseoir qu'après

(3i.) de longues instances. Le mari revint au bout d'une heure , et nous fit prier de pa&ser dans son appartement ; ce que nous nous empressâmes de faire , pour ne pas lui inspirer de la défiance sur le but de notre visite que l'amabilité de nos hôtes me faisait désirer de répéter. J'ai déjà dit plus haut qu'un Tcherkesse ne peut voir sa femme que la nuit; si par hasard ils se rencontrent dans la journée , ils se retournent préci\* pitalement d'un côté opposé. Un usage si favora\*ble aux amours \*me fit croire qu'il devait laisser les femmes en butte aux séductions^ et je m'informai des risques qu'il y aurait à courir en cas de surprise. Ils se borne, pour le galant, à compter une somme proportionnée à l'injure faite au mari. Celui-ci n'ose point attenter à la vie de son rival , puisque alors il serait lui-même obligé de payer sa mort à ses parens. Le châtement des femmes est d'être battues ou vendues ; il y a même des maris assez barbares pour leur couper le nez ou les oreilles ; mais peu d'entre eux se portent à de pa\*reils excès, qui les obligent aussi à un paiement, auquel la famille a droit de prétendre , et plus ou moins considérable , selon le nombre des parties coupées\* a I mai. — Le lendemain M. Tausch , le pilote et mpi, nous montâmes de bonne heure à cheval , accompagnés de plusieurs Tcherkesses, pour nous rendre à l'habitation du prince Méhmety dont le fils Islam^Ghériè était venu à notre rencontre. Nous suivîmes les bords de la rivière qui arrose la bdle

**The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate**

( 3.a ) vallée de Pchiaij bordée de montagnes fort bon flees^ rar le  
penchant desquelles on voyait de distance, dans les endroits^  
les plus touffus^ quelques habitations entourées de palissades^ et étaient  
composées de plus de cinq ou- six millions; la campagne paraissait assez  
bien cultivée, et même au milieu des forêts on voyait des champs  
pratiqués par le moyen du feu et ensemencés de blé. La vue est bornée au  
nord par une longue chaîne de montagnes qui fait partie du Caucase : c'est  
là qu'habitent les Giapsukfu. Après avoir parcouru environ trois lieues, nous  
mîmes pied à terre, chez l'endâr " ogklou ; il vint nous recevoir avec son  
fils D'oghâ^ k l'entrée de sa cour, et nous conduisit dans l'appartement des  
étrangers, dont les murs étaient ornés de sabres, de poignards, d'arcs, de  
flèches, de pistolets, de fusils, de casques, et de plusieurs cottes de mailles.  
Nos armes furent remises en entrant; après quoi on nous fit asseoir. Les  
princes ainsi que les autres Tcherkesses se tinrent debout. A la suite de  
différents entretiens, on nous apporta de l'eau pour nous laver les mains; et  
bientôt le dîner fut servi sur une quinzaine de petites tables, qui se  
succédaient à mesure que nous avions goûté des plats , qu'elles portaient. Je  
dînai avec le pilote et nos deux commissionnaires , que j'avais priés de se  
mettre à table avec nous, malgré l'usage circassien qui s'y opposait; ils  
étaient censés faire partie de la maison à l'endâr^oghlou. Je les chargeai de  
dire à ce prince combien j'étais peiné

( 3j3 ) de ne pas manger avec lui. Il me répondit que cela tenait au cérémonial ; mais qu'il espérait me voir bientôt compris au nombre de sa famille, et qu'alors il en userait plus librement avec moi. Je le priai d'être persuadé de l'amitié qu'il m'avait inspirée , et de me regarder dé^ ce moment comme son propre fils. Nous bûmes alors à la santé l'un de l'autre quelques verres d'eau-de-vie, et il se fit servir les mets que l'on nous desservait. Dans l'après-midi, je lui demandai la permission d'aller présenter m'es respects à sa femme. Il me l'accorda, et en attendant qu'elle fût préparée à nous recevoir, nous parcourûmes l'habitation, qui est dans le genre de toutes celles que j'avais déjà vues, composée d'une dizaine de maisons construites en clayonnage ou en poutrelles, enduites de terre glaise et couvertes en chaume. Elles n'ont jamais plus d'une chambre et servent à loger la famille du prince, celles des gentilshommes et des vassaux employés auprès de lui. Cette habitation est entourée de palissades assez faibles , et située au pied d'une jolie colline, sur un coude que forme la rivière, dont les bords sont occupés par un jardin fruitier et une plantation de lin et de maïs. Un petit bois très touffu, auquel les maisons sont adossées, sert à cacher tes femmes, les enfans et le bétail lorsqu'une peuplade ennemie vient faire une incursion dans le pays. On fabrique dans l'enceinte de chaque habitation tout ce qui est nécessaire à ceux qui y logent. Les femmes y sont plus particulièrement occupées

**The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate**

(3i4) à faire du drap d'un U^su clair et qui ressemble assez à la flanelle; des Ix)urka {i)^ des coussins de selles, de la toile, des habits, des souliers, des galons, et des fourreaux de sabres, de fusiU et de pistolets. Semblables aux princesses d'Homère, celles des Tcherkesses ne sont pas exemptes de ces travaux, où elles mettent même de la gloire à se distinguer parmi leurs vassales. Les hommes travaillent à la charpenterie, à monter des fusils, couler des balles, faire de la poudre assez bonne, et à tanner des peaux très imparfaitement^ en le» frottant entre deux morceaux de bois» l^ forge et orfèvrerie sont les seuls métiers qui apparti^nnent à un petit nombre d'ouvriers : dans le -premier, ils font des couteau^L, des haches, des clous, des fers de flèches et de beaux poignards. Les orfèvres garnissent en argent les armes, les cornets à poudre, les 'ceinturons, etc. Il est difficile de s'imaginer la perfection de ce genre d'ouvrage, la beauté et la correction du dessin qu'ils y représentent en noir, par le moyen d'un acide. C'est en général les Turcs qui leur portent les canons de fusil, de pistolet, et les sabres, qu'ils montent à leur manière. J'ai vu beaucoup de ces armes de fabriques européennes, entre autres des sabres qui, en grande partie, sont vénitiens ou génois. Après les avoir retrempés, ils les passent à la [}) Bourka est le nom russe des manteaux de feutre caucasiens; les Turcs-Tatares les appellent j^wacAe et /a/^w^ïet les Tcherkesses ^aho. Kl,

(3.5) meule, au point de leur enlever un tiers de la largeur de la lame , ce qui lui ôte toute sa flexibilité. Les casques, les cottes de mailles et les arcs, leur viennent de Perse; ils en achètent peu, et ceux qu'ils possèdent passent de père en fils dans les familles, dont ils forment le principal héritage. On peut en évaluer, je crois, le nombre à 10,000. Au bout d'une heure, nous fûmes introduits chez la princesse. M. Tausch, que je suivais, me dit de l'imiter en tout ce qu'il ferait pour ne pas manquer au cérémonial avec le beau sexe. A notre entrée toutes les femmes se levèrent : nous marchâmes tous à la file l'un de l'autre , le long de la muraille, du côté qui leur était opposé, d'un pas ferme mais lent; laissant pendre, par respect, nos manches de toute leur longueur. Nous les saluâmes en portant d'un air de gravité notre main droite au bonnet. Dès que nous fûmes assis, les princesses reprirent leurs places sur le sofa, et une dizaine de femmes de leur suite restèrent debout. La princesse mère , âgée d'environ 50 ans , avait une figure belle , et surtout spirituelle. Elle portait une longue robe ouverte par devant et agrafée depuis le sein jusqu'à la ceinture, dans le genre des antéri (i) turcs. Elle avait aussi de larges culottes d'une étoffe rayée, et sur la tête un grand voile blanc qui lui couvrait une partie du corps. On ne voyait qu'à peine ses cheveux sous un mouchoir qui les cachait. (i) Robe turque ouverte par devant, comme les capotes de nos dames.

( 3.6 ) Les jeunes femmes de princes ou d'ccuyers sont plbs recherchées dans leur coiffure : elles portent sous le voile une calotte rouge garnie sur le devant d'une petite bande en maroquin noir, ornée de boutons d'argent, qui leur sied très bien, et laissent pendre leurs cheveux en longues tresses. Le buste des filles de l'édâr-oghlu était extraordinairement serré, et leurs «/i/en crochetés, depuis le cou , par des plaques en argent. A la ceinture de l'aînée pendaient un grand nombre de breloques du même métal. Sans être jolies, leur figure me parut très" agréable; mais la forme de leurs bonnets n'était pas gracieuse : six bandes de drap de différentes couleurs, et taillées en tranches de melon, les composaient; quelques galons étaient disposés de manière à ce qu'ils couvrissent les coutures. Les filles d'un rang inférieur en portaient de tout ronds et unis. Après les premiers compliments la princesse me questionna sur ce que j'avais ressenti en voyant leur pays, qui était pauvre et manquait de tous les agréments que nous avons dans le nôtre, dont son fils /y/««/72-GAme l'entretenait souvent. On a déjà vu plus haut que ce jeune homme était venu en Crimée, en 1814. «Je désire qu'il y retourne, me « dit-elle; il était alors trop jeune pour profiter « de son voyage, et je vous le confierai aussitôt que « les travaux de la moisson et de la fenaison , qui ce vont nous occuper, seront terminés. Ne me le « ramenez que lorsqu'il aura acquis de la sagesse; «mais je crains qu'il ne s'y fixe, poursuivit-elle

( 3i7 ) a en souriant, car il m'a tant vanté la beauté de a vos femmes! Comment trouvez-vous les nôtres?» Je cherchai à profiter de cette occasion pour faire un compliment à ses filles, persuadé que le beau sexe n'est pas moins sensible en Circassie qu'ailleurs, et je l'étonnai en parlant de la renommée dont les Tcherkesses jouissent chez nous. M. Tausch , pendant cette conversation , s'était approché d'une des jeunes princesses, sur laquelle il s'appuyait nonchalamment. Cela m'étonna, et je me rappelai qu'il m'avait recommandé de l'imiter en tout. Il répondit à mon observation que sous peu je pourrais en faire autant. J'ai effectivement remarqué que l'on est très libre avec les filles de ce pays. Nous continuâmes encore quelque temps à parler de différentes choses, et prîmes enfin congé de ces dames. La princesse mère me tendit la main en signe d'amitié , et me souhaita un heureux voyage. Son mari, auquel j'avais annoncé que nous serions prêts à mettre à la voile le lendemain, promit de venir me voir pour me faire ses adieux. M. Tausch m'avertit que cette visite était intéressée, et que je devais me préparer à lui faire quel\* ques cadeaux. Le prince l'avait d'ailleurs chaîné de me demander de la poudre, un affût de canon, quelques verres, des assiettes, du sucre, du thé et du café, auquel il s'était accoutumé. Les Tcherkesses ne se font aucun scrupule de demander ce qui leur fait plaisir, et il serait ridicule de le refuser; car on a aussi le droit de leur

(3.8) demander ce qu'ils ont. Cette- communauté de biens est au point' que souvent un pauvre donne ses haillons à un riche pour avoir son habit. JVi vu un jour Noghaî revenir chez lui sans souliers, parce qu'un homme qu'il avait rencontré en route, allant à pied et n'en avait que de mauvais, lui avait demandé les siens. A la suite de cette journée, on me demandeni sans doute l'impression que firent sur moi les belles Tcherkesses que je venais de voir. Si j'avais essayé de juger ces beautés tant vantées de l'Orient, à mon arrivée dans leur pays, il m'aurait été difficile de le faire avec impartialité , prévenu par la renommée dont elles jouissent en Europe ; et mon imagination exaltée, à Taspect d'un pays aussi fertile en inspirations chevaleresques , aurait pu m'induire en erreur. Mais, familiarisé avec leurs noms, et ayant eu le temps de les examiner , je puis assurer à mes charmantes compatriotes qu'elles ne leur cèdent en rien. Le teint des femmes tcherkesses est en général olivâtre; elles ont la tête allongée, et leurs traits sont communément grands ; leurs yeux , la plupart noirs, sont beaux; aussi en font-elles grand cas, les regardant comme une de leurs plus puissantes armes. Us sont coui^onnés de sourcils bien marqués, dont elles ont le soin de diminuer l'épaisseur en les épilant. Leur buste , qui, comme je l'ai déjà dit, manque chez les filles de son principal ornement, est extraordinairement mince et flexible; en revanche beaucoup de femmes ont tout le bas

( 3i9 ) du corps très gros, ce qui est une beauté chez les Orientaux, et que j'ai trouvé difforme dans quelques-unes. On ne saurait refuser «H celles qui sont, bien proportionnées de la noblesse dans le port et beaucoup de volupté. Leur costume, d'ailleurs, et particulièrement celui des femmes mariées, semble inviter les plaisirs à ne les abandonner jamais. Mais pour les admirer il ne faut encore les voir que dans l'intérieur de leurs maisons, se livrant k toute la mollesse asiatique; car, lorsqu'elles sortent, leur démarche lente et Tair de nonchalance répandu dans tous leurs niouvemens, choquent les yeux d'un Européen habitué h la vivacité et à la tournure élégante de nos dames. Ces longs cheveux même , qu'on aime à voir flotter sur lé sein el leà épaulés d'une beauté tcherkesse, ce Voile qu'elles drapent avec l'art que le désir de plaire donne dans tous les pays, celte robe enfin qui, après avoir serré la taille, se sépare pour laiff-. ser Voir une culotte qui ne manque pas non plus d'attraits, deviennent d'un embarras ridicule lorsqu'une Tcherkesse quitte son sofa. Elles ont en général de l'esprit; leur imagination est vive, susceptible de grandes passions; aimant la gloire, et s'enoieueillissant de celle que leurs maris acquièrent dans les combats. ^^ mai. — lëndâr^ogililau qui j dans la matinée, ftous avait envoyé un bœuf en présent, vint luimême nous trouver à une heure après midi , accompagné de quelques autres princes. Je savais

( Jao ) qu'il tenait beaucoup aux marques de distinction, surtout en présence de ses compatriotes, et je le saluai de plusieurs coups de canon, qui lui jBrent beaucoup de plaisir. Il répondit aux témoignages de ma reconnaissance, après toutes les peines que nous lui avons coûtées, qu'il n'avait encore fait que son devoir; que sa conduite tendrait à nous prouver de plus en plus combien il nous était attaché; qu'il espérait calmer l'esprit turbulent des Tcherkesses, terminer l'affaire de Moudrov, et donner enfin des bases solides à notre commerce. Il m'invita à faire, de mon côté, tout mon possible pour réaliser bientôt le projet de nous emparer de celui des Turcs sur leurs côtes, ce qui achèverait de nous captiver la bienveillance de ses compatriotes. Il ne doutait point, disait-il, que M. Scassi, son ami, qui avait déjà plusieurs fois manifesté l'envie de leur faire du bien , n'embrassât avec empressement l'occasion favorable que nous présentait la défense du Pacha à'ylnapa. Des toileries, de la quincaillerie, et toutes sortes d'étoffes dont ils avaient un extrême besoin, devaient composer une grande partie de notre chargement; car ils avaient du sel pour long-temps. Il promit de me faire faire la connaissance de plusieurs princes des environs de Soubachi ^ où il m'accompagnerait à mon retour pour y porter le reste de notre cargaison. Je lui recommandai les charpentiers destinés à la coupe du bois de construction , qui, jusque là, n'avaient encore rien entrepris; il m'assura qu'aussitôt après mon départ il leur ferait visiter les fo

( 321 ) rets qui sont le plus rapprochées du rivage, et d'où le transport des pièces serait moins difficile. Apprenant que nous ne pouvions mettre à la voile que le lendemain dans l'après-midi, il me promit de venir encore me voir, et me fit cadeau d'un beau ceinturon en argent. Dans la soirée, l'embarquement du lest fut achevé > et je donnai ordre de faire de l'eau de bonne heure. 23 mai. — - Le prince mé fit appeler\*à terre, vers les 8 heures du matin; il me parla encore de nos projets avec toute la chaleur du plus vif intérêt , et me pria de dire à M. Scassi tout ce que j'avais vu, afin d'aviser aux moyens d'assurer la prospérité de nos relations avec son pays. lime donna des commissions, et me recommanda fortement de porter quelques présents aux trois hommes qu'il nous avait donnés pour nous protéger contre les insultes qu'on aurait pu nous faire. L'un d'eux jouissait du plus grand crédit. Le prince avait de la peine à me quitter; toujours quelque chose d'obligeant le retenait, il revint encore dans l'après-midi , et nous nous fîmes enfin nos derniers adieux. Un homme de sa suite, dont j'avais récompensé les services, m'avait promis un présent que sa sœur me brodait. Désolé de me voir partir avant qu'il ne fût prêt, il me jeta son ceinturon en me disant les larmes aux yeux:

( 322 ) frère les instructions nécessaires, nous appareillâmes à 8 heures du soir par un petit vent de S. S.-E., pour le port de Théodosie, où j'avais ordre de me rendre. Nous naviguâmes toute la nuit le cap à l'O. N.-O., ayant le courant en notre faveur. 24 mai. — A 7 heures du matin nous nous trouvâmes par le travers de Soudjouk-kalah ; le vent s'était tiré à ro. , et à 11 heures au S.-O.; à 7 heures du soir étant à l'O. S.-O. , assez frais, nous tirions le bord à terre au plus près. A huit heures nous estimâmes la côte de Taman éloignée de 27 à 30 milles. Les courans allaient toujours au nord. 25 mai. — Le vent au S.-O., nous louvoyions sous la côte de Yamane entre l'entrée du canal iXIénikalé et le Boughaz du Kôïban. A 3 heures après midi nous étions vis-à-vis le cap Tâkly; le vent se mit frais, j'amenai le perroquet. A 6 heures nous virâmes de bord au large , le cap au S. S.-E. l'a force du vent redoublait, et le ciel couvert de gros nuages noirs qui s'amoncelaient vers le nord, semblait nous annoncer un gros temps. A 9 heures nous serrâmes notre petit hunier ainsi que notre phoque, et prîmes les ris sur la brigantine et le ghis. Le vent et la mer étaient terribles. 26. mai. — A minuit, éloignés de terre d'environ 20 milles, nous virâmes vent arrière. Nous portions le cap à l'O. N.-O, et nous aurions pu espérer de gagner le golfe de Théodosie , si nous

( 323 ) avions pu faire toutes nos voiles; mais sans elles, notre dérive était trop considérable, et nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, sur le cap de PiétrO'Karavo. Le vent forçant de plus en plus, je pris le parti d'aller mouiller à l'abri du cap Tâkly^ sur lequel j'arrivai vent arrière; mais il y était encore trop fort , et je me décidai «i faire courir jusqu'à la quarantaine de Rertck^ où nous mouillâmes par 5 brasses d'eau. Je croyais trouver M\*. Scassi dans cette ville; mais un de ses agens m'apprit que des affaires le retenaient depuis long-temps à Odessa; il ignorait à quelle époque il serait de retour en Crimée. Je pris alors le parti d'at'tendre sur ce mouillage la réponse que me ferait cet officier à un rapport dans lequel je lui exposai l'état de nos affaires chez les Tcherkesses, et les mesures que je croyais les plus efficaces pour pénétrer dans ce pays. Il est inutile d'entrer dans tous les autres détails de mon séjour à Amhèlaki (i), qui dura un mois , pendant lequel je fus en butte à toutes sortes de désagrémens. Vet enfin forcé d'abandonner mes projets et de répartir avec un chargement entièrement composé de sel. L'insouciance fut poussée au point que je me trouvai même dans l'impossibilité de porter les présens que lëndârôghlou m'avait demandés pour lui et ceux des siens qui nous avaient si noblement défendus , et préservé l'établissement d'une ruine totale. M. Scassi (i) Nom de la quarantaine de Kcrtch. 21,

**The text on this page is estimated to be only 25.61% accurate**

se borna à m'envoyer uoe lettre écrite en turc pour ce prince. Madame £^^% douée par la nature d^une ame ardente^ d'une imagination y^ve et d'un violept désir dp briller^ souvent si nuisjb^e aux fenomes, me fit part de la résolution qu^elle ayait prise de faire un voyage chez les Tçher)iennes« Quoique bien persuadé du bon accueil qu'on lui ferait, je lui représentai les risqpes qu'elle aurait à courir dans un pays sans lois et presque 9an^ chefs ; chez un peuple barbare , où l'idée qu'il attache à l'hospitalité peut seule garantir l'étranger de tpu\$ les malheurs auxquels il est exposé. Elle résista à foutes «nies observation^; loin de vouloir y céder, Ips craintes que j'avais cherché à lui inspi« rer donnèrent naissance à mille idées romaines\* ques qui achevèrent de la séduire , et elle s'embarqua malgré moi , avec une jeune femme àfi chambre russe. J^ reniis à la voile le 3o juin, à 4 heures après midi, par un petit vent de S.-O., qui nous fit naviguer toute la nuit, portant le cap à l'E. S.-E. J'avais le projet de relâcher à GhélandjH , pour y former un établissement dans les possessions du prince AihouhhaX. i\*\*" juillet, — Lèvent renforça dans la matinée à ro., et, vers les huit heures du soir, Anapa fut relevé au N., à environ quinze milles de distance. Ayant cessé de souffler, le calme nous retint toute

**The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate**

( 3^5 ) ta- nuit et une bonne partie de la iptiatinée , par le travers de la baïe de Sàudjouk-kalgh. A midi , le Téiits'ëtafot nïis àli N.-O., nous permit d'aller mouiller dans le port à Ghélandjik^ par Sbrààse^ d'eàlL Je ïfaé rendis atissitot à terre àree Tîntef prété ^ pour envoyer un exprès à Pchiatj atiprèd de bô4. dèmmisshionnaires. Le prince jitioukhatj qui noUé invita à passer chez lui, nous reçut trèi? poliment^ et m'offrit à cet effet un de ses gens, que faceptâiLa rencontre du prioqe i?/i^A/72e/, allant à!Anapa à JpC^i^, .accompagné dé MqudroQ et du plus jeiiiie de ses éls, âgé de neuf and , nous Surprit agréablement au moment où j'allais retourner à bord ; dé èbJi côté il parut charmé de mon arrivée , itiaU fa composition de notre chargement, dont il s^iilr forma aussitôt, lui déplut. « i)u sel, et toujours du sel , me dit-il , il y en a de quoi saler nos montagnes; mais encore faut-il se vêtir. » Je tâchai de nous excuser en lui faisant observer ([uè, M. Scàs^î n'étant pas en Crimée, il m'avait été impossible de réaliser xio% projets. L'arrivée de madame E\*\*\* le charma , et il in'as,spra du plaisir que cette nouvelle ferait à tôué les siens. La mer étant nn peu houleuse , il ne votrfût pas accepter mon offre de venir à bord, craîgnSint que le mouvement du navire ne l'incommodât; mais il me fit prier de lui envoyer du thé et dtt sutre chez le prince Atwuklmi^ où il devait passer la nuit. Moudrov vint souper avec moi pour lile parler de Fétat de nos affaires. La sienne , disait-il, paraissait assoupie., quoique n'avant encore jriéii

**The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate**

( 3a6 ) paye aux parens de sa femme. Mais les soupçons des Tcherkesses pour ce qui concernait notre établissement^ ne faisaient au contraire qu'augmenter. Des Turcs venaient de lui dire à Anapa^ qu'ils savaient que iäusch et lui n'étaient employés qu'à chercher les moyens d'introduire les Russes dans le pays, et que leurs courses. fréquentes ZM Boughaz^el leurs conférences avec des employés le prouvaient assez, . 3 juillet. — Le lendemain de bonne heure je revis notre konak au Aioment de son départ. Il m'engagea à remettre à la voile pour PcA/a^, attendu qu'il n'avait point à Gfiélandjik de ms^asins préparés pour y déposer du sel. Je le lui promis. Avant d'appareiller, madame E\*\*\* désira aller à terre; elle rencontra dans sa promenade une vieille femme tcherkesse, qui, après lui avoir tendu la main, lui dit : a Soyez la bien-venue, » et la .pressa contre sa poitrine. C'est la plus 'grande marque d'affection qu'on se puisse donner ; le baiser n'appartient qu'à l'amour seul; mis au rang des dernières faveui:s d'une belle, il n'est employé dans aucune autre occasion: Tai^iilié même n'avait point de droit. jitioukhaï vci\yd\i invité à dîner chez lui avec madame E\*\*\*; mais le vent étant favorable, je ne voulus pas accepter cette invitation , et je levai l'ancre à i o heures du matin , par un bon vent d'O. , qui, après nous avoir forcés de louvoyer pour sortir du port, nous porta jusqu'à une petite

( 3<sup>7</sup>) distance du cap Abétsaï<sup>^</sup> où il se calma , et nous fûmes tracassés jusqu'à 5 heures par différentes brises, dont Finconstance permit aux courans de nous porter au nord. Le vent se mit alors frais à l'E. S.-E; nous virâmes de bord au large, et à a heures de la nuit nous revirâmes à terre. Après s'çtre encore calmé-, le vent souilla au N.-O. dans 1.9 matinée, et nous faisant brasser en poupe, nous yînipes mouiller à une heure après midi,, par 4 brasses et derpie de fond. lëndâr-oghlpu avait fait porter sur le rivage un petit cangn d'une den<sup>^</sup>i-iivre de balles, 1q seul qu'il eût, pour m'en faire saluer par quelques coups. Ses fils, Tausch et plusieurs Tcherkesses de nos amis, vinrent me recevoir à mon débarquement. Nous allâmes voir ensemble les ipagasins , où je trouvai quelques parties de blé, de seigle<sup>^</sup> de maïs, des peaux de boeufe, de chèvres, de renards et de martres. La, récolte paraissait avoir été bonne sur toute la côte, et les échanges se faisaient avec vitesse. Il eût été à désirer que nous eussions pu fournir aux habitans un plus grand nombre des articles qui leur étaient nécessaires, et sur une plus grande étendue de pays. Mais cet avantage dont nous auripns pu jouir nous fut tout-à-fait inutile. Les charpentiers qui uqus revirent avec bi<sup>^</sup>n du plaisir, avaient visité les forêts sans pouvoir commencer à travailler , parce que le bon bois de haute futaie est hors- des possessions dHéndâr-oghloUf el que les autres Tcherkesses necousen

( 3a6 ) paye aux parens de sa femme. Mais les soupçons des Tcherkesses pour ce qui concernait notre établissement ne faisaient au çantraire qu'augmenter. Des Turcs venaient de lui dire à Anapa qu'ils savaient que İausch et lui n'étaient employés qu'à chercher les moyens d'introduire les Russes dans le pays, et que leurs courses, fréquentes zxxBoughaZy^X. leurs conférences, avec des employés le prouvaient assez, , 3 juillet. — Le lendemain de bonne heure je revis notre konak au Aiomment de son départ. Il m'engagea à remettre à la voile pour PcA/af, attendu, qu'il n'avait point à Ghélandjik de ms^asins préparés pour y déposer du sel. Je le lui promis. Avant d'appareiller, madame E\*\*\* désira aller à terre ; elle rencontra dans sa promena.de une vieille femme tcherkesse, qui, après lui avoir tendu la main, lui dit : n Soyez la bien-venue, » et la .pressa contre sa poitrine. C'est la plus 'grande iparque d'affection qu'on se puisse donner ; le baiser n'appartient qu'à l'amour seul; mis au rang des dernières faveui:s d'une belle, il n'est employé dans aucune autre occasion; l'amitié même n'y a point de droit. Atioukhaï vcì\yd\i invité à dîner chez lui avec madame E\*\*\*; mais le vent étant favorable, je ne voulus pas accepter cette invitation , et je levai l'ancre à i o heures du matin , par un bon vent d'O. , qui, après nous avoir forcés de louvoyer pour sortir du port, nous porta jusq^u'à une petite

( 3^7) distance du cap Abètsaî^ où il se calma , el nous fûmes tracassés jusqu'à 5 heures par différentes brises, dont finconstance permit aux courans de nous porter au nord. Le vent se mit alors frais à l'E. S.-E; nous virâmes de bord au large, et à a heure» de la nuit nous revirâmes à terre. Après s'çtre encore calmé, le vent souffla au N.-O. dans 1.9 matinée, et nous faisant brasser en poupe, nous vînmes mouiller à une heure après midi,, par 4 brasses et derpic de fond. lëndâr-oghlpu avait fait porter sur le rivage un petit cangn d^une den^i-iivre de balles, 1q seul qu'il eût, pour m'en faire saluer par quelques coups. Ses (ils, Tausch et plusieurs Tcherkesses de DOS amis, vinrent me recevoir à mon débarquement. Nous allâmes voir ensemble les magasins , où je trouvai quelq[ues parties de blé, de seigle^ de maïs, des peaux de boeufe, de chèvres, de renards et de martres. La, récolte paraissait avoir été bonne sur toute la côte , et les échanges se faisaient avec vitesse. Il eût été à désirer que nous eussions pu fournir aux habitans un plus grand nombre des articles qui leur étaient nécessaires, et sur une plus grande étendue de pays. Mais cet avantage dont nous aurions pu jouir nous fut tout-à-f^it inutile. Les charpentiers qui uqus revirent avec bi^ n du plaisir, avaient visité les forêts sans pouvoir commencer à travailler, parce que le. bon bois de haute futaie est hors des possessions dHëndâr-oghloUf el que les autres Tcherkesses neconsen

**The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate**

( 330 ) une rcinma, de parler directement à un homme de la sienqe. Un grand coup de vent 9yaut rendu la mer très houleuse ^ il fut impossible d'engager ces dames à se rendre à bord ; et elles me pressèrent d'aller la chercher, pour l'emmener dans leur habitation. M. Tausch, quelques Tcherkesses et entre autres Xatalik de Kaz-boulat ^ vinrent avec moi ; j'annooçai a madame E\*\*\* Tinvtalion des princesses, me doutant bien qu'elle no consentirait pas à les^suivre chez elles; mais, à mon grand étonnement, elle accepta Toffre avec plaisir, et s'y préparasaos marquer la moindre inquiétude. Pour ne point heurter l'usage qui défend aux Tcherkesses de voir leurs femmes en public, je me décidai à ne la point accompagner, et la confiai à notre commissionnaire, qui me promit de la ramener le lendemain. Par le conseil de Katalik^ je fis tirer un coup de canon et hisser le pavillon aussitôt que le canot se fut détaché du bord. L'embouchure de la rivière étant un peu plus profonde qu'à Tordinaire, il la remonta assez facilement. Une foule d'hommes, de femmes et d'cnfans, accourus des environs, en couvraient les bords. A son débarquement plusieurs coups de fusil et de pistolet furent tirés; je répondis à ces saluts; mais bientôt l'épaisseur des bois me déroba la vue de madame E\*\*\*. A 2 heures après midi , un bâtiment que nous avons vu dans la matinée , tirant vers le nord , vint mouiller à une porléS de fusil de la goçlcUc

:( 33i ) Des Turcs qui le montaient me dirent qu'ils allaient de Tféuizonde à Anapa^2L\QC un chargement de toileries, et que, contrariés par les vents, ils ne ^.'étaient décidés à venir mquiller sur cette rade, qu'enhardis par notre présence, n'ayant point de konak pour les protéger. Ils me demandèrent s'il y aurait du danger à aller faire de l'eau à terre, et j'offris de les y accompagner; ce qu'Us acceptèrent avec plaisir. Dans la soirée ils remirent à la voile , profitant du vent de terre qui y soufflç régulièrement alors. 7 juillet.-!- M- Tausch vint nv'apprendre que madame E\*\*\* ayant été engagée par les princesses à prolonger son séjour chez elles, avait remis son retour au lendemain. Le récit qu'il nje fit de la manière dont elle avait él^ accueillie, me charoia, et je me félicitai de Tavoir amenée chez ce peuple, l'effroi de ses voisins, dont j'avais voulu moimême l'épouvanter , et chez lequel aucune. autre Européenne n'avait encore pénétré. Je décidai ce jour-là avec le prince Méhmetj que nous déchargerions à Pchiat^, et nous louâmes à cet effet quelques barques des bajbritans, pour travailler le lendemain de concert avec notre chaloupe. En me promenant sur le rivage, je passai à une petite distance d'un groupe de Tcherkesses que je ne connaissais point, el; qui déjeunaient sous un arbre; il m'appelèrent pour m'engager à prendre 1399 part de leur repas, qui consistait en petits gilks

**The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate**

( 33a ) . teaux et en viande de )œuf et de porc salée. Ils  
professaient la religion du P^ys. J'acceptai , et lidi conversation avec enx.  
j'appris qu'ils se rendaient des environs d!j4nqpa chez les Chapsofikh pour  
ravoir des chevaux qu'un prince leur avait enlevés. Comme je me disposais  
à les'quitler, un d'eux se lève en me présentant la main , et me demande mon  
amitié pour lui et pour ses compâgnotts. « Dans mon propre pays je suis  
étranger comiue (c toi, me dit-il; j'ai perdu toute ma fnnilte pâi\* la « peste;  
Fhabitation où ils sont Qiiortsa été bruléé

cuier. iLiies lui dirent adieu en lui faisant bien promettre d'aller encore les voir avant son départ. Arrivés à bord , je m'empressai de demander à Iliadame E^^^ quelques détails sur sa vie tcherkesse; elle me dit qu\*à son débarquement les princesses vinrent à sa rencontre j et qu'après lui avoir tendu les mains, elles la serrèrent contre leurs poitrines, en présentant alternativement le côté droit et le côté gauche; un nombre infini d'habitans curieux d^lavoit l'entourèrent et l'accompagnèrent jusqu'à un chariot traîné par des^bcéufs, où on la fit monter avec les deUx filles de notre kanak et la jeune priqesse Chapsoukh : il y en eut d'autres qui les suivirent à pied. Sur la route plusieurs familles l'attendaient à son passage, et toutes lui témoignaient le plaisir que l'on avait à la voir. La femme ^ lëndâr-oghlou vînt la recevoir à une petite distance de son habitation , suivie de tois ses vassau:^. Après les cérémonies usitées , on la mena d^qç la chambre des étrangers; le dîner suivit de près son arrivée. Il fut servi sur douze petites tables. Les princesses, qui jeûnaient à cause du ramazan (i), s'occupèrent pendant le rep^s à dépecer la viande et le pain , pour en former des bouchées. On lui apporta après diner de l'eau pour se laver les mains, et on lui lava les pieds , ce qui est la preuve d'une grande considération. Tout le reste de la journée fut employé à amuser ms^ame E\*\*\*, par d€|g jeux et des danses. lëndâr^ (z) Jeune tr^s mère des mahométans.

( 334 ) oghloUy qui arriva le soir, se rejouit de voir Tinlimitc dans laquelle elle était déjà avec sa famille, et il la pria de regarder sa maison comme la sienne. Quelques usages qu'elle fut prompte à saisir le ravirent; on voulut la rendre tout-h-fait tcherkessè, et des ordres furent donnés pour lui préparer un habillement, auquel on travailla toute la nuit. Le principal de ces usages, qui ne plaisait pas du tout à madame E\*\*\*, était l'obligation dans laquelle on est de se lever à l'entrée d'un homme ou de quelque femme plus âgée, même vassale. Les hommes de leur côté font de même pour les deux sexes ; on ne peut s'asseoir que lorsque la personne pour laquelle on s'est levé l'a ordonné par le mot iize (assieds-toi). Ces peuples n'y manquent jamais , et même en famille ils sont fidèles observateurs de cet usage incommode. L'heure désignée par le Coran pour le souper , fut annoncée à toute l'habitation par un coup de canon que le prince fit tirer. Madame E\*\*\* désirait faire ce repas avec les jeunes princesses ; mais elle fut trompée dans son attente. Une famille tchierkessè ne se réunit jamais pour manger ; le père et la mère le font séparément ainsi que leurs enfans, qui se divisent suivant leur âge et leur sexe, et vont manger leur portion dans un endroit écarté. Le lendemain, madame E\*\*\* fut habillée en tcherkessè, et la princesse infère, à cette occasion, lui fit quelques cadeaux en échange de ceux qui lui avaient été apportés. Ils consistaient en agrafes

( 335 ) argent et une garniture de petits boutons qui rVent à border sur le front le bonnet des femes mariées. Pendant son séjour chez notre konak , il survint le aventure qui peut servir à faire connaître la e inquiète que mène ce peuple, et dont les lites me firent réjouir d'avoir insisté sur le reur de madame E\*\*\* à bord. Comme je Taî déjà dit, le vol est défendu dans îrtains cas, surtout lorsque deux princes se sont romis par serment de respecter mutuellement urs propriétés. Notre konak^ sur la foi d'un pâïï traité avec un prince Chapsoukhy avait en>yé un de ses vassaux chez lui, chargé de quellies commissions. Le Chapsoukh^ infidèle à ses enigemens, le fît esclave. Au bout de quelques urs, le frère de ce prince vînt à passer non loin 3 l'habitation d! lëndâr-oghlou ^ par un champ où n homme qui labourait, feignant d'ignorer ce ui était arrivé à son camarade, l'attira dans sa laison et l'y garotta. Cette nouvelle fut bientôt ipandue: on se députa de part et d'autre des pcr3nnes qui ne parvinrent point à accorder les eux princes, et l'affaire, par la tournure qu'elle Tenait, semblait annoncer un. combat. 9 juillet. — Une barque tcherkesse qui^se préparait a partir , attira les soupçons de nos amis ; Ue appartenait à ceux de la vallée qui avaient montré le plus d'acharnement contre nous, et uoiqu'ils se dissent destinés à aller charger du

{ 336 ) uié au sua de Pchât<sup>^</sup> Tassurance [dans laquelle on était qu'il n'y en avait pas persuadait aux nobles commis à notre garde que leur projet [était de revenir nous attaquer. Un d'eux vint coucher k bord et nous conseilla de faire feu sur la première barque qui approcherait de nuit. Le prince qui était venu nous voir, fut obligé de s'en retourner chez lui plus tôt qu'à l'ordinaire ^ parce que les Chapsoukh s'armaientet menaçaiept son habitation. lo juillet. ^^ Quelques historiens , notamment Strabon<sup>^</sup> nous apprennent que différentes parties du pays situé entre la Mer-Noire et le Caucase étaient renommées parleurs mines. La fable de la toison d'or, que les Argonautes sont venus chercher en Mingrélie<sup>^</sup> semble prouver qu'ellesTétaient depuis long-temps. Quelques raisons m'ont aussi porté à croire que ces montagnes sont rempl/ies de minéraux précieux. Plusieurs sont revêtues d'une terre rougeâtre; les arbres y sont disséminés, rabougris, et n'y croissent qu'avec peine. On m'avait déjà appdrté de très beau minerai d'or, et ce jour-là je reçus du- minerai d'argent, trouvés tous les deux dans des ravins, après la pluie. Un naturaliste expliquerait sans doute un phénomène que notre commissionnaire m'a raconté, et qui viendrait à l'appui de cette opinion. A environ cinq lieues de Pchiat<sup>^</sup> Ton voit une montagne de forme conique, assez élevée, et presque entièrement pelée; à son sommet seulement est

( 537 ) tin petit bois où tous ceux qui y ont pénétré sont morts sur le champ, ou au bout de quelque^ jours; les animaux même qui paissent autour n'osent y entrer , et l'on n'a jamais vu d'oiseau s'en approcher. Ce fait, sans doute exagéré, que les Tcher\* kesses attribuent au séjour de quelques esprits malfaisants, peut bien provenir de la composition de cette montagne. Il y a différens autres lieux dont on raconte à peu près la même choses et que j'aurais été visiter avant mon départ si les affaires me l'eusseit permis. A midi, un homme vint nous atinoncer que tous les vassaux ^ lëndâr-^oghlou avaient été join-\* dre ce prince pour le défendre contré les Chap^ êoukh^ qui approchaient de son habitation. Je regrettai vivement qu'une pareille circonstance n'eût pas été prévue dans les instructions que m'avait données M. Scassi , pour aller secourir notre digne konak. Je n'osai pas le faire, quoiqu'il ne soit pas douteux qu'il entrerait dans les vues de la Russie de profiter de ces petites guerres que les Tcherkesses se font entre eux, pour s'allier avec leurs princes , et par ce moyen pénétrer dans l'intérieur du pays. II juillet. — Nous eûmes dans la matinée und fausse alerte, d'autant plus embarrassante que, nos interprètes étant absens^ nous n'avions personne à bord qui sût le circassien. La barque de nos ennemis^ dont j'ai déjà parlé plus baut^ sortit de la rivière et se dirigea sur nouai

**The text on this page is estimated to be only 8.33% accurate**

• . , (338) dbftrgéο de monde. A oetta TUé je' fié irtSMÎM monter no\$ àraicA sor le pont'i et an gniDd Hè» b^e d'habitant d0 notre p^rtt» nasemUé eariè rivage 9 semblaient par lisurs \* cria ' ndvâ- engager à combattre. Craignant cerpenduit latf ratiek aiil\* heureuses <|a'auraient indubitahtemetit êttrrit n^es une pareille affaire^ je hahoïçaiie ëtooÉre^ I mettre le feu au canon qui^ diaigé à inlÛiïUi^ était pointé .sur eux'; les voyant |>rèla àr Met aborder par la poupe ^ et lenr crd^anit ies ioMif lions hostiles, j'allais enfin m'y déclder^d mi jeune prince de mea^misv patent: ^jISMUr^ oghhuj n'eùty au même insiânt , :^ara . panii'im en me aaJua»t« Cela diasipa oâee CftinMB e| jetilMl» aitai plus à les laisser approcher; 'QuwllqaeBf «es montèrejql k bord et parurent fipapfrfnii VÊ^^àêitê DOS armes. Cest peut-^être ce qui les empêcha une autre fois de faire une tentative sérieuse. htjeoBe prince resta à bord de la goélette y et 3a eontùiuèreotleur route au sud. M.Tausch, qui avait été présenta Faltaquedes Chapsoukhy vint nous apprendre qu'au, nombre de aoo ils s'étaient retirés sans se battre^ remettant TaiTâire au jugement d'une assemblée nationale. C'est ordinairement ainsi que se terminent tous^ leurs différons ^ qui cependant ne manqueBl jamais de comniencer par un grand appareil militaire. Les nobles et les vassaux s'arment aux cris d'an homme chargé de répandre la nouvelle d« la marche des ennemis en courant au grand galop daf>fk tç^ le canton^ et ils sortent fie (aura

(339) fcàliobs ]^ur aller se rassembler autour de cette dii prince, qui se meta leur tête; mais au moment où les deux partis semblent vouloir se chargei" avec le plus d'acharnement, des personnes neutres se proposent pour médiatrices de leurs affaires , et tout se borne alors à quelques coups de fusil ou de pistolet tirés en l'air de pai^ et d'autre. Il n'y a que les expéditions contre des peuplades éloignées^ où l'alliance de plusieurs princes donne à espérer plus de chances , qui parfois deviennent «anglantes. I a juillet. •— JSfotre déchargement ayant été entièrement terminé la veille , je fis commencer à embarquer les marchandises échangées, dont le nombre augmentait journellement, et qui consis-^ taiént pour la plupart en seigle^ blé, oi^e, maïs, tire^ miel, peaux de bœufs, de chèvres, et quelques pelleteries. M. Tausch m'avait parlé depuis long-temps des antiquités que les Tcherkesses découvrent quelquefois; il m^avait même remise lors de mon pre' mier voyage , un vase trouvé par hasard en labourant la terre , et renfermant des ossemens brûlés qui avaient été jetés , dans l'intention de le faire servir à garder de l'eau-de-vie. Il était fait d'argile, d'une formeasseeconunune, et enduit d'un vernis irert. Avant mon départ j'engageai M. Tausch à faire fouiller de petits tumulus que l'on voit en diffépons endroits de la vallée ^ et particulièrement dans la forêt voisine du bois sacré que j'ai visité. Leâ Tcherkesses penâent que ce sont les tombeaux 22.

( 34p ) d'une grande nation qui avait habité leur pays. IU sont la plupart couverts de grandes pierres. Différentes raisons avaient empêché notre commissionnaire de s'en occuper, et les nouvelles affaires qui me survinrent depuis mon arrivée, ne me permirent pas de faire des recherches sur ces nouveaux objets de curiosité. Mon attention ce jour-là fut réveillée par l'apparition de deux vases en terre cuite., dont l'un, haut d'environ deux pieds et demi , contenait des cendres, des anneaux et des boutons de cuivre ainsi que quelques ustensiles en fer, oxidés au point qu'ils étaient méconnaissables, et se brisaient lorsqu'on les touchait. Une défense de sanglier avait été trouvée par dessus , et à côté de Tune, les débris d'une coupe en verre, ou plutôt d'un lacrymatoire. Le second beaucoup plus petit, ne contenait aussi que des cendres, sur lesquelles on trouva le squelette d'un petit animal que l'on aurait aisément pu prendre pour un lézard. Y avait-il été mis exprès, ou par hasard , ainsi que la défense du sanglier dans l'autre? C'est une question à résoudre par de plus savants antiquaires que moi. J'interrogeai les Circassiens sur le lieu où ils, trouvaient ces vases, et je sus qu'ils sont dans les tumulus à 3 ou 4 pieds sous terre, vers le sud-ouest, toujours auprès d'un endroit où l'on découvre du charbon , restes sans doute d'un bûcher. Le possesseur de ces vases avait, d'après ce que me dit M. Tausch, une grande passion pour tout ce qui est antique, et quoique tout aussi ignorant que ses compatriotes,

(34i) il en faisait sa principale occupation. Malheureusement il restait à une trop grande distance du rivage; sans cela j'aurais pu en tirer un grand parti, en me servant de lui pour me procurer ces objets. Les étrangers qui fouillent les tombeaux, excitent les soupçons des Tcherkesses, qui prétendent qu'ils cherchent à y trouver, dans de petites pièces de cuivre, la preuve que leurs ancêtres avaient possédé le pays, pour avoir le droit de s'en emparer. L'empressement de quelques voyageurs à acheter des médailles, lors de l'occupation de la forteresse SANapa par les troupes russes, fit naître dans l'esprit de ces peuples cette singulière idée, qu'ils ne pouvaient cependant allier avec ma qualité de Français. Undâr-oghlou vint prier madame E\*\*\*, au nom de sa famille, d'aller chez lui le lendemain pour y passer le reste du temps que nous séjournerions encore à Pchiat. Je consentis avec plaisir à cette invitation. Le 13 juillet. — A 6 heures du matin, je fus à trois milles au nord de ce mouillage, pour voir du bois de sapin, de genévrier et de chêne, destiné à compléter notre chargement. A mon retour madame E\*^m'apprit que les princesses étaient venues; la chercher, et elle s'embarqua pour aller les rejoindre, accompagnée par leurs frères et par M. Tausch. Ce commissionnaire revint dans la soirée, et nous nous préparâmes le lendemain matin à aller faire une incursion dans le pays. Il m'apprit que, chez

( 340 un des habitans çle la vallée, Moudrov avait lu m vieux manuscrit grec, dont il n'avait pu rien comprendre , parce qu'il était en grec littéral ; et qu'un autre Tcberkessse possédait une cornaline sur la(juelle étaient gravés un bœuf et quelques lettres. Je fis sentir à M. Tausch le tort qu'il avait eu dô ne pas m'apprendre plus tdt une découverte aus^i intéressante^ et rengageai fortement à ne rien négliger pour se procurer ces deux objets. Il parait que le manuscrit était soigneusement conservé par son propriétaire, et qu'il aurait été diiSdle d'en faire l'acquisition^ mais qu'on aurait pu en prendre une copie, L'enthousiasnie que j'avais pour ce pays, me faisait faire une foule de réflexions sur les moyensi. de m'y établir et d'y jouir de la confiance de ses habitans, dont j'aurais voulu faire partie. [L'amitié que, me témoignaient quelques princes, ne. suffisait pas, selon moi, pour entreprendre tout ce que j'aurais voulu ; il me fallait un puissant appui , et achever de dissiper les soupçons qu'on pouvait avoir encore sur mon compte, en devenant membre de la nation. J'appris qu'un usage venait au-devant de mes désirs, et me présentait le moyen de me faire adopter par une famille circassienne. La cérémonie pour l'adoption, consiste à garder quelques momens dans la bouche le bout du sein d'une femme : elle et son mari deviennent dès lors des otaliA, qui vous mettent au nombre de leurs enfans légitimes. Comme cela oblige à quelques cadeaux qu'on fait à la famille ,

**The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate**

(3/iî). et que je n<sup>^</sup>tais pas alors dans la possibilité de Ica faire ) j'en relais l'exécution à un nouveau voyage<sup>^</sup> i4 juillet. —Nous fûmes à terre de très bonne heure , espérant y voir venir notre cicérone tcher<sup>^</sup>Lesse<sup>^</sup> qui nous l'avait promis; mais Fayant vai<sup>^</sup> Dément attendu , nous npus déddàmçs à <sup>^</sup>ller seub aux lieux indiqués. Nous primes avec tious un Tcherkesae et un matelot chargé d'une pioche. Âppès avoir gravi la montagQ.&du S.-E. de la rade, à travers un bois très touffe, rempli de petits tu<sup>^</sup> mUlus<sup>^</sup> Bous<sup>^</sup> parvînmes au sommet. lÂ se trouve une plaine qu'oa hboûre à travers un grand nom<sup>^</sup>brede ces sépultqrcs; elle est bornée au N.\*£. par |in bois qui s'étend sur une des montagnes les plus élevées de la vallée, et au S. par un escarpe\* ment de la hauteur d'environ a5 toises au-dessu« du niveau de la mer. Nous f<sup>^</sup>mès. long-temps in-, décis sur le choix; mais avec peu de moyens, il tonriba nécessairement sur un des turntdus qui nous parut le plus facile à fouiller. A environ deux pieds, sous terre, au S\*-0., et au niveau de la plaine, nous trouvâmes une longue et forte épée avec le 1er d'une pique placés en croix. Cette découverte sous fit redoubler d'efforts, et après avoir pioché quelque temps à côté d'une couche de charbon.-, nous pai<sup>^</sup>tnines enfin à apercevoir un vase que: npus eûmes beaucoup de peine à ôter dé la terre, <sup>^</sup>nt elle était dure et mêlée de pierres. Notre dépi| fut à son comble , lorsqu'âprès avoir mis tous nos spins pour ne rien casser, nous ne vîmes qu'uQ,

**The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate**

(344) vieux pot d'argile, dont les bords étaient rompus, et posé sens dessus dessous.. Une couche, de terre durcie par le temps retenait d'ces cendres que nous apercevions dans l'intérieur à travers une fêlure. Je le soulevai enfin ^ et trouvai parmi ces cen\*' dres quelques boutons de cuivre de la même forme que ceux qui m'avaient été reoûs, et des ustensiles de fer défigurés par la rouille , et qui se rompirent en les touchant. Je désirais continuer encore à fouiller, mais le soleil déjà fort élevé rendait l'air brûlant et nos travaux étaient lents, et n'étant munis que d'une pioche, il nous aurait été impossible d'entreprendre la fouille d'un des tumuli qui, par leur grandeur et les grosses pierres qui les couvraient, semblaient annoncer que des personnages considérables y avaient été ensevelis. Je me contentai d'aller visiter, en m'en retournant, un chemin assez large qui conduit du bord de la mer à une ancienne forteresse dont on voit encore, les ruines sur une montagne qui domine la vallée, et où nous nous promîmes d'y aller un autre jour. Il était tard et d'autres affaires nous appelaient ailleurs. Dans la soirée nous eûmes la preuve de l'affaiblissement du parti que les parents de la femme de Moudrov avaient formé. En nous promenant sur les bords de la rivière, nous vîmes le frère de la jeune Djantini , celui qui avait tiré sur notre canot, la traversant dans une pirogue pour aller chercher un asile chez un de nos amis qu'il avait choisi pour honorer. Ainsi que les étrangers , les

(345) Tcherkesses ont quelquefois recours à des konak. Cest un moyen dont se sert l'être faible ou malheureux pour se mettre k couvert des entreprises de quiconque voudrait lut nuire. Notre chai^ement étant presque terminé , la journée du lendemain fut désignée pour aller voir le prince lénddr-oghlou j qui devait nous attendre chez lui. i5 juillet. — Nous montâmes à cheval de bonne heure, M. Tausch et moi. Je revis avec un nouveau plaisir la belle vallée que nous parcourions ; nous nous arrêtâmes quelques mstans chez un Tcherkesse malade^ que mon camarade voulut aller ▼oir. Je fus étonné du bruit que l'on y faisait. Des jeunes gens et des enfans s'occupaient à toutes sortes de jeux bruyans, tandis que le médecin, gravement assis auprès du malade, n'ârtrculait que de temps en temps un mot ou deux. Sa place est sacrée; personne ne la prend s^il k quitte. Celui qui oserait la profaner en s'en emparant , serait obligé de lut payer une somme considérable. Us traitent leurs malades avec des simples et des amulettes. Pour de certaines fièvres ^ ils ont beaucoup de confiance dans quelques anciens tombeauxetdans des ruines de monumens antiques, où ils envoient coucher le malade pendant plusieurs, nuits. Lors de mon premier voyage à Ghélandjiky un Tcherkesse me demanda un remède ou quelque prière pour son parent attaqué depuis longtemps d'uQe maladie qu'il ne sut pas bien m'exr ♦ «

**The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate**

V (34Ô) pliquer. iTayanl d'abord aucune espèce de méak çament , je me décidai à lui donner la prière, qui, «ans pouvoir lt|i être nuisible , (e satisferait. Elle lui fut remise avec (ou^e la gravite dQctca\*ale, et fut reçue très respectueusement par fiât homme qui ne savait comment mVexprimer asseg sa reconnaissapice. A mon retour de Crim^ey je ne songeais, plus à cette singulière aventure, lorsque le tnème homme vint me (a^ rappeler en m'apportant de& oeufs ^t du fromage de la part de son parent, qui avait été parfaitement guéri. Quoiquie étonné <]e cette cure , je crus pouvoir me permettre encore un peu de charlatanisme, çf j^ lui rép^ondts qv^ j'en avais été sûr d'avance\* Pour un homme blessé le; cérémonryl est un pe« différent. Il ne doit avoir aucune arme danai sa chambre, et à sa porte est un plat rempli d'eau où l'on a mis un oeuf. Avant d'entrer on frappe trois fois sur un soç de charrue. De jeunes garçons et déjeunes fiUes jouent, chantent des chansons composées en l'honneur du blessé, et s'amu\* sent aussi à donner des coups de dents à un gâteau rond suspendu au plancher par une corde, \ / On voit cet usage de faire du bruit dans la chambre des malades , chez quelques autres peu^ pies plus ou moins civilisés que les Circassiens , çt qui prétendent par-là chasser les esprits malfaisans. Aune demi-lieue de Yhahitàlion à' léndar-^gfitou^ M. äausch me montra un emplacement où ce prince lui avait proposé de bâtir les magasins , afia

**The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate**

(347) d'en assurer la tranquillité, et d'éviter<sup>^</sup> par leur position sur ses terres, le paiement; du droit d'importation que les Tcherkesses exigeaient de nous« Les marchandises<sup>^</sup> se trouvant alors au centre de )a vallée, auraient aussi été pluà portée des hat bitationsi de l'intérieur. A mon arrivée che:z le prince , ]<sup>^</sup> fu\$ i\*çu dans, une maison nouvellement cpnstruite à la même place où avai t été celle qui fut brûlée par les pa-\* i:ens de Moudrov. Madame E\*\*\* était dans celle ou Von m'avait reçu le voyage précédent. Je remer\*» ciai Méhmet de ses bontés et de l'accueil que lut et toute sa famille avaient bien voulu lui faire» Il me répondit que rien n'avait été pour lui si flatteur que sa. confiance en eux ; qu'il aurait bien désiré que mon séjour à JI<sup>^</sup>hiat fut plus long, pour tâcher de me prouver combien il npus aimait; que d'ailleurs madame £<sup>^</sup>\*\*\* était libre de rester chez lui jusqu'à mp.n retouc;.que sa vie et celle de ses fils répondaient de la sûreté dont elle jouirait pendant son absence. rillans. }ji n'y a qua les Turcs d<sup>^</sup>j<sup>^</sup>napa qui s'occupent de cette bran-\*, çhe d'industrie pour CiOnstantinople. Le prix des. chèvres et de leurs peaux était aussi à très boa compte. J'ai pensé que la fabrication des maro<sup>^</sup>.

**The text on this page is estimated to be only 15.51% accurate**

C W ) quins serait un objet important dans ce pays , où ils se vendent de 15 à 18 piastres turques, et la consommation en est très grande. Je fis part au prince du désir que j'avais de fonder un établissement où l'on s'occuperait de ces deux objets : il y applaudit fortement, principalement à la fabrication des maroquins, et m'assura de la tranquillité dont jouiraient les gens qui y seraient employés, surtout étant des Français, dont il voudrait voir augmenter le nombre dans son pays, parce qu'ils sont leurs frères et braves comme eux. Les capitaines de quelques bâtimens anglais et espagnols m'avaient fait, à la quarantaine à Kerfch, plusieurs questions sur ce pays, et mes réponses parurent leur donner une grande envie d'y venir; ils me demandèrent à cet effet quelques renseignements sur la Côte, sur «es ffoiaîHages, et 16 noBi de notre ionat, que je leur dotwai'. fétidari^hlou , en rapprenant , parut flatté de voir qu'on allait le reconnaître en Europe par son hospitalité, et m'assura du bon accueil qu'il ferait à tous les étrangers qui aborderaient en son nom. Après le dîner, ce prince m'engagea à aller tâter sa famille. Tandis que j'étais avec elle, ta^^femof&^e Nt^hai' Réchappai par-la 'fenétre pour ne pas 'veAt son mari qu'on vint lui annoncer. Le Tchertes^ semble fuir tout ce qui lui rappelle ses affections et ses plaisirs, comme un sentiment de faiblesse ; il est même incivil de lui parler de ses enfans, surtout lorsqu'ils sont petits.. Je fis de la peiçe -à

( 349 ) Nogheu eu lui Itiontrant un des siens ^ âgé de quâ^ torze ans, qui semblait annoncer le même caractère que son père. Ce n'est que par Tâge qu'on obtient le droit de se dépouiller de ce stoïcisme ; et le vieillard 5 après avoir signalé son courage dans sa jeunesse , peut s'abandonner à toute sa sensibilité /au sein de sa famille. lënddr^ghlou voyait sa femme et caressait ses enfans. Les princesses mirent tout en œuvre pour augmenter la peine que nous avons à les quitter ; par mille attentions elles venaient au-devant de tout ce qui pouvait nous faire plaisir. Je fus témoin de quelques dansés que Ton exécute au son d'une espèce de violon à trois cordes ; elles étaient dans le genre asiatique ^ assez tristes, sans expression : les pas consistaient en petits sauts , sans grâce ^ mais que la position des pieds , presque toujours tournés en dedans, rendait trèsdifficiles. Leurs autres instrumens sont une espèce de flageolet et un tambour de basque. Le chant n'est pas plus gai que la danse ^ quoiqu'il y ait des airs assez agréables. Leurs cfaa.nsons ne sont point rimées , et servent souvent à célébrer les vertus comme à chà"" tier les mœurs; c'est une des punitions de l'homme vicieux. On en chanta plusieurs en ma présence ^ entre autres la complainte d'un jeune homme qu'oi;! avait voulu bannir du pays , parce qu'il était ' revenu seul d'une expédition contre les Russes, où tous ses, camarades avaient péri. C'est ainsi qu'à chaque instant on trouve dans l'histoire de

**The text on this page is estimated to be only 10.92% accurate**

fiée prafdèê peut-dttfe Je ne les re\* K^crrais |4ùs. QpiSâÀa j s»  
mdre et sén siMers\* tlnreiiit kmg^temps iaïadame E^ embrasiieef  
ëUennéoM ne put a^anracfaw de knrt bras qte^âtée doidear^ et confondit  
ses larme aui: lemv Midtfrvij^Abtt fñronût dé resAt meToif lelendemaiiK  
U éimttàerd: Bes fils Ijskan^hérià et Kai-éoulat^ ainsi qu^un prince de leurs  
parens et plusieurs nobles, farent chaînés du soin de nous aôcompagner.  
Nous rencontrâmes quelques familles qui , instruites de notre prochain  
départ, nous attendaient sur la route pour nous faire leurs adieux et nous  
enga^\* ger à revenir les voir. Une chose qui affectait surtout cas  
Tcherkesses^ c'était le départ de M. Tausch, qui était appelé en Grimée pour  
différentes affaires^ Chaque babl\*" tant croyait perdre en lui un fils ou un  
père> et lui-même ne quittait qu'à r^et cette nation parmi laquelle il avait  
passé ses plus jeunes ans. 1 6 juillet. —A 8 heures, lëndâr'Oghlou arriva

**The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate**

( 35i ) « ilècdin^âgné àè ses fils, de quelques nobles et de Moudra V. Il avait amené pour madame £^^^ une vache et une chèvre avec son petit , que Ginzclia lui envoyait en présent. Je recommandai à ce bon prince nos magasins, ainsi que les charpentiers, qui nous voyaient partir à regret. Il m'assura des soins qu'il donnerait à leur tranquillité.

**The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate**

(3\*0 Jt profitai dn lieiiqpftqu^employaiLaia ftvec lés siens 9 'pour aller dans le boisi sacré' étoih Der ces peuf^^ par une eérémonie religieuse que depuis long-temps je me proposas d'ésâeu ter. H est d^usage qu'aà Tcheiioeisse. qui , commerce dans ie pays y qui revient Tictofieux d^une iocuraian, ou qui s'y est obligé par qaelquovœu/faase des ofirandes à la croix; on y attache alorsv ou A l'ai^ bre qui la soutient,- les objets îqpii y sout destinée Aucun habitant n'ose y toucher ^ et ils nfen sont enlevés que par les ennemis qui .tien tient rajurèdes incurnons dans le pays; ceux-Ià, quoique, dé. la même religion , ne respectent pas^la aaintetë du lieu, et pÛlent tofit ce qu'ils\* trouvent; I7n festin appelé Tkha^Hfhi suit- ordinairement, la^ cérémonie de Toffirande^ et les tétés dés animaux tués. & cette occasion^ sent aussi suspendues aux branches des arbres. Les différentes affaires de rétablissement qui m'avaient occupé durant tout notre séjour ^ m'empêchèrent de donner à cette œuvr pieuse toute ia pompe que j'aurais désiré; je me. contentai d'aller avec madame E\*\*\*^ une partie de l'équipage , quelques nobles et nos commissionnai-» res, attacher des étoffes à la croix. Madame £\*^ en donna l'exemple la première ^ et il fut suivi par nous tous. La joie et l'admiration que ,cette vue excita parmi les Tcherkesses, qu'on n'avait pas prévenus du but de notre promenade ^ est difficile à dépeindre. Ils serrèrent fortement , nos mains, en assurant qu'ils publieraient partout

( 353 ) notre piété et rhommage que nous venions de rendre à leur religion. Notre retour auprès du vieux prince fut une espèce de triomphe. Toutes nos affaires étant terminées , il fallut nous séparer. Notre konak nous réitéra l'assurance de son amitié de la manière la plus vive ; j'en fus pénétré , ainsi que de celle que me témoignaient les siens. On d'eux. voulut absolument nous suivre, et il s'embarqua pour la Crimée. Nous appareillâmes à huit heures du soir par un vent de N.-E. frais. Notre traversée dura cependant six jours , retenus par des calmes et des vents contraires; nous mouillâmes le aa juillet sur la rade de Théodosie. DifTérentes raisons m'engagèrent alors à demander ma démission , bien persuadé , d'ailleurs, que nos chefs ne se serviraient jamais des moyens nécessaires pour parvenir au terme que s'était proposé le gouvernement russe en organisant des relations commerciales avec les Tcherkesses. Après avoir quit té le service, le doux espoir de rentrer dans ma patrie vint luire à mes yeux. Je ne pus résister davantage au bonheur de lui consacrer mes services, et je dis un éternel adieu (i) aux peuples du Caucase. J'avoue cependant qu'avant de m'y décider une foule de projets vinrent m'assaillir. Je fus mille fois prêt à en courir la chance, et ni leur étendue ni leurs difficultés n'auraient été pour moi des obstacles , si ma forI ■ Il ■■!■ I «Il ^^^~i . ■ » i^p^^—— — ^ (i) La suite m'a prouvé que je m'étab trompé.

II. 23

**The text on this page is estimated to be only 25.79% accurate**

(354) tupe m'en eût. donné les moyens; mais il en fallait une bien plus grande que. la mienne pour forcer la marche, ordinaire des événemens , et faire des pas gigantesques proportionnés à mon impatience. Après mon débarquement , le commandement d^ la goélette la Tcherkesses fut confié à l'oiB\* cieri venait de servir sous mes ordres. Il avait une excellente qualité , celle de ne voir que l'intérêt personnel de ses chefs. On Texpédia à Saihown-' kalah dans la Mingrélie, et il ne reparut point du reste de Tannée en Grcassie.^ Dans ce voyage^ la goélette eût été prise par deuxbaraqêsu^Mseï, si le jeune Tcherkessç (i) que j'avais emmené avec moi^ et qui s'était embarqué, eispdrant rentrer dans sa patrie par la Mingrélie , ne se lût déclaré son kcnaL Peu après; le feu fut mis aux magasins de Pchiatj et les charpentiers ^ ainsi que les autres employés, eussent été infailliblement massacrés, si léndâr-oghlou ne les eût défendus avec sa générosité ordinaire; toujours ami fidèle, ce prince rebâtit les magasins à ses frais , et parvint encore à calmer ses compatriotes. On essaya en 1819 d'y renvoyer la goélette avec un chargement de sel : elle n'en rapporta que quelques échantillons de (i) Ce jeune homme, appelé KalmuA , ^aissa deux mob et demi parmi nous.. L'accueil que lui fit M. Scassi ne le satisfit pas ; il aurait désiré trouver en lui l'hospitalité que ses compatriotes lui avaient accordée si généreusement, et c'est en effet ce que Ton fut très loin de faire. En quittant le commandement de la goélette^ je lui fis quelques présens qui lui firent dire que j'étais seul resté fidèle aux Tcherkesses.

( 355 ) bois de construction, après avoir été fort mal reçue à Ghélendfik et à Pchiat. • Voilà où se sont bornées jusqu'à présent les opérations des Russes sur les côtes de la Circassie, et il n'est pas difficile de présumer qu'elles n'ont pas été suffisantes pour changer le goût de ses habitans pour le brigandage; ces sauvages ne tardèrent même pas à faire de graves tentatives sur les frontières des Cosaques, où ils formèrent<sup>^</sup> dit-on, le projet d'enlever M. Scassi, dans un voyage qu'il fit à Lékatérinodar. Il est douloureux de songer que l'empereur Alexandre , lassé enfin par les plaintes qui lui arrivent<sup>^</sup> journellement contre eux, se décidera peut-être à porter la guerre dans leur pays. Depuis longtemps le général Lermolov , commandant en Géorgie, attaque les peuplades limitrophes de son gouvernement, et celles à travers lesquelles passe la route de Mozdok à Tiflis ; mais quelques avantages, achetés souvent par des pertes considérables <sup>^</sup> en ont été jusqu'à présent les seuls résultats; et quel fruit retirer d'une guerre contre ces peuples belliqueux, dans un pays inconnu, de difficile accès , rempli de défilés ou de forêts immenses , dont les habitans, n'ayant plus rien à perdre après avoir mis le feu à leurs cabanes, iront s'établir sur des montagnes inaccessibles, d'où, supposant même que le bas pays soit soumis, ils inquiéteront long-temps les vainqueurs, qui devront y entretenir continuellement une armée. Les horreurs d'une guerre avec des sauvages libres , que les a3.

**The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate**

(156) prrmphn Inn {dus atroces ne pourront dompter,^ fonderaient cette conquête de sang. Les jésuites] du Paraguay nous ont laissé un souvenir plus doux que les Cortès et les Fernand; et je crois ne point devoir douter qu'avec le commerce qui a introduit les Génois dans ce pays, et qui depuis a donné à la Porte-Ottomane le pouvoir dont elle jouit, on ne parvienne à répéter en Circassie le tableau séduisant dont cette partie du Nouveau-Monde a été le théâtre. Des peuplades pauvres et guerrières, dans un pays aussi facile à défendre, s'opposent toujours pour s'opposer à ce qu'il soit envahi; elles combattent pour leur unique bien, la liberté; l'intérêt au contraire ne manquera pas de les désunir et de laisser un champ libre aux entreprises politiques dont serait chargé le spéculateur. M. le duc de Bichelieu> qui connaissait les Tcherkesses et qui les voyait tels qu'ils sont, sentit cette grande vérité; et personne sans doute n'avait mieux mérité que lui de présenter à l'empereur Alexandre un projet où il s'agissait du bonheur d'un peuple. Ses vœux auraient dû être comblés, et l'homme sensible eût été ému à la vue d'une nouvelle nation sortie des sombres forêts du Caucase, et redevable à un prince philosophe et à un ministre vertueux des bienfaits de la civilisation. Pourquoi faut-il, hélas! que quelques individus aient détruit de si belles espérances !...

**The text on this page is estimated to be only 25.43% accurate**

(357) VOCABULAIRE DU DIALECTE DES TCHERKESSES  
NOUTARHAITSI. Aujourd'hui, Agneau , Allons , Adieu, Assieds-toi ,  
Assez , Bonjour ( le matin ) , ( à midi et en route ) , Bonsoir y Bonne nuit y  
Soyez le bien-venu , Bien, Bouza (boisson tatare) , Bouche, Barbe, Bœuf,  
Bague, Bonnet , Bas (le) , Blanc ^ népe, mêlai, négoua, otkhache. tize.  
pachUf rokhoueu. Quptcbé dézo khapchi. mafizou sapchi, ouptché azo  
khapchi. ouptché essizë okhou.^ o^sapchi, azir. bak'Sima, jeu. djUz^. tsu.  
elthline. paougho, thlépéte, ege.

**The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate**

( ♦. Bachlíky Compliment de rencontre , Chien, Cochon, Coq, Culottes, ^Cadenas, Coorerture, Comment te portes-tu ? Chat, Cheval > Chaleur, Cire, Dents, Doigts, D'où viens-tu ? Dieu, Demain , Donne-moi. Éclair, £au, Étroit , Très étroit, Femme , Fils, Ma fille , Fille, Fusil , Farine, Fer, Feu, Fromage , Grâce à Dieu , Homme, 358 ) icluumÂo, tchakone. kha. k'kkoua, aiakeu. omtk&Mé. tchekffiéne. ouzapaehmé? kétou, cki, fabeiL chefu, tseu. eupkhouambe. tédé^uigui? Tkhâ. nakftoupche. sakhe-séte. gliouheLsseu, psi, zéjou. zéjou-

**The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate**

(359) Haut, in-édéd. Habit, uL • Il va, khake vaja. Je m'en vais, si gholi. Je rais. saze vaja. Je ferai feu, je tirerai , si o 7>oke» Je te tuerai, si vou ghane. Jambes, thUikoua, Jolie , dakhu. Très jolie, dakhu^éd. Je ne sais pas. ts-ghourèp€. J'aime (i) , sédjias. J'aime beaucoup, bo sédjîas. Je n'aime pas , sitchisep. Langue, hzégou. Lierre , tagoumghia. Loup, elougkoasù. Lime de fer, tchane. Lime de bois , pkhakho\* Lune, mazi. Lait, sezeno. Lait caillé ( iaourthe ) , s'cKkhou. Lui ou elle, méri. Manger, ouckekoune. Venez manger , yeb la^ ouckekoune . Montagne , tkké. Main, ea. Moustache , padjeu. Martre, tseuzé. Moi, sérL (i) M. Scassi, à son retour de Circassie, pour prouyer l'austérité des mœurs des habitans de ce pays, crut devoir publier en Russie qu'ils n'avaient point de mot pour exprimer j aime.

**The text on this page is estimated to be only 18.97% accurate**

Hr/ nlère, •Mer y Miel, iTapprochepasy '^ Nuages, ^ IfaTire, •••#  
Hon, Noix, ^ Noisettes , Ves, \* Oiseau, Oreiller, Oà vas-tu ? Œnis, Père,  
Pain, • Porte , Fermez la porte , Ouvrez la porte , Poule , Porte, ou donne ,  
Pouce , Poudre à tirer, Poires , Prunes , Poignard, Renard, Rivière , Soir,  
Sang, Sourcils, Souliers , Scie, Sein d\*unc femme, Spacieux (très). ( 360 )  
népiohe diche. \* jranL kh'M. soou, ottkha mauke. OmSOO'khapehi.  
kouakheu. iahaom. déehe^kho. . déMU. peu, bBéott. . tagoum. toou goua ? '  
diadém, ùUi. tehaoukhe, ptché. ptché riaghace. ptché rouckheu, kéii kahhe.  
tupkhuhache. khouzou, skhoupza. kameu, bedjasueu. psé, tchazgkhosse. tiiy  
thleu. napseu, tchuako. pkhakho. pidzé buzu, kiakke-déd.

**The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate**

(361 ) Soleil, tgha. Sel, cho^kou. Sabre , kéateu. Sabre de cavalier , chache-khoua. Terre , tchi. Tapis , ouptché. Toile, héze. Toi, varié. Tonnerre , chébli. Vin, souat. Va- t'en. rek va^ia. Veuve, pkhouje. NOTA. I Rouble en papier vaut à peu près z Kilo turc I Poud I Ocque 1 franc. de 70 à 80 cent. i5 kilogrammes. 1 kilo.

« \* H

**The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate**

^ •!&\* IK J« ——. -.;

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

H

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

I

**The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate**

fi k f'I

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

^1

**The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate**

JUL 18 ::47



